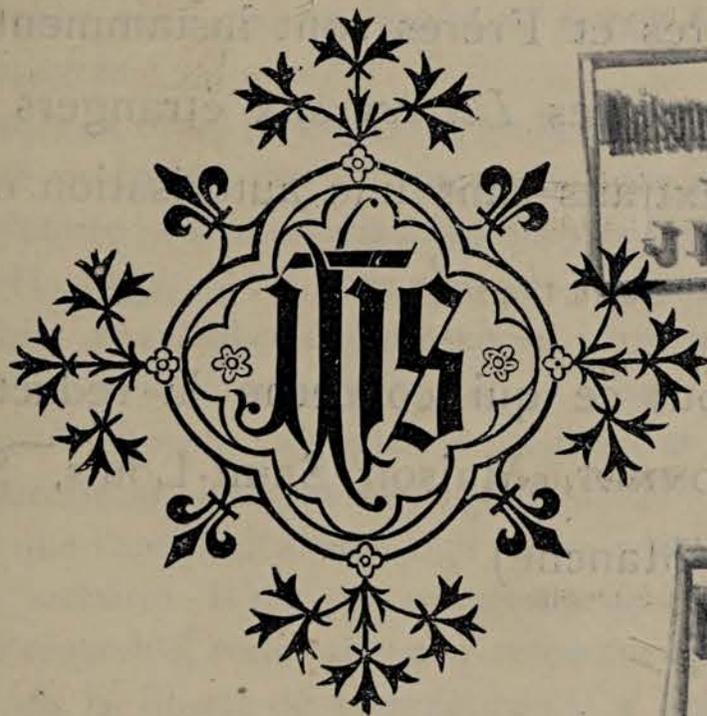


A. M. D. G.

Lettres de Jersey.

Vol. XXI. — N° I. JANVIER 1902.



Société de Saint-Augustin,

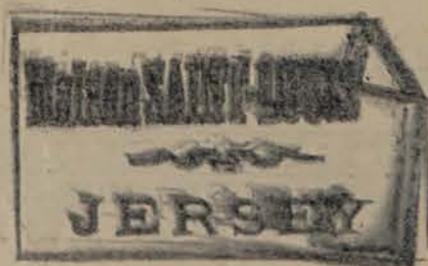
DESCLÉE, DE BROUWER ET C^{IE},

BRUGES (Belgique).

AVIS.

Nos Pères et Frères sont instamment priés de ne pas communiquer ces *Lettres* aux étrangers et de ne pas en publier d'extraits sans une autorisation expresse du R. P. Provincial.

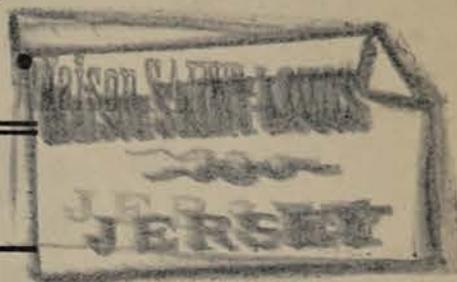
Pour tout ce qui concerne la rédaction, s'adresser à M. J. LIONNET, Maison Saint-Louis, St-Hélier, Jersey (Iles de la Manche).





LETTRES DE JERSEY

FRANCE.



La dispersion et l'exil.

LA Compagnie a été frappée, en France, une fois encore, et avec plus de perfidie que jamais. Malgré notre droit incontestable, malgré les lois qui sauvegardent la liberté individuelle, l'inviolabilité du domicile, la propriété de tout citoyen, nous avons dû abandonner nos résidences et nos collèges. Il a fallu nous disperser, pour ne pas compromettre l'existence de nos œuvres, et aussi pour ne pas attirer sur nos amis fidèles d'odieuses représailles. Au 3 octobre 1901, pas un Jésuite ne restait dans les anciens domiciles de la Compagnie.

En 1901, comme jadis en 1880, les noviciats, les juvénats, les scolasticats, la maison de troisième probation, des provinces de Lyon et de Paris ont demandé asile à l'Angleterre ; comme jadis aussi, ils y ont trouvé un parfait accueil. Canterbury, Hastings, Mold, ont reçu les Jésuites français avec une cordiale sympathie, en vieilles connaissances ; ils se rappelaient, disaient-ils, que les Pères avaient passé chez eux, en faisant le bien ; qu'ils s'étaient toujours montrés citoyens honnêtes et paisibles, et qu'ils avaient toujours payé leurs fournisseurs en honorables gentlemen !

On sent vite hélas ! que l'anticléricalisme aigu est un article tout français, une spécialité de nos sectaires. Il n'a pas encore traversé la Manche. Le peuple anglais, dans l'ensemble, reste religieux, respectueux des croyances sincères, respectueux de la liberté de conscience ; il a horreur de toute oppression, de toute persécution religieuse, d'où qu'elle vienne. Il en a fait une si triste et si longue expérience, dans le passé !

Chose digne de remarque : au temps de l'affaire Dreyfus, la presse anglaise ne cessait de prodiguer l'encens de son admiration au ministre Waldeck-Rousseau ; elle se plaisait à lui décerner le nom de « *Iron french minister* », sans doute pour l'égaliser à Bismarck, le chancelier de fer. Mais tout a brusquement changé. Quelques incidents de la visite du Tzar en France, l'attitude révolutionnaire des ministres socialistes et de leurs amis, la loi odieuse contre les associations religieuses, l'exode des moines proscrits, ont bien changé les choses. Un mouvement hostile au même Cabinet s'est produit, rapide et imposant.

Un des organes les plus enthousiastes, il y a quelques mois, de la politique Waldeck et C^{ie}, salue maintenant avec respect les Bénédictins qui viennent s'établir à l'île de Wight, et murmure : « Il est regrettable que la France ne

puisse les regarder avec tolérance, et les condamne à l'exil sur une terre à laquelle ils donnèrent le premier archevêque de Canterbury. »

Une autre feuille, non moins dévouée au ministère dreyfusard, passe en revue les divers ordres religieux déjà établis en pays anglais et ne ménage pas ses éloges émus à plusieurs d'entre eux.

Le *Daily Mail* loue « ces Capucins qui, au milieu des bouges de Londres, administrent les hôpitaux et mendient pour les pauvres » ; il admire la florissante colonie agricole qu'ils ont fondée, au Pays de Galles, sous le haut patronage de Lord Denbigh.

Le *Catholic Times* félicite son pays de recevoir si bien les congrégations françaises. Il écrit : « L'Angleterre est le pays qui retirera le plus de profit de l'exode des religieux français. Le contact avec les Français, sur notre sol même, nous a toujours été singulièrement profitable. Ce contact fait, d'une part, disparaître l'animosité anglaise et de l'autre l'inimitié nationale, dont le prêtre lui-même n'est pas toujours exempt. »

« Nous voyons se renouveler un grand fait historique, avec la présente immigration des prêtres français chez nous. Ce fait est la générosité montrée par la protestante Angleterre à l'égard des membres du clergé français, qui, en 1791, cherchèrent déjà refuge de ce côté-ci de la Manche. Au point de vue catholique, l'Angleterre sera récompensée de l'hospitalité qu'elle donne à ces nobles mendiants, en quête de pain et d'un logis. »

Le Journal *La République*, qui cite ces divers extraits, d'après une Correspondance de Londres, ajoute : « Le cabinet français vivait dans l'espérance que le gouvernement anglais verrait avec défaveur cette immigration des congréganistes. Je sais pertinemment, par des informations personnelles, qu'il avait tenté des démarches, pour que les autorités catholiques de ce pays, chacune dans sa juridiction, missent des entraves à l'installation des congrégations expulsées. Ces agents ont été moins que poliment éconduits, et leur campagne a piteusement avorté. »

Le *Catholic Times* parle de la générosité anglaise. Oui, nous l'avons sentie, encore une fois, cette grande générosité, nous l'avons touchée du doigt, et nous lui devons la paix et le calme dont nous jouissons, nous lui devons la pleine liberté qui nous est donnée de suivre notre vie commune et de former les générations religieuses de l'avenir.

Parmi ces généreux, nous devons distinguer entre tous et hors rang, nos Pères de la Province d'Angleterre, pour leur offrir l'expression de notre fraternelle reconnaissance. La résidence de Mount street, à Londres, a été plusieurs fois envahie, encombrée, par des Pères français. Ceux-ci ont toujours rencontré la même bonté, la même sympathie pour les exilés, la même indignation généreuse contre les persécuteurs. Que ne pouvons-nous citer les noms de nos bienfaiteurs de Mount street ! Nous dirions que tel ancien Provincial, à peine sorti de charge, que tel instructeur du troisième an, que

tels écrivains de haute marque, n'ont cessé de prodiguer à leurs hôtes les plus aimables délicatesses, et que parfois même ils se sont faits leurs guides et leurs ciceroni.

De même, à Bristol, où plusieurs exilés se sont reposés au passage.

De même, à Liverpool. Il y aurait long à raconter sur les œuvres magnifiques de St-François-Xavier : collège de 300 élèves, écoles paroissiales où plus de 2000 enfants reçoivent l'instruction élémentaire, congrégations d'hommes, de femmes, de jeunes gens, cercle d'employés, etc. ! Et quelle vie religieuse, quelle piété, dans cette paroisse populaire, pauvre entre les pauvres. Tout a été fondé par nos Pères, tout est entretenu et vivifié par eux. — Le Troisième An de Mold leur doit une grande reconnaissance. Nous avons été bien près de ne pouvoir recouvrer l'ancien scolasticat de la province de Lyon. Il était devenu maison de correction, — ou, comme on dit en Angleterre, *École réformatrice*, — pour 220 petits garnements catholiques. Le conseil d'administration devait nous céder la place vers le 15 août, mais il ne trouvait pas de gîte pour ses *boys*, ou ne se pressait pas d'en trouver un. Nos Pères de Liverpool nous ont puissamment aidés à reprendre possession de notre maison, ils ont fait pour nous bien des démarches, et ils se sont mis à notre disposition avec tant de charité, que nous semblions les obliger en demandant leurs services.

Un jour même, presque à la veille de l'arrivée des tertiaires, ils apprennent la détresse de *Saint-David's college* qui, avec ses soixante prêtres, va se trouver à court d'objets de sacristie. Vite, ils expédient à Mold une caisse bien remplie : calices, ornements, aubes, cordons, missels, chandeliers, etc. Ils prélevaient sur leur pauvreté pour enrichir leurs frères proscrits.

Ceux qui ont passé par Saint-François-Xavier de Liverpool gardent un délicieux souvenir de la large hospitalité qu'ils y ont reçue, et une profonde reconnaissance pour ceux qui les ont si fraternellement accueillis.

Mais il est une petite terre de l'Empire britannique, qui, au lieu d'imiter la largeur de vues de la mère-patrie, préfère s'inféoder aux persécuteurs français !

Chose curieuse, Jersey fait sonner bien haut son loyalisme anglais, répète à satiété sa ferme volonté d'être à jamais fidèle à la couronne d'Angleterre, étale avec une certaine coquetterie sa profonde horreur de la domination française; elle devrait donc rester à sa place, se contenter de voguer, humble petite barque, dans le vaste sillage du vaisseau britannique. Mais non, elle aspire au rôle de mouche d'escadre, elle prend les devants, elle essaierait volontiers d'imprimer une direction nouvelle à la métropole. Et c'est en France, dans ce pays qu'elle abhorre, qu'elle va chercher ses inspirations; ce sont les sectaires français qu'elle copie; ce sont les lois françaises persécutrices qu'elle s'acharne à faire entrer dans son code. Ce serait à n'y rien comprendre, si nous ne savions que la franc-maçonnerie est toute-puissante

à Jersey, et que M. Waldeck-Rousseau n'est pas venu ici, durant ses vacances, seulement pour prendre les bains de mer !

Au temps de sa villégiature, abordaient à St-Hélier, les Carmélites de Tours, de St-Brieuc, de Granville, de Merville, chassées de France par ses lois ; en tout soixante-quinze religieuses, dont plusieurs âgées ou infirmes. On sembla y voir un danger pour la domination anglaise, et on crut bon de légiférer.

Nous donnons le texte officiel du projet de loi voté par les États.

**PROJET DE LOI SUR LES ORDRES RELIGIEUX IMMIGRANT
A JERSEY.**

« Paraissant qu'un nombre considérable de personnes étrangères formant partie de congrégations religieuses sont sur le point de s'établir en communauté dans cette Ile ;

Vu la situation géographique de l'île et son peu d'étendue ;

Considérant que l'augmentation de nombre de personnes de nationalité étrangère, vivant en communauté à Jersey, constituerait un danger politique en développant des influences étrangères au pays ;

Les États, désireux de maintenir intacts les liens qui unissent Jersey à l'Angleterre, ont adopté la loi suivante, moyennant la sanction de Sa Très Excellente Majesté en Conseil :

ARTICLE I.

Il est défendu à toute personne de nationalité étrangère, appartenant à un ordre religieux quelconque, de s'établir à Jersey, en nombre plus considérable que six, — qu'elles occupent soit une, soit plusieurs maisons, sous peine d'être renvoyées de l'Ile.

ARTICLE II.

La présente loi n'est pas applicable aux personnes de nationalité étrangère établies à Jersey en communauté religieuse avant le 3 octobre 1901, ni aux personnes appartenant aux dites communautés qui habiteront à l'avenir les maisons déjà occupées par leurs ordres respectifs avant ladite date.

ARTICLE III.

Toute personne de nationalité étrangère appartenant à un ordre religieux quelconque et vivant à Jersey, ailleurs que dans un établissement occupé par un des dits ordres avant le 3 octobre 1901, devra pendant la première quinzaine du mois de janvier de chaque année, ou plus souvent si elle en est requise par le Procureur Général du Roi, adresser au connétable de la paroisse où elle réside, une déclaration sous son seing, constatant sa nationalité, le nom de l'ordre religieux auquel elle appartient et son lieu d'habitation à Jersey, sous peine d'une amende d'une livre sterling pour le premier défaut, et sur le second, d'être renvoyée de l'Ile. »

La loi, votée à une forte majorité, a été envoyée au Conseil du roi. Y recevra-t-elle la sanction nécessaire, qui la rendra exécutoire ? Nous ne savons. Mais il est certain que l'*Alliance protestante* la soutient et l'appuie de toutes ses forces.

CHINE. — MISSION DU KIANG-NAN.

Une descente de police.

Lettre du P. Auguste Debesse au R. P. Paul Troussard.

T'sing-chan-kiao, 9 avril 1901.

MON RÉVÉREND PÈRE RECTEUR.

P. C.

ENFIN, après plus de six mois de recours aux mandarins, nous avons obtenu l'arrestation du chef de brigands, un certain Wang-hai-tao, qui, en octobre dernier, a mis le trouble dans nos parages. Sa bande, après avoir essayé de mettre le feu à notre résidence de T'sing-chan-kiao, s'était jetée sur une chrétienté voisine, et en avait saisi l'administrateur, dont elle avait, au préalable, saccagé la maison. Le pauvre homme, emmené chez cette canaille de Wang-hai-tao, y fut si maltraité pendant plus de huit jours, qu'il faillit y laisser la vie. On allait jusqu'à lui refuser une tasse de thé ; et il ne fut relâché, à moitié mort, qu'après avoir fourni une très forte rançon.

Comme nous pressions en même temps notre mandarin de saisir les coupables, qui avaient deux mois plus tôt, brûlé une de nos chrétientés, les policiers ne firent d'abord aucune diligence pour traiter cette dernière affaire ; d'autant que les brigands appartenaient tous à la province voisine du Kiang-si, où les incendiaires continuaient de terroriser le pays. Il nous fallut recourir aux autorités de Ngan-k'ing, la capitale de la province ; et grâce à l'énergique intervention du P. Lémour, nous obtînmes, vers la fin de l'année, un délégué, spécialement chargé de conclure cette affaire.

A ses réclamations les mandarins du Kiang-si répondirent tout d'abord que le dit Wang-hai-tao n'appartenait pas au pays ; que c'était un nomade, venu de nos parages, habitant, pour les besoins de son commerce, une paillotte au Kiang-si ; que les gens du voisinage, pour le punir de ses méfaits, avaient démoli sa paillotte et obligé l'individu à aller se faire pendre ailleurs.

Notez que, pendant ce temps-là, nous avons envoyé sur les lieux des gens sûrs qui nous garantissaient que Wang-hai-tao restait bien tranquillement dans son village, en une maison très confortable, où il jouissait au vu et su des policiers, du fruit de ses rapines. Nouvelles réclamations, nouveaux subterfuges. Vu les distances : cinq ou six cents ly, et les difficultés de correspondance de province à province, chaque nouvelle démarche du délégué demandait un temps considérable, pour aboutir finalement à des

réponses dilatoires. Enfin, de guerre lasse, un ordre net et ferme des autorités supérieures fit comprendre aux divers mandarins d'ici et du Kiang-si que leur bouton était en jeu : et pour appuyer la menace, on cassait un de leurs voisins, le Ou-yuen-hien, coupable, lui aussi, de négligence dans le règlement des affaires de Tong-men, où le P. de Barrau a vu sa belle église détruite par les incendiaires.

C'était aux environs du premier de l'an. Cette fois les policiers comprirent qu'il n'y avait plus à pactiser avec la canaille, en faisant indéfiniment ce qu'on appelle le *mai-fang*, c'est-à-dire ce commerce habituel aux satellites, qui consiste à laisser, moyennant finance, le prévenu en liberté, quitte à dire qu'il est introuvable. Comme ils pensaient que Wang-hai-tao ne manquerait sans doute pas de revenir chez lui pour le premier de l'an, nos deux policiers allèrent s'installer à son domicile. Du coup l'individu comprit que cela devenait sérieux et s'éclipsa pour un temps. Le premier de l'an se passa, et nos deux garnissaires, se lassant enfin de rester chez Wang-hai-tao, sans autre compagnie que celle des brus et des enfants, toutes personnes insaisissables naturellement, se décident à passer dans la fumerie voisine, y guettant leur proie. Mais au bout de quelque temps, le patron de l'établissement demande à être payé : « Attendez, lui disent-ils, on va vous donner un à-compte ; » et s'en allant chez Wang-hai-tao, ils lui rapportent une table. « Prenez toujours cela en garantie : si Wang-hai-tao ne la réclame pas, vous êtes payé ; s'il la veut, il vous remboursera. — Mais s'il la remporte de force, sans vouloir rien entendre. — Attendez encore. » Et nos deux compères s'en retournent chez Wang-hai-tao, obligeant l'une des brus à venir se porter garant pour eux. Celle-ci fait mine d'acquiescer. Elle portait un enfant que, pour marcher plus librement, elle abandonne aux bras d'un satellite. Mais voilà que, chemin faisant, une de ses belles-sœurs se met à crier au passage : « Comment ! ce n'est pas assez pour vous de venir nous molester à domicile : si vous êtes gens du tribunal, faites donc honnêtement votre métier de satellites. Attaquez-vous aux hommes : mais n'allez pas du moins nous voler nos enfants. » Et, ce disant, elle donne un soufflet au policier. Celui-ci, bondissant sous l'affront, rend son fardeau sans trop de précautions. L'enfant, effrayé, pousse des cris affreux. L'autre satellite a déjà quitté la place.

Mais voilà que toute une bande de gens dévoués à Wang-hai-tao accourent aux cris. Ils vous prennent mon homme par la queue et se mettent en devoir de l'emmener prisonnier. Wang-hai-tao lui-même, qui n'attendait que le bon moment, sort bientôt de sa cachette ; et de prévenu devenu plaignant, se met à crier plus fort que les autres, menaçant de faire passer au satellite un mauvais quart d'heure. Mais les notables s'effraient des conséquences : « Prends garde, lui disent-ils, c'est un homme du tribunal et l'affaire retombera sur nous tous. »

On parlemente, et Wang-hai-tao qui flaire une bonne aubaine : « Eh bien, soit, dit-il secrètement au policier. Je consens à te relâcher ; mais à la condition que tu prétendes avoir été inspiré dans tout cela par le nommé Tsong. » Or, le susdit Tsong est un gros richard voisin, sur qui Wang-hai-tao voulait exercer une vengeance, et qu'il pensait saigner à blanc. Le satellite consent, et devant toute la foule, raconte qu'il n'est que l'agent du Tsong. Là-dessus Wang-hai-tao déclare que cela ne passera pas ainsi. Peu de jours après, l'enfant tombe malade et meurt. Wang-hai-tao va alors trouver les notables et demande qu'on fasse rendre raison de la chose au Tsong. Dix tables de vin sont préparées ; et notre canaille se met en devoir d'exiger du richard une forte somme.

Mais celui-ci, fort de son innocence, apprend que dans les environs se trouve un employé du tribunal. Il va lui demander conseil. Cet individu qui feignait de régler une autre affaire, au compte du mandarin, n'était là tout simplement que pour se tenir à la piste des menées de Wang-hai-tao et chercher les moyens de mettre la main dessus. En entendant les plaintes du Tsong : « Mais c'est une iniquité, dit-il ; garde-toi bien de donner la moindre sapèque. »

Puis, jouant double jeu, il trouva moyen de faire savoir à Wang-hai-tao que son affaire est excellente, que lui, homme du tribunal, sait très bien que le mandarin lui donnerait raison... Et Wang-hai-tao, enhardi, va jusqu'à l'inviter aux pourparlers où doivent se faire ses réclamations au Tsong. — Ce dernier, naturellement, s'obstine à refuser tout accommodement : « S'il faut plaider, lui fait-il répondre, on plaidera, mais je ne donnerai pas une sapèque. » — « Comment, dit sournoisement le chef de police à Wang-hai-tao, il a occasionné la mort de ton petit-fils : mais c'est une cause capitale ; accuse-le donc au mandarin. — Je voudrais bien, dit Wang-hai-tao, de plus en plus confiant, mais il y a cette affaire du T'ientchou-t'ang, pour laquelle on me poursuit depuis plusieurs mois. — Bah ! dit l'autre, c'est une affaire qui regarde le mandarin de l'autre province. Le nôtre ne s'en préoccupe pas, tu peux m'en croire. Il ne sera même pas fâché d'avoir là une raison de t'innocenter pour cette vieille affaire. »

Là-dessus, Wang-hai-tao prend jour avec lui pour aller au tribunal. Sur ces entrefaites, notre chef de police se met vite en mesure d'aposter sur le chemin trois ou quatre soldats qu'il avait dans les environs ; et quand lui et Wang-hai-tao ne sont plus qu'à une petite distance de la ville, il le prend à part dans une auberge : « Allons, lui dit-il, je dois maintenant te parler franc. Là-bas, dans ton village, vous étiez trop nombreux pour nous permettre d'agir. Il faut que tu saches que je n'étais là que pour mettre la main sur toi. Soldats, empoignez-moi cet homme-là. »

Et voilà comment Wang-hai-tao, au témoignage du petit mandarin qui nous l'a ramené du Kiang-si à notre sous-préfecture sous bonne escorte, a

été pris dans ses propres pièges, et comment il est présentement en prison au Kien-ti, où il attend qu'on règle enfin ses vieux méfaits.

Dernier détail à noter : l'arrestation avait lieu dans le mois de S. Joseph, patron de notre chrétienté.

Veillez nous aider à remercier notre puissant protecteur qui obtiendra à notre cher Kien-ti de revoir les beaux jours de calme et de développement d'autrefois.

En union de prières et SS. SS.

De votre Révérence le très humble serviteur et frère en N.-S.

AUG. DEBESSE, S. J.

Pompes funèbres.

Lettres du P. Joseph Dannié au Frère Lecointre.

Po-tchéou, 29 avril 1901.

MON BIEN CHER FRÈRE,

P. C.

PARDON de ne pas avoir encore répondu à votre aimable lettre. Je ne donnerai pas pour excuse les fatigues de mon pénible ministère auprès des morts et des mourants. Depuis 2 ans que je suis dans ce district de fondation récente, je n'ai eu qu'un enterrement à faire, et cela pour la raison bien simple qu'il n'y a presque pas de baptisés. Priez le bon Dieu de me donner beaucoup de baptêmes : les enterrements viendront infailliblement.

En Chine, la question des funérailles, même chez les simples paysans, est très importante. C'est la ruine pour bien des familles et le proverbe que les morts dévorent les vivants n'est que trop vrai par ici. Nous autres, Barbares d'Occident, n'avons pas idée de tout ce qu'il faut dans ce béni pays des rites et chinoiseries pour enterrer convenablement quelqu'un, quand ce quelqu'un est d'une génération supérieure, car s'il est d'une génération inférieure, j'avoue avoir souvent été écoeuré de la manière dont beaucoup de parents, les chrétiens comme les autres, traitent leurs propres enfants, même de 20 à 30 ans. Plusieurs fois, j'ai dû payer le cercueil de braves jeunes gens, adorés de leurs parents, pères de famille, mais qui avaient le tort de mourir avant grand-père et grand'mère. Sans moi, ces jeunes gens baptisés, roulés dans une natte, auraient été enfouis à un pied ou deux de profondeur. Pendant quelques jours, les parents évitent de passer auprès de la fosse : ils ne savent hélas ! que trop ce qui est arrivé : chiens et corbeaux ont fait du cadavre le plus affreux régal.

J'avais autrefois un cuisinier, qui fut successivement cuisinier de 4 autres Pères et se croyait le premier chrétien de la catholicité. Ce cuisinier modèle avait une fille qu'il adorait. Elle allait passer vierge ou maîtresse d'é-

cole en titre quand elle mourut subitement à l'âge de 17 ans. Le père était dans la désolation. Et moi aussi. Pensez donc, une bonne créature sur laquelle nous avons tant compté et qui promettait vraiment beaucoup ! Je voulus lui faire de solennelles funérailles. — « Ah ! pour ça, non. La grand'mère de la virginette défunte vit encore : Je ne puis rien faire pour ma fille, pensera la vieille. — Elle pensera ce qu'elle voudra, mais je t'ordonne de payer un cercueil quelconque à ta fille. Moi, je ferai le reste. — Non, non, Père. » — On parlemente. Mais, comme quand il s'agit de parlementer je ne suis pas de force à l'emporter, même sur un simple paysan chinois, je dus finalement payer moi-même le cercueil, sans quoi, celui qui fut successivement cuisinier de 4 Pères et se croyait le premier catholique de la catholicité, pour la face de la vieille et l'amour de quelques sapèques, aurait jeté cette jeune vierge, aux chiens et aux pourceaux.

Est-ce à dire que le Chinois, au fond du cœur, ne regrette pas plus sincèrement sa femme et ses enfants qu'il ne regrettera de beaucoup ces vieux et vieilles, souvent tombés en enfance et serins de la pire espèce ? Non certes. Le Chinois est homme et a un cœur humain comme tout autre mortel. Seulement, il est esclave des traditions, de la face et du qu'en dira-t-on, et cela à un degré dont on ne saurait se faire idée en Europe. Ce n'est pas ici qu'on couvre de lys et de roses le cercueil du jeune homme ou de la jeune fille, qu'un père, qu'une mère portera de longues années le deuil d'un fils enlevé dans la fleur de ses 20 ans. Confucius n'a pas inspiré de ces poétiques sentiments ! Le mari surtout se gardera bien de pleurer en public celle qui fut la compagne de son existence et dont la mort souvent le laisse dans le plus grave embarras. Devant le cercueil de sa première épouse, le veuf chinois doit se consoler à la pensée d'en acheter une seconde qui rendra aux vieux parents les mêmes services que la défunte. C'est aussi touchant que pratique. A quoi bon pleurer cette défunte... une étrangère qui ne vous a laissé que des enfants et vous oblige à faire les frais d'une seconde femme ? Sont-ils drôles ces Européens avec leur fidélité à la vie et à la mort ! Bon tout au plus pour les veuves, ce souvenir du conjoint décédé ! Quant au pauvre veuf il a bien d'autres soucis ! Ainsi, du moins, le veut la théorie, et nos chrétiens ne subissent que trop l'influence du milieu.

S'agit-il d'enfants décédés avant l'usage de raison, c'est simplement dégoûtant. Je demeure à Po-tchéou, tout près du terrain vague des remparts où rien de plus fréquent que de voir exposer les *corpuscula* de ces pauvres petits. Une nuit, que dis-je, une heure, et de ce petit être créé à l'image et ressemblance de Dieu il ne reste que quelques os

Que des chiens dévorants se disputent entre eux !

Comme tout cela contraste avec les tendres recommandations de la meilleure des mères, de la sainte Église, dans son Rituel ! Quand un petit

chrétien meurt, qu'on l'habille du plus bel habit que comporte son jeune âge. Tressez-lui une couronne de fleurs ou d'herbes aromatiques, symbole de joie et d'innocence. Entonnez le beau cantique : *Laudate, pueri, Dominum...* Priez, célébrez la Messe des Anges dont ce petit chrétien est devenu le compagnon. Qu'autour de ce petit cercueil, tout respire l'allégresse... En vérité, à la vue de ce que je vois presque tous les jours, on comprend de plus en plus combien l'Église a relevé la dignité humaine, ravalée au dernier point par ces sinistres païens.

Et pourquoi, m'objecterez-vous, ne pas suivre les prescriptions du Rituel pour les petits enfants baptisés? — Je ne demanderais pas mieux. Mais, pour ma part, jusqu'ici j'ai trouvé très peu de parents qui avertissent le Père de la mort de ces petits enfants. Ça ne compte pas. Il n'y a à compter, vous dis-je, que les ascendants. Parlons donc du premier enterrement chrétien d'un ou d'une de ces ascendants dans le nouveau district de Po-tchéou, le plus éloigné de Chang-hai et de tout autre centre civilisé.

C'était une vieille bonne femme, à moitié idiote, mais assez à l'aise. En 15 jours, elle n'avait pas réussi à apprendre le *Pater*, au catéchuménat, et elle n'avait reçu le Baptême que *in articulo mortis*. Mais c'était une génération supérieure, et il fallait faire les choses à la chinoise. Décédée le 8 janvier, ses funérailles ne purent se faire que le 9 avril. — Et pourquoi ça? — Pour donner le temps de faire des préparatifs! — Donc, pendant 2 mois le cercueil, un immense cercueil dont chaque planche est un madrier, reste dans la salle principale, et la bonne femme dedans, habillée plus beau qu'au jour de ses noces. Un cercueil dans le salon ne trouble en rien la joie de la famille. Au contraire, grands et petits purent ainsi longtemps se dire : « Que la vieille est bien là-dedans ! Qu'elle doit être contente de nous ! Quelle face, nous avons dans tout le pays !... Avez-vous vu notre cercueil?... »

Arrive enfin le jour des funérailles. On m'y invite et j'accepte avec plaisir pour établir de bonnes traditions. Mais, à Po-tchéou, nous manquons de tout : je n'avais pas prévu ces funérailles. Tout le monde, chrétiens et païens s'attendaient, pour la première fois, à un déploiement extraordinaire de pompes funèbres, et je n'avais que ma chape noire. Vite, j'emprunte les pompes funèbres de mon riche voisin, le P. J. M. Chevalier, et me voilà en route pour enterrer la vieille. A l'entrée du village, une foule moitié de chrétiens, moitié de païens, m'attendait, musique en tête, et quelle musique, ô bonne Ste Cécile ! On me conduit dans une salle, si salle on peut appeler un taudis ouvert à tous les temps, avec une table et un escabeau recouverts d'un pouce de poussière : on m'installe à la place où le cercueil avait passé deux mois et le cercueil est porté en plein air, dans une tente construite pour la circonstance et où l'on pourra plus facilement évoluer. Là, dans ma salle, mes braves chrétiens s'imaginaient que j'allais rester

tranquillement assis, comme un poussah vivant, recevant et rendant gravement des salutations, et relevant de mon auguste présence l'éclat des cérémonies. J'y tiens bien un quart-d'heure, puis, suffoqué par la poussière et autre chose, j'envoyai tout ce monde rire et pleurer autour du cercueil. Je dis rire et pleurer car, à un signal donné, vous auriez vu tout ce monde passer de la plus grande hilarité à des convulsions grotesques où la douleur n'est pour rien. Le fils de la vieille, habillé, comme un pierrot, d'une pièce de toile d'un sale blanc jaunâtre, riait, pleurait, buvait, se prosternait, s'appuyait sur un bâton comme s'il était abîmé par la douleur, et me semblait avoir perdu la tramontane. On ne songe même pas à consoler pareilles gens tant on est persuadé que tout est comédie. J'exhibe les Pompes funèbres du P. Chevalier. Tout le monde de les palper, de les lever, de les critiquer. Le drap mortuaire surtout ne fit pas bonne impression : il était noir ; celui des païens est rouge ! Le maître de maison, un peu déçu, je l'avoue, répétait à tout venant et spécialement à l'intéressée : « Cette fois, le Père n'a apporté que 6 oriflammes, mais quand ma grand-mère mourra, comme elle est encore d'une génération supérieure à ma mère, le Père fera venir 20 oriflammes et bien autre chose de Chang-hai... » Et la grand-mère, entendant ces paroles, se pâmait d'aise et se consolait à la pensée des 20 oriflammes qu'elle aura à son enterrement !...

J'avais promis la Messe, blanc ou noir, la question importe peu dans un pays où c'est le blanc qui est couleur de deuil et où le rouge ne le cède qu'au tricolore et le tricolore qu'au multicolore. Tout était préparé et le prêtre à l'autel allait déployer le corporal et commencer le saint Sacrifice. Chrétiens recueillis : païens ébahis. C'est si beau, le culte catholique !

Bon ! — Pas de corporal !!! — Le Catéchiste l'avait retiré à mon insu de la bourse. Huit jours auparavant, il avait oublié les hosties ! — Je ferais bien de visiter ma chapelle, n'est-ce pas, avant de m'aventurer à 7 ou 10 lieues de mon centre ! C'est vrai. Mais ce n'est pas le moment des réflexions inutiles. La prochaine fois, le catéchiste n'oubliera certes pas le corporal, mais il oubliera autre chose et vous consolera avec le sempiternel refrain chinois : « Pou-yao-king. » C'est une petite affaire de rien... Que le Père ne se fâche pas... Toujours est-il que, sans corporal, je ne voulus pas dire la Messe. Rageant au fond du cœur, je reste un quart d'heure sans me déshabiller et sans dire mot, puis je me mets à genoux pour faire la communion spirituelle. Pendant ce temps, les chrétiens récitent le chapelet. Quand ils l'ont fini, je me tourne, fais un petit speech sur le culte des morts, et, comme nous étions au mardi de Pâques, je leur dis sous forme de *Ite, Missa est, alleluia, alleluia* ! « Vous pouvez vous retirer : la cérémonie est terminée. » Combien y en a-t-il eu à remarquer que je n'avais pas dit la Messe ? Pas beaucoup, je crois. En tout cas, le maître de maison m'a remercié de l'avoir dite et la vénérable défunte, ondoyée seulement 2 heures avant son

trépas, ne devait pas avoir grand besoin de mes suffrages. Il va sans dire qu'à Po-t'cheou les Messes sont gratuites. Donc, Monsieur le Curé n'avait ni excuse ni réparation à faire à cette famille. Bien plus, la famille devrait bien payer 5 ou 6 francs à la fabrique de Po-t'cheou qui s'est tant mise en frais pour cet enterrement de 1^{re} classe.

Elle n'y pensera même pas, et le moment n'est pas encore venu de parler de casuel à mes néophytes.

La Messe, plus ou moins manquée, je voulus me rattraper au moins sur l'absoute. Ah! pour ça, ce fut parfaitement réussi. Il y eut de l'encens, de l'eau bénite, des cierges, des gens en habits de cérémonie, de la musique, des pétards, des chrétiens qui croyaient prier, des païens qui voulaient pleurer, des assistants en foule qui poussaient des oh! des ah! des contorsions à la St-Médard, le tout en plein aire où l'on bat le blé et dans un magnifique nuage de poussière dont ma chape gardera un éternel souvenir. Soyons juste pourtant : pas le moindre mot offensant pour notre sainte Religion. J'étais même ému de constater comment chrétiens et païens s'entendaient bien entre eux, et cela d'autant plus qu'il y a 2 ans, dans un autre district et en de pareilles circonstances, je dus m'éclipser, sans quoi les païens, furieux et ne pouvant se venger sur moi, allaient refuser de toucher au cercueil pour le porter en terre, ce qui est la suprême injure envers la famille, qui reste là avec un cercueil immensément lourd sur les bras et personne pour l'aider à le transporter. Faut avoir souffert de cette position pour la comprendre. On en parle dans tout le pays et c'est le triomphe des païens qui vous jettent à la face : « Et quelle loi nous oblige donc à porter vos morts au cimetière? Braves gens qui appelez les Européens, que les Européens portent aussi vos cercueils..... et autres insanités contre lesquelles le Père est absolument désarmé. Ici, au contraire, les païens étaient vraiment sympathiques, et la preuve c'est qu'à midi, mon chrétien en réunissait plus de 200 à sa table, chacun payant son écot, qui 10, qui 20, qui 30 sous, selon ses relations avec la famille.

Bref, tout s'est bien passé du commencement à la fin. Je n'ai pas à reprocher à mon néophyte d'avoir fait de grosses superstitions et les païens ne peuvent non plus lui reprocher d'avoir manqué à la piété filiale; il s'est tant mis en frais qu'il ne s'en relèvera pas d'ici 3 ou 4 ans, au bout desquels il est très probable que sa grand'mère viendra aussi à mourir. Or, rappelez-vous qu'il a promis de faire les choses encore bien plus grandement pour sa grand'mère que pour sa mère, et il le doit, à la chinoise. Moi-même j'ai promis à la grand'mère que, pour ses funérailles, rien ne manquera aux pompes funèbres de Po-t'cheou. J'ai déjà écrit aux Auxiliatrices pour ces pompes funèbres. C'est une assez grosse dépense. Avec un peuple si enfant, c'est chose importante, plus importante peut-être que tous les décors d'église aux grandes fêtes. Les grandes fêtes se passent dans notre enclos, à

l'écart des païens. Les funérailles se font en pleine campagne, au su et au vu de milliers de païens qu'il s'agit d'attirer à nous, tout en donnant la face à ces païens d'hier, qui aujourd'hui s'appellent chrétiens et ont besoin de culte extérieur pour suppléer à ce qui leur manque encore du côté de la foi vraie et solide. Priez le bon Dieu de bien enraciner la foi dans le cœur de mes néophytes, mais n'oubliez pas non plus les pompes funèbres... de Po-t'cheou.

J. DANNIC, S. J.

La jeune Chrétienté de Choang-miao.

Lettre du P. Jean-Marie Chevalier à Monseigneur Paris.

Fei-ho, 21 juin 1901.

MONSEIGNEUR,

LA chrétienté de Choang-Miao est, par ordre de fondation, la plus récente, la plus jeune des chrétientés de Fei-Ho; mais c'est la plus intéressante, la plus sympathique, la plus fervente, celle qui donne pour l'avenir les plus belles et les plus sérieuses espérances.

La plupart des Chinois — pour ne pas dire presque tous — viennent tout d'abord à nous par des motifs fort peu surnaturels. Les uns ont des affaires, et ils espèrent que nous les aiderons à les régler; d'autres veulent mettre leurs enfants à nos écoles; les autres espèrent trouver chez nous aide et protection contre tel parent, tel voisin. Bref, tout cela est fort peu surnaturel et fort peu désintéressé. Au travail de la grâce ensuite à jeter la lumière dans ces pauvres intelligences païennes, à purifier ces motifs, à les surnaturaliser.

Ici le motif ou plutôt l'occasion qui donna naissance à cette petite chrétienté de Choang-miao fut tout autre. On n'a pas oublié la violente tourmente qui s'éleva au mois de mai 1891, et ruina Ou-hou, Ou-si... Elle eut son contre-coup un peu partout, et jusque dans nos lointaines régions du Nord. A Fei-Ho, en particulier, la crise fut terrible et menaça de tout emporter. Les plus mauvais bruits circulaient partout, on annonçait qu'on allait détruire la mission catholique, et le jour fixé était la veille de la St-Pierre, 22^e jour de la 5^e lune. On invitait les gens de la campagne à venir assister au spectacle; ce serait fort intéressant, assurait-on. La foule des curieux était nombreuse.

Parmi eux se trouvait un jeune homme de Kia-Kiao — c'est le nom du principal village de cette chrétienté de Choang-miao — lui aussi était venu assister à la fête. « Moi aussi, Père, me racontait-il en riant, je me rendis à Fei-ho pour voir le spectacle; on disait que ce serait fort curieux et égayant, qu'on allait attaquer et détruire le Tien-tchou-tang et chasser le « diable

d'Europe ». En ce temps-là, je songeais peu à me faire chrétien, tout au contraire. » Un des catéchistes, ayant remarqué ce jeune homme assis sur un arbre, devant la maison, depuis de longues heures déjà, se dit en lui-même : cet homme doit avoir des affaires; là-dessus, il se hasarda à lui adresser la parole : « Qui es-tu? D'où viens-tu? Que fais-tu ici? — Je me nomme Kia, je suis du village de Kia-Kiao, et je suis venu voir. — Puisque tu es venu voir, eh bien! vois, entre et visite la maison. » — Le pauvre jeune homme, tout interloqué, hésite d'abord, puis accepte l'invitation, entre, visite l'église, le jardin, la maison. Le catéchiste l'invite ensuite à s'asseoir, lui offre la pipe et le thé, suivant les usages chinois. Il n'a garde d'accepter, s'imaginant qu'on y avait mis quelque drogue pour l'empoisonner. Le Tien-tchou-tang pouvait-il avoir d'autres intentions que de nuire aux gens et de leur faire du mal? Cependant la conversation s'engage, on devise de choses et d'autres d'abord, puis l'on finit par parler de religion. Le jeune homme se retire content de sa visite. Il revient le lendemain et le surlendemain; on parle encore de religion. Enfin au moment de prendre congé de lui, le catéchiste lui offre un livre de religion, qu'il accepte volontiers et emporte. La bonne semence était jetée; elle demeurera longtemps cachée en terre, puis finira par lever et produire des fruits merveilleux. Deux années se passèrent. Le jeune homme venait de temps en temps à Fei-ho, mais en cachette, assistait à la messe, puis s'en retournait sans que personne sût d'où il venait.

Cependant dans le village on lisait et on relisait le livre apporté de Fei-ho, on parlait beaucoup de la nouvelle religion; on en trouvait la doctrine excellente, raisonnable, bien supérieure à tout ce qu'on avait entendu jusque-là. Ces braves gens, pour la plupart mangeurs d'herbes, faisaient abstinence perpétuelle, et cela dans le but d'amasser des mérites pour la vie future. Mais quelle serait cette vie future? En quoi consisterait cette récompense, ils l'ignoraient et leurs maîtres de religion ne pouvaient le leur apprendre. La doctrine catholique, au contraire, jetait un éclat lumineux sur toutes ces grandes questions, donnait le dernier mot de toutes choses. Enfin ils finirent par se dire : « La religion du Maître du ciel est la vraie; la nôtre est fausse; embrassons la religion du Maître du ciel. » Ce qui fut dit, fut fait; sans plus tarder, trois ou quatre hommes des plus déterminés, s'en furent à Fei-ho, et se déclarèrent hautement catéchumènes. Que j'aime à les entendre me raconter ce premier voyage à Fei-ho! quel accent de sincérité dans leurs paroles, quelle conviction, je dirai même, quelle éloquence! « Si vous saviez, Père, toutes les tracasseries, les ennuis, les affronts que nous eûmes à subir! Quand nous passions dans les rues de Choang-miao, tout le monde sortait aux portes, on riait, on se moquait de nous, on nous insultait, on allait même jusqu'à nous lancer à la face les plus terribles menaces. Nous n'avions pas peur, nous allions quand même, résolus à nous

faire chrétiens coûte que coûte; les mangeurs d'herbes comme nous, ça ne recule pas devant le devoir. » De fait, ils tinrent bons, se montrèrent catéchumènes fervents, et même très fervents, étudièrent avec ardeur la doctrine et les prières, puis reçurent le baptême. C'étaient les prémices de cette petite chrétienté. Plusieurs les suivirent, d'autres hésitaient, d'autres refusaient carrément.

Parmi ces derniers, un très digne homme, très considéré dans le village, aujourd'hui mon meilleur chrétien, et le chef de cette petite chrétienté. Tout d'abord, il ne voulait pas entendre parler de changer de religion, cela le faisait entrer en colère. L'autre jour, le catéchiste lui disait devant moi : « Te rappelles-tu, Hong-fei ? » — c'est le nom de ce digne chrétien. — « Te rappelles-tu la première fois que je vins dans votre village; tu n'étais guère content, tu voulais bel et bien me chasser sans plus de façon. » — « Père, » dit-il, en se tournant vers moi et en souriant, « je n'avais pas alors la foi, je ne croyais pas; je ne vous connaissais pas, j'étais même très prévenu contre vous. En ce temps-là, que nous étions drôles tout de même! On vint un jour nous demander de charroyer des briques pour le Tien-tchou-tang; certes, nous aurions été bien payés. Nous refusâmes tous; nous aurions cru faire œuvre mauvaise en aidant de quelque façon le Tien-tchou-tang; on nous en avait dit tant et tant de mal! »

Maintenant les temps sont bien changés; le nombre des chrétiens s'est considérablement accru; autour du petit village comme centre sont venus se grouper de nouveaux villages chrétiens. Pour ne parler que de cette année, j'ai eu 36 baptêmes dans cette petite chrétienté. Il y a trois ans, le nombre des chrétiens baptisés était à peine de 20; aujourd'hui nous marchons à grands pas vers la centaine. C'est peu de chose sans doute relativement aux milliers et aux milliers de païens qui nous entourent; et pourtant c'est beaucoup, à prendre les choses au point de vue de la foi. Cent âmes, hier encore plongées dans les ténèbres et la corruption du paganisme, aujourd'hui régénérées dans les eaux du baptême; cent âmes, qui maintenant connaissent Dieu, l'aiment, le bénissent et le prient, l'Église prenant racine sur ce sol païen, l'Église vivante dans cette petite communauté chrétienne, et allant porter plus loin ses conquêtes, c'est là un spectacle agréable aux yeux de Dieu et réconfortant pour le missionnaire. Nos chrétiens ne sont pas seulement des chrétiens de nom, ce sont des chrétiens pratiquants, des chrétiens qui prient. Voyez plutôt. Nous venons de faire construire une petite église dans cette chrétienté de Choang-miao. A peine était-elle terminée, que la petite communauté chrétienne, d'elle-même, s'y réunissait tous les soirs pour faire la prière en commun. Pour cela, il a fallu apprendre les prières du matin et du soir; ce n'est pas petite affaire pour des gens qui ne savent pas lire, car les prières du matin et surtout celles du soir sont bien longues et bien compliquées, en chinois. Enfin on les a apprises, et mainte-

nant on les chante à deux chœurs; les femmes font leur partie tout aussi bien et même mieux que les hommes.

Non seulement l'on prie, mais aussi on étudie la doctrine, les chrétiens baptisés tout comme les catéchumènes. Les chrétiens ignorants sont rarement de bons chrétiens, cela est vrai partout, mais surtout en pays infidèle. Ce qu'il nous faut donc, ce sont des chrétiens instruits. Cette année, nous avons établi dans le village une école de garçons, dans le but sans doute d'instruire les petits enfants, mais aussi de compléter l'éducation chrétienne des chrétiens baptisés. Nos pauvres néophytes, si l'on n'a soin de les suivre de près, oublient bien vite ce qu'ils savent en fait de prières et de catéchisme. Il est de toute nécessité qu'ils repassent de temps en temps ce qu'ils ont appris. Tout dernièrement je donnais la Mission dans cette petite chrétienté; c'est la première fois que cela avait lieu. Je dis à mes gens: « Nous allons faire les choses en grand, comme chez les vieux chrétiens, » et j'annonçai qu'à la fin de la Mission, je ferais passer un examen à tous. Je profitai de l'occasion pour ouvrir un petit catéchuménat, où chrétiens et catéchumènes pouvaient venir étudier. J'étais content de mon monde; on étudiait avec ardeur. Cependant, quand le moment de l'examen fut arrivé, j'en vis qui se retiraient dans quelque coin de la maison, ou essayaient de se dissimuler derrière quelque objet. Je compris aussitôt, mais ne fis mine de rien. « Tenez, leur dis-je, pour cette année, je veux me montrer généreux; vous n'avez pas été prévenus, je vous fais grâce de l'examen. Mais l'année prochaine, point de grâce; examen obligatoire pour tous, et j'inscrirai sur un beau registre ce que vous savez en fait de prières et de doctrine. — Oui, oui, Père, c'est cela; l'année prochaine examen, nous le voulons bien, nous avons le temps de le préparer. Et au même instant tout le monde reparaissait devant moi avec assurance. J'ai appris depuis qu'ils se réunissent tous les soirs à l'école, et étudient sous la direction du catéchiste. Les uns apprennent le catéchisme, d'autres les prières du matin et du soir, d'autres, plus avancés, les mystères du Rosaire et les prières du chemin de la croix.

Nos chrétiennes ne restent pas en retard sur les hommes. Elles, aussi, étudient; mais elles n'ont pas l'avantage d'avoir une maîtresse pour les instruire. Je pense bien à établir une école de filles; une vierge, fervente et pieuse, ferait là un grand bien; jusqu'ici la chose n'a pas été possible, faute d'un local convenable. On m'a bien promis une maison, mais il faut y faire des réparations et les choses en ce pays-ci marchent lentement. Ne nous plaignons pas trop cependant; on m'a déjà bâti une belle église et une jolie résidence. Patience! l'école des filles viendra aussi. En attendant les femmes se réunissent dans une famille chrétienne et apprennent les prières. Les plus savantes se font les institutrices des moins avancées. Que de fois, je les ai entendues le soir, et même bien avant dans la nuit, chanter leur catéchisme, car ici tout se fait en chantant, on prie en chantant, on étudie en

chantant, on récite les leçons en chantant. Ce n'est pas à dire pour cela, que les Chinois soient un peuple musicien. Grand Dieu! que je plains les oreilles vraiment musiciennes obligées de se faire à pareilles mélodies. C'est le cas, ou jamais, de faire de la vertu.

Mon rêve est d'établir, l'année prochaine, dans cette petite chrétienté la dévotion au Sacré Cœur, l'Apostolat de la Prière et la Communion Réparatrice du premier Vendredi du mois. La chose est facile, car il y a vraiment ici de grands éléments de bien. Dès à présent, quand j'y vais dire la Messe, j'ai de 25 à 30 communions; le nombre ne pourra aller qu'en augmentant, et, avant longtemps, je pense, il attendra le chiffre de 50. Cinquante communions réparatrices chaque premier vendredi du mois, toute une petite chrétienté, née d'hier, offrant chaque jour au Sacré-Cœur ses travaux, ses peines, ses souffrances, ses prières, et cela en plein pays infidèle, au milieu de tant de milliers de païens qui ne songent guère à glorifier Dieu, il me semble qu'il y a là de quoi consoler le Cœur de Notre-Seigneur, et le porter à répandre ses grâces et ses bénédictions, tant sur la petite communauté chrétienne, que sur cette multitude innombrable de païens qui l'entourne. D'ailleurs je songe à placer cette chrétienté de Choang-miao sous la protection du Sacré-Cœur, et à lui dédier la petite église, que nous venons d'y bâtir, si toutefois, Monseigneur, Votre Grandeur daigne ratifier ce choix.

J'avouerai en toute simplicité que telle n'était pas mon intention première. Je pensais, et depuis longtemps, à choisir sainte Anne pour patronne, et ce choix me souriait beaucoup; il me rappelait les plus doux rêves de mon adolescence et de ma vie de collègue. Quel est le missionnaire breton, enfant de sainte Anne, élevé dans son sanctuaire, à l'ombre de son autel, qui n'ait, maintes et maintes fois, après une communion fervente ou bien un jour de grande fête, caressé le rêve de porter au loin le culte de sainte Anne, de lui élever des temples, de lui consacrer des autels, de l'aimer soi-même et de la faire aimer des autres? Oh! oui, j'aurais été bien heureux de dédier ma petite église de Choang-miao à sainte Anne; j'aurais aimé à voir sainte Anne aimée, honorée, priée, dans cette chrétienté naissante; il m'eût été doux, lorsque j'y serais allé dire la messe, de penser et de me dire: je vais à sainte Anne, je vais revoir sainte Anne, retrouver mon pays, ma Bretagne, car là où il rencontre le culte de sainte Anne, là où il voit sa bien-aimée patronne honorée et aimée, tout Breton croit retrouver comme un coin de sa Bretagne; cela suffit à le rendre heureux. Eh bien, non, sainte Anne ne sera pas la patronne de cette petite chrétienté; ce sera le Sacré-Cœur. Bonne mère sainte Anne, je sais que vous me pardonnerez volontiers cette préférence. Mais je veux vous établir « la sous-patronne » de mon petit troupeau; veillez sur lui, défendez-le; maintenez-le dans toute sa ferveur, faites de ce petit coin de terre chrétienne, perdue au milieu de l'immense

empire de Satan, comme une toute petite Bretagne, qui soit vôtre aussi, ô sainte Anne, où le bon Dieu soit aimé, respecté et servi, comme dans la Bretagne de chez nous.

Au reste, il y a déjà plus d'un trait de ressemblance entre nos chrétiens et nos paysans bretons. Même simplicité de mœurs, même attachement au sol natal, même amour de la religion, même respect, même confiance en ses ministres. Nos chrétiens aiment leurs missionnaires comme le paysan breton aime ses prêtres. Ils ont gardé le meilleur souvenir de tous les missionnaires qui ont passé à Fei-ho, et ils n'en parlent jamais que dans les plus excellents termes. Quand le Père vient les visiter, c'est pour tout le village une vraie fête de famille. A peine le bruit des grelots de la mule s'est-il fait entendre, que tous sortent du village, accourent au devant du Père ; qui saisit la bride de la mule, qui prend la charge du domestique ; on ne voudrait pas le laisser entrer dans le village avec un pareil fardeau, les autres font escorte au Père et le conduisent à l'église. Ensuite tous se présentent devant le Père pour le saluer et lui souhaiter la bienvenue. C'est d'abord le tour des hommes, puis viennent les mamans, avec toute la petite « marmaille ». C'est alors une scène, que j'ai trouvée ravissante. Les toutes petites bambines de 2, 3 et 4 ans, arrivent tenant la main de leurs mères ou accrochées à leurs robes. Chacune a son petit compliment tout prêt. Une première prend la parole : « Le Père est arrivé ? Le Père va bien ? Bonjour, Père ! » Et ce disant, se jette à terre, fait la prostration d'usage, se relève, puis se cachant la figure dans la robe de sa maman, rit de tout cœur. Puis, c'est le tour d'une seconde, puis d'une troisième, puis d'une quatrième. Mais le bon ordre ne dure pas longtemps ; bientôt tout ce petit monde parle à la fois, fait la prostration en même temps. On tombe à terre, on se relève ; dans la précipitation, on retombe, on roule, on se relève de nouveau. Personne ne pleure ; toutes rient, toutes sont heureuses d'avoir débité leur petit compliment.

Quelle différence entre ces petits enfants chrétiens et les enfants païens ! A peine ceux-ci nous voient-ils arriver, qu'ils s'enfuient, comme des petits sauvages, et en poussant des cris affreux. Nos petits chrétiens et nos petites chrétiennes, point ; ils viennent à nous très volontiers, avec plaisir, avec bonheur. En faut-il encore une preuve ? Tout dernièrement, toujours dans cette petite chrétienté, j'étais sorti pour aller dire mon bréviaire le long d'une petite rivière, qui passe devant le village. En revenant j'aperçus tout un groupe de bébés assis près d'un pont. Je pensais que c'étaient des petits païens et je me disais à part moi : comme tout cela va vite déguerpir en me voyant arriver ! J'approchais, j'approchais toujours, et personne ne bougeait. Enfin quand je fus arrivé, tout le monde se leva, se mit à ma suite pour me faire escorte. C'étaient mes petits chrétiens et mes petites chrétiennes. Comme je récitais mon bréviaire, il fallait garder le silence ; cependant les

plus petits laissaient de temps en temps échapper ce cri : « Chen-fou, Chen-fou ! » Père, Père ! Les plus sérieux les reprenaient en disant qu'il ne fallait pas troubler le Père dans sa prière. Mon bréviaire terminé, je m'empressai d'adresser la parole à mon petit monde. C'est à qui répondra à mes questions. Enfin nous arrivons à la résidence, je prends congé de mes petits compagnons, et rentre dans ma chambre. Alors ces bambins et ces bambines de 2, 3 et 4 ans, se mettent à chanter leurs prières : Notre Père, qui êtes aux cieux — Je vous salue, Marie — Je crois en Dieu — puis les demandes et les réponses du catéchisme : Pourquoi êtes-vous entré dans la religion chrétienne ? — Croyez-vous en Dieu ? — Qu'est-ce que Dieu ? — Combien y a-t-il de Dieu ?... Puis de temps en temps on entrebailait la porte, et alors apparaissaient des petites frimousses toutes souriantes. Elles disparaissaient aussitôt, et les chants recommençaient comme de plus belle. Cette scène dura à peu près un quart d'heure, après quoi tout ce petit peuple se dispersa. Je ne sais si les papas et les mamans ont fait la leçon à leurs bébés, et leur ont dit de ne pas ainsi ennuyer le Père, toujours est-il qu'on n'est pas revenu depuis. Quant à moi, je trouvais la scène charmante, j'étais heureux et fier de mes bébés. Je me disais : voilà comment la Religion, la foi, transforme, apprivoise ces petits païens, voilà comment elle fait pénétrer dans leur âme la vraie civilisation.

Je me rappelle avoir entendu un scolastique, nouvellement arrivé de France, demander comment on s'y prenait pour civiliser les païens. La chose est très simple. Qu'on les convertisse tout d'abord, qu'on en fasse ensuite de bons et solides chrétiens, et du coup on les aura certainement et parfaitement civilisés. Là est la véritable civilisation ; en dehors d'elle, il n'y en a pas, et il ne saurait y en avoir d'autre.

Très unis entre eux, nos chrétiens jouissent de la meilleure réputation auprès des païens. Ceux-ci n'ont qu'un crime à leur reprocher, c'est d'avoir renoncé à la religion des ancêtres pour suivre celle du « diable d'Occident », c'est de s'être faits chrétiens. Ce crime-là, ils ont été longtemps avant de le leur pardonner, si tant est qu'ils le leur ont pardonné. Depuis la fondation de cette chrétienté de Choang-miao, disait un jour le R. P. Biès, ministre de Tai-ho, les païens n'ont pas désarmé ; ils n'ont cessé par tous les moyens de susciter des ennuis aux chrétiens, les notables de Choang-miao tout les premiers. Ils usaient de leur influence pour empêcher les bonnes familles païennes de se déclarer catéchumènes. Cela dura des années ; la patience et la longanimité des chrétiens ont triomphé de tout. Les notables de Choang-miao, voyant qu'il n'y avait rien à gagner à lutter contre le Tien-tchou-tang, ont fini par baisser pavillon ; d'ennemis, ils sont presque devenus amis. Nos chrétiens n'ont plus à se plaindre de ces Messieurs, tout au contraire, ils les trouvent on ne peut mieux disposés à leur égard.

Il n'y a pas longtemps, le premier d'entre les notables est venu au petit

village de Kia-kiao exprès pour me faire visite, lui qui autrefois n'avait pas assez d'injures et de malédictions pour le diable d'Occident. Les fortes têtes ont un peu suivi cet exemple. Dans le village, il y avait un individu, à qui sa fortune donnait une certaine influence. Il débitait toutes sortes d'injures et de mensonges contre la religion, se vantait de n'avoir pas peur du Yang-koei-tu. Le R. P. Ministre lui fit administrer par le mandarin de Tai-Ho plusieurs centaines de coups de rotin, et déboursé une somme d'argent assez ronde. Si le chinois est sensible aux coups, il l'est bien davantage à la bourse. La leçon a profité ; l'individu s'est assagi et a cessé de faire le fanfaron. On m'a même dit qu'il parle maintenant de se faire chrétien. Toujours est-il que tout dernièrement il invitait le catéchiste à dîner chez lui.

Il y a encore bien des inimitiés contre nous. Comment pourrait-il en être autrement ? Est-ce que le diable pourrait voir, sans rage ni colère, le royaume de Dieu s'implanter, prendre racine, dans un pays dont il était jusqu'ici le souverain et le maître incontesté ? Évidemment non. Aussi met-il tout en œuvre pour attiser les haines et les jalousies contre nous. L'année dernière encore, la petite chrétienté courut un très grand danger. Un coup habilement monté, vraiment diabolique, aurait pu la ruiner à jamais. C'était à la 6^e lune, au plus fort de la persécution. Les bruits les plus sinistres circulaient jusqu'au fond des campagnes. Les cris de : « Mort aux diables d'Occident ! Mort aux chrétiens ! c'est la volonté de l'empereur », retentissaient partout. On racontait ce qui se passait dans la province du Ho-nan. Non loin d'ici, à Tcheou-kia-k'eu, marché de premier ordre, sur les rives de la Cha, on avait pillé et ruiné la mission catholique, détruit à ras du sol les nombreux et magnifiques établissements protestants, puis chassé ou massacré tous les étrangers. Tout le monde croyait que cette fois on allait en finir avec les « diables d'Europe » et les chrétiens leurs adeptes. En pareille occurrence les méchants deviennent audacieux. Le petit village de Kia-kiao était tout désigné à leur haine et à leur fureur. Ils s'y présentèrent une après-midi, au nombre de plusieurs centaines, armés de lances, de piques, de coutelas, de fusils, criant qu'ils allaient tout massacrer. Les femmes et les enfants, affolés, prirent la fuite et allèrent se cacher dans les champs de sorgho ; les hommes restèrent à défendre leurs maisons. Pendant ce temps les principaux meneurs se réunissaient, festoyaient, buvaient le vin, et méditaient un projet infâme, qui devait jeter le déshonneur sur la petite chrétienté et peut-être l'anéantir à jamais. Leur dessein était de détruire l'église pendant la nuit, puis de se rendre immédiatement à Tai-Ho, et d'accuser devant le mandarin, les chrétiens d'avoir eux-mêmes démoli leur église, en signe d'apostasie générale. Le coup était habilement imaginé. Nos pauvres chrétiens auraient eu beau protester de leur innocence ; qui les aurait crus ? Toutes les présomptions n'étaient-elles pas contre eux ?

Nous-mêmes, les premiers, nous aurions pensé et même nous aurions dit : Les chrétiens ont eu un moment de faiblesse, ils ont détruit leur église. Ç'eût été là, Monseigneur, une épreuve bien terrible pour moi ; je n'aurais pu m'empêcher de me demander quelle besogne nous sommes venus faire en Chine. Si les meilleurs chrétiens faiblissent et succombent au premier choc, que penser des tièdes ? Le bon Dieu veillait sur les siens ; il ne permit pas pareille épreuve. Un brave païen des environs, parent ou allié d'une excellente famille païenne de Fei-ho, fit de nuit 4 ou 5 lieues et arriva de grand matin à Fei-ho. Il raconta au catéchiste le complot formé contre les chrétiens de Choang-miao, et assura que cette nuit-là même l'église avait dû être détruite. Le catéchiste n'en savait encore rien. Quelques heures plus tard, les chrétiens arrivèrent, apportant la fatale nouvelle. Notre église est détruite, dirent-ils. Je le sais bien, répondit Jen-fou-tsuen d'un air soucieux. Il avait en ce moment bien d'autres préoccupations. Il fallait rassurer les chrétiens, qui accouraient de toutes parts épouvantés ; on parlait d'apposer les scellés sur la Résidence, et voici maintenant une nouvelle affaire. Mais comment tirer les chrétiens de Choang-miao de ce mauvais pas, comment sauvegarder leur réputation, leur honneur ? Il fallait absolument trouver des preuves, un témoignage irréfragable de leur innocence. Personne ici à qui demander conseil ; le missionnaire de Fei-ho est parti pour Ou-hou, ignorant les événements, qui se passent dans le Nord. Il faut absolument trouver un expédient. Le pauvre Jen-fou-tsuen réfléchit et réfléchit. Or, il y avait en ce moment à Fei-ho un petit mandarinet, envoyé par le sous-préfet de Tai-ho, voir si tout par ici était tranquille et paisible. Jen-fou-tsuen se dit : Tâchons de le compromettre, emmenons-le à Kia-kiao, lui faisant espérer qu'il pourrait là trouver l'occasion de gagner une somme assez belle. Les Chinois sont toujours sensibles à cette corde, même les mandarins. Aussi le brave homme d'emblée donne dans le panneau. Tous les deux se rendent à Kia-kiao, et Fou-tsuen le conduit directement chez le chef de la chrétienté. Immédiatement il fait quérir le garde champêtre et les principaux païens du village. Ceux-ci réunis, le catéchiste pose catégoriquement la question : voilà l'église de Kia-kiao en partie démolie, j'ai entendu dire que ce sont les chrétiens du village qui l'ont détruite ; est-ce vrai ? Tous de se récrier immédiatement, que c'est là une infâme calomnie, que les chrétiens sont innocents, et que les vrais coupables ne sont point des gens des environs, mais des gens de Ly-hing-tsi, gros marché, situé à 7 ou 8 lys de là. Les choses allaient bien, c'était un premier témoignage en faveur des chrétiens ; Jen-fou-tsuen en voulait un autre plus autorisé. Il conduit son petit mandarin chez le premier notable de Choang-miao, où il fait venir les autres. Il leur pose la même question : « J'ai entendu dire que ce sont les chrétiens de Kia-kiao qui ont démoli eux-mêmes leur église ; cela est-il vrai ? » — Tous de répondre que ce ne sont pas les chrétiens qui

l'ont détruite, ni même des gens de Choang-miao, mais des gens venus de Ly-hing-tsi. Et ils racontent dans le détail tout ce qu'ils savent de cette affaire. Jen-fou-tsuen avait maintenant entre les mains des preuves irréfragables de l'innocence des chrétiens. Il s'adresse au mandarin et lui dit : « Je m'en vais à Tai-ho prévenir le sous-préfet ; vous aurez à rendre compte devant votre noble maître de tout ce que vous venez d'entendre. » L'autre, se voyant joué, maugréait contre le catéchiste. « Pourquoi m'as-tu amené ici ? Pourquoi m'as-tu ainsi trompé ? Est-ce que j'étais venu à Fei-ho, pour aller faire une enquête sur les affaires de Kia-kiao ?... » Là-dessus, ils se séparèrent, chacun s'en allant de son côté ; Jen-fou-tsuen prit la route de Tai-ho. Il était vraiment en veine de chance. A peine avait-il fait quelques lys, qu'il rencontre un de nos principaux ennemis et, aussi, probablement, un des principaux meneurs dans cette affaire. C'était un bachelier, mais de la pire espèce. En ce moment, il travaillait dans son champ. Jen-fou-tsuen lui adresse la parole : « Eh bien, vieux frère, que fais-tu donc là ? » L'autre répond aimablement à sa question et lui demande à son tour, qui il est, et d'où il vient. — « Je suis employé au tribunal de Tai-ho, et je viens de Kia-kiao. Le sous-préfet, mon maître, ayant appris qu'on venait de détruire une maison bâtie par les « diables d'Europe », m'a envoyé voir ce qu'il en était. Mais on n'a presque rien fait ; il fallait tout démolir, le sous-préfet, mon maître, vous aurait félicités, il aurait été content. Est-ce que vous ne savez pas qu'il y a un édit de l'empereur ordonnant de mettre à mort tous les étrangers, et tous ceux qui suivent leur religion ? » Croyant avoir affaire à un homme qui partage ses idées, le vieux bachelier parle de confiance. « C'était bien mon avis, je disais qu'il fallait tout démolir, mais ils n'ont pas voulu m'écouter. » Et il raconte comment la chose s'est passée. Le catéchiste se disait en lui-même : va, mon bonhomme, parle toujours ; compromets-toi de plus en plus ; si tu savais qui est là, devant toi, tu ne parlerais pas avec tant de franchise... L'autre ne se doutait de rien, et faisait des aveux compromettants. Il va même jusqu'à inviter le catéchiste à boire le thé. Celui-ci refuse en disant : « Je n'ai pas le temps, il faut que je retourne vite à Tai-ho rendre compte de mon enquête. » Ce disant, il part. Arrivé à Tai-ho, il s'en fut au Yamen, voit le sous-préfet, lui raconte ce qui venait de se passer à Kia-kiao et l'odieux complot tramé contre les chrétiens. Le mandarin était furieux, il dit qu'il allait faire tomber des têtes, mais il fallait attendre, les circonstances ne permettant pas une telle sévérité. Il donna ordre de faire rebâtir immédiatement l'église démolie, et remit à plus tard la punition des coupables. Les coupables ont été punis depuis, et en particulier le vieux bachelier, dont nous avons parlé. Lui, naguère si orgueilleux, si plein de mépris pour le « diable d'Occident », a dû, ô ironie de la Providence ! venir s'humilier devant lui et lui demander pardon. La leçon est bonne ; elle donnera à réfléchir à plusieurs.

Comme vous le voyez, Monseigneur, ce n'est pas sans peine ni difficulté que l'œuvre de Dieu s'établit par ici ; c'est l'état de lutte, et de lutte continue. Néanmoins en dépit des obstacles et de la persécution les catéchumènes viennent à nous et nombreux. Il y a quelque temps, le chef de cette chrétienté me disait : « Père, comment se fait-il, à la 6^e lune on persécutait les chrétiens, et maintenant ils deviennent plus nombreux ? » Le catéchiste, entendant ces paroles, se hâta de répondre en traduisant à sa manière la parole de Tertullien : « Les chrétiens, plus on en tue, plus il en vient ! » — Hélas ! c'est bien peu de chose en comparaison de l'innombrable multitude de païens, qui ne connaissent point Dieu, c'est comme une goutte d'eau au milieu de l'Océan. Et cependant j'aime à me redire : L'Église est là et cette petite chrétienté, elle y est bien vivante, bien qu'encore au berceau, mais elle grandira, elle portera plus loin ses conquêtes, elle détachera quelque nouveau lambeau de cet immense empire de Satan, elle le fera sien ; et de là elle marchera plus loin encore, à de nouvelles conquêtes. C'est ainsi que l'Église avance toujours, elle ne s'arrête jamais. Il lui faut du temps sans doute ; qu'importe ? L'Église est patiente, parce qu'elle est immortelle.

Je vous pris, Monseigneur, de me bénir et de bénir tous mes chrétiens de Fei-ho.

Je suis, de Votre Grandeur, le très dévoué et très obéissant serviteur

J. M. CHEVALIER, S. J.

Une villégiature à Macao et à Canton.

Lettre du P. Adigard au R. P. Recteur de Saint-Louis.

Macao, 26 juillet 1901.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

P. C.

Vos paquets, vos extraits soigneusement découpés me parviennent jusqu'à Macao, et c'est de là que je vous en remercie aujourd'hui. J'y passe quelques semaines en compagnie du P. Pigot ; tous deux nous avons l'estomac détraqué ; il a, de plus, les poumons dans un état inquiétant. Macao, où nous attend toujours la charité la plus exquise des PP. Portugais (parmi eux le P. Arkwright, jadis du Zambèze, jadis théologien à Jersey), est un *Sanatorium* pour les estomacs fatigués ; quant à l'effet sur les poumons, il n'est pas aussi efficace, bien que l'air pur et vif qui vient de la mer, les bains, etc. puissent avoir leur utilité. Jusqu'ici, pour moi, un peu plus de *ton* ; mais aux affaiblissements chroniques, il faut du temps pour disparaître. Je ne souhaite que de pouvoir continuer mes fonctions de professeur à Zi-ka-wei, sans quoi je serais un pauvre zéro dans la mission. Dans quelques jours ou semaines, ma villégiature aura pris fin.

Le P. de Moidrey, qui l'a avantageusement expérimentée, vous l'a naguère

décrite en termes charmants ; je ne referai pas de travers sa narration si bien écrite. Ce n'est pas sans émotion intime que je suis monté à la magnifique façade de l'église Saint-Paul de l'ancienne C^{ie}, avec son escalier monumental ; la rampe qui menait à la porterie du célèbre collège subsiste encore ; par là sont arrivés en Chine, de là sont repartis pour l'apostolat, le travail, parfois le martyre, des légions de religieux de la C^{ie}, des missions du Japon et de la Chine ; plusieurs sont aujourd'hui sur les autels ! C'est un immense passé religieux, honneur de la C^{ie}, qui se dresse là vivement, au milieu des ruines. Mais de quelles ruines ! Le chinois y a passé : fiez-vous à lui pour tout ravager, tout salir ; quelques cahutes misérables, éparses au milieu des décombres et des ordures ; des enfants, des pourceaux, des volailles, ne laissent pas un endroit propre, pas même le sanctuaire, ou plutôt son emplacement... Voilà qui contraste avec la belle façade encore debout, et qui navre le cœur. (A la façade, on lit au pied des statues *B. Franciscus Borgia*, *B. Stanislaus*, *B. Aloysius* : cela précède la canonisation). Peut-être le gouvernement se dessaisirait-il des ruines du collège de Saint-Paul, si l'on pouvait les mettre en ordre. Mais il faudrait pour cela beaucoup d'argent, et de la sécurité. Or, à Macao, nous administrons le séminaire épiscopal, mais nous ne sommes pas dans une maison nôtre. Un évêque peut, s'il le juge convenable, substituer d'autres directeurs, sans qu'il y ait lieu à aucune objection. Qui sait si parmi les ecclésiastiques portugais, surtout ceux qui sont formés au Portugal, plusieurs ne jugeraient pas qu'il y a là des emplois honorables et lucratifs à confier de préférence aux prêtres diocésains ? — Situation précaire en somme, malgré le respect et la bienveillance de tous.

La ville même est coquette et fraîche au bord de la mer, avec ses arbres verts, ses coteaux nombreux, ses belles façades blanches. La partie chinoise même est moins chinoise qu'ailleurs. Mais ce n'est plus le grand *Emporium* d'autrefois ; Hong-kong est à quelques lieues. Canton même a terriblement diminué à ce voisinage. La population Macaïste est très respectueuse de la religion et des prêtres et très polie : bonnes traditions portugaises, que perdent aisément les jeunes gens formés par les protestants américains ou anglais de Hong-kong. Passé plus grand que le présent, et probablement que l'avenir.

Excursion à Canton (Bateau à vapeur tous les jours). Mgr Mérel, Nantais, nouveau Vicaire Apostolique qui sera consacré en la fête du S. Rosaire, était à Hong-kong lors de notre passage. Il nous a donné (P. Arkwright et moi) la plus cordiale hospitalité, que j'ai dû abrégier à raison d'une visite officielle de l'Amiral Bayle, de son État-Major, du Consul de France, etc., à la Mission : nous aurions été des intrus, quoi qu'on pût faire. Plus d'une heure d'avance, après avoir franchi la Bocca Tigris, qui pourrait être un point militaire formidable, on aperçoit une chose : la cathédrale gothique

avec ses tours et ses croix, bâtie à l'époque de Napoléon III. Aucun autre monument ne se distingue. Hélas! quand se vérifiera le symbolisme? Mais dans la grande cité à population estimée par les uns à 1,200,000 habitants, par d'autres à 2,000,000, il n'y a guère que quelques centaines de chrétiens chinois. La jolie petite *concession* étrangère a sa toute petite chapelle catholique suffisante au petit nombre des Européens pratiquants, portugais pour la plupart. Dans le Vicariat le nombre des catéchumènes est assez consolant. Parmi les PP. des Missions Étrangères, plusieurs Nantais ou Rennois; la Bretagne est bien représentée en Chine.

Je n'ai guère pu voir la Cité chinoise: le temps et les forces physiques me manquaient. Mais ce que j'en ai vu m'a simplement rappelé ce qu'est une grande ville chinoise très commerçante, lorsque la décadence ne s'y fait pas voir. C'est comme partout un croisé de rues très étroites, sans larges voies, sans places publiques, sans grands monuments; dans ces rues si rapprochées, les boutiques, les magasins, les échoppes, les maisons riches et pauvres serrent et pressent leurs étroites façades; marchandises d'Europe et de Chine s'entassent, s'exportent, depuis les plus riches jusqu'aux plus vulgaires. Les hommes circulent, crient, tâchent de ne pas se heurter à travers les ruelles. Le Chinois ne conçoit pas autrement la ville; témoin le bon prince Chun, partant pour l'Allemagne; à Chang-hai, il n'en revenait pas de la hauteur et de la richesse des maisons, de la largeur des rues, des jardins publics, et de la propreté...; le Tartare n'avait pas vu ces choses. L'activité commerciale de Canton a certes beaucoup perdu au voisinage de Hong-kong; c'est cependant l'*Emporium* nécessaire de la Chine du Sud.

Que vous dire de notre Chine centrale à nous, surtout à distance? Les lettres nous parlent de santés éprouvées. Peu de chaleurs jusqu'ici, et partant vacances plus agréables, — en dépit des pluies qui ont gonflé et fait déborder le Yang-tsè-kiang, causé des naufrages dans le fleuve, et des ravages sur le bord.

Et toujours l'incertitude et l'inquiétude sur l'avenir: les *boxeurs* et autres montrent partout qu'ils sont en vie, et qu'à l'occasion, ils sauront le montrer, là où surtout il y a aura vengeance à exercer, et peu de péril à courir. — C'est la note bien des fois donnée par les Missionnaires; à la garde de Dieu!

Je suis avec anxiété nos tristes affaires de France, car je n'ai jamais eu confiance, et je crois à des destructions et des ruines bien autres qu'en 1880. Dieu a l'avenir pour reconstruire; souvent il le fait par des plans tout nouveaux: éducation, méthodes, œuvres apostoliques, tout reçoit ainsi une impulsion nouvelle. Ma conviction est que Dieu prépare ainsi à la C^{ie} des situations, des vues nouvelles, et des procédés en partie nouveaux, nécessités par les circonstances du siècle nouveau. Mais la tempête sera rude en 1902, si je ne vois trop en sombre. Les Missions pourront y gagner de bons sujets,

des *hommes*. L'Allemagne dispersée a plus d'un exemple à nous fournir.

Votre Jersey nécessairement va reprendre une très grande place dans nos provinces françaises; que Dieu bénisse son Recteur, et lui accorde avec la charité qui le caractérise, la grâce de suffire à toutes les fatigues, les embarras inévitables.

Prions les uns pour les autres, afin que l'œuvre de Dieu se fasse par ses pauvres instruments. Celui qui vous écrit voit venir la vieillesse, l'inutilité pour la Mission: priez pour que, dans tous les cas, il fasse ce que Dieu demande de lui.

Bien vôtre, et de tout cœur, in X^{to},

J. ADIGARD, S. J.

Mauvais vouloir des mandarins.

Lettre du P. Le Bayon au Frère Beaucé.

Sin-tcheou-fou, 1^{er} mai 1901.

EN fait de catéchumènes et d'enfants, c'est le P. Bondon qui a le ponpon cette année, et d'emblée. Sa maison est archi-pleine. Ses chrétiens ont cependant beaucoup souffert cet été. Les « grands couteaux » leur ont brûlé leurs maisons, enlevé leurs grains, les ont rançonnés sans pitié. Ils ont tenu bon avec la grâce de Dieu et aussi grâce à la présence du Père, ange gardien visible, image du bon Pasteur, qui n'a pas voulu abandonner ses chrétiens. L'orage passé, il fallait relever les ruines matérielles et rendre *la face* aux chrétiens insultés par les païens. Le sous-préfet, vilain sire, s'il en fut, pressé par le P. Bondon, avait toujours la bouche pleine de promesses magnifiques, mais *aussi fausses que* magnifiques. Finalement, rien ou presque rien en fait de réparations. L'horizon n'était donc pas couleur de rose. Mais la grâce de Dieu s'est mise à souffler et voilà que tout à coup a surgi une moisson spirituelle splendide. Les catéchumènes affluaient. Et ce qu'on n'a pas encore vu dans le Tang-chan-hien des *Lettrés*, bacheliers, licenciés, boutonnés, se sont déclarés catéchumènes amenant à leur suite presque toutes les familles de leur village. D'où grand émoi dans le clan mandarinal! Pensez donc, des lettrés, gens instruits et intelligents, aller se jeter dans les bras des diables d'Occident! Quel crime abominable! Le *diable*, lui, qui n'est ni d'Orient ni d'Occident, n'a eu qu'à attiser la haine qui fermentait au fond de ces cœurs païens. Les nouveaux convertis en ont senti les effets; plusieurs d'entre eux ont été saisis, emprisonnés et l'un surtout cruellement torturé. Il a souffert pour la foi, nous en sommes convaincus. Du reste, comme si nous n'avions pas su que c'était leur démarche auprès de nous, qui avait attiré sur ces pauvres gens ces violences inouïes un mandarin s'est chargé de nous le faire savoir, sans s'en douter. Ce mandarin, ancien sous-préfet au Sin-tcheou-fou, remplit maintenant les fonctions

de juge d'instruction. C'est en cette qualité qu'il s'est rendu à T'ang-chan pour traiter cette affaire. Jusqu'ici ses relations avec nous ont été plus que correctes, on pourrait dire presque amicales. Mais comme il faut peu se fier à ces dehors ! En sortant d'une entrevue qu'il venait d'avoir avec le P. Gain à Heou-tchoang, il se rendit au camp adjacent à la résidence et là sa première parole (le cri du cœur) fut : « Ah !! ici au moins je me trouve avec des Chinois ! »

Ce même mandarin, au cours de cette affaire, eut occasion de causer avec le catéchiste du P. Gain en l'absence de ce dernier. Ce catéchiste, ancien séminariste, se trouve être plus au courant de nos us et coutumes qu'un simple catéchiste comme ceux que nous employons dans ces contrées. « Mais, lui demande le mandarin, dites-moi, expliquez-moi donc pourquoi le P. Gain tient tant à avoir tant de chrétiens ? Il ne veut pas d'argent, je le sais bien ; mais alors, quoi, c'est-il pour devenir évêque ? » Le catéchiste ne put s'empêcher de sourire. Le juge d'instruction s'en aperçut. « Non ? Eh bien ? C'est donc pour être félicité par ses Supérieurs ? — Oh ! lui répliqua son interlocuteur, à Chang-hai tous les ans les Pères viennent voir leur Supérieur. Les uns comptent beaucoup de chrétiens et de catéchumènes, les autres très peu. Ils sont tous bien reçus et encouragés ; pas de différence. — Alors ?? » Il restait une explication : la soif des âmes. Le catéchiste n'essaya même pas de faire entrevoir cette solution à une âme qui n'a jamais eu et n'aura jamais soif que d'argent et de gloire humaine. Mais lui, le mandarin, il donna la solution qu'il avait au fond du cœur et qui avait comme résultat l'anéantissement du Christianisme en Chine. « Nous n'avons pas de bons mandarins en Chine, dit-il. Si nous avions de bons mandarins, il n'y aurait aucun chrétien dans le royaume du milieu. » Voilà bien le cœur du lettré haineux. Et il ajoutait avec une exquise modestie : « Le sous-préfet du T'ang-chan n'est pas bon, aussi le nombre des chrétiens a doublé depuis son entrée en charge. *Moi*, quand j'ai quitté ma charge, il n'y avait pas plus de chrétiens que lorsque j'en ai pris possession ! » Et il mentait comme un arracheur de dents, car tous nous connaissons la sous-préfecture qu'il a quittée et nous savons pertinemment que lorsqu'il est parti, le missionnaire chargé de ce district avait plus de 100 baptêmes, sinon 200, à inscrire cette année-là !

Malgré tout, nous vivons au milieu de ces loups, car l'*Agneau* qui a vaincu le *grand Loup* nous protège. Priez pour nous, pour que les *Agneaux* (c'est ainsi que les païens appellent nos chrétiens par dérision) se multiplient et se sanctifient.

L. LE BAYON, S. J.



Une corporation d'aveugles.

Lettre du P. Le Bayon au P. Rubillon.

Chang-hai, 12 juillet 1901.

MON BIEN CHER PÈRE,

P. C.

PARMI les catéchumènes que j'ai eus à évangéliser pendant mon séjour à la ville du Siu-tcheou-fou se trouvait un aveugle d'une quarantaine d'années. Il apprenait ses prières magnifiquement, et bien qu'aveugle, il tenait à avoir ses livres de prières, qu'il avait reliés et portait à son cou comme un talisman. Après son baptême, il reçut comme tous les autres une belle médaille de cuivre, mais il ne la trouvait pas assez grosse et il fit des pieds et des mains pour en avoir une à son goût, et il a réussi.

Vers la fin d'avril, j'étais parti pour Heou-tchoang où se faisait la fête patronale de cette chrétienté (du P. Bondon), et lorsque je fus revenu à Siu-tcheou-fou, le P. Gain me dit, un soir : « Tenez, écoutez ! » J'écoutai : tout près de nous, dans la rue, on jouait de la mandoline avec accompagnement de castagnettes. Entre 2 accords, la voix d'un chanteur enlevait un couplet, puis mandoline et castagnettes reprenaient. Parfois les instruments se taisaient et alors la même voix entamait un récit où se mêlaient des dialogues et des cris de combat. « Eh bien ! me dit le P. Gain, vous ne reconnaissez pas cette voix ? Mais c'est votre aveugle ! » Vrai, je n'y pensais plus, à mon aveugle. C'était bien lui cependant. J'aurais bien dû penser qu'il ne vivait pas d'air et d'eau fraîche. Le lendemain il vint nous voir à la résidence. Le P. Gain le fit causer.

« Que vas-tu faire là dans la rue, tous les soirs ? — Le Père sait bien que c'est mon métier de jouer de la mandoline et de chanter : Je ne peux pas faire autre chose. — Et que chantes-tu comme cela ? — je débite des romans de chevalerie et je chante les vieux airs qui se trouvent mêlés aux récits. » Ce sont presque toujours des récits de batailles : quand il n'y a pas de combats, l'auditoire n'est pas content. « Combien sais-tu de romans ? — Cinq. — Et chaque roman te donne combien de soirées ? — A peu près trois soirées. — Que gagnes-tu par soirée ? — Ah ! voilà ; maintenant je vais m'installer dans un coin de rue, près d'un marchand d'eau chaude, à l'heure où les habitants du quartier viennent faire leur provision d'eau pour leur thé. Pendant que le marchand débite son eau chaude, moi je débite mes romans, je chante et je pince de mon instrument et tous les acheteurs m'entourent. Le marchand dont je fais le compte, en lui attirant des pratiques, me donne 100 sapèques chaque soir. ... Quand arrive le temps de la moisson, j'abandonne la ville ; je me rends dans les villages ; où, après le labeur, les campagnards se réunissent pour causer et boire ; alors je recommence ce que je fais ici tous les soirs : et en retour, je reçois environ

vingt livres de blé à chaque séance. » Ici le P. Gain lui donne des conseils : « Tu es chrétien. N'oublie pas qu'un chrétien ne doit pas faire de superstitions. Tu ne peux donc pas chanter des chansons superstitieuses. Il est aussi absolument défendu de raconter des histoires inconvenantes, de prononcer des *paroles déplacées*... — Oh ! pour cela, soyez tranquille, Sen, interrompit l'aveugle. Même si je n'étais pas chrétien, rien que mes intérêts suffiraient à m'imposer une extrême réserve sur ce point. Mon auditoire se compose de mères de famille et de jeunes filles ; et on me ferait un mauvais parti, si je venais à oublier le respect que je leur dois. Dans la préfecture de Fong-hien un aveugle a lâché un jour une parole inconvenante, devant un auditoire semblable au mien ; aussitôt il a été saisi, on lui a brisé les jambes et on l'a ainsi conduit au tribunal.

« Allons, c'est bien, dit le P. Gain. Si tu observes les règles de la Ste Église, le bon Dieu te bénira. Mais il faut le prier, le bon Dieu, tu sais toutes ses prières, tu es tenu de les réciter chaque jour. Mais à propos, autrefois quand tu étais païen, est-ce que tu ne faisais pas de superstitions ? — Si, Père. J'étais chef de ma corporation, et comme chef, j'étais obligé d'adorer le diable ; j'aimais mes livres de prières. Lorsque j'eus l'intention d'embrasser la Religion, je donnai ma démission de chef et je voulus brûler mes livres. Mais un bonze me dit : « Ne les brûle pas, je te les achète ! » Il me donna 200 sapèques et je lui cédaï mes livres. Depuis ce temps, Père, je n'ai jamais fait de superstitions. — Alors, reprit le P. Gain, il existe des corporations d'aveugles ? — Oui, Père. — Vous avez vos usages, vos règles ? — Certainement ; ainsi moi, je ne peux pas jouer du violon, ni du tambour, ni de la flûte ; dans ma corporation, on pince la mandoline, on joue des castagnettes et on chante. Mais je ne peux pas me rendre sur les places publiques, aux foires, ou dans les thés, ce n'est pas ma spécialité, je n'en ai pas le droit. Moi je peux donner des sérénades, au coin des rues : voilà tout. — Montre-moi donc tes instruments ! » Il les apporta : Mandoline et castagnettes. Ces castagnettes consistaient en 4 morceaux de bois d'acajou de forme rectangulaire, reliés entre eux par un petit cordon. Comme ses deux mains sont occupées par le jeu de la mandoline, l'aveugle attache ses castagnettes à son genou : et le tour est joué. — Le tambour dont je vous parlais tout à l'heure n'est pas le tambour français que vous avez vu sur les cuisses des tapins, ni même le tambour de basque. C'est tout simplement un long tube de bambou de 1 m. 50 de long, gros comme le poing ; à l'un des orifices on colle une peau de serpent, et c'est en frappant légèrement sur cette peau qu'on obtient le son sourd et prolongé qui rappelle le son du tambour.

Ce pauvre homme est marié. Pour le conduire et l'aider, on lui a donné une femme aveugle. Enfin, vous ne pourrez pas dire que ce n'est pas un couple assorti ! Cette femme aveugle a reçu aussi le baptême, après son

mari. Le jour de sa 1^{re} communion, son mari vint me demander : « Ma femme a-t-elle communié ? — Oui — Ah ! bien. Alors elle sait sa doctrine. » Et il en avait l'air tout fier. Pauvres gens ! En Chine il y a beaucoup d'aveugles ; peu d'aveugles de naissance, presque tous sont devenus aveugles à la suite d'une maladie, la petite vérole, par exemple. Ils sont protégés par les mandarins, autant qu'un chinois païen peut protéger ses semblables. Mais le bon Dieu est là, qui leur montre le chemin. Nous avons encore bien plus d'aveugles spirituels ! Et ils sont bien plus à plaindre ceux-là.

Allons, au revoir, il est temps que je finisse mon bavardage. — Peut-être, quelque jour vous viendrez ouvrir les yeux de l'âme à ces pauvres aveugles qui ne voient pas (et qui souvent ne veulent pas voir) la lumière de l'Évangile.

L. LE BAYON, S. J.

Le catéchuménat de Po-tcheou.

Lettre du P. Dannié au P. Le Cain.

Po-tcheou, 20 mai 1901.

LE 1^{er} janvier, 1^{er} jour de l'an 1901 et 1^{er} jour du XX^e siècle, ouverture solennelle de mon premier catéchuménat. M'arrivent de 10 à 20 lieues à la ronde de 70 à 80 bons hommes à chapeau de feutre pointus, comme les astrologues du temps jadis. Chacun a son petit baluchon, plus l'indispensable bissac, dans lequel il y a 2 ou 300 sapèques pour acheter du tabac, car tout le monde fumera. Tous ont des habits ouatés, faits à coups de cisaille et qui leur vont n'importe comment. Par exemple, ils n'ont pas de linge de rechange. N'ont-ils pas changé de chemise au commencement de décembre ? Cela suffit bien jusqu'au mois d'avril. Aussi, comme tout cela sent la rose ! Eux ne font pas attention à ces délicatesses de l'odorat, ou plutôt, trouvent cela de fort bon goût. C'est un peu comme les bains dont le Chinois est très friand. Plus il y a de crasse humaine en dépôt, plus c'est exquis, onctueux. « De l'huile de première qualité pour les articulations, » s'écriait, avec enthousiasme, un de mes plus riches catéchumènes qui venait de s'en payer le luxe.

Les voilà installés, n'importe comment dans une même chambre, et quelle chambre ! Une espèce de grange en chaume, une espèce d'écurie en ruine, une espèce de tout ce qu'on voudra, dans le genre malpropre et mal bâti. Là, dans cette grange, tapissée des images du P. Vasseur, on leur crie du matin au soir les prières les plus élémentaires. Il y en a qui mettent 8 jours à apprendre le signe de croix.

L'étude des prières est entremêlée de catéchismes en images faits par le Père ou les catéchistes : « Dis donc, là-bas, vieux borgne, pourquoi te

fais-tu chrétien? — Parce que mon garde-champêtre m'ennuie. — Et toi, vilain chauve, qui n'a même pas de queue? — Parce que mon riche voisin convoite mon petit lopin de terre. — Et toi, Monsieur Ly? — Parce que mon oncle veut m'accuser au mandarin. — Et vous, Monsieur Tchang? — Pour faire étudier mon gars. — Et vous, citoyen Wang? — Parce que ma femme a le diable au corps et parle toujours de se pendre, pour me mettre dans l'embarras. — Et ce digne Monsieur Pan, pourquoi entre-t-il dans la Religion? — Parce que, mon ami Monsieur Chong, ancien catéchumène, m'a dit que la religion a du bon. — Et vous, vénérable vieillard, pourquoi venez-vous? — Pour adorer le Père! Ah! c'est par trop flatteur pour moi. — Et vous l'habit rapé, crasseux, vous m'avez tout l'air d'un fumeur d'opium. — C'est pour me convertir que je me fais chrétien. — Détallez bien vite, mon ami. Je désespère de la conversion des fumeurs d'opium. Votre exemple est mauvais, sortez bien vite. — Et vous, grande girafe qui avez l'air tout chiffonné, on dit que vous avez un procès sur les bras et que c'est pour cela que vous venez à l'Européen. — La grande girafe proteste que c'est la sublime beauté de l'Évangile qui l'attire. — N'importe, mon vieux, va t'occuper de ton procès, je ne t'accepte que lorsque tout sera réglé. » Et ainsi de suite tant qu'on veut. On garde le grand nombre : on élimine quelques brebis scabieuses. Peu à peu on leur apprend pourquoi il faut se faire chrétien, on change les idées de ceux qui avaient quelques idées et on arrive parfois à des résultats assez consolants. C'est pour eux toute une révélation d'apprendre qu'il n'y a qu'un Dieu, qu'ils ont une âme et non pas 36, qu'après la mort, au lieu d'être métamorphosés en bourrique ou en caniche, ils iront en paradis ou en enfer. — « Tiens, s'écriait un catéchumène, en me montrant un des diables de l'image de l'enfer, voilà précisément le voisin ennemi qui m'a ruiné dans le temps. Dieu est bien juste de l'avoir jeté dans la fournaise... » Et le brave catéchumène, qui n'en est pas encore au pardon des injures, exultait. Autant que possible je redressai son jugement.

Les pauvres gens sont assaillis par les tentations du démon. S'il pleut, ils pensent : « Ma maison doit couler. » S'il fait beau temps : « Tiens, aujourd'hui, j'aurais pu aller à tel marché, à telle noce, à tel enterrement. » Bon temps, mauvais temps, il y a la question des vaches, des cochons, des ânes. Comment tout ça va-t-il en notre absence? — Si le Père me permettait une absence d'un jour. — Non, non, faut que tout le monde fasse au moins ses 10 jours.

Il y a d'autres ennuis inhérents à leurs personnes mêmes. Ainsi, vers le temps de midi, quand le soleil daigne réchauffer leurs membres flasques et engourdis, vous les verrez venir, comme des lézards, s'allonger sur les pierres de la cour, et là, se livrer sur eux-mêmes à une chasse où ils sont toujours sûrs d'attraper quelque chose. Avec quel amour, quelle dextérité, ils vous

prennent la petite vermine, la portent à la bouche et l'avalent ! Quelquefois, comble de la délicatesse, comme les singes du jardin des plantes, ils chassent mutuellement l'un sur le terrain de l'autre, ce qui fournit un petit gibier très succulent pour le... céleste. Souvent, même à l'église, pendant son prône, le curé de Po-tcheou est obligé de rappeler, ou que la chasse n'est pas encore ouverte, ou qu'elle est fermée.

Le réfectoire c'est la classe elle-même. Pain noir, moitié froment, moitié sorgho, quelques carottes ou navets, un brouet de millet et le sempiternel thé, c'est le menu qui ne change jamais. Ceux qui font du mauvais esprit s'en plaignent. On leur répond : « Tu n'as rien à dire, puisque tu ne paies pas. » Les autres mangent sans murmurer ce qu'on leur sert : ce sont d'ordinaire les meilleurs et les plus à l'aise des catéchumènes.

Après 10 jours, arrive la clôture du catéchuménat. Comme des collégiens à la veille des vacances, mes bonshommes ne se possèdent pas de joie. Au moins, le Père connaît ses catéchumènes et ses catéchumènes le connaissent. « Quand reviendrons-nous ? — Quand le Père reviendra-t-il aussi chez nous ? — Quand serai-je baptisé ? — Je comprends maintenant un peu de doctrine. Que j'étais bête tout de même le 1^{er} jour du catéchuménat ! Père, ne riez pas à mes dépens. — Que le Père me donne l'inscription : « Dieu, source des 10,000 êtres » pour mettre à la place d'honneur, dans ma maison. — J'enverrai aussi ma femme et mes enfants à l'école. Je parlerai de la Religion à mes voisins. Je leur dirai : « Regarde, le Père ne m'a ni arraché les yeux ni mangé le cœur. » Père, puis-je emporter mon bouquin ? — Il me faut encore un calendrier, de l'eau bénite, quelques remèdes. — Quels remèdes ? — N'importe : tous les remèdes du Père ont une efficacité universelle et infaillible. » Et je donne n'importe quoi d'anodin. Le plus dégourdi de la bande réunit tout le monde : « Venons tous ensemble dire merci au Père, aux catéchistes, au cuisinier. Oh ! que tout le monde s'est fatigué le cœur pour nous ! » Et puis ce sont des salamalecs et des salamalecs à n'en pas finir. Et puis ces nouveaux docteurs partis avec leur diplôme de vrai catéchumène, arrive une autre bande du même calibre physique et moral. Et voilà mon ministère en plein hiver, quand la glace et la neige me retiennent chez moi.

A la Saint-Joseph, les vieux catéchumènes n'ont plus le droit de venir. C'est le tour des enfants. J'en ai eu de 80 à 90, cette année, ce qui n'est pas mal, pour un nouveau district. Par les enfants, on atteint le cœur des parents, surtout de la maman, souvent la plus réfractaire et la plus endiablée de ses poussahs. Les enfants sont naturellement plus intéressants que les vieux, mais c'est également sale et déguenillé. Eux resteront 6 ou 7 mois de l'année, aux frais de la Sainte Enfance, donneront la vie à la Résidence et quelque éclat au culte. Même classe, même dortoir, même réfectoire que les vieux : aussi inutile d'insister. De temps en temps, à la veille des grandes

fêtes, parmi les meilleurs des élèves ou des catéchumènes, on choisit quelques-uns pour le baptême et alors, quelle fête ! Qu'on est bien compensé de toutes les mortifications des yeux, du nez et du gosier ! On se dit : « Ma foi, on n'aurait peut-être pas ça en Bretagne. A Po-t'cheou, Monsieur le Recteur voit sa paroisse se former peu à peu, tandis que l'abbé m'écrivait qu'il voit la sienne se déformer. Il y a bien d'autres curés dans le même cas. »

J. DANNIC, S. J.

Une visite dans le Far-West de la Mission.

Relation annuelle 1900-1901.

DEPUIS six ou sept ans, il n'y avait pas eu de visite épiscopale dans nos districts lointains du Ngan-hoei. Divers événements, la mort à peu d'intervalle de deux évêques, la vacance prolongée du siège de Nankin en étaient la cause. Mgr Paris, sacré à Chang-hai, en novembre 1900, ne voulut point tarder à se montrer dans cette partie la plus éloignée, mais non la moins intéressante de son vicariat. Il choisit le printemps, au lendemain de Pâques, pour entreprendre ce voyage. C'est la saison favorable aux ascensions, dans les chaînes tourmentées du Ho-chan, où perchent les Pères Mouton, Desnos et Planchais ; c'est la reposante verdure qui revêt les flancs escarpés de la montagne, mêlant les nuances foncées des sapins, des chênes verts et des araucarias sauvages aux teintes plus tendres des châtaigniers des camphriers et des bambous ; ce sont les taillis d'azalées blanches et roses, mariant leurs couleurs aux tons violacés des glycines et des lilas nains.

Monseigneur se souvint des impressions qu'il avait retirées de ce beau spectacle, lorsqu'il parcourait le pays comme supérieur, et jugea que rien ne le reposerait mieux de ses courses pastorales dans les plaines monotones de Chang-hai, qu'une longue chevauchée à travers ces splendeurs de la nature. Il était décidé que, sauf empêchement, je tiendrais compagnie à Sa Grandeur jusqu'au bout du voyage. Je m'en réjouissais, comme à la pensée d'une interminable fête. En serpentant à la queue leu-leu sur les rampes à pic des torrents, les intéressantes causeries, les ressouvenirs du passé, hommes et choses, ajouteraient leur charme au prestige féerique du panorama.

Mgr s'annonçait pour le 11 avril, et me disait son intention de faire des visites officielles aux autorités de la Province. Au lendemain des massacres du Nord, tandis que les calomnies se propageaient encore annonçant l'anéantissement des chrétiens, il était bon qu'un chef de la religion catholique, frère des évêques martyrs du Honnan et du Chan-si, vînt, aux yeux de tous, affirmer la vitalité de l'arbre qu'on avait cru abattre pour jamais, et

montrer la mystérieuse puissance de ce culte dont les chefs traitent d'égal à égal avec les premiers dignitaires de l'empire.

Ngan-k'ing, en sa qualité de capitale provinciale, est, au point de vue administratif, la seconde ville du vicariat. Elle possède un gouverneur, le grand trésorier, le grand juge du Ngan-hoei, avec deux Tao-t'ai ou intendants et toute la séquelle des grands et petits mandarins civils ou militaires. Je communiquai au tribunal des affaires étrangères les intentions de Sa Grandeur. Le Tao-t'ai fit les démarches nécessaires et me répondit que tous les mandarins étaient très flattés de l'honneur que voulait leur faire l'évêque du Kiang-nan.

On se préparait à fêter Monseigneur avec beaucoup d'éclat. Le secrétaire du Gouverneur me dit qu'après les visites à tous les palais, leurs Excellences se rendraient à la Mission. Le soir un grand banquet nous réunirait tous, à l'école de langues européennes. Des compliments en français et en anglais seraient lus. Ils avaient été soigneusement composés par les professeurs et soumis à ma censure. Je me souviens encore de cette phrase presque textuelle : « Nous savons que Votre Grandeur et ses missionnaires ne tiennent pas à l'argent; vous venez en Chine, non pour y faire le commerce et vous enrichir, mais pour prêcher la vertu aux Chinois et sauver leurs âmes. Hélas! quel malheur qu'ils s'obstinent à fermer les yeux aux vérités de votre religion, et à se précipiter aveuglément dans les supplices éternels! » et autres variations aussi sincères que celles-là dans la bouche d'un païen, et qu'un Chinois seul peut dire avec un sang-froid imperturbable, sans en croire la première syllabe.

Après cette séance, nous irions à l'école militaire, voir manœuvrer, mi à l'allemande, mi à la japonaise, les cadets du Ngan-hoei, espoir de l'armée nationale chinoise! Je parvins difficilement à faire entendre à M. Lien que cette partie n'était guère dans les attributions d'un évêque. Voulait-il faire revivre le passé lointain, les prélats armés de la cuirasse et du heaume, défilant sur le front des troupes l'épée à la main? Le directeur de cette école tenait à se donner du relief, en exhibant devant nous des élèves, marchant au pas de parade, faisant le carré contre la cavalerie, tirant des feux de salve et de peloton, et mille manœuvres qui effraieraient en rêve, mais qui à l'état de veille vous causent la jubilante impression d'une tartarinade grotesque. M. Lien versa un pleur et biffa la revue.

Peu s'en fallut qu'on ne biffât bien autre chose! Je discutais à cette époque-là avec les mandarins le règlement de l'incendie de Tong-men, résidence du P. de Barrau. Tout marchait à souhait, quand un regrettable malentendu vint brouiller mes relations avec tous les mandarins de la ville, du grand au petit. A la veille de l'arrivée de Monseigneur, nos bons rapports étaient subitement interrompus. Adieu les dîners, les visites, les discours et les parades. Mais je rentrai vite en grâce, et le programme fut repris. Le 10

avril, 12 soldats de la garde personnelle du Gouverneur passèrent la nuit au débarcadère pour attendre Monseigneur. On avait voulu y envoyer aussi une chaise verte, celle dont se servent les grands hommes; mais je le déconseillai, pour la bonne raison que le bateau accoste toujours de nuit et qu'à cette heure, la couleur de la chaise n'y fait pas grand'chose.

Monseigneur arriva au petit jour, avec le Père Eug. Rouxel et le Frère Kio. Les rues étaient désertes, et la population dormait portes closes. Seuls nous étions sur pieds et attendions, tout à la joie, celui qui venait *in nomine Domini*. La réception épiscopale selon les cérémonies du rituel eut lieu avant la Messe. Les gens de la maison en furent seuls témoins, à cause de l'heure matinale. La Messe finie, après les premiers instants accordés aux effusions du sentiment, il fallut s'occuper des affaires.

M. Lien accourut vers 8 h. $\frac{1}{2}$ se concerter sur l'heure des visites. Il fut décidé qu'elles auraient lieu le matin même, car la journée du lendemain devait être consacrée entièrement aux chrétiens et aux confirmations. Les mandarins pourraient, dans la matinée du samedi, rendre la visite à la résidence. A 10 h., notre préau fut envahi par les porteurs de chaises, la valetaille et les soldats du Gouverneur. Le cortège se forma : en tête, le maître de cérémonies de Son Excellence, puis le porteur du parasol rouge, insigne mandarinal envoyé du palais, une garde de 8 soldats en brillants habits neufs ; par derrière, la chaise verte de Monseigneur, flanquée de deux employés à bouton de cristal. En queue, les soldats des affaires étrangères formaient ma garde personnelle, devant ma chaise bleue assistée des gens de la Mission.

Le cortège s'avança au milieu de la foule silencieuse qui se tenait au seuil des portes, écarquillant les yeux pour voir le grand homme, à qui on attribuait une très haute dignité, sans en connaître au juste la nature. Les uns en faisaient un conseil général, d'autres un ministre de France, d'autres enfin le pape en personne. Tous ces noms se croisaient sur notre passage et volaient de bouche en bouche. Le cortège parut bientôt à l'entrée du palais, devant ces hautes portes monumentales à deux battants, décorées de pousahs géants qui, d'un geste fantastique, brandissent de longues épées en fronçant leurs sourcils broussailleux : Achille partant en guerre contre les Troyens. Nos chaises se reposèrent un instant, suivant l'étiquette, pendant que le maître de cérémonies portait nos cartes au palais. Durant ce temps d'arrêt, la foule accourut compacte, maintenue à distance respectueuse par un cordon de policiers qui, sans user de la matraque, par de simples cris et une distribution discrète de coups bénins avec le cordon de leur queue, assurait l'ordre dans cette multitude de grands enfants.

Attollite portas principes vestras ! les lourds battants roulèrent sur leurs gonds et nous aperçûmes, dans le lointain des cours successives, tout un décor bigarré de hautes colonnades, de panneaux multicolores, courant

autour de galeries d'habitations sans propreté et sans cachet. Le canon lança ses trois détonations, et nos chaises s'avancèrent entre deux longues haies de soldats au port d'arme. Les tambours battaient et les clairons sonnaient aux champs. L'interprète français, M. Lien, nous attendait sur le palier du troisième corps de logis. Il nous mena vers la dernière cour intérieure qui présentait une mise en scène assez pittoresque. De chaque côté, une rangée de mandarins en habits de cérémonie, et, au fond, sur un plan surélevé de 4 ou 5 marches, Son Exc. le Gouverneur Wang-tche-tchoen, vêtu d'une robe de soie jaune avec surtout de satin noir, entouré du personnel de son palais. Monseigneur était en soutane et camail violets, couvert du chapeau à glands verts. Son Excellence fit quelques pas pour venir nous serrer la main et nous nous dirigeâmes vers le grand salon. Là, nouvelles politesses que Monseigneur fit cette fois à la chinoise. Le grand salut de cérémonie est bien autrement majestueux que la banale poignée de mains. Le Gouverneur me parut visiblement flatté de voir Monseigneur se conformer à l'étiquette du pays.

Les mandarins de service nous avaient suivis et se tenaient en rangs d'ognons, en dehors de la varande qui accède au salon, dont elle n'est séparée que par de hautes cloisons vitrées. En Chine tout doit s'entendre et se voir. Il n'y a point de secret pour la domesticité.

Dans cette salle aux proportions assez monumentales, aucun mobilier que des fauteuils massifs recouverts de soie rouge à broderies d'un goût douteux, une grande glace et quelques potiches sans valeur. Les murs sont ornés de cartouches aux caractères « Bonheur et Longévité », qui n'ont d'autre mérite que d'être des dons gracieux de l'impératrice ou de l'empereur. Et puis, le long des cloisons, des rouleaux de littérature relatant les mérites, les vertus ou les hauts faits du maître de céans. C'est tout.

Une table était dressée au milieu, couverte de desserts européens. Le Gouverneur nous pria de nous asseoir, ainsi que son interprète et l'Intendant des affaires étrangères. La conversation s'engagea calme. Son Exc. M. Wang n'est pas loquace et, quand il ne connaît pas son interlocuteur, il paraît endormi. Monseigneur le félicita d'avoir maintenu l'ordre dans sa province, tandis que le nord était en révolution et que le reste du pays participait plus ou moins aux troubles qui désolaient Pékin. Ce lui serait un titre non équivoque à la reconnaissance impériale et à de nouveaux honneurs, quand la paix sera solidement établie. Il le remercia tout spécialement de la protection efficace qu'il avait accordée à nos missions, à nos Pères et à nos chrétiens. Grâce à son active vigilance, nous avons vécu en paix partout, sauf en quelques endroits, où les mandarins locaux ne s'étaient point assez fidèlement conformés à ses ordres. Encore, grâce à ses soins, les dommages causés en quelques endroits avaient-ils été vite réparés, et le calme rétabli dans toute sa juridiction. Son Excellence accepta ces compliments avec une

visible satisfaction, et s'excusa de n'avoir pu empêcher deux ou trois affaires aux limites de sa Province. Monseigneur le remercia aussi de la bienveillance spéciale qu'il n'avait cessé de montrer à son représentant à Ngan-k'ing et le pria de vouloir bien la lui continuer.

La conversation dérivait ensuite sur des sujets secondaires. En finissant, le Gouverneur nous invita à dîner pour le lendemain, Monseigneur s'excusa sur le jour qui était un vendredi. « Ah ! oui, c'est vrai, dit M. Lien, c'est demain le Vendredi-Saint ! — Passe pour le Vendredi-Saint dans la semaine de Pâques. » L'anachronisme était sans importance dans une bouche païenne, et l'on nous fit grâce du dîner. On se sépara, après avoir vidé une coupe de champagne fabriqué chez l'apothicaire du coin.

De là nous allâmes chez le grand Trésorier, en traversant la ville dans presque toute sa longueur. Tous les palais mandarinaux se ressemblent. En voir un, c'est les avoir tous vus. Le grand Trésorier n'a ni canons, ni clairons, mais il se rattrape sur le nombre de soldats. Ses braves étaient échelonnés sur une longueur de plus de 100 mètres, présentant avec une gaucherie extrême, des armes rongées par la rouille. Malgré cela le coup d'œil de cette troupe n'était pas banal, avec ses casaques rouges à parements de velours noir et le tablier fendu, de même couleur, formant jambières. La coiffure surtout est typique : c'est un turban noir faisant nombre de fois le tour de la tête et se terminant au front par une longue corne formée des extrémités du turban enroulé autour des cheveux. Bon pour la parade ; pour la guerre, zéro !

Son Exc. M. T'ang nous attendait à l'endroit prescrit par le protocole. M. T'ang est un pur, un conservateur entiché des rites et de la doctrine de Confucius, ami des Européens jusqu'à souhaiter ardemment de les voir tous au fond de la mer. Je n'ai jamais de ma vie entendu conter froidement de plus fières bêtises que par cet illustre Docteur. En vrai confuciste, il exècre tout ce qui sent l'étranger ; aussi ne s'abaisse-t-il jamais à la poignée de mains. Il affecte de ne savoir que le salut chinois. En cela je suis loin de le blâmer. Il nous accueillit avec un sourire disgracieux, qui révélait bien plutôt la haine que la sympathie, et nous mena à son salon. Néanmoins il fut très aimable envers Mgr. Après les compliments d'usage, le Trésorier voulut de lui-même revenir sur une affaire litigieuse précédemment débattue entre nous et terminée selon la justice. *Non erat his locus*. La conversation entre lui et moi allait tourner à l'aigre-doux. Mgr coupa court à toute discussion par quelques mots polis, qui ne souffraient aucune réplique. Et l'on continua à se dire des amabilités, en fumant des cigares et on se quitta bons amis, avec promesse de se revoir sous peu.

La troisième visite eut lieu chez le grand Juge, cousin de l'impératrice Tse-hi. Un brave homme celui-là, avec une bonne figure mandchoue, pleine de dignité et de franchise. Il accueillit Sa Grandeur comme on reçoit

un ami. Dans son salon, se dressait aussi une table chargée d'une infinité de desserts : tranches de jambons, œufs noirs conservés dans la chaux, aiguillettes de canard laqué, fruits et confitures innombrables. Son Excellence était très honorée de recevoir dans sa vile chaumière, l'illustre chef universel de la Doctrine. Elle lui exprima avec effusion, de la voix et du geste, sa reconnaissance. Il faut dire que le pauvre grand homme, atteint depuis cinq ans de la cataracte, se voyait menacé, malgré sa parenté, de renoncer aux charges par suite de cécité absolue. Je lui conseillai un jour de recourir à un médecin européen. Après beaucoup d'hésitation, il me pria de faire les démarches à Chang-hai. Je fis venir le D^r Denis, médecin du corps expéditionnaire français, qui avait pratiqué cette spécialité, durant son séjour au Tonkin. L'opération se fit dans ma résidence, où j'eus l'honneur d'avoir pour hôte pendant dix jours un membre de la famille impériale ! Elle réussit à merveille et me fut totalement attribuée, sauf les honoraires. L'œil droit est parfaitement guéri ; un œil de verre tout frétilant remplace l'œil gauche crevé par un bonze ignare, qui avait voulu, d'un coup d'épingle à cheveux, faire une expérience « *in anima vili* » ! Depuis, le grand homme m'avait toujours manifesté les sentiments de la plus franche amitié. Il était heureux de montrer à Mgr ses yeux brillants dont, grâce à nous, il avait recouvré l'usage. En voilà un, je pense, qui ne nous coupera pas le cou dans la suite, et qui pourra dire à sa méchante cousine qu'elle a mal fait. On se sépara avec des remerciements et des compliments réciproques. Toutes ces visites prirent une bonne partie de la journée, et nous ne rentrâmes à la mission que vers 2 h.

Pendant ce temps, les chrétiens étaient accourus des campagnes voisines, les uns pour recevoir la confirmation, les autres pour voir leur nouvel évêque et communier de sa main. Ce n'est point, me disait naïvement un catéchiste, le Père Éternel avec sa vénérable apparencé et sa longue barbe de neige, comme Mgr Garnier ; c'est le Fils, semblable au Père, dans l'épanouissement de la force et l'attrait divin de la Charité. Que sera le successeur, pour compléter le parallèle avec la Trinité entière ?

Le lendemain, 12 avril, toutes les ouailles de cette bergerie étaient groupées autour du Pasteur. Il y eut cinquante confirmations. Chiffre modeste assurément, car dans cette ville rebelle à la grâce, l'évangélisation trouve plus d'obstacles que dans les cités moins populeuses ; progrès cependant, si l'on compare au passé, où notre église restait presque vide, malgré les efforts de tant de saints missionnaires. Autour des chrétiens baptisés se groupait un bon noyau de catéchumènes, sérieux espoir de l'avenir. Mgr, en les bénissant, dut, j'en suis sûr, éprouver quelque joie, et prononça sur eux du fond du cœur la parole féconde : « *Crescite et multiplicamini* » !

L'heure matinale de la cérémonie avait retenu les païens chez eux, et la partie qui leur est réservée au bas de l'église, resta presque vide, au grand

profit du recueillement et de la piété générale. Après la messe, tous les chrétiens, divisés par groupes sous la conduite des anciens, vinrent demander la bénédiction de Sa Grandeur qui trouva pour tous des paroles d'encouragement ou d'éloges. Ce contact du Père et des enfants fusionnant dans l'intimité de la famille, produit une salutaire impression sur ces braves gens accoutumés à n'avoir pour leurs mandarins que des marques de respect froid et de commande. Ils ne leur parlent qu'à genoux, les yeux fixés à terre, comme un vil troupeau. Aujourd'hui, ils contemplent de près et bien en face un grand dignitaire de l'Église, qu'ils estiment au-dessus de leurs mandarins. Ils lui parlent sans trembler et recueillent de sa bouche de paternels conseils. C'est le renversement d'un monde d'idées, une loi nouvelle se révèle à leur esprit plus humaine, plus douce, plus consolante ; c'est la loi d'amour se substituant à la loi de crainte, qu'ils avaient seule connue avant leur conversion.

Le soi-disant vendredi-saint nous avait dispensés d'assister au banquet des trois Excellences de Ngan-k'ing; mais celles-ci ne se tinrent pas quittes, et, vers 10 h., je vis défiler dans le corridor un régiment de marmitons et de valets, précédés de l'écuyer du Gouverneur. C'était le banquet qu'on nous apportait à domicile, après en avoir éliminé scrupuleusement toute espèce de mets gras. Par ailleurs rien n'y manquait : potage aux œufs de pigeon, nids d'hirondelles à la tartare, ailerons de requin sauce Béchamel, olothuries à la je ne sais quoi. Ces mets de luxe, plus remarquables par leur prix exorbitant que par la finesse de leur goût, du moins pour un palais européen, constituent le spécifique d'un banquet de toute première classe, comme qui dirait un festin de roi. Je n'en finirais plus si j'entreprenais d'énumérer la liste complète du menu. Nos élèves et nos gens ouvraient sur cette profusion de bonnes choses, des yeux ronds remplis de convoitise. L'eau leur en venait à la bouche. Ils purent satisfaire leur envie gloutonne, car d'un commun accord il fut décidé que, pour faire honneur à la gracieuseté des grands hommes, tous ces mets passeraient devant nous, pour aller directement garnir la table de nos gens !

Il fallait songer maintenant à la visite qui devait nous être rendue le lendemain, samedi 13 avril, à 10 h. du matin. Tous se mirent à l'œuvre, pour faire une décoration digne de nos hôtes. Du sous-sol au grenier ce fut une activité de ruche. On exhuma des vieilles armoires tapis et tentures, vases et candélabres ; tableaux et écussons ; le papier peint s'enlaça au vert feuillage, tous les chiffons et fanfreluches eurent leur emploi. En un tour de main, et sans aucun frais, notre monacale salle de récréation fut transformée en joyeux salon de fête.

Le samedi, bien avant l'heure convenue, le tamtam fit grincer dans les rues ses notes lugubres, bruit frémissant de ferraille, qu'accompagnait le beuglement trillé des trompettes de cuivre. Les abords de la mission, la

cour extérieure, les jardins furent envahis par les porteurs d'insignes, hommes à figures haves, coiffés du haut tromblon en papier d'emballage, enfants en haillons rouges et mitres chamarrées, surmontées de plumes de faisans, grouillement de loqueteux destiné à donner de la pompe aux cortèges mandarinaux et qui en font une honteuse exhibition de mendiants. C'était l'intendant de la Province avec son collègue des affaires étrangères, bientôt suivis du grand Trésorier et du Gouverneur. Le grand Juge avait allégué une indisposition. Jamais notre humble résidence n'avait vu réunis à la fois tant de gros mandarins. Après la signature d'une pièce officielle, qui terminait une longue et ennuyeuse affaire, la conversation sans grand intérêt s'engagea sur les voyages et les méthodes européennes à introduire en Chine. Ces messieurs, dont quelques-uns pourtant ont été consuls ou ambassadeurs en Amérique et en Europe, n'ont pas la première notion des sciences ou des inventions modernes. D'après le grand Trésorier, tout ce que l'on attribue au génie des Étrangers, avait été découvert des milliers d'années plus tôt par les savants chinois. Il en fixe la date exacte, par le nom de la dynastie et de l'empereur régnant. Le secret des bateaux à vapeur et des canons à tir rapide leur était connu bien avant nous, et nous ne sommes que leurs tributaires. Ils connaissent aussi, sans doute, la direction des ballons et des sous-marins et nous la révéleront, quand nous en aurons divulgué les dernières lois. Ils préfèrent admettre chez eux une décadence intellectuelle et morale formidable que de s'avouer inférieurs à nous, sous aucun respect. Parler religion à ces esprits orgueilleux et tout remplis de préjugés est inutile : *auris habent et non audiunt*. Confucius a tout dit.

Monseigneur les remercia de nouveau de leur protection accordée aux chrétiens, et l'on se sépara, sur la promesse de leur part de nous continuer leur bienveillance et leur amitié. Son Exc. le Gouverneur voulut donner à Sa Grandeur une nouvelle marque de sa haute considération. Il fit envoyer dans la matinée des broderies de soie, des caisses de thé fin et des boîtes de superbe encre de Chine. Ce n'était pas tant la valeur matérielle qui en faisait le prix, que l'intention délicate qui les offrait.

Une si imposante manifestation devait nécessairement faire impression sur le peuple. Puisque ses mandarins entretiennent avec nous de telles relations, et nous honorent de la sorte, il faut donc que nous ne soyons pas ce que nous dépeignent d'abominables pamphlets, une collection de malfaiteurs publics et d'assassins dont il faudrait purger la terre. Notre bon renom en est affermi, et tôt ou tard toutes les barrières tomberont.

Midi allait sonner. Il nous restait encore une distance de six lieues à parcourir, car il avait été décidé que nous irions le soir coucher à Koang-tsuen. Vite, un dîner sur le pouce, et en route ! Déjà nos mules piaffaient d'impatience dans la cour, décochant de traîtreuses ruades aux chevaux que nous avons dû emprunter aux écuries de la sous-préfecture. Malgré notre

refus persistant, le Gouverneur avait tenu à faire accompagner Mgr, pendant son voyage, par deux mandarins militaires à cheval, l'un avec une escouade de huit fantassins, l'autre avec quatre cavaliers blancs. Ils attendaient aussi, couverts du large sombrero de voyage, portant sur le dos un mince « baluchon » et aux pieds les sandales de paille. Dès que Mgr fut en chaise, la colonne s'ébranla, une vraie caravane avec peloton d'éclaireurs et troupe de réserve. M. Lien fut délégué par Son Excellence pour nous accompagner, en chaise verte, jusqu'à la sortie des faubourgs de l'ouest. Mgr ouvrait la marche ; derrière lui, notre cavalerie formée de quatre Pères et trois catéchistes, et puis le délégué, enfin les coolis portant nos bagages. Aux deux extrémités, la troupe. C'était imposant, et durant le long trajet de $\frac{3}{4}$ d'heure qui nous séparait de la campagne, jamais on n'ouvrit de si grands yeux. Mais pas un mot mal sonnante ; la garde veillait !

Enfin nous voilà hors de la ville, respirant la bonne brise qui vient du fleuve et de la montagne. Adieu tous les *impedimenta*, les délégués, les chaises, et, plutôt au ciel, les soldats ! Nous eûmes vite mis une bonne distance entre ces derniers et nous. Rien ne vaut l'aryen pour surmonter les obstacles. La troupe mit un temps considérable à traverser un arroyau à fond de vase, que Mgr franchit avec une agilité de jeune homme. Et nous sur sa piste. Hop ! maintenant, Mirabelle, dresse bien haut la tête, fière du cavalier qui repose sur ta housse écarlate. Allonge tes jarrets nerveux et ne bronche pas ! Et Mirabelle arrondit l'encolure, gonfle les naseaux et pique en avant ses fines oreilles. Hélas ! Mirabelle préfère le repos aux honneurs, elle redoute le poids des grandeurs, et déjà dès le début, son pas claudicant fait augurer mal de l'avenir. Tout cavalier comprend le dépit que l'on sent à voir mollir sa favorite. Inutile de lui dire ce que j'en éprouvai ; toute plaisanterie à l'adresse de ma douce Mirabelle m'était un glaive au cœur.

Dans cette course sur la plaine, unie comme une pelouse tondue chaque matin, on secoue la contrainte de l'étiquette ; nous avançons en gendarmes, gais et riant comme des écoliers. Après la plaine, les jolis coteaux et la gorge sauvage. Déjà, presque sans nous apercevoir, nous avons franchi la montagne de Tchang-kia-lin qui nous dérobait Koang-tsuen. Là, tout au fond de la vallée, sur le flanc de ce petit mamelon couvert de sapins rabougris, entourée de gracieux bambous et de polonias en fleurs, est la demeure de l'heureux Père Gratien. Un nid ! une arche plutôt, où tout vit en famille sans se faire de mal, bêtes et gens, poules et chiens, chèvres et cochons, pigeons et canards ; tous les spécimens de la création. Les alentours sont en fête ; païens et chrétiens se tiennent respectueusement aux abords. Petites filles et petits garçons, portant des oriflammes, défilent en bon ordre, pendant que les chapelets de pétards crépitent avec rage. Koang-tsuen n'a de spécial que la grâce de son site et l'amabilité de son hôte, aussi bon

qu'il est petit. *Ingentem animum, angusto in pectore!* Si vous voulez lui faire plaisir, ne lui ménagez pas votre admiration sur la hauteur de ses montagnes. Allez-y gaillardement, ne soyez pas chiche, entassez Pélion sur Ossa, mettez-y 400, 500, 600 mètres, plus vous en donnerez, plus vous le rendrez heureux ! Vous le navrerez en disant qu'elles n'ont en réalité que 300 pieds. Après tout les hauteurs sont relatives, et ce qui n'est pour moi qu'une taupinée, pour la fourmi est un Mont-Blanc !

La journée du lendemain se passa en confirmations, réception de chrétiens, visites d'écoles et d'orphelinat. On a vite fait le tour de Koang-tsuen et ses dépendances ; mais s'il vous prend fantaisie de vous aventurer dans la sapinière, armez-vous de courage et d'un bon fusil. Ce n'est pas d'aujourd'hui que les panthères, les loups et les sangliers viennent rôder dans le voisinage. Quand Mgr Paris, alors supérieur, vint en visite, voilà trois ans, il acheta quelques piastres une panthère encore chaude, qu'on venait de tuer à proximité. Je me souviens aussi du jour où, errant à l'aventure sur la colline, dans notre propre enclos, je trouvai entr'ouverts les tombeaux de trois de nos petites orphelines dont les corps avaient été dévorés, la nuit, par quelque fauve. Quant au loup, on n'y prête aucune attention. Pourtant soyez sans crainte, ces rencontres sont rares, et il est probable que vous n'aurez à faire preuve de coup d'œil qu'en tirant quelque lièvre, ou quelque faisan effaré, dont vous garnirez votre tournebroche, si vous êtes plus adroit que moi.

Le 15 avril, départ et course fatigante à travers une succession de collines basses et d'étroites vallées, sans d'autre intérêt que le pic des dix mille montagnes, à longue distance, en face de nous. Il semble jeté là dans la plaine comme la sentinelle avancée du massif de Yng-ho-chan. Une innocente tradition veut qu'on se dispute en cet endroit sur la hauteur du pic. Les opinions varient de 800 à 2000 mètres. On finit généralement par s'entendre sur 1500 mètres. Nous arrivons le soir, altérés, à Tsien-chan qui dépend du Père J.-B. Rouxel. Son frère n'était pas annoncé, aussi ne fit il d'abord aucune attention à lui. Le Père Eugène jouissait de l'étourdissement de son cadet et se gardait bien de souffler mot. Ce n'est qu'après un bon moment que, revenu de son abstraction, le Père J. Baptiste s'écria dans un bon éclat de rire : « Tiens, c'est toi ! »

Tsien-chan est une sous-préfecture nouvellement conquise par le Père Joret. Nous n'y avons qu'un pied-à-terre, je devrais dire un « pied-à-l'eau », car le choix du terrain a été si malheureux, que la moindre pluie le transforme en marais. Les habitants l'appellent « le fond de cuvette », mais les malins s'étaient bien gardés de nous le dire avant la conclusion de cet achat !

Le mandarin, prévenu de notre arrivée par une estafette de Ngan-k'ing, avait envoyé ses satellites à notre rencontre. Il nous fit apporter de modestes

cadeaux, chèvres, canards et autres provisions de bouche. Lui-même ne put venir nous saluer, enfermé qu'il était pour trois jours et trois nuits, avec les candidats dans la salle des examens.

On dort mal à Tsien-chan, aussi avant le chant du coq avions-nous tous célébré la sainte messe, et dès l'aurore nous arpentions les grands chemins. Les bons campagnards étaient ébahis devant ce cavalier en soutane, cette croix d'or, ces mollets vigoureusement dessinés dans des bas violets, ces souliers à boucles d'argent. Pendant le dîner à l'auberge, les curieux nous entouraient d'un cercle sympathique. Nous sommes aussi connus que le loup blanc dans ce pays, et il n'est guère de famille qui n'ait bénéficié de nos remèdes, quinine, emplâtres, pilules que nous distribuons avec la bonne nouvelle.

Nous n'étions plus loin du gros bourg de Hoang-gni-kang, où nos catéchumènes commencent à compter. Peu à peu, de petits groupes se formaient et subitement, aux détours des chemins, on voyait poindre des étendards verts et rouges et des parasols d'honneur. A mesure que nous avancions, ces insignes se multipliaient. Nous en avons plus de 40 à l'entrée du bourg. Le tamtam frémissait, les pétards grésillaient, la bombe nasillait, et la foule, mise en liesse par ce vacarme incohérent, de nous suivre à la course. Cela devenait une cohue que Mgr essaya d'éviter. Elle nous accompagna jusqu'à la petite chrétienté de St-Joseph, où nous devions dîner, et se dispersa au moment de notre départ.

Un salut de loin à l'église du Sacré-Cœur qui dresse là-bas sur la colline, sa blanche silhouette dominant les rizières et le torrent à perte de vue. C'était le refuge de prédilection de notre cher Père Goulven, qui y a travaillé et souffert beaucoup avant de mourir.

Halte-là ! voici la plaine de sable qui s'écrase sous les pieds des chevaux, les fatigue, les brûle. Vous marchez sans mot dire, presque sans respirer, pour ne pas avaler le gravier dont le vent vous fouette le visage. Gare au sable mouvant qui pourrait se dérober sous vos pas, ensevelissant le cavalier et sa monture. Suivez la piste tracée par les piétons, ou par le sabot des buffles. C'est long, c'est long, c'est ennuyeux, et vous n'avez pour vous distraire que la ressource d'égrener votre chapelet, ou de murmurer *in petto* quelque pieux cantique pour attirer la bénédiction du ciel sur ces denses populations.

Enfin nous atteignons le torrent que nos mules traversent à la nage, et nous sur un pont rudimentaire. Nous entrons dans le district de Siu-kia-kiao, confié au Père Kou. Là Mgr changea de moyen de locomotion. Il fut enlevé en chaise verte sur les épaules vigoureuses de gars de Sou-song. Ce moyen de transport, dans l'estime du peuple, est plus digne ; plus confortable aussi, dit-on, ce que je conteste. En tous cas, il a l'inconvénient de vous bâillonner, et, par le balancement rythmé de la marche, de provoquer invin-

ciblement au sommeil. Mgr devait pourtant en user jusqu'au bout. Je le regrettai vivement pour ma part ; nous y perdions le plaisir de sa conversation et ses inépuisables histoires.

Nous dévidâmes ce jour-là un ruban de route qui n'en finissait pas. Avant de toucher au terme, halte pour le thé à N.-D. de Hœi-lan-on, dont l'église toute neuve, au frontispice orné d'inscriptions, semble fermer la vallée qui descend doucement en gradins des montagnes voisines. Là aussi tout le village était sur pied et nous saluait, à l'arrivée et au départ, par les bruyantes détonations de bombes et de fusils à mèche. Depuis hier, et ce sera ainsi jusqu'au bout, lorsque nous passons devant une ferme, un thé, prévenu de notre présence, il nous arrive fréquemment de voir le patron debout devant sa chaumière, tenant, d'une main, une perche avec un ruban de pétards, de l'autre, une mèche allumée. Il salue avec respect et semble nous dire d'un air bonhomme : Je suis un ami, moi, et pour preuve je vais faire un peu de potin en votre honneur. Et en avant la pétarade. Sans bruit, pas de plaisir pour un Chinois.

A 10 lys de la grosse chrétienté de Siu-kia-kiao, nous voyons flotter au vent des forêts de hautes lances ornées de bannières ; elles sont alignées, musique en tête, à nous attendre. Une foule immense nous suit et nous précède, soulevant dans la plaine des nuages de poussière. Les soldats et les mandarins font de vains efforts pour enrayer ou régulariser sa marche. Elle roule comme le flot, piétinant dans sa course les maigres champs de blé et les plantations de colza qui bordent la route. A la traversée du bourg, le peuple contemplait, recueilli, comme à une procession du Saint-Sacrement. Nous avons fait une rude étape !

Siu-kia-kiao est le centre de chrétiens le plus important de la préfecture qui forme la section de Ngan-k'ing. Il eut des commencements laborieux. Après mille péripéties, il finit par triompher des oppositions que l'on mettait à son établissement. Ce bourg éloigné de plusieurs lieues des sous-préfectures de Tai-hou et Wang-kiang, ne semblait pas destiné à un sérieux développement. La vogue était aux cités populeuses, où l'évangélisation s'adresse à des masses compactes, et où la proximité des Yamen permettait en cas de conflit un prompt recours aux autorités. Mais les partisans de Siu-kia-kiao plaidèrent avec éloquence et le temps a justifié leurs prévisions. Un architecte connu y édifia une résidence en style moitié chinois, moitié calabrais, dont quelques années plus tard il ne restait plus un pan de mur, et qui fut remplacée par le gracieux presbytère actuel. L'église seule, œuvre du saint Père Goulven, rappelle le souvenir du passé.

Cette chrétienté, dirigée par un prêtre séculier chinois, fait songer aux bonnes paroisses de Bretagne, où le Curé est le premier personnage. Un esprit de famille s'épanouit sur tous les visages ouverts. Les païens eux-mêmes nous respectent et les notables sont nos meilleurs amis. Tous vinrent

en grande pompe présenter leurs hommages à Monseigneur, qui se contenta de recevoir leurs cartes et de les faire remercier de leur aimable politesse. Les chrétiens étaient venus nombreux. Les femmes même, malgré leurs pieds mutilés, avaient parcouru des dizaines de kilomètres pour venir à la fête. Le 17 avril, de grand matin, la foule se pressait dans l'église déjà trop étroite, et les prières, chantées avec entrain par des chœurs alternants d'hommes et de femmes, vous emportaient loin de la terre et plus près de Dieu. Monseigneur distribua ce jour-là plus de 150 confirmations. La vertu du sacrement rendra plus solide encore la foi de ces néophytes qui ne bronchèrent pas dans la tourmente à peine apaisée. Après la Messe, salutations des chrétiens, comme partout, et visite de l'orphelinat dont les salles regorgeaient de population féminine. Les vieilles bonnes femmes, hier encore païennes enragées, qui ne voyaient en nous que des diables incarnés, les jeunes mamans plus timides mais apprivoisées déjà et presque souriantes, portant leurs bébés aux minois potelés, aux yeux d'agate et aux tresses de cheveux lacés de ganse rouge de chaque côté de la tête rasée, comme deux petites cornes mobiles, s'inclinaient sous la bénédiction de leur évêque et venaient lui baiser l'anneau.

Ce fut une journée bien pleine, et le soir, quand nous vîmes le ciel se charger de gros nuages, nous nous consolions presque à la pensée de prendre là un jour de repos. Mais Monseigneur est esclave des horaires tracés à l'avance, et le 18, dès la première éclaircie nous prîmes la direction Ouest vers Sou-song, le district du P. Colvez. Sur le chemin, Monseigneur put voir pour la première fois la chrétienté de Tang-kia-ta-ou, assise près d'un gros village, sur un plateau qui paraît presque désert. Là se groupent les chrétiens et catéchumènes disséminés sur une vaste superficie. L'Église matérielle et spirituelle est sortie de terre presque par enchantement. Lorsque je traversai le village, voilà 3 ans, tout le monde fuyait comme une volée de moineaux effarouchés. Les plus hardis me regardaient par les fentes des portes; les femmes et les enfants, blottis dans leurs huttes, ne sortirent pour me voir que quand je fus bien loin. Maintenant plus de 200 de ces sauvages d'hier font partie de la famille. Le missionnaire est leur père aimé, l'évêque est presque le bon Dieu. Après de vastes détours, nous pûmes traverser le torrent au delà duquel nous devons dîner à l'auberge. Pas de luxe, pour un dîner épiscopal, de l'omelette si l'on trouve des œufs, quelques cubes de lard, le tout arrosé de thé que l'on boit quand on meurt de soif, tant à cause de sa qualité que de la malpropreté des récipients. Un missionnaire ne saurait être difficile et je ne conseille pas aux gourmets d'aborder les « hôtelleries chinoises ».

Nous voilà enfin dans la sous-préfecture de Sou-song, le pays des « Kong-ming » c'est-à-dire des gradés de toutes sortes. Le moindre portefaix, le vulgaire barbier, le loqueteux qui, la hotte sur le dos, la pelle à la main, cherche

l'engrais dans les carrefours, l'homme de peine qui balance aux extrémités de son bambou des seaux de purin asphyxiant, tout cela, des « Kong-ming ». A Sou-song l'esprit court les rues. Une estafette nous annonce que le sous-préfet envoie ses soldats à notre rencontre à 10 lis de la ville, tandis que lui-même avec les autres mandarins civils et militaires, nous attend à un kilomètre. Ces démonstrations officielles ne plaisent guère à Monseigneur, mais il faut bien les subir, puisque le Gouverneur de Ngan-king a envoyé sur tout le trajet les ordres les plus stricts auxquels il est impossible de se soustraire. De fait toute la force armée, tous les satellites, tous les notables et mandarins étaient mobilisés. La population entière couronnait les remparts de la ville pour nous voir arriver. C'était curieux de recevoir la soumission et les hommages de ce peuple qui, quelques mois plus tôt, chassait le missionnaire à grand fracas, lui brûlait une résidence et en démolissait quatre de fond en comble. Puni de son impertinence, il rampait maintenant à nos pieds, et, ma parole, il le faisait de si bonne grâce, d'un air si bon enfant, qu'on l'aurait cru incapable d'organiser une émeute. La manifestation d'aujourd'hui était une excellente leçon. De la part du peuple, c'était une amende honorable; de la nôtre, c'était l'affirmation de cette force mystérieuse qui triomphe pour nous de toutes les coalitions qui voudraient nous anéantir.

A Sou-song, les choses se passèrent au point de vue religieux comme partout ailleurs. Il y eut une centaine de confirmations. Parmi ceux à qui Monseigneur imposa les mains, il s'en trouvait un bon nombre qui avaient eu l'occasion d'affirmer leur foi devant les persécuteurs. Plusieurs avaient souffert la spoliation et les coups « *pro nomine Jesu* ».

Le premier apôtre de ce district fut le Père Goulven qui souffrit beaucoup au moment de s'y implanter, et dès que ce fut fait, il transporta son bivouac ailleurs pour céder la place au P. Colvez. Celui-ci y a créé la résidence actuelle et ses annexes et pose en ce moment les fondations d'une cathédrale. L'orage peut souffler encore et tout emporter dans le tourbillon, mais comme les oiseaux migrants, nous reviendrons avec les beaux jours.

Le sous-préfet fit grandement les choses, envoya des présents à la Mission et un festin digne de Véfour, dont se régala notre personnel. Toute la journée les palanquins se succédèrent à notre porte, pour déposer des cartes et présenter des hommages à « l'illustre grand chef de la Doctrine ». Quand, le 20 avril, nous rebroussâmes chemin vers une direction Nord-Est, pour gagner la sous-préfecture de Tai-hou, il nous attendait encore en dehors des remparts pour nous saluer au départ. A midi nous dînions joyeusement à l'hôtel de la marquise de Koang-pi-tan, tout préoccupés pendant le dîner de chasser les poules, les cochons et les chiens galeux qui nous grouillaient entre les jambes pour gober les reliefs de notre repas. Le soir nous étions à Taé-hou dans la jolie église que le P. Goulven y a construite. Là, tout est de ce vaillant apôtre. Avant lui rien n'existait. Il y a bâti un

orphelinat, une bonne maison avec toutes ses dépendances. Il y a donné son dévouement, son cœur, sa vie. Mort à la peine, comme un chevalier sur la brèche, il contemple du ciel les nombreux chrétiens et catéchumènes que son zèle enfanta à l'Église. Les 160 confirmés de demain sont ses fils et seront sa couronne.

Je m'éclipse pour céder la plume au P. Jⁿ-Bapt. Rouxel, missionnaire de céans. A lui, s'il en a le loisir, de continuer cette promenade. Le devoir, les affaires et les vaisseaux de guerre me rappellent à la préfecture. Je laisse la tâche en bonnes mains. L'artiste trouvera des mots magiques pour peindre les charmes de la montagne que j'ai esquissés au début. Monseigneur, marchez vers le Nord, à travers les chaînes audacieuses qui touchent le ciel; je vais au Sud-Est, vous tournant le dos, vers la plaine prosaïque, n'ayant pour charmer ma chevauchée que le souvenir des excellentes, mais trop courtes journées passées en votre compagnie. Dieu vous garde, Monseigneur, et au revoir !

Une tournée au Japon (fin).

Lettres du P. Froc au P. Henri Havret.

Osaka, 21 novembre 1900.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHÈR PÈRE.

P. C.

VOICI donc que nos deux expéditions convergent enfin vers Zi-ka-wei, sur la chère terre de Chine; vous y serez le premier, car il faudra attendre à Nagasaki le passage de l'*Annam* qui va partir de Yokohama; mais désormais l'attente ne sera pas longue. Avant de quitter Tokio, il y aurait encore à faire une foule de remarques, matérielles ou morales, pleines d'intérêt, mais une lettre écrite par morceaux, aux hasards d'un voyage, n'est point une pompe à jet continu, qui puisse prétendre à épuiser jusqu'au fond les curiosités d'un pays; venez plutôt, à la course, faire une petite visite aux deux grandes villes de Kyoto et d'Osaka, en sautant à pieds joints par-dessus deux petites excursions bien modestes, l'une à l'île sacrée de Yénashima, l'autre autour du pied du Fujiyama. Ces deux tournées pittoresques vous seront racontées bientôt.

Quel contraste frappant entre Tokio et Kyoto, quand on les visite à deux jours d'intervalle! Il faut décidément voir Kyoto pour avoir quelque idée des vieux souvenirs du Japon. C'est là que durant des siècles résida le puissant Emperenr du pays du soleil levant, son palais y est encore; là, qu'à sa suite s'assemblèrent les grands de l'empire, et ces puissantes corporations de bonzes, riches et autoritaires, qui jouèrent un si grand rôle dans l'histoire du pays. Les tours des pagodes, entourées de bois sacrés, aux ombres fraîches et mystérieuses, les temples vastes et imposants, aux riches dorures, aux puis-

santes colonnades, où l'on accède par des avenues montantes, merveilleusement entretenues, et aboutissant à d'immenses escaliers monumentaux; les murailles des vastes enceintes des bonzeries, les murs blancs de l'enclos des palais, tout cela fait de prime abord une impression de calme et de grandeur, à laquelle vient se mêler un sentiment de mélancolie, à la pensée que ces splendeurs ne sont déjà plus que les souvenirs d'un passé, vite effacé par la révolution moderne. Le curé de la ville, le P. Aurientis, connaît son Kyoto sur le bout du doigt, et le montre avec amour; grâce à lui, vous pourrez en un jour y dénicher des curiosités qu'un voyageur isolé chercherait en vain pendant une semaine, et si lui et vous en aviez le temps, il aurait du nouveau à vous faire voir durant un mois. Son église, dédiée à S. François Xavier, se voit de très loin, de plusieurs côtés: inutile d'ajouter qu'elle est tenue avec cette propreté qui est caractéristique au Japon. Colonnes luisantes, nattes blanches... il faudra repasser l'eau pour retrouver sur le pavé de nos temples les traces gluantes du passage des fidèles, soit dit sans nuire à leurs sérieuses qualités. En sortant, n'oubliez pas surtout d'admirer une merveilleuse exposition de chrysanthèmes rares; le portier de l'établissement, vieux samouraï du temps jadis, a posé ses deux sabres pour prendre la bêche et le sécateur: il aime passionnément ses fleurs chevelues, et un petit compliment bien placé, fait jaillir de ses vieux yeux un éclair de satisfaction et de reconnaissance: dame! n'est pas fleuriste qui veut, comme le prouve le parterre d'un rival jaloux, sis tout à côté, qui s'acharne à rivaliser avec toutes ces merveilles, et n'arrive à produire que de vulgaires pâquerettes sans élégance et sans coloris.

La visite commence par le temple de Chiou-yn, résidence du grand pontife d'une secte puissante de bonzes. On y est saisi par une impression de calme et de recueillement à l'ombre de ses grands bois. Après avoir escaladé les nombreuses marches de son grand escalier d'honneur, on arrive à de vastes salles, vraiment belles, où, dans un demi-jour habilement ménagé, ces pauvres gens rendent un culte servile aux idoles dont notre ennemi se sert pour les tromper. Tout près de là, nous voyons une autre salle immense, où sont disposés dans un bel ordre de petits tabourets, chargés de livres et d'objets superstitieux. C'est le cloître où les jeunes bonzes se préparent, dans le silence et leur soi-disant prière, dans la pratique du jeûne et de réelles austérités, à l'ordination qui va avoir lieu dans 5 ou 6 jours: car nous sommes ici dans l'enceinte du noviciat, et une cinquantaine de candidats y sont réunis, pour achever le temps de l'épreuve. C'est merveille de voir combien le diable a calqué et singé ce qui se passe dans les couvents d'Europe, et comme il s'est appliqué, avec un soin jaloux, à se faire rendre les hommages que notre sainte Religion paie avec justice à Celui qui seul en est digne: puisse-t-il l'en punir par un accroissement de peines dans l'enfer où le démon entraîne tous ces pauvres gens! Quelques-uns d'entre eux sont

là, immobiles et pensifs, accroupis sur les blanches nattes, lisant et priant devant leurs petites tables de travail, sans prendre garde aux étrangers qui passent ; et dans un appartement retiré, derrière ces portes massives, inaccessible aux regards indiscrets des simples mortels, leur grand pontife est censé se recueillir et se purifier, pour se préparer à la cérémonie de la pseudo-ordination.

Mais quelles idées creuses, quel abîme, quel vide on découvre, quand on veut sonder ces profondeurs où nos savants modernes voudraient trouver tant de beautés et des vérités sublimes ! Sous des formules qu'ils récitent le plus souvent sans y rien comprendre, ces fameux bonzes ne trouvent rien, et il faut le talent de nos linguistes pour y chercher des sens sublimes, qu'une interprétation savante y découvre peut-être, mais que, pour la plupart du temps, les bouddhistes ignorent totalement, vu qu'ils ne se livrent guère à des études de grammaire comparée. — Un des bonzes, qui égrène son long chapelet, déclare même carrément au P. Aurientis qu'en le faisant glisser entre ses doigts, il ne dit rien du tout : c'est le chapelet des 108 passions, il aurait pu vous les énumérer par cœur, et dans leur ordre sacré, en sortant du noviciat ; à présent il se contente de se purifier le cœur de chacun de ces vices en touchant le grain correspondant : la gourmandise, la vanité, la colère contre les objets et celle qui atteint les animaux, tombent de l'âme avec les vices les plus impurs et les fautes les plus abominables, tandis que l'enfilade mystérieuse descend vers la terre ; quand c'est fini, le cœur est pur comme cristal de roche sans avoir eu à se sentir broyé par le repentir, ou à s'élever par un acte d'amour vers un être qu'il ne connaît même pas. C'est commode, mais peu sérieux, et en sortant de là on est poursuivi par la vérité frappante des paroles de S. Ignace : « in magna cathedra ignis et fumi. »

Le souvenir de la *figura horrenda et terribilis* n'est pas loin ; en passant sous une vaste galerie, dont la toiture surbaissée repose sur d'énormes poutres sculptées, et dorées, on a vue sur un des plus gracieux jardins, cultivés à la japonaise : grottes ménagées sous des roches près d'une eau limpide, ponts artistiques et moussus, arbres aux formes les plus bizarres, bref, tous les agréments du genre. Précisément en ce moment on est en train de faire la toilette à un sapin qui porte tous les caractères d'une respectable antiquité ; cet arbre a son histoire, il a été planté de la main même de Yémitse, le grand persécuteur de notre sainte religion, et le guide vous dira que sur ce tronc rabougri s'est posée une main rouge de sang ; la cruauté à côté de la vanité creuse d'une fausse doctrine et toutes les passions se donnant libre cours à l'abri d'apparentes et indulgentes austérités : c'est bien le jeu du démon. Inutile de dire que ces bonzes sont très riches, et parvenus au comble des honneurs.

La galerie que nous suivons mène aux appartements de l'Empereur, car

Sa Majesté faisait ici de fréquents séjours et y tenait parfois son lit de justice. Un vaste carré, égal à peu près aux logements des bonzes, renferme les appartements impériaux que l'on visite tous en parcourant une large véranda, qui en fait le tour à l'extérieur. Chaque salle a son nom et son histoire, et a été ornée par un peintre de renom. Il y a la salle du trône, où une estrade à trois étages de nattes attendait la personne sacrée du descendant du Soleil ; au fond, dans l'ombre, une porte dorée, massive, aux fortes ferrures, se cache à demi derrière les plis d'un rideau, c'est la porte des gardes, ouvrant sur un réduit intérieur, où les hommes d'armes attendaient dans le silence, le moindre signe de la volonté du maître : Dieu sait combien de sombres tragédies ont eu ici leur dénouement fatal. Puis vient la salle du Prince héritier, celle des chrysanthèmes, où un moineau étourdi, trompé, dit-on, par l'imitation de la nature, est venu donner du bec et faire un trou, qu'on s'est donné garde de boucher ; à la suite viennent les chambres des hérons blancs ; celle du sapin, du prunier, etc., etc., — chef-d'œuvre de l'art, portant tous une signature célèbre : c'est un petit Versailles. En tout cela, le plus remarquable, c'est la délicatesse des traits, la pureté des lignes, et une sobriété d'ornementation, pleine d'un goût exquis : il est vraisemblable que nous sommes en présence d'une des œuvres les plus accomplies de l'art japonais le plus pur ; les habitants de Kyoto montrent cela avec amour, et ils ont raison.

Avant de sortir, montons au Kiosque de la grosse cloche : elle est célèbre, et tous les guides vous donneront son poids, son âge et ses dimensions. En descendant, nous passons devant un petit oratoire, ménagé poétiquement dans un creux du flanc de la montagne, plein d'ombre et de fraîcheur. Quand nous passons, une pauvre femme (pauvre malgré ses riches habits) est prosternée, le front sur les nattes du plancher : elle se relève, tend les bras vers l'idole avec un geste de supplication, bat plusieurs fois des mains, s'incline profondément et se retire. Il paraît qu'à son costume on reconnaît une artiste qui vient demander protection pour son triste métier. Pauvres âmes égarées ! quand donc, à la place de ces antres poétiques mais impurs, vous bâtira-t-on sur ces belles collines une chapelle de la bonne Vierge !

N'oubliez pas, en redescendant vers la ville, de faire votre pèlerinage au grand Bouddha de la localité ; il n'en reste que la tête et les épaules, et quelques morceaux de bronze de l'antique statue, qui devait être énorme, mais fort laide probablement ; à la porte, deux têtes grimaçantes, à l'horrible rictus rouge, ce sont les restes des génies gardiens du temple : c'est très gros, mais très laid : prix de la visite, 1 sou. En sortant de là, à gauche, sur la place, jetez les yeux sur ce tertre, couronné par un monument sans cachet : cela n'a l'air de rien, mais c'est un souvenir cher aux guerriers du Japon. Ce monticule artificiel porte le nom de Mimitseka, pour rappeler son origine : c'est le mont des « Oreilles », souvenir glorieux d'une expé-

dition contre les Coréens. Le général, un des premiers chrétiens de l'empire, ayant été chargé d'aller rétablir dans la presqu'île sœur le prestige et les droits du Mikado, défit l'armée ennemie, et rapporta à l'empereur, en mémoire et comme preuve de son triomphe, trente mille oreilles de ses opposants : cette cargaison, tout au moins originale, fut déposée en grande cérémonie, en cet endroit même où vous êtes, on y apporta de la terre, et ainsi fut élevé le Mimitseka. — Avançons : les rues sont pavoisées, comme à Tokio, le 3 novembre ; de nombreux coolis répandent du sable sur l'avenue qui mène à la gare, c'est que le Prince Impérial, le Dauphin, est ici, mais comme on dit la ville attaquée par une maladie infectieuse quelconque, on se hâte de mettre en sûreté sa personne sacrée, en l'expédiant au plus vite à Tokio. Dans les rues, les habitants gardent partout à notre égard cet air distingué, poli, presque sympathique ; décidément, si Kyoto est la ville la plus intéressante du Japon, son peuple est aussi le mieux élevé : quel soupir de soulagement en sortant de la morgue et de la grossièreté de la Capitale ! on aime à se dire qu'on est enfin parmi les vrais Japonais ; un étudiant va jusqu'à nous tirer un coup de casquette : à Paris cela semblerait ordinaire ; après Tokio c'est phénoménal.

N'ayant pas le temps de tout voir, nous nous rendons directement au grand temple neuf de Higashi-honganji, pour lequel on a dépensé des millions. Il est entouré d'un escalier comparable à celui de la Madeleine à Paris, et sa colonnade, intérieure et extérieure, sans rivaliser comme art avec celle du temple grec, a bien son mérite aussi : vous trouveriez difficilement ailleurs de plus beaux fûts de bois incorruptible, merveilleusement taillé et poli. Il faut deux hommes pour les entourer de leurs bras, et la hauteur est en proportion. Ces troncs énormes rappellent un acte de dévotion bouddhique touchant à l'héroïsme, au Japon du moins. Il paraît qu'une fois abattus dans la forêt, les femmes de tout un district du nord s'entendirent pour leur assurer un voyage digne de leur destinée : elles se coupèrent donc leurs puissantes chevelures, si chères aux Japonaises, et on en fit les câbles qui servirent à traîner les bois jusqu'au fleuve : on garde ces cordes comme *ex-voto* : si elles avaient fait cela pour le bon Dieu ! Le reste de l'édifice est plein de magnificence ; au-dessus des sanctuaires des idoles, au fond des salles, règne une série continue de panneaux sculptés, laqués et dorés, sorte de bas-reliefs d'une finesse exquise, qui fouillent le bois à une profondeur de 50 centimètres et plus. Fleuves, touffes de bambous aux tiges délicates, poissons, animaux, divinités, les motifs varient à l'infini, et, chose remarquable, nous n'avons pu y découvrir rien de déplacé. Il se peut qu'une observation plus attentive y fasse trouver quelque chose d'immodeste, mais du moins un visiteur qui passe n'est pas obligé de baisser les yeux : pourrait-on en dire autant de tous les musées de France ? Rien de grotesque non plus, pas de gros poussahs ventrus, ou de génies se livrant à des gam-

badés burlesques comme dans les Indes ; paons, phénix, personnages jouant des instruments, le tout se détache sur un fond d'un air superbe, interrompu, à l'arrière-plan, par des chaînes de collines étagées et couronnées, par la ramure élégante de beaux arbres d'or. Même luxe de sculpture soignée dans toutes les corniches, enveloppées à bonne distance d'un fin réseau de fils de fer, pour en écarter ces gamins de moineaux, qui trouveraient de trop faciles demeures dans les creux, et ne pourraient pas témoigner leur reconnaissance en pratiquant la vertu de discrétion.

Dans un passage, entre deux salles, des femmes vêtues de blanc, et portant à la chevelure une enveloppe de papier de même couleur, sont accroupies aux pieds d'un bonze, dans la posture du recueillement : on est en train de leur imposer la tonsure, et elles entreront ainsi dans une manière de tiers-ordre bouddhique, dont elles ne sauraient guère vous donner la définition, ni le bonze non plus. Seulement, au lieu de raser toute la tête, comme aux *héroïnes des câbles*, on se contente de couper une toute petite mèche de cheveux. Alors on se relève, on donne au bonze un *bédit soufenir*, et on rit un bon coup : ça n'a pas l'air sérieux. Le P. Aurientis dit qu'il n'y a guère que les gens de la campagne à se soumettre à pareil badinage : les gens de Kyoto sont trop malins pour cela, ils s'en moquent tous les premiers.

Du portique du temple on a une vue idéale sur les nombreuses tours de la ville et les collines des environs : on devrait venir lire ici l'histoire du Japon. Droit devant vous, à 5 ou 6 kilomètres, un grand tombeau en pierres est planté fièrement sur un piton ; du pied de la colline, jusqu'au bout, montent par étages, les volées d'un escalier monumental, interrompu par des paliers : il y a 650 marches. Là-haut repose le haut et puissant seigneur Taïko, shogoun redouté et cruel, auquel on décerne parfois le titre erroné de *l'empereur* Taïkosama : quel souvenir ce nom a laissé dans l'histoire de la Compagnie au Japon ! Quelles méditations on ferait ici, en face de ces monuments grandioses de notre passé ! Sur les hauteurs de la même chaîne, plus à gauche, le père Aurientis indique une crête dénudée et rocheuse, célèbre par la résistance acharnée, et le massacre total de plus de 20,000 bonzes, rebelles aux volontés et à l'autorité du despote. Ces moines guerriers, sorte de chevaliers du temple, croyaient leur retraite inaccessible, et menaçaient, par leurs incursions hardies, la sécurité du shogoun et de l'empereur : ils furent cernés, et après une lutte de plusieurs jours, exécutés jusqu'au dernier. Les bonzes modernes ont profité de la leçon, et passent leur vie dans des occupations moins dangereuses et plus commodes ; ils ont, dans leur propriété, dans un site charmant, une jolie petite barque, balancée par les flots d'une agréable pièce d'eau qu'alimente un jet d'eau gros comme la jambe qui étale son panache blanc au-dessus des bambous : ces messieurs se sont fait payer cette saignée du lac Biwa, par la municipalité, en cas d'incendie, pour sauver leur monument.

Rentrons pour dîner rapidement, puis en route pour voir un autre genre de curiosité, les réservoirs alimentés par ce fameux lac Biwa, un des plus grands du Japon. Les ingénieurs ont su utiliser ce voisinage d'une manière vraiment remarquable. Un canal de plus de trois lieues, passant par plusieurs tunnels, amène les eaux jusqu'à un grand réservoir sur un plateau, à quelque 60 ou 80 mètres, presque à pic au-dessus de Kyoto. Les barques viennent là de l'intérieur, en se touant dans le canal. Pour les transporter dans la rivière, coulant tout là-bas en ville, au pied de la colline, on les fait entrer dans un bac amphibie, tantôt navire, tantôt chariot, dont les roues s'engagent sur des rails établis le long de la pente ; les bateaux remontent par le même chemin, et les deux bacs, faisant continuellement la navette, sont retenus ou hâlés tour à tour par un gros câble d'acier qui va s'enrouler sur un treuil mû par l'électricité. Bien entendu la source de cette électricité a été puisée dans le lac lui-même, et les eaux qui ont amené les barques se précipitent dans trois énormes tuyaux, pour arriver aux turbines qui font tourner les dynamos. C'est également ici que s'alimentent les usines des tramways électriques, et, partiellement du moins, celles de l'éclairage électrique de Kyoto. Un petit réservoir à part est réservé aux bonzes fortunés, visités ce matin ; en attendant qu'ils soient incendiés, cela sert à faire marcher leur beau jet d'eau. Le trop plein des eaux se déverse, par un canal à ciel ouvert, et va rejoindre la rivière en suivant les flancs de la colline : c'est aux riverains à profiter de cette énergie supplémentaire pour faire tourner des meules, se ventiler au besoin, le tout avec l'agrément de l'autorité. Tout cela est fort économique et parfaitement compris.

En redescendant de la *ficelle*, nous trouvons encore, sous bois, les restes imposants d'un vieux temple incendié. On réunit des aumônes pour le rebâtir, et l'enclos est tout entouré de planchettes, de toutes tailles, annonçant, en caractères de taille proportionnée au mérite du donateur, les sommes souscrites par les dévots de l'idole pour la reconstruction : elles s'échelonnent entre quelque cent et 300 yens. La vieille porte d'honneur de l'ancien temple est très remarquable, et ses deux étages portent la date de leur érection ; devant, remarquez cette énorme lanterne en pierre, qui doit peser quatre tonnes et plus ; si elle n'a pas de pendant, de l'autre côté de l'allée, sachez qu'il n'en a pas été toujours ainsi : seulement le diable qui trouvait cette paire d'objets d'art tout à fait à son goût, a fait comme les Alliés au palais de Pékin : il a emballé et emporté la plus belle lanterne en une nuit, avouez qu'il a le biceps crânement développé : il est probable qu'on a fait bonne garde la nuit suivante, et qu'il n'a pas osé s'y frotter. Voilà ce qu'on croit ici, tandis que les grosses dynamos ronflent à qui mieux mieux dans le voisinage.

Nous aurions bien visité le palais impérial, mais la peste (hypothétique) qui en chasse le Dauphin, en exclut les visiteurs ; nous en faisons le tour,

et passons par l'Observatoire situé dans un angle du palais royal. Une simple réflexion : ce parc est beau et bien entretenu et donne enfin l'idée que le Japon est capable de se payer une vraie capitale. Malheureusement le goût se perd peu à peu devant d'autres préoccupations absorbantes. Et puis, il y a ces misérables casquettes prussiennes, et les pantalons collants, qui ont une influence funeste et foudroyante.

A défaut du vrai palais, nous visitons au retour, près du champ de courses, une reproduction exacte, comme plan et comme coloris, de l'ancien palais impérial du vieux temps ; cette copie originale de l'antique, faite à l'époque d'une récente exposition, est curieuse à visiter, mais il lui manque son cadre naturel, un parc plein de bons vieux arbres : malgré la ressemblance, on se demande si ce palais factice n'est pas en plâtre ; le temps n'a pas mis sur ces murs le cachet qui fait la valeur du vrai vieux. En sortant du parc, nous avons entendu une insulte ; comme elle fut la seule de Kyoto, elle était remarquable et elle est à noter. L'honneur en revient à deux étudiants débraillés, de tenue plus qu'incorrecte, dont l'un se lavait les pieds, l'autre lessivait du linge sale à la fenêtre d'une maison à étage. Le P. Aurientis avait pris la précaution de dire que là, et là seulement nous pourrions trouver des gens grossiers : nous passions sous les fenêtres de l'Université protestante.

Avant de prendre le train pour Osaka, au soir d'une journée bien remplie, il est juste de ne pas oublier la maison même où l'on trouve si cordiale et si fraternelle hospitalité. Le jardin, dans le goût japonais, est petit, mais très soigné, et surtout on y trouve des pierres taillées, des ponts et autres objets qui révèlent la main d'un artiste, et ont dû coûter fort cher. Ce luxe, dans la résidence d'un pauvre missionnaire, cessera de vous étonner quand vous saurez que cette propriété, achetée d'occasion, était, ni plus ni moins, la maison d'un daïmio. Vous savez que ces grands seigneurs étaient contraints, jadis, à résider près de la cour, durant une partie de l'année, et à y laisser le reste du temps leur famille, durant leur absence, comme otages, en gage de loyauté et de fidélité. La cure de Kyoto n'a pas pour cela les apparences d'un *palais* ou d'un *hôtel* seigneurial, mais outre les curiosités du jardin, la disposition des pièces intérieures a beaucoup de mérite, aux yeux des connaisseurs. Ainsi vous trouverez, dans une espèce de sous-sol, construit à l'écart, dans un angle de la maison, les fameuses chambres à thé du prince, théâtre de plus d'une exécution sanglante. C'est une suite de petites salles basses, se suivant sans ordre apparent, et reliées par des bouts de corridors tortueux. Quand un grand vassal du daïmio était invité au grand honneur de venir prendre là le thé avec lui, il savait ce que cela voulait dire, et faisait son acte de contrition. C'est qu'il avait déplu au maître ; il venait donc, car le refus eût été une rébellion ouverte, il s'engageait dans les corridors, et se courbait pour franchir une certaine porte

surbaissée : l'exécuteur était là, caché dans l'angle du mur, et d'un coup de sabre lui abattait la tête. Mais il faut s'arracher aux souvenirs de Kyoto et à ses charmes ; en quelques heures le train va nous mener à Osaka, pour y prendre, en communauté, notre repas du soir.

Osaka, ville immense, centre d'un commerce très actif, peut être appelée le Manchester du Japon : c'est une ville d'usines, envahie par la civilisation européenne : elle n'a rien de bien curieux pour le voyageur, en dehors de son grand château historique, habité par une partie de la garnison. Cette citadelle, remarquable surtout par la grandeur des blocs de pierre qui forment ses murs, ne pourrait pas pour cela résister à l'artillerie moderne ; c'est plutôt une curiosité qu'on garde par respect du passé, en l'utilisant au logement des troupes : elle n'a guère plus de force que les murailles de Brest ou de St-Malo. Le temps se passe donc surtout ici à causer avec Mgr Chatron, qui est la bonté même, et s'occupe avec passion de toutes les questions scientifiques à l'ordre du jour. Il construit lui-même, par manière de récréation, toutes sortes d'instruments, qu'il prend plaisir à observer, et c'est lui qui a calculé et fait exécuter le cadran solaire de l'église de Kobé, avant sa consécration épiscopale. Il trouve dans ces occupations une distraction, et parfois aussi une consolation utile, au milieu de ses travaux apostoliques, car il faut le dire, missionner au Japon par le temps de fièvre politique où nous sommes, est une tâche ingrate, bien plus rebutante parfois que nos travaux de Chine ; les Japonais, enivrés par la mégalomanie, ont réellement perdu la tête pour tout ce qui concerne les intérêts de l'autre vie, et il faut attendre en toute patience, que cet état maladif soit calmé : mais c'est souvent bien dur.

Nous faisons donc notre tournée à l'Observatoire, puis sous la conduite du P. Luneau, compatriote du P. Méchineau, le tour du château, et une séance bien intéressante à l'établissement de la Ste Enfance, tenu provisoirement par le P. Rey. Les Marianites sont en train de fonder ici une école, comme à Tokio et à Nagasaki : les débuts, comme toujours, sont pénibles, mais laissent déjà naître l'espérance ; un local favorable a été acquis, et les frères s'y transporteront bientôt. Il y aurait lieu de se demander pourquoi le choix est tombé sur Osaka pour établir ce collège, et non sur Kyoto, ville plus distinguée et plus intellectuelle. Il est vraisemblable que les enfants de l'antique capitale ne viendront pas étudier dans la ville industrielle, dont les familles n'eussent pas eu tant de peine à envoyer la jeunesse à Kyoto... mais en toute question humaine il y a du pour et du contre, et il faut croire qu'on a eu de graves raisons pour agir ainsi.

Osaka va du reste prendre un développement considérable par les travaux votés pour son port. On va creuser à nouveau le chenal, et détourner à 2 ou 3 kilomètres la rivière qui l'ensable, et ira désormais se jeter loin de là, dans la baie : on travaille déjà aux digues, c'est une œuvre gigantesque, où

seront absorbées plusieurs dizaines de millions. Un mot qui court par ici par manière de proverbe, vous donnera une idée de ce qu'on pense des deux cités que nous venons de traverser. A Osaka, quand un ouvrier a gagné de l'argent, il fait un bon dîner ; à Kyoto il achète une belle robe à sa fille.

Adieu jusqu'à Kobé : nous nous y rendons sous la conduite de Monseigneur, qui part en tournée de confirmations : la route, autour de la baie, n'a rien de bien curieux, si non 3 ou 4 tunnels d'un genre à part : ici les fleuves en déposant du sable, élèvent rapidement leur lit ; les fameux tunnels sont des trous creusés dans ces masses d'alluvions ; au lieu de passer les rivières sur des ponts, le train passe par-dessous. Le voyage ne mérite pas d'autre mention spéciale. Bonsoir pour aujourd'hui, et à bientôt !

Nagasaki, dimanche 27 novembre 1900.

L'ANNAM, qui doit nous transporter en Chine, ne quitte pas Yokohama, le jour réglementaire, à cause de réparations urgentes à sa machine. Décidément les Messageries Maritimes sont en forte baisse, et tous ces retards si fréquents ces derniers temps, font sur le public une impression de décadence, du plus mauvais augure. Au lieu de viser à l'économie brutale ces Messieurs devraient bien ajouter un navire de plus sur la ligne de Chine, pour donner le temps à ces grands mécanismes compliqués de se reposer, et d'être complètement remis en ordre à Marseille, où, avec le système actuel, ils ne passent parfois que moins de douze jours. Il y a là probablement un mauvais calcul, mais cela les regarde, et en attendant, l'*Annam*, leur grand bateau neuf, leur phénix, est en retard. Malgré ses grandes jambes, il ne rattrapera pas les petits gringalets qui vont aujourd'hui porter la peste en Chine. Recevez donc les dernières impressions de la tournée au Japon par quelque *Marou*.

— Le trajet de Kobé à Modji, sur le détroit de Simonoséki, se fait actuellement en 16 heures $\frac{1}{2}$. On suit d'abord les dentelures pittoresques de la Mer Intérieure. Par moments le spectacle est réellement féerique, et les tableaux les plus gracieux se succèdent sans interruption. Le train, sortant d'un tunnel, se lance jusqu'au bord des flots, contourne des baies mignonnes, parsemées de jolies petites voiles blanches, et fermées du côté du large par une ceinture d'ilots verts, alignés en rond, comme pour leur servir de parure ; puis on s'engage dans un entassement de collines, pour retrouver bientôt une autre crique, où niche un village de pêcheurs. Les wagons sont pourvus de tout le luxe moderne, et aussi de toutes les commodités qu'on peut désirer en voyage, y compris un *boy*, mis entièrement, et gratis, à la disposition des passagers de 1^e et de 2^e classe ; puis un restaurant ambulante, où l'on mange, à l'heure qu'on veut, à l'européenne, et très convenablement, pour la modique somme de 38 sous français, y compris le dessert et le café ; le maître d'hôtel pousse l'amabilité jusqu'à vous prier d'emporter votre ser-

viette : il est vrai de dire que ce meuble est ici moins substantiel que dans les auberges rustiques de l'intérieur ; il se réduit à une manière de dentelle, ayant beaucoup de ressemblance avec le carré de papier fin, qu'on trouve dans les boîtes de dragées. — A 4 h. 20 nous passons à Okayama, grande ville de 58,000 habitants ; on voit sur la gauche une tour à étages fort curieuse, et un château-fort, dernier vestige de la puissance des daïmios Ikeda, seigneurs de la contrée au temps glorieux de la féodalité. A 5 h. 20 nous ne sommes plus seulement près d'une baie, mais la voie court sur une digue, dont le mur de soutènement est baigné par les flots, qui s'y brisent en clapotant ; c'est ravissant, la nuit arrive, les fanaux s'allument, et désormais chaque baie, chaque anse où l'on débouche, s'illumine de gros yeux de feu, qui se balancent en cadence, à l'arrière des barques noires, dont on devine encore à demi le profil, dans l'obscurité d'une paisible nuit.

Impossible de songer à visiter *Hirashima*, ville hospitalière, où tant de nos blessés de la campagne de Chine ont reçu des soins. Tous les officiers s'accordent à faire l'éloge le plus complet de l'organisation des hôpitaux militaires de Hiroshima, et du dévouement spécialement intelligent des infirmières japonaises : ils célèbrent aussi l'exquise propreté qui règne en tout et partout, mais ici cette qualité passe presque inaperçue, tellement elle est ordinaire au Japon. Pour nous, il nous faudra nous contenter d'un long regard jeté sur les lignes de lumière, qui dessinent dans l'ombre, les alignements des rues, les principaux édifices, et les contours du rivage. A minuit, nous arrivons à Tokuyama ; le train continue encore jusqu'à Mitadjiri, mais c'est ici qu'on prend le bateau, pour traverser le Survo-nada, et se transporter à Modji, de l'autre côté du détroit de Simonoséki, dans l'île de Kiou-siou. Ce bateau appartient à la compagnie du Chemin de fer, et le billet se prend directement de Kobé pour Modji. Dans quelques mois la voie sera achevée jusqu'au rivage nord du détroit, et la traversée se réduira à quelques minutes, en bac à vapeur. Aujourd'hui elle dure 4 à 5 heures, suivant l'état des courants, mais tout est parfaitement installé à bord, et les Japonais, nos compagnons de voyage, profitent du buffet pour se payer, en gens pratiques, un copieux repas, arrosé sans parcimonie. Puis on s'étend, très convenablement du reste, sur les banquettes et sur les nattes, pour faire un petit somme. Nous en profitons pour voir l'usage du fameux oreiller japonais, employé par les femmes pour protéger contre les écrasements, les savants replis de l'édifice de leur chevelure. Vous aurez une idée exacte de cet ustensile d'une commodité problématique, en vous figurant un bout de rail de chemin de fer, de 30 centimètres de long. La partie qui repose sur le sol est plate, celle où rouleraient les trains, légèrement arrondie ; le tout est en bois fort léger, peint, vernis, et laqué avec soin. On emporte cela dans son sac de voyage ; quand on veut dormir, on le pose à même la natte, puis on y appuie, non pas la tête, mais le cou, à la naissance des cheveux. Cela

semble fort gênant, mais il paraît que les dames s'y habituent, comme aux petits pieds en Chine : on dit même que c'est bien moins pénible qu'une foule de prescriptions de notre mode. Et puis quel résultat ! sans ce précieux appareil il faudrait, chaque jour, reprendre par la base, la construction compliquée de ce monument : c'est un travail de plusieurs heures, certains disent même d'une bonne demi-journée, et plus, si l'on veut atteindre la perfection : « confer probatos auctores. » Il est sûr que s'il fallait s'y livrer chaque jour, il ne resterait plus grand temps pour soigner le pot-au-feu !

A 5 heures, les voyageurs débarquent à Modji, ville noire, riche de ses énormes dépôts de charbons, amenés des mines du voisinage ; pleine en ce moment d'une activité extraordinaire, à cause des commandes importantes, faites par les flottes alliées. On ne suffit pas à remplir de noir combustible, les flancs vastes et voraces des croiseurs et des gros transports : c'est une vraie fortune, dont les sociétés minières ne manquent pas de profiter. Il y aurait long à dire sur l'île de Kiou-siou, l'une des plus pittoresques du Japon, qu'il nous a été donné d'admirer à loisir, en descendant à Kumamoto, pour y voir l'installation de l'observatoire magnétique, puis en remontant de Kumamoto à Nagasaki, le long de cette merveilleuse lagune d'eau calme et pure, qui baigne les innombrables découpures côtières du vieux pays des anciens *Rois* de Bungo. Mais chut ! tant de descriptions ont déjà dû vous causer des nausées, et malgré votre indulgence, il faut avoir pitié de nous. Vous ne saurez même pas la réception du missionnaire de Kumamoto, le père Corre, un ancien élève de Pont-Croix où il était *président* et facteur il y a quelque 32 ans, né natif de Plougastel, au fond de la rade de Brest, à l'entrée de la gentille *Elorn*, qui coule à Landerneau : cela doit vous suffire : c'est un vrai, allez !

Mais du reste on ne songe guère à ébaucher des descriptions ici, en Kiou-siou ; on est tout absorbé, envahi par d'autres pensées ; on remonte le courant de ses vieux souvenirs, et l'on se reporte, non sans une émotion profonde, aux temps héroïques d'il y a 300 ans. Là-bas, en mer, du côté du couchant, c'est le groupe des Goto, patrie de notre frère Jean ; au sud, dans le fond d'une admirable baie, c'est Kagoshima, où se posa pour la première fois sur le sol du Japon le pied du grand apôtre, le père Maître François ; puis vous entendez prononcer ces noms, chers à tous les missionnaires : Amacusa, où fut arrêté le bienheureux Michel Carvalho ; Omura, dont les prisons furent le vestibule du ciel pour tant de nos frères, Jean Baptiste Machado et les autres ; la province de Hizen, celle à laquelle appartient Nagasaki est une sorte de terre sainte, où on pénètre avec respect : une des familles de ses daïmios, les Arima, compta plusieurs chrétiens. Tous ces lieux ont leur histoire, partout on retrouve des traces de sang, et pour les visiter, point n'est besoin de s'embarasser d'un guide Bädcker ou d'une volumineuse géographie, le bréviaire suffit, vous n'avez qu'à l'ouvrir, et tous

ces beaux paysages parleront encore plus à votre cœur, qu'ils ne plairont à votre imagination. En arrivant à Omura, ville de garnison, un vieux colonel à mine rébarbative, compagnon de route depuis Tôsu, se campe dans ses grandes bottes, et solennellement, adresse un grand salut militaire au Jésuite, assis dans l'autre coin, puis descend pour rejoindre ses compagnons d'armes.

Quelle coïncidence ! C'est à Omura que régnait, depuis le XII^e siècle, la famille du même nom, qui eut l'honneur de donner à l'Église, en 1562, le premier daïmio chrétien du Japon, Barthélemy, connu dans l'histoire de son pays sous le nom de Sumitada. C'est lui qui, en 1565, fonda Nagasaki, dans le but d'y établir une colonie de chrétiens et d'y faciliter les relations avec les Portugais. On sait le reste ; le nouveau port prit en quelques années un développement considérable, tout allait au mieux pour la Sainte Foi, quand, en 1587, Hideyoshi l'enleva au domaine des Omura pour la déclarer ville Impériale. Cet usurpateur qui, après s'être débarrassé des héritiers de Nobunaga, avait triomphé successivement de tous les grands daïmios, et noyé dans le sang la guerre civile, venait, depuis un an, d'être honoré par l'empereur du titre de *Kouambakou*, sorte de maire du palais impérial ; il ne devait pas tarder à se défaire lui-même de ce titre, en faveur d'un de ses neveux, pour s'attribuer celui sous lequel il est resté célèbre dans les histoires européennes, en se déclarant le grand *Taïko*. Mais laissons cet illustre persécuteur, que Dieu punit avec toute sa famille, dès la première génération, par les mains du non moins célèbre Yéyasse, le premier Shogoun de la famille Tokugawa, et pénétrons enfin dans la ville qui, en devenant cité impériale, allait conquérir l'incomparable honneur de devenir la cité des Martyrs.

Si vous voulez faire dans Nagasaki une entrée pittoresque, vous n'avez qu'à vous arranger pour y arriver, par le premier train de nuit, qui y amène les voyageurs venant de Nippon par le détroit de Simonosiki. La gare est à une bonne demi-heure de la ville, dont les lumières, encadrant les feux des nombreux navires mouillés dans le port, forment un spectacle brillant des plus agréables. Le plus réjouissant est encore ce long serpent lumineux que vous voyez onduler devant vous, en replis de feu, si vous avez eu la patience de laisser la plupart des voyageurs partir avant vous de la station. Chacun a pris son Kourouma, chaque Kouroumaya est muni de sa grosse lanterne en papier jaune, portant en caractères noirs son numéro et le nom de sa brigade, et toutes ces lanternes, balancées par le grand trot des voiturettes, font un éclairage mouvant, *a giorno*, on ne peut plus gracieux ; la ligne brillante se ploie aux carrefours, ondule au passage des ponts, puis une étincelle s'en détache, à droite, à gauche, à l'entrée des rues, et la continuité de la ligne, un moment interrompue, se rétablit derechef, par un temps de galop, qui active le mouvement et a l'air d'une recrudescence de

vie dans ce grand corps brillant. Grimpons à pied les pentes roides qui mènent à l'évêché. Mgr Cousin est là, gai, affable, très accueillant : vous êtes sûr que la conversation ne risquera pas de languir. Plus tard vous apprendrez, tout bas, que Sa Grandeur éprouve de vives souffrances, qu'il mange à peine, et le reste... mais tout cela ne compte pour rien, quand il s'agit d'exercer l'hospitalité ; on s'en occupera, si on a le temps, quand on sera tout seul... et encore !

Le pauvre *Annam* est en traitement à l'hospice de Yokohama : il y a donc le temps de voir la ville, et même d'assister au départ du *D'Entrecasteaux* et d'un cuirassé russe, qui sortent de la rade, après avoir fait mugir en sourds grondements tous les échos des montagnes, par les décharges de leurs saluts : puis ce sont des « hurrahs ! » enthousiastes, auxquels prennent part les rudes gosiers de l'équipage du *Guichen* : c'est de la frénésie. Toutefois les adieux adressés par les gars du *Guichen* aux camarades, qui rentrent en France avec l'amiral Courjolle, paraissent avoir un son plus franc, sinon plus bruyant, que les cris d'amitié impérissable échangés avec la nation sœur : puisse cette tendresse n'être pas éphémère ! Enfin, pas d'idées noires : il est sûr que ce qui domine aujourd'hui chez le Russe, c'est le sentiment. *All right !*

Mais il y a tout autre chose à voir à Nagasaki. C'est aujourd'hui dimanche, et le P. Combaz, professeur au séminaire, a fort heureusement le temps de diriger l'excursion, disons mieux, le pèlerinage. Dès le départ, on est en plein souvenir chrétien : nous passons en effet aux pieds de la blanche statue de Notre-Dame du Japon, touchant monument, érigé devant la porte de la cathédrale, à l'endroit même où eut lieu l'entrevue que vous savez entre Mgr Petitjean et les descendants chrétiens des vieilles familles de martyrs, après deux siècles et demi de séparation. La date de cette rencontre mémorable et bénie, est inscrite sur le piédestal de la statue : *17 mars 1865*. D'un regard reconnaissant remercions la bonne Mère, dont l'amour et la dévotion, transmis de génération en génération, a su préserver ces pauvres enfants de la rage du démon, et des tromperies de l'hérésie protestante. A peine descendus sur le quai, nous tournons à droite pour traverser l'ancienne île de Désima, où était établie la concession hollandaise ; des travaux de terrassement, se poursuivant avec activité, l'ont réunie au reste de la ville, qui va encore s'étendre beaucoup, du côté de la nouvelle gare, en voie de construction dans un terrain gagné sur la mer, au fond de la baie. Nous passons ensuite devant l'ancien évêché, où est maintenant la préfecture. De ce point, si longtemps occupé par nos pères, on voit très bien l'éperon rocheux qui termine la colline du côté de la rade : le père pouvait assister de là aux préparatifs du martyre, et suivre les détails de l'exécution de ses enfants. A quelques pas de là, commencent les premières pentes de la voie douloureuse : c'est ici que se dresse la belle église, construite sur les plans

du père Papinot, pour célébrer le troisième centenaire des vingt-six martyrs, dont les croix couronnaient les hauteurs voisines, le 5 février 1597. Les missionnaires avaient eu d'abord la pensée d'élever ce monument sur l'emplacement de la prison, témoin de tant de souffrances, car il était impossible de songer à le mettre au lieu même de l'exécution ; mais les bonzes païens se mirent à la traverse ; on dut donc s'arrêter à un terrain qui a, lui aussi, son souvenir ; une partie des fondations de l'église repose sur les vieux murs de la citadelle de l'ancien daïmio d'Omura, l'ami des missionnaires et le fondateur de Nagasaki : du haut du ciel son âme doit se réjouir, avec nos apôtres, de l'hospitalité glorieuse que leurs descendants trouvent encore chez lui. La rue continue, et la pente devient plus raide ; il y a 20 ans, tout ce quartier était encore surveillé avec un soin jaloux, pour empêcher les chrétiens de s'y établir, et étouffer toute velléité de conversion ; chaque rue avait son chef nommé, qui faisait une garde sévère, et s'assurait par des moyens, souvent odieux ou cruels, que la peste d'Europe n'avait pas infecté son district ; il fallait marcher sur des objets religieux ; et malheur à qui se laissait prendre ou même soupçonner !

Nous continuons notre ascension, et pour être sûrs d'avoir touché le sol consacré par le sang de nos martyrs, nous allons à tous les endroits désignés par la tradition. Du reste, s'il est possible de discuter sur l'emplacement précis de telle ou telle exécution en particulier, il n'en reste pas moins absolument certain que le doute ne porte que sur un rayon de quelques dizaines de mètres, et que la terre que nous foulons est toute sainte. En particulier, le lieu des exécutions capitales est tout à fait précis, et il est avéré que c'est là que la plupart des chrétiens ont trouvé la mort ; quand le P. Gombez est venu en mission, il y a 20 ans, le vieux gibet, renversé depuis, était encore debout, et il l'y a vu pendant plusieurs années. Nous visitons jusqu'aux moindres recoins de ces quelques pieds carrés, où tant de palmes ont été cueillies, et nous y ramassons quelques herbes, quelques branches de bambous, chers souvenirs dont vous aurez votre part. Les 26 martyrs ont été crucifiés un peu plus loin, les Portugais ayant demandé et obtenu que la honte d'assister à cet horrible carnage, des fenêtres même de leurs maisons, leur fût au moins épargnée. Sur le terrain même de l'exécution, parmi les rochers et les broussailles, les bonzes d'une vilaine secte, encore en honneur à Nagasaki, élevèrent un petit monument en pierres, et une inscription déclare, qu'il fut fait en l'honneur des dieux, pour célébrer, dans la joie du triomphe, l'abolition et l'extinction définitive et éternelle de la secte infâme des disciples du Christ ! Aujourd'hui le monument gît tristement sur le sol, il n'en reste plus pierre sur pierre ; nous en avons recueilli quelques petits fragments ; et tandis que ses auteurs répètent, avec leur terrible désespoir, l'éternel « *Ergo erravimus* », parmi les édifices les plus en relief de Nagasaki, ont surgi au premier rang, sans

contredit, les monuments catholiques de la cathédrale, l'église du centenaire des martyrs, et, campé fièrement sur sa colline, le grand collège des frères de Marie, honorée là sous le vocable de *Stella Maris*.

Après avoir payé notre tribut aux souvenirs du passé, nous allons nous édifier au spectacle d'une réunion chrétienne du présent : elle est là, à deux ou trois kilomètres, sur la prochaine colline ; c'est Aurakami, la plus belle chrétienté du Japon. Ce sont les chrétiens d'Aurakami, qui vinrent à Nagasaki se faire reconnaître de Mgr Petitjean ; aujourd'hui ils sont 6000, et Dieu qui voulait avoir là un troupeau de choix, l'a purifié et affermi en le faisant passer par la persécution. En 1870, ils furent attaqués, poursuivis, opprimés de mille manières, pour les forcer à renier leur foi ; plusieurs furent cruellement battus et torturés. Enfin ne pouvant en venir à bout, on se décida à les exiler, car si quelques-uns avaient faibli dans les supplices, ils revenaient bientôt, honteux de leur défaillance, déclarer que le fond de leur cœur n'avait pas changé. Ils demeurèrent ainsi loin de leurs terres et des maisons dont on les avait spoliés ; cela dura trois ans ; peu à peu les autorités, voyant leur cruelle expulsion inutile, relâchèrent insensiblement leur surveillance et une à une les familles revinrent : mais combien manquaient à l'appel ? A force de patience et de travail ces braves gens arrivèrent à reconquérir leur situation perdue, et la grâce aidant, ils ont fini par retrouver un état relativement prospère. En s'unissant, ils ont acheté la mairie où ils avaient été jugés et condamnés pour leur foi, et de ce lieu, consacré par leurs supplices, ils ont fait la maison du missionnaire : devant la porte se dresse encore le vieux tronc, poli par endroits sous le frottement des cordes, où bon nombre de pères de famille de 1900 furent liés, il y a 30 ans, pour subir la flagellation sanglante.

Nous sommes au dimanche soir, et de tous côtés, par toutes les routes et les sentiers du voisinage, nous voyons affluer, vers l'église provisoire, des groupes nombreux se rendant à la bénédiction du Très-Saint-Sacrement. Ici on se sent en famille : quels regards francs et respectueux, quels bons sourires, quels aimables saluts ! Le prêtre n'est plus l'étranger, les antipathies nationales disparaissent, et à la place de ces produits haineux et laids d'une civilisation factice, se dévoile à vos yeux le Japonais doux, gracieux, confiant et chrétiennement poli, que le globe-trotter chercherait en vain dans les rues de Tokio, où fleurit une végétation luxuriante de gendarmes rogues et d'étudiants insolents. Quel bonheur de donner la bénédiction du bon Dieu à ce peuple, quelle agréable musique forme cette prière nourrie, récitée par des centaines de voix ! Il en est fort peu qui ne comptent parmi leurs parents un confesseur de la foi, et plusieurs de ces têtes qui s'inclinent pour adorer, ont porté un jour les glorieuses traces du sang versé pour ce Dieu, qui les bénit et leur prépare la couronne.

Près de la vaste grange qui sert à tout ce peuple de lieu de prière, le

missionnaire d'à présent, improvisé architecte, construit une église, digne de la chrétienté qu'il administre : les colonnes de pierre sortent du sol, ce sera le plus beau monument religieux du Japon. Hélas ! ce grand travail n'avance que lentement ; le père a reçu de généreux secours de son peuple, mais qu'est-ce en proportion de ce qu'il faudrait ? Il a frappé, en Europe, à bien des portes, mais qui a entendu chez nous le nom barbare de *Oura-kami* ?... Souhaitons quand même à l'infatigable architecte de voir son œuvre couronnée de succès : il le mérite en vérité, lui et ses 6000 chrétiens.

Bien à regret, avec un réel serrement de cœur, on s'arrache à cette famille aperçue un instant, vite aimée, et qu'on ne doit plus revoir, jusqu'au ciel ; et tandis que le *Kouroumaya*, trouvé au bas de la colline, vous ramène à Nagasaki, au petit trot, insensiblement passent devant votre mémoire les souvenirs de ce que vous avez vu, et les affirmations si diverses qui assaillent de tous côtés l'étranger de passage au Japon. Que d'opinions opposées, que de théories disparates, que de sottises ignares et creuses perdues dans le bruit sonore de mots ronflants ! En somme, tous ceux dont le jugement présente les caractères de la solidité, s'accordent avec ce qu'on retient de l'ensemble des conversations des missionnaires, qui sont les mieux placés, et pour cause, pour juger à fond le caractère et la tournure d'esprit du Japonais ; les autres sont peut-être plus au courant de la politique, du détail de telle ou telle affaire piquante ; ils en tirent des conclusions générales, bien souvent appuyées sur une base étroite et ruineuse, mais ils ne vont pas au fond, et s'ils sont servis par une vive intelligence et un esprit pénétrant, ces avantages sont trop souvent détruits, ou amoindris, par leurs préjugés. Pour bien connaître les gens, il faut se décider, de bon cœur, à vivre avec eux, non pour gagner leur argent, mais pour leur faire du bien ; et pour pénétrer à fond leurs secrets, il faut les traiter en frères et les aimer. A ce point de vue les lettres de saint François-Xavier sont, à 300 ans de distance, un vrai chef-d'œuvre de connaissance du cœur humain, d'observation fine et de pénétration. Il sait bien reconnaître, d'un œil très sûr et très exercé, les défauts de la race, mais sans se rebuter de ce spectacle, et sans perdre le temps à mettre en lumière ces traits odieux, il tâche de découvrir les qualités, pour les favoriser, les développer et s'en servir, pour convertir les âmes et les mener à Dieu, leur fin dernière.

En lisant les lettres du saint, on est frappé de voir combien il peint au vif la corruption de ces insulaires, commune d'ailleurs à tous les esclaves que le démon retient dans les liens du paganisme ; puis il met en relief, de main de maître, cette manifestation de l'orgueil, qui les pousse irrésistiblement à se préférer aux autres peuples, et à les traiter avec mépris. De nos jours le tableau n'a pas changé ; seulement ce pauvre peuple, enflé et bouffi des progrès matériels d'une civilisation empruntée, franchit toutes les limites, et par une pente fatale, où le poussent encore ceux qui devraient le guider et

le modérer, il passe rapidement du mépris à la haine, et à un esprit d'agression rancuneux qui le mènera tôt ou tard à sa ruine. D'autre part, l'apôtre des Indes a su découvrir les qualités dont les Japonais font encore preuve aujourd'hui : une grande ardeur à s'instruire, qui les poussait, et les pousse encore par milliers, dans les Universités ; et le Saint ajoutait, avec un grand esprit d'observation, que dans leurs questions ils allaient jusqu'à l'importunité : si l'esprit méticuleux et formaliste devait prendre un corps, il est probable qu'il s'incarnerait au Japon. Mais combien il est triste de penser que toute cette génération passe brusquement, sans transition aucune, du paganisme au rationalisme, et de l'erreur à l'incrédulité absolue ! La réforme dans laquelle ils se sont lancés, vivement et crânement, mais aussi à l'étourdie, comme de grands enfants, est un aliment dont se repaît et que savoure leur vanité ; mais quel songe creux de rêver qu'ils vont ainsi bouleverser et transformer radicalement les mœurs et la nature même de toute la nation ! D'abord il faut mettre une très forte sourdine au concert de louanges, que se décernent les nourrissons de la nouvelle école ; des gens très bien en place pour juger sainement les choses, et qui ont manié un grand nombre de ces intelligences vives, assignent une limite assez restreinte, sauf des cas exceptionnels et rares, à leur capacité et surtout à leur spontanéité, tout en reconnaissant une extrême adresse pour les transactions commerciales, et une remarquable souplesse d'imitation, jointe à un soin minutieux pour perfectionner le détail. Puis on ne transforme pas une nation en bourrant le cerveau de quelques milliers d'étudiants, même munis de diplômes, avec des formules de mathématiques, des réactions chimiques, et des théories de balistique perfectionnée : cette œuvre ne saurait même être accomplie au moyen des songes creux, et sans application pratique, des utopies allemandes dont on abreuve quelques adeptes privilégiés de la science, dans les cours de soi-disant philosophie de la haute Université.

A ce sujet il y aurait à citer toute une conversation du D^r Von Koëber, russe converti au catholicisme à Noël dernier, et professeur de philosophie à l'Université de Tokio, mais ce serait peut-être manquer à la discrétion. En tous cas, la nation ne perdra pas son vieux levain de traditions et d'usages païens tant que la religion n'aura pas transformé sa volonté ; ils voyageront en chemin de fer, s'éclaireront à l'électricité, tireront le canon et lanceront des torpilles, ils perdront même le vieux respect traditionnel pour toutes les vieilles institutions gênantes d'autrefois, mais en grattant un peu (oh ! très peu), ce vernis, on trouvera le païen. Certains réformateurs s'en sont rendu compte, et ils viennent d'élaborer un projet de religion, ou plutôt de morale, qui ne fera pas son chemin. Partant de ce principe sublime, que la morale est une chose *relative*, et toute nationale, catholique pour les latins, protestante pour les germains, schismatique pour les grecs, etc... ils ont donné des dogmes de la morale japonaise, sans but final, sans

législateur, sans aucune sanction et sans idée de *devoir*. C'est un salmigondis insensé de bouddhisme, de shintoïsme et de catholicisme dissimulé qui fait pitié : on dirait une maison de briques mal liées, construite sur le pont d'un navire ; posez le tout sur des rails et commandez aux hélices : machines en avant ! Pauvres gens : mais que voulez-vous qu'ils trouvent de mieux ? Du moins, de ce désir d'apprendre et d'avancer, on pourra tirer le bien, le vrai bien, en leur montrant la divine lumière : seulement il faudra attendre, car ils sont actuellement dans un état anormal, une vraie fièvre épidémique, qui fait des ravages incroyables et perd les âmes par millions, depuis la révolution de 1868.

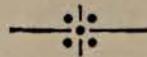
Une autre qualité, aussi réelle en 1900 qu'en 1500, c'est l'esprit chevaleresque dont est imbibée l'âme japonaise ; il est de bon ton, aujourd'hui, d'appeler cela *l'esprit de combativité*. Les petits soldats du *Dai-Nippon* en ont donné assez de preuves durant la guerre sino-japonaise, et plus récemment dans l'expédition des alliés contre Pékin. Ils joignent à ce courage traditionnel, une délicatesse jalouse pour le point d'honneur, et un mépris remarquable de la souffrance et de la mort. Vous avez lu sans doute des histoires de *hara-kiri*, ce privilège, accordé jadis aux classes nobles, de pouvoir se suicider, en s'ouvrant le ventre, pour éviter toute tache d'infamie. En 1870, dans une des plus grandes rues de Tokio, un samouraï, frappé d'un coup de cravache par un européen à cheval, s'élança pour le saisir, et le voyant hors d'atteinte s'ouvrit le ventre en public, pour se sauver du déshonneur de n'avoir pas pu se venger. — Cette année même, à Tokio, la veille de la fête de l'empereur, les sœurs de St-Paul de Chartres sorties en promenade avec leurs élèves, rentrèrent tout effarées ; elles avaient vu un groupe, entourant un malheureux qui râlait, et ne sachant ce que c'était, elles s'étaient avancées pour offrir leurs services : horreur, il gisait dans une mare de sang, le couteau encore près de sa main : il venait de pratiquer le *hara kiri*. Enfin voici encore une histoire de la dernière guerre. Un colonel voit tomber son gendre dans une charge, il reçoit son dernier soupir, puis il annonce à sa fille cette mort héroïque, et termine son récit par ces mots : « Ton mari est mort en brave, en faisant son devoir ; je n'ai pas besoin de te rappeler le tien. » A quelques jours de là, la jeune femme prenait ses plus beaux habits, la robe qu'elle avait portée le jour du mariage, puis simplement, tranquillement, exécutait avec un poignard de luxe, les moindres prescriptions du *hara kiri*. — Dans cet acte, barbare tant que vous voudrez, dans cet esprit chevaleresque traditionnel, il y a de quoi, la grâce aidant, remonter le courant des passions, et faire comme au temps jadis, des saints et des martyrs. Et de ces scènes sanglantes, l'esprit se porte aux histoires nobles, touchantes et héroïques de Nagasaki. Les chrétiens se hâtaient avec une ardeur incroyable de donner leurs noms pour le martyre, et ils étaient inconsolables quand un oubli, ou la pitié d'un administrateur plus

doux, les avait omis sur la liste d'honneur. Et puis, vous souvient-il de ces dames, taillant à l'avance des habits pour elles-mêmes et pour leurs petits enfants, afin de se présenter aux exécuteurs, en grande toilette, avec le soin et le respect que demandait un si grand honneur ? Et ces chers petits, s'exerçant à la maison, à étendre leurs bras, en forme de croix, à présenter leurs mains et leurs têtes, comme il faut, convenablement ? A Rome, le gladiateur devait tomber avec élégance : il fallait aussi savoir subir le martyre comme des gens d'honneur. — Ainsi ont fait des centaines et des milliers de Japonais : on aura bien de la peine à prouver que, malgré leurs défauts, ils ne puissent plus, aidés de la grâce, retrouver la foi, la ferveur, et les saints élans de leurs aïeux. Demandons cette faveur au Tout-Puissant, par l'intercession de saint François-Xavier, et par les flots de sang qui ont arrosé cette terre, aujourd'hui désolée.

Ces réflexions sont interrompues, en arrivant sur le quai, par la vue d'un navire qui a pris son mouillage en rade durant notre pèlerinage à Ourakami. Malgré l'ombre qui gagne, on ne peut s'y tromper : ces deux grosses cheminées, cette mâture élancée, ces formes fines ne peuvent appartenir qu'à un seul vaisseau : bien sûr c'est l'*Ernest-Simons* qui arrive de Chang-hai : nous allons avoir des nouvelles des nouveaux missionnaires venant de France. En quelques minutes une chaloupe à vapeur accoste l'échelle de tribord ; en haut le commandant Durrande, un ami véritable s'il en fût, fait de grands gestes d'étonnement : il nous croyait sur l'*Annam*, encore près de Yokohama. On s'explique, on cause, et vous savez par cœur tout ce qu'il peut dire du voyage. *Deo gratias !*

Il est peu probable que vous soyez curieux de lire une description de l'observatoire de Nagasaki, ou de faire connaissance avec son personnel : il n'y a donc plus qu'à confier cette lettre à la poste, et attendre en toute patience que l'*Annam* fasse route pour Chang-hai afin d'y réunir ses passagers à ceux de l'*Ernest-Simons*.

Louis FROC, S. J.



TCHE-LI SUD-EST.

Le siège de Fan-kia-kata.

Journal du Père Paul Wetterwald (mai-juillet 1900).

Fan-kia-kata, 23 oct. 1900.

MA BIEN CHÈRE MÈRE,

UNE colonne française de deux bataillons d'infanterie de marine et d'une section d'artillerie a passé ici ; elle a assuré la paix autour de nous. En ce moment elle est à Hien-hien.

Rassurez-vous sur le compte de mon frère et moi ; nous nous portons bien, et nos têtes tiennent encore bien à nos épaules.

Je vais essayer de coordonner nos souvenirs ; j'aurais dû le faire sur le moment même ; mais je ne pensais pas que j'aurais des aventures si extraordinaires, et bien qu'au fond du cœur j'aie toujours eu l'espoir et la quasi-certitude d'en échapper, je me conduisais comme si je devais mourir. Aussi bien, je n'avais guère le loisir ni le cœur à écrire un journal.

31 mai. Jeudi. — Wo-fou-tang. Nous donnons la retraite des maîtresses d'école de mon district ; j'ai invité pour cela le P. Bataille. La retraite durera trois jours et se terminera le vendredi avant la fête de la Pentecôte ; déjà les retraitantes se sont confessées. Nous apprenons tout à coup que les boxeurs ont attaqué Pafang, une chrétienté de mon voisin le P. Baudoux. C'est à 20 kilom. de Wo-fou-tang. Les chrétiens s'attendaient à l'attaque et se sont bien défendus. Les boxeurs ont mis le feu aux maisons de la partie païenne du village ; c'est leur tactique habituelle, rendre la position intenable en y mettant le feu. Malgré cela ils furent tenus en respect par les chrétiens. Après un jour et une nuit, les impériaux arrivèrent enfin ; mais n'attaquèrent pas les boxeurs, leurs amis. Les chrétiens alors abandonnèrent le village, emportant une quarantaine de blessés. Ce combat meurtrier mit la panique dans tout le pays. Le P. Baudoux nous écrit : Tout est perdu, pliez bagage. Le P. Becker lui écrivait à la même date : « Faites prévenir Wo-fou-tang et les 2 Pères qui y sont, du danger qu'ils courent. Que le P. Bataille retourne à Fan-kia-kata et le P. Wetterwald à Tchang-hing-t'ouen par exemple s'il y est plus en sûreté. Il peut se retirer à Ho-hien si le danger menace. *La mauvaise volonté* de ceux qui dirigent l'impératrice (c.-à-d. prince Toan), cause tout le mal. Si Mgr Favier n'obtient rien, nous n'obtiendrons pas plus. » Le P. Becker m'écrivait : « Les boxeurs de nos parages sont partis pour le Nord. Wo-fou-tang est menacé. Abrégez la retraite et cherchez un endroit plus sûr ; ne vous faites pas prendre vous et le P. Bataille à Wo-fou-tang. On ne cherche en haut lieu qu'à nous trouver en défaut nous et nos chrétiens. Entre Pooting-fou et Péking à Kao-kialow, 60 chrétiens tués, brûlés dans leur chapelle. »

Là dessus nous tenons vite conseil ; demain matin, les maîtresses d'école communieront et s'en iront chez elles ; le P. Bataille partira de grand matin, et moi je me dirigerai vers le sud et peut-être sur Fan-kia-kata.

1 juin. — Je licencie les maîtresses d'école et les orphelines ; quelques-unes iront au Kata ; le P. Bataille s'en va. Me voilà encore seul, au milieu de nos chrétiens affolés. Je fais mes bagages en vue d'un départ prochain. Tous mes objets sont enfouis au hasard dans mes malles. Dans la journée j'apprends que les boxeurs vont attaquer Wo-fou-tang demain ; j'ai peine à le croire. Mon départ est fixé à demain. Je laisse tout ici, je ne crois pas à un départ définitif. Les chrétiens tiennent encore à Liouts'-ounn et partout dans le nord. Je dors tout habillé et de grand matin je pars pour Tchang-hing-t'ounn ; je prépare les gens à la fête de la Pentecôte.

2 juin. — Ici quel contraste avec Wo-fou-tang ! Tout est calme. Nous sommes plus près de Ho-kiun. Les boxeurs n'osent s'établir dans ce pays. Malgré cela je partirai demain pour le Kata ; je m'y reposerai quelques jours et puis retournerai à Wo-fou-tang si le pays se calme. Ainsi ferai-je.

3 juin. — Pentecôte. Les gens veulent me retenir un jour de plus ; mais il fait mieux de chercher un peu plus tôt un endroit sûr, qu'un peu plus tard. Je ne suis pas amateur des aventures de brigands. A midi j'arrive au Kata ; le pays a l'air fort calme. On me regarde passer comme d'ordinaire ; rien d'hostile.

4 juin. — Je visite ce Kata où j'ai passé l'année 97-98. Toutes les maisons donnant sur l'intérieur ont été munies de créneaux en briques ou en pisé. — Le P. Bataille a cinq fusils à tabatière, d'un vieux modèle autrichien, avec plus de mille cartouches. Les gens du village se préparent à se battre, ils sont pauvres, ils ont cependant acheté quelques grands fusils de rempart, du soufre et du salpêtre pour faire de la poudre ; on parle d'acheter 4 canons. Cela va bien ; les boxeurs n'ont qu'à venir.

7 juin. — Nous apprenons la retraite magnifique sur T'ien-tsin de 30 Européens y compris femmes et enfants. Il ont sur la route tué une centaine de boxeurs en six rencontres. Ce sont des ingénieurs et employés de chemin de fer. Ils venaient de Paoting-fou à plus de 300 lis ouest de T'ien-tsin (200 kil.). Ils ont perdu en route 4 des leurs ; trente cosaques armés jusqu'aux dents sont allés à la recherche des 4 égarés. De fait le bruit s'est répandu que les Européens remontaient la rivière en « grand nombre ». Combien de fois jusqu'au 14 octobre, nous serons leurrés d'un vain espoir de secours ; nous aurons bien à souffrir avant de voir les couleurs françaises. A la résidence de Hien-hien ils ont au moins cent réguliers chinois pour les défendre ; à Ienn-kiou aussi on enverra des soldats, donc de ce côté-là un peu d'espoir. Les routes de T'ien-tsin sont très dangereuses, un Européen serait sûr d'être tué avant d'y arriver.

8 juin. — Le P. Siao est arrivé depuis deux ou trois jours au Kata ; son

district est envahi au nord par les boxeurs ; hier on a pillé deux chrétientés, une du Peit'ang et une des siennes. Les boxeurs étaient une centaine au plus ; mais les chrétiens trop timides ont fui sans la moindre résistance. Les grosses chrétientés sont menacées. Le P. Becker écrit à Fan-ta-jenn et lui demande de les secourir. Cet officier le voudrait, mais le lui permettra-t-on ? De plus en plus il paraît certain qu'à Péking on ne veut rien faire. Le consul n'obtient rien non plus à T'ien-tsin. Nous n'avons aucune issue pour nous échapper ; l'angoisse commence à nous prendre au cœur.

11 juin. — Ienn-kiou est perdu ; le P. Baudoux a fui escorté par les soldats de Fan-ta-jenn qui, lui aussi, a reculé devant les boxeurs. Il est navré de l'anarchie. Les chrétiens fuient de tous les côtés et cherchent un abri sûr ; ils vont les uns à Hien-hien, d'autres viennent ici ; les autres cherchent un refuge à Wo-fan-tang, Lien-ts'oun, etc. mes gros centres. Les chrétiens fuient sans rien emporter la plupart, les voilà dès à présent à notre charge.

Nous avons commencé un rempart en terre. Tout est tellement sec que la terre meuble s'entasse vite. On creuse un fossé, on rejette la terre à l'intérieur, on tasse un peu et voilà une ébauche de rempart ; quand le tracé sera ainsi fait on verra comment le rendre plus respectable.

Le préfet de Ho-kien a été condamné par le juge criminel de Poating-fou à payer une indemnité de 1000 ligatures (1500 fr.) aux boxeurs pour les avoir arrêtés et traités trop sévèrement. (Voilà la note gouvernementale.)

12 juin. — Il n'y a rien à attendre des hommes, au moins des Chinois. Le cercle se resserre autour de nous, et la Résidence ne peut rien pour nous ; c'est la réponse invariable. Comptons donc sur Dieu. La résidence de Ienn-k'iou a été pillée par les boxeurs et les soldats chinois.

Ts'ai-kien, la résidence du P. Siao, est fort menacée ; plusieurs de ses chrétientés sont déjà pillées, entre autres Mong-k'iao. On espère pouvoir défendre Ts'ai-kien.

13 juin. — Pas de secours à attendre pour Ts'ai-kien, sinon de Dieu et de nos fusils. Les chrétiens des environs sont hésitants ; iront-ils protéger Ts'ai-kien ? On dit la position excellente, un carré de bâtiments crénelés, au nord du village. Le P. Siao tient beaucoup à ce qu'on y aille. Enfin les hommes se décident. Nous les laissons libres, ayant pour principe de ne pas intervenir dans les opérations où leur vie est en jeu, pour échapper à toute responsabilité.

14 juin. — Ts'ai-kien est attaqué ; ils ont un bon fusil Gras et pas mal d'autres armes, beaucoup de chrétientés ont marché à leur secours. C'est la clef du nord ; cette porte ouverte, tout le Nord sera perdu. Nos cœurs battent ; tiendront-ils ?

On vient demander du secours pour ce pauvre Ts'ai-kien.

Une colonne se forme et tâche de se rencontrer avec une colonne que l'on dit partie de Wo-fou-t'ang dans le même but. Les boxeurs ont brûlé

tout le village de Ts'ai-kien et grâce à la fumée se sont approchés du pâtre de maisons défendues par les nôtres. On se bat à bout portant, d'un côté de la rue à l'autre.

15 juin. — La colonne est revenue sans rien faire. Ts'ai-kien est perdu.

Le manque d'eau les a découragés ; le soir, ils ont quitté la place, après avoir perdu 5 ou 6 hommes pendant le combat ; mais la retraite a coûté la vie à une vingtaine de femmes, d'enfants, d'infirmes ou vieillards incapables de suivre. Les femmes tuées d'une façon horrible.

Ce sont de vrais sauvages, des brutes que ces boxeurs.

Des blessés nous arrivent. Un pauvre sourd a fait toute la route de 12 à 15 kilomètres, sans se douter qu'une estafilade lui a coupé les muscles du dos ; il a quelques entailles dans la tête. Je m'improvise chef du service de la pharmacie ; le P. Bataille chirurgien en chef. Je fais de l'eau phéniquée, on en applique des compresses sur la blessure.

Un gamin a fait la même route à cheval avec une balle à travers la poitrine, on la voit très bien sous la peau du dos. Il a la fièvre. Les enfants ont été d'une audace incroyable dans ce siège de Ts'ai-kien.

Le P. Siao est désolé de ce désastre ; que de pertes ; les meilleurs jeunes gens tués, laissant leurs jeunes femmes veuves avec de petits enfants. C'est d'une tristesse, ce spectacle ! Les gens arrivent ici avec les habits qu'ils ont sur le corps et puis rien. Ils trouvent nos remparts bien insuffisants, tant l'audace des boxeurs les a impressionnés. On abandonne l'idée de se battre du haut des maisons et l'on travaille avec ardeur au rempart. Au-dessus du remblai on construit un mur en terre ; le tout sera enduit d'un torchis, terre et paille, et puis à la garde de Dieu. Il n'y a plus que deux entrées au village, une au Nord-Est et une au Sud-Ouest. Les deux entrées sont gardées et fermées le soir avec des troncs d'arbre.

Il faut se méfier des espions et des petits marchands ambulants. Ces derniers ne peuvent plus entrer au village.

Même les chrétiens sont soumis à un contrôle plus ou moins sévère ; on ne pénètre au Kata que sur la présentation d'un laisser-passer du commandant de place, le P. Bataille. La sortie est soumise à la même réglementation.

Les réfugiés arrivent par groupes nombreux ; la plupart n'ont rien. Un de mes villages arrive presque au grand complet ; ils ont du grain ; ceux-là sont les bienvenus. On reçoit bien les autres aussi, et sans le moindre reproche ; mais ils apportent toujours avec eux le spectre de la faim ; et ce spectre n'est pas agréable à rencontrer.

Où loger tout ce monde ? Un village de 350 âmes qui voit tout d'un coup tripler, quadrupler sa population. On loge où l'on peut. Les femmes sont encaquées dans les maisons, les hommes logent à l'enseigne de la pleine lune, tout autour du rempart. Chaque village forme une petite société à part, autant que possible, et loge sous une hutte en natte, ou dans un bastion. Il

Il y a plus de 20 huttes, distribuées autour de l'enceinte; à côté de la hutte on construit le fourneau. La hutte et la partie du rempart portent le nom du village qui l'occupe. Comme toujours, l'inégalité se produit immédiatement après le partage le plus égal et le plus équitable : inégalité produite par l'industrie. Les uns ont le talent d'arranger leur gourbi d'une façon plus confortable que les autres.

Chaque tente a une fiche en bois, qui porte inscrit le nombre de bouches à remplir; le chef de tente vient avec cette fiche toucher les grains au grenier du P. Bataille. De temps en temps on contrôle si le nombre n'est pas exagéré. Il y a des estomacs jamais rassasiés.

Nous avons écrit à la Résidence centrale pour demander du secours; on nous répond que loin de pouvoir nous secourir, ils sont eux-mêmes fort menacés; ils ont des soldats chinois pour les protéger.

16 juin. — Mes chrétientés sont attaquées et détruites. La perte de Ts'ai-kien a tout perdu; Lion-ts'ounn, qui est un centre de 250 chrétiens, a été brûlé, les chrétiens se sont sauvés à Toan-kia-ou; il y a eu au moins un martyr.

Les chrétiens de Siao-tien qui se sauvaient à la Résidence ont été attaqués en route, une dizaine ont été massacrés, les voitures pillées. Ceux de Wo-fou-t'ang ont été attaqués aussi; mais les boxeurs ont été tenus en respect par les deux chefs de famille qui conduisaient les voitures. L'un, Kou-tch'ounnp'eng avait une carabine Mauser à six coups et l'autre, Liou, un revolver. Grâce à ces armes, les boxeurs ont été tenus à distance.

Les *tch'angtze* de boxeurs se multiplient avec une rapidité effrayante; les routes deviennent presque impraticables. On nous écrit de la Résidence :

« Le colonel chinois demande de nouveaux soldats pour Hien-hien (la Résidence); j'ai écrit au conseil dans le même sens. Nous avons télégraphié tous deux par le Chan-tong; si le télégraphe n'est pas coupé, les dépêches sont à Tien-tsin et demain nous aurons la réponse. Je dirai un mot à Fanta-jenn (le colonel) de votre situation. Pourra-t-il et voudra-t-il vous envoyer du secours? Et ces soldats, en petit nombre, peut-on compter sur eux? Voudront-ils faire quelque chose, en face de l'hostilité marquée du gouvernement chinois contre les chrétiens? S'il y avait à fuir, le plus pratique serait de se sauver à cheval ou deux dans un seul char. Mais se sauver trop tôt perdrait les chrétiens. Lorsqu'ils seront perdus, que faire? »

Fuir; cela nous est impossible. Les routes sont peu sûres pour les Chinois, impraticables pour un Européen. Comment abandonner cette foule de femmes et d'enfants? Si nous partons, la désunion se mettra parmi les habitants et les réfugiés du Kata; ils ne tiendront pas contre les boxeurs.

17 juin. — Nous écrivons dans ce sens à la Résidence: « Impossible de fuir; donc envoyez à tout prix des soldats pour que nous ayons un noyau de résistance. Ou bien donnez-nous une escorte capable de conduire ces

centaines d'enfants et de femmes à Tien-tsin. Quant à nous sauver sans eux, c'est impossible. » On répond à notre lettre d'hier que le secours attendu est très incertain : « Quand la fuite de vos gens aura commencé et que vous
« pourrez vous échapper, venez ici. Mais votre sort d'aujourd'hui sera le
« nôtre demain. »

« L'impératrice exécute son plan d'extermination des Européens. Nous
« sommes encombrés de fuyards qui rendront notre défense difficile. »

Les réfugiés augmentent de jour en jour ici; il y en a de bien résolus à rester ici avec nous. D'autres sont hésitants. D'autres vont et viennent. La désunion se met dans certaines familles; des jeunes filles déterminées à ne pas apostasier résistent à toutes les sollicitations de leurs parents et refusent absolument de quitter le Kata. « Rester ici c'est se vouer à la mort. — Eh bien, je mourrai avec les Pères, martyr. » Des parents qui viennent chercher leurs enfants sont retenus par eux.

Les chrétientés de mon district sont toutes perdues, pillées, les chrétiens en fuite ou bien ils ont acheté à prix d'argent, et par une apostasie simulée le droit de vivre.

Nous avons environ 300 combattants, 50 à 60 pour chaque portion de rempart. La porte du N.-E. a été bouchée et l'on a mis une porte à deux battants à l'ouverture du S.-O. On la ferme chaque soir.

La Résidence paraît devoir être protégée sérieusement; les soldats sont augmentés et ils ont ordre de tirer sur les assaillants. Tout le reste est abandonné à son sort. Le Kata y compris. Le Fan-ta-jenn dit que nous pouvons tenir avec de la résolution, les boxeurs étant poltrons et maladroits. Cela lui est aisé à dire; nous le croyons. Mais nous avons affaire à des paysans qui n'ont jamais tenu un fusil; qui sont aussi poltrons que les boxeurs.

18 juin. — Les supérieurs nous pressent de prendre un parti : « Vous
« défendez-vous? Vos chrétiens tiendront-ils? Ils lâchent partout ailleurs.
« S'ils ne se défendent pas, partez et venez ici. Devez-vous rester tous les
« trois? Si vous venez, venez à cheval et avec revolver. Les boxeurs sont mal
« armés et si vous ne tombez pas dans un de leurs centres, il est facile de
« passer encore, je crois. Que les chrétiens se dispersent, s'ils ne veulent pas
« se battre à outrance. Que le Saint-Esprit vous inspire! l'autorité n'a pas
« d'ordre à donner, à cause de l'incertitude du secours. — Est-ce au revoir,
« est-ce adieu? Le S.-Cœur me fait espérer que c'est au revoir sur cette terre.
« Si vous venez, il faudra se déguiser en coupant les barbes, pour moins
« attirer l'attention. Nous sommes en pleine persécution. Sauvez le
« P. Paul. »

Je suis très touché de cette sollicitude à mon égard; mais nous sommes décidés à ne pas nous séparer tous les trois. Je réponds : « Nous sommes perdus, humainement parlant. Le départ est impossible. D'autre part nous ne

pouvons pas tenir longtemps ici. Nous sommes trop peu. Nous avons donc fait le sacrifice de notre vie. A moins que le bon Dieu ne nous sauve par l'intercession de S. Joseph, en qui nous avons mis notre espoir. » Nous faisons nos adieux à nos Supérieurs et aux Pères, incertains que nous sommes de pouvoir leur écrire encore.

Le P. Bataille écrit dans le même sens : « Le départ offre une chance de succès trop aléatoire ; partout on traque les chrétiens comme des bêtes, la nuit comme le jour. Mieux vaut, à notre avis, gagner du temps en résistant. Si l'on veut nous sauver, qu'on vienne nous chercher, nous ne pouvons pas partir sans escorte.

Nous avons appris que les boxeurs gardent leur village et la campagne nuit et jour ; on a fait croire aux gens naïfs que les chrétiens empoisonnent les puits. De pauvres fugitifs venant de Ienn-k'iou ont été arrêtés, la nuit, au nord de Ho-kien ; toute la campagne était sillonnée de gens portant des lanternes et des sabres. Les chrétiens n'ont eu d'autre ressource que de se réfugier sur les thuyas d'un cimetière voisin, où ils ont attendu que les boxeurs fussent rentrés chez eux.

19 juin. — Le secours demandé ne vient pas, et ne viendra probablement pas. Nous n'en disons rien aux chrétiens pour ne pas les décourager. Nous allons être assignés dans peu de jours. On voit flotter les bannières des boxeurs dans les villages voisins.

Le P. Becker nous dit : « Quand le siège commencera, tâchez d'envoyer un courrier à cheval, cela décidera peut-être Fan-ta-jenn à tenter quelque chose. La maison de Ho-kien va être pillée ; les 2 gardiens ont dû fuir, les mandarins n'ont plus d'autorité. »

L'investissement commence au Nord-Est et au Sud-Ouest ; les boxeurs se rassemblent dans les villages à 4 ou 5 kilomètres d'ici. Nous ne pouvons plus aller au marché ; les dernières fois qu'on y est allé, il a fallu emporter des fusils. Nos jeunes gens, baïonnette au canon et la capsule à la bouche, se tenaient aux côtés de la voiture, ne laissant approcher personne.

A tout hasard nous envoyons encore un courrier ; passera-t-il ? « Le cœur ne bat pas plus vite qu'à l'ordinaire, écrivons-nous, nous sommes prêts à mourir ou à être sauvés, comme il plaira au Maître. »

Wou-fou-t'ang, ma chrétienté centrale, a été détruite aujourd'hui. Toankia-ou, où sont réfugiés des chrétiens du Jenn-kiou et du Ho-kien-hien, est investi. Autour de nous nous voyons des flammes qui dévorent les chapelles et les maisons des chrétientés voisines, à 10 ou 15 kilomètres.

20 juin. — Le P. Sénéchal répond à nos adieux et nous fait les siens, au nom de la Compagnie. Le R. P. Maquet est en route pour revenir à la Résidence. Liou-sinn, patrie du P. Siao, a été attaqué et brûlé ; deux morts et sept blessés. On ne parle pas de la mère du P. Siao. Donc elle est sauvée.

Deo gratias.

21 juin. — Le rempart se perfectionne et s'achève. Vu du dehors cela ne paraît rien ; mais de l'intérieur, cela paraît encore assez difficile à escalader. Sans doute des soldats déterminés auront vite fait de pratiquer une brèche et de forcer l'entrée ; mais nous espérons n'avoir affaire qu'à des paysans fanatisés.

22 juin. — Au Nord-Ouest, à 100 mètres du bastion, il y a un enclos de vignes et un four à briques ; il faut absolument démolir les murs de l'enclos et niveler le four. Ce serait un trop bel abri contre nos balles ; du haut du four, les boxeurs plongeraient dans le village ; il n'y aurait plus moyen de circuler. On se met au travail, avec peu d'ardeur. Ces gens-là sont inconcevables ; ils attendent d'avoir le couteau sur la gorge, pour songer à se défendre. Liou-lieu-tchoung, notre chef maçon de Tien-tsin, les surveille et promène son fusil Gras baïonnette au canon. Il les rassure ainsi contre une attaque des boxeurs.

23-24-25 juin. — Nous n'avons plus de relations avec la Résidence ; nos gens n'espèrent plus rien de ce côté. Ils ont pensé à chercher du secours ailleurs. Le fils d'un colonel chinois, tué au printemps par les boxeurs, est sorti de Tien-tsin à la tête d'une troupe de soldats et cherche à venger son père. Déjà il aurait exterminé des centaines de boxeurs. Nos gens veulent lui écrire une lettre pour le prier de venir à notre secours. Nous croyons que c'est de l'encre répandue en pure perte ; mais nous laissons faire. A quoi bon leur ôter leurs illusions ?

La question des vivres nous inquiète au moins autant que les boxeurs. Comment nourrir tous ces réfugiés ? Plus moyen d'acheter quoi que ce soit. Les achats conclus auparavant sont tous rompus ; nos chèques sur Tien-tsin sont refusés ; nous avons à peine 200 à 300 taëls en argent. Il n'y a pas d'issue à notre situation.

26-27 juin. — Toan-kia-ou tient bon ; ils ont fait une sortie et ont pris un canon aux boxeurs. On dit que Takou est pris par les troupes européennes. Bonne nouvelle, si elle est vraie. Nous envoyons encore un courrier, ou plutôt trois courriers à cheval ; ce sont trois anciens soldats ; ils sont armés et passeront sûrement. Ces gens-là manient bien leurs chevaux et les lancent très bien. Tous les jours ils sortent dans les environs et vont aux nouvelles dans les villages où ne flottent pas les bannières des boxeurs.

28 juin. — J'apprends tous les jours de tristes nouvelles sur les chrétiens de mon district ; plusieurs catéchistes que l'on croyait solides ont faibli. Ils ont attendu au dernier moment pour fuir ; alors la fuite est devenue impossible et ils ont eu à choisir entre la mort et l'apostasie. Ils ne sont pas morts. Je comprends leur faiblesse ; mais je comprends moins l'orgueil de ceux qui se croyaient meilleurs que d'autres et méprisaient les nouveaux chrétiens... tandis qu'eux, anciens chrétiens !...

Cependant que mon front au Caucase pareil,...

Puisse la leçon leur servir ! ils parleront un peu moins à l'avenir de l'ancienneté de leur christianisme. Il est mort leur christianisme, et s'il ressuscite, c'en sera un nouveau, meilleur que l'ancien, je l'espère.

29 juin. — Ma fête ! Mes compagnons me la souhaitent avec un sourire mélancolique ; nous avons bien d'autres soucis que de nous fêter.

Monseigneur Bulté nous écrit une bonne lettre d'encouragement ; Sa Grandeur offre sa vie pour le salut du Vicariat. Ces quelques lignes empreintes de l'humilité ordinaire du vénéré évêque nous touchent, et nous nous sentons fortifiés pour la lutte par la bénédiction qu'il nous donne au nom de N.-S.

Le P. Becker nous écrit longuement ; il nous envoie un peu d'argent ; aussi dénué que nous, il partage le peu qui lui reste. Là bas ils sont envahis par les réfugiés plus encore que nous. Ils nourrissaient déjà 800 personnes, et seront réduits sinon par la force, certainement par la famine. D'ailleurs la Résidence n'est pas mieux armée que nous. Ils ont 5 ou 6 fusils rapides, le reste est un stock de vieux fusils à capsule. Et puis sont-ils aussi unis que nous ? C'est peu probable. Il y a des nouvelles de Tien-tsin. Takou et la route de Tien-tsin sont occupés. On a rasé les maisons chinoises qui avoisinent les concessions, afin de dégager la position. Une colonne partie du côté de Péking a été repoussée. C'est donc la guerre. A Péking tout est ruiné probablement par les bandits de Tong-fou-siang. Nous n'avons pas de secours à attendre, avant la prise de Tien-tsin et de Péking.

Les soldats chinois ont quitté la Résidence le jour du Sacré-Cœur ; c'est donc lui qui veut être le Sauveur. Le P. Becker ajoute : « Si on en réchappe, on aura de quoi s'en raconter longtemps. » Je le crois, mais je me passerais volontiers de tant de copie pour Chine et Ceylan !

30 juin. — Deux de mes catéchistes ont quitté le Kata pour aller sauver leurs familles et soigner leurs malades. Plusieurs autres lettrés sont partis aussi ; surtout les plus intelligents, les plus habiles et... les plus lâches. Car la lâcheté va proportionnellement avec la dose de littérature. Les plus beaux hâbleurs, les plus orgueilleux se sauvent quand il y a péril. « Allez, mes amis, et bon succès au milieu des boxeurs ; vous étiez de trop ici. »

Comme j'admire à côté de ces pleutres, le courage simple de ces paysans illettrés, de ces jeunes filles qui restent ici plutôt que de trahir leur foi.

Il nous arrive encore des réfugiés ; des échappés de la mort ; ils nous annoncent le siège pour ces jours-ci. Qu'il vienne enfin, ce sera mieux que de vivre toujours dans cette cruelle incertitude.

1 juillet. — C'est l'agonie du Kata que nous vivons. Le ciel toujours d'airain, pas une goutte de pluie ; d'ailleurs impossible de sortir pour travailler aux champs. Les villages voisins ne travaillent pas non plus. A peine quelques rares gamins cherchent dans les champs brûlés les herbes qui ont bien voulu résister à la sécheresse. Ils ne s'approchent pas du

Kata ; c'est comme un endroit maudit. Nous aimons autant qu'ils ne viennent pas nous espionner. On a fait de petits tas de terre par ci par là dans les champs, pour faire croire aux naïfs qu'on y a mis des fougasses. Les bruits les plus invraisemblables circulent sur le Kata ; on nous croit armés de ce qu'il y a de plus perfectionné. Nous avons des fusils à ne savoir qu'en faire, etc. Tant mieux ; si cela pouvait empêcher les boxeurs de venir.

Tous les jours, matin et soir, j'assiste à un spectacle édifiant. Quelques vieux catéchistes et administrateurs font régulièrement le tour des remparts en récitant le rosaire. Le plus vénérable, Ki-yuen-loung (dragon des nuages) porte un bénitier et avec des poses apocalyptiques asperge d'eau bénite le rempart, le fossé et les diables invisibles qui sont censés assiéger déjà le Kata. Grand, maigre et osseux, droit comme un i, en qualité d'ancien maître d'escrime, il s'avance gravement en récitant ses prières. Je vous assure que personne n'a envie de rire. Quelques jours après son arrivée au Kata, où il est réfugié avec toute sa famille très pieuse comme lui, le vieux dragon des nuages s'est présenté à nous pendant le dîner ; debout à côté de la porte, il se tenait comme un grenadier de la garde ; à la ceinture un vieux pistolet d'arçon, à la main un bâton armé d'un long couteau bien effilé : « C'est moi qui protégerai les Pères. » Nous le remercions de son dévouement.

2 juillet. — L'isolement est de plus en plus grand ; un malaise général règne, comme le précurseur d'un orage. Nous examinons bien tous les accidents de la plaine afin d'habituer l'œil à distinguer un homme d'une touffe d'acier. Une bonne jumelle nous rendrait les plus grands services. Mais il faut s'en passer. Les Chinois ont de bons yeux, et le P. Bataille ne leur est pas inférieur en ce point.

3 Juillet. — Nous voyons l'ennemi pour la première fois aujourd'hui. Une dizaine de boxeurs paraissent sur la digue au Sud-Ouest, à 800 mètres du village. Le P. Bataille ne veut pas qu'on les laisse ainsi nous narguer et court à la digue. Arrivé là, je suis témoin de la manière dont se produisent les paniques. Un ou deux gamins crient à tue-tête : « Les boxeurs nous tournent par l'est, ils arrivent ; sauve qui peut. Je demande au gamin : « Où sont-ils les boxeurs ? — Là ! — Je ne vois rien ; aie soin de te taire, et si tu ouvres encore la bouche, je te la fermerai vigoureusement ; compris ?... » Il ne se le fit pas dire deux fois. Nous restons sur la digue à faire le pied de grue ; les boxeurs ont filé depuis longtemps. Lentement nous longeons la digue et disons un mot à tous nos hommes pour les encourager. Arrivés au tournant S.-O. où l'ennemi était apparu, nous trouvons les plus hardis de nos hommes tranquillement assis. Nous voyons des cavaliers passer d'un village à l'autre, de Sinn-tchoang à Tchang-ko ; ils portent des ordres sans doute. Un groupe de boxeurs apparaît sur la nouvelle digue à l'ouest ; nos gens au nombre d'une dizaine se faufilent derrière la vieille digue et enga-

gent une fusillade sans grand résultat, les boxeurs se tenant respectueusement hors de portée. Le P. Bataille a vu que deux ou trois boxeurs ont été touchés. Nous recommandons aux gens de ne pas s'aventurer à fond, et revenons lentement au village. Nos soldats reviennent le soir, tout fiers d'avoir vu fuir l'ennemi ; ils ont passé à la ferme qui est à 1400 mètres, sur le bord de la rivière, et ont acheté de force quelques sacs de blé. La guerre est déclarée, il faut bien vivre ici, puisqu'on nous empêche de vivre tranquillement chez nous.

4 juillet. — Nous faisons garder la digue pour que l'ennemi ne puisse pas s'y établir. Cette digue est à la distance de 400 à 500 mètres du Kata ; elle court du S.-O au N.-O. A 600 mètres de celle-ci, il y en a une autre, à l'Ouest aussi, qui suit la même direction. A 400 mètres de cette dernière digue, se trouve la rivière.

Un des gardiens de la digue est de Tchang-ko, village à l'ouest de la rivière ; on lui a tué toute sa famille, à deux ou trois personnes près ; il a failli y passer aussi et a réussi à grand'peine à se sauver, en traversant la rivière. Pendant qu'il est de garde, il voit arriver un cultivateur de Tchang-ko qui vient ensemer les terres qu'il a de ce côté-ci de la rivière. En regardant bien, il reconnaît en lui un des meurtriers de sa famille et lui envoie un coup de fusil. L'homme détale promptement, en laissant là sa charrue, son âne et son bœuf, ainsi qu'un demi sac de grain. Autant de gagné sur l'ennemi.

Les gros bonnets décident de planter un drapeau sur la digue, pour indiquer notre intention de la défendre. C'est puéril, mais chinois. J'ai beau leur dire qu'ils devront laisser jour et nuit des hommes pour garder leur drapeau, s'ils ne veulent pas perdre la face. On peut garder la digue, sans y planter une énorme perche, qu'on risque de laisser entre les mains de l'ennemi. Rien n'y fait ; les gros bonnets font traîner leur perche à la digue. Il est vrai qu'ils la rentrent la nuit et que le lendemain personne ne la montera plus sur la digue.

5 juillet. — Nos gens remarquent des mouvements de bannières à Sinn-tchoang et à Tchang-ko. Une vingtaine d'entre eux se porte sur la digue et dans un cimetière, à l'ombre des arbres, en attendant les événements. Je vais à la digue aussi et ne remarque rien d'inusité ; sinon que le drapeau de Tchang-ko se promène un peu dans tous les sens par le village.

Je reviens à la maison ; il fait horriblement chaud ; mais pas lourd ; c'est toujours la chaleur sèche d'avant la saison des pluies.

Vers dix heures du matin, nous voyons des bannières sortir de Sinn-tchoang et se diriger vers l'Est, passer derrière Mausou-t'eou, traverser Lioueull-tchoang, Wenneull-tchoang ; ces bannières égrènent des hommes sur leur passage, comme petit Poucet égrenait des cailloux blancs ; à la distance de deux ou trois kilomètres, il est difficile de voir comment se

fait ce déploiement. De fait, vers onze heures, nous étions environnés à la distance de deux kilomètres par une ligne ininterrompue d'hommes à turban rouge. C'est donc pour aujourd'hui l'attaque. Nos gens de la digue ont ouvert le feu sur les boxeurs qui, venant de Tchang-ko, voulaient nous entourer à l'Ouest.

De ce fait, l'ennemi fut obligé de faire un grand détour vers le Nord, monter sur la digue et de là engager le combat avec notre petite troupe, en redescendant vers le Kata. Pourquoi ne pas sortir en masse pour livrer bataille ? Nous étions entourés de trois côtés, à une trop grande distance du village ; si un groupe avait pris peur, les autres auraient pu être coupés du rempart et tout aurait été perdu en une affaire. Nos combattants improvisés ne sont pas susceptibles d'être menés comme des soldats exercés. Bref, notre petite troupe, dont le moyen de résistance était de 4 fusils rapides, se comporta bien. Enfin vers midi ils se replièrent ; ils n'avaient plus de munitions. La petite digue était rompue, le torrent de bonnets rouges inonda la plaine. Aucun de nos hommes ne fut blessé ; les fusils des boxeurs devenaient inutiles ; la masse n'est armée que de sabres et de lances et elle se trouvait entre nos gens et les boxeurs armés de fusils. De peur de blesser leurs gens, ils cessèrent le feu. Tous nos hommes rentrèrent, soit par la porte, soit en escaladant le rempart.

Quelques enfants arrivés à 100 mètres du rempart s'arrêtaient comme étourdis par la fusillade et le sifflement des balles ; ils faisaient sans cesse des prostrations vers le Sud-Est ; peu à peu s'appuyant sur leurs sabres de fer ils s'en allèrent.

J'appris alors que l'assaut avait été donné aussi au Sud-Est ; le P. Bataille en venait ; il me raconta que la masse étant arrivée à une cinquantaine de mètres du bastion, un coup de canon chargé à mitraille les arrêta net ; le chef resta sur le carreau, personne n'osa l'emporter ; d'autres tourbillonnèrent comme ivres, puis tombèrent et on les emporta. L'assaut était repoussé partout, mais l'ennemi n'était pas en fuite.

L'après-midi, les bonnets rouges firent d'abord la sieste, et se bornèrent à laisser quelques tirailleurs pour nous tenir en haleine. On voyait déjà quelle serait leur tactique : creuser des tranchées, s'abriter derrière des levées en terre, derrière des portes et s'approcher peu à peu. La nôtre consista à leur tuer le plus de monde possible et à les tenir à distance. Le premier jour, l'un d'eux se tint toute l'après-midi derrière un arbre, au sud, à deux mètres ; il avait mis une porte derrière son arbre et de là tirait son coup de fusil à capsule. On le voyait charger son fusil, tasser la charge ; mais il ne fit que quelques trous dans le rempart.

Les tranchées se commençaient sur tous les points, à l'Est et au Sud et sur la digue à l'Ouest, à 500 mètres ; les plus rapprochées à 230 et 300 mètres.

Là-dessus la nuit arriva. Le P. Bataille se coucha tranquillement sur son lit. J'en fis autant, mais je n'étais pas tranquille.

6 juillet. — Le jour arrivé, nous pûmes constater que les boxeurs n'avaient pas perdu leur temps. Comme des diables, ils avaient travaillé la nuit ; les levées de terre couvraient la plaine ; toutes étaient hérissées de portes enfoncées dans l'épaule de la tranchée. Il est bon de rappeler que les portes chinoises sont à deux battants ; chaque battant a la largeur d'un homme, la hauteur ne dépasse guère non plus la hauteur d'un homme, 1^m 80 au plus. Les bannières flottaient au-dessus des tranchées.

La sainte Messe dite, on déjeuna ; puis au rempart. Les travaux continuaient avec ardeur. Nos gens ne restaient pas oisifs. Chacun avait son poste et s'arrangeait son petit coin. On creusa des puits d'eau douce. Douce ! l'eau n'était pas toujours limpide, mais quand on a soif on se contente de ce qu'on a.

Les boxeurs continuent à tirer leurs quelques fusils ; les fusils de remparts se font entendre aussi. Ils doivent en avoir un de belle taille, car il nous lance des morceaux de fer de cinq centimètres de long sur trois d'épaisseur ; cela arrive avec un ronflement sinistre comme d'une toupie monstre. Au sud-est, ils sont en train de déménager les portes d'une tranchée trop éloignée, pour les apporter plus près. Un boxeur empoigne la porte et, s'en servant comme d'un bouclier, l'apporte en courant à la tranchée plus rapprochée. Cela agace nos gens ; avec leurs fusils à capsule, ils ne peuvent les en empêcher.

Mais les boxeurs construisent une grande barricade de planches à 100 m du bastion sud-est ; il y a toujours là des tireurs qui guettent le moment d'envoyer un coup de fusil. Ils y établissent un petit canon dont le boulet arrive au bastion, sans faire de mal ; nous l'entendons rouler sur la natte qui nous garantit du soleil.

En somme une journée de travail de taupes.

7 juillet. — Les coquins ont une douzaine de canons et ils les établissent un peu partout ; le calibre en est petit, et le tir inoffensif. Au midi aussi ils ont creusé une grande tranchée.

Les villages voisins sont réquisitionnés ; ils doivent fournir les portes ; et apporter à manger et à boire à ces Messieurs. Nos gens tirent indistinctement sur tout. Comment distinguer les boxeurs de ceux qui ne le sont pas ? Il paraît que nous avons tué un homme d'un village voisin qui portait de l'eau aux tranchées. Sa mère maudit les boxeurs, nous l'entendons du rempart.

Au nord-ouest, ils ont creusé une grande tranchée allant de la digue au four. Leurs efforts ont l'air de se porter par là. Le four est à cent mètres du bastion nord-ouest et, bien que nivelé, il offre encore, par sa masse de terre, un abri facile à arranger. Les gueux en profitent.

8 juillet, dimanche. — Il n'y a pas salut du St-Sacrement aujourd'hui. Nous ne gardons pas le St-Sacrement pour laisser aux femmes un endroit où elles puissent se reposer pendant la nuit.

Les femmes montrent beaucoup d'ardeur ; elles sont sur le rempart une grande partie de la journée, pour permettre aux hommes de dormir. Quand elles montent la garde, elles prennent un costume tant soit peu masculin. La transformation est facile. Elles se tressent les cheveux en natte comme les hommes et roulent la natte autour de la toile blanche qui est notre coiffure de combat ; une ceinture serre la veste au lieu de la laisser flottante. La transformation est faite. Les pieds malheureusement les trahissent. Elles vont au rempart en troupe, jamais une femme n'y va seule ; à la main elles ont un bâton, quelques-unes même portent un fusil.

Notre costume au P. Bataille et à moi n'est pas moins curieux. Nous avons la tête enveloppée d'un mouchoir et d'un essuie-main, que le P. Bataille décore du nom de casque des colonies. Avec cette lingerie, nous bravons le soleil. Vers midi, une alerte au nord-ouest ; de la tranchée qui va au four, débouchent tout à coup des boxeurs ; ils se dirigent en courant derrière le four. Nous ouvrons le feu ; il en passa au moins deux cents ; une fois arrivés à leur gîte, ils restèrent bien tranquilles, se contentant de nous tirer des coups de fusils, qui ne nous firent aucun mal. Les nôtres ne sont pas si inoffensifs ; car nous les voyons emporter plusieurs blessés ou morts.

Le soir ils font, comme les jours précédents, une grande procession. Ils partent du nord-ouest et passant par le nord et l'est ils se rendent au sud-est, à Sinn-tchoang, leur repaire. Ils vont sans doute fêter de nouveaux arrivés. A leur tête marche un cavalier.

Lien-tchoung, dont le fusil peut seul les atteindre, trouble un peu la sérénité de leur marche ; il affirme en avoir tué un.

Le bilan de chaque jour du siège est d'au moins dix hommes tués ou blessés. Chez nous pas une égratignure.

9 juillet. — Il arrive toujours de nouveaux drapeaux ; ils sont bien une centaine ; si l'on met au moins 20 hommes par drapeau, ce qui est certainement un minimum, cela ferait 2,000 assiégeants. Ils sont plus que cela ; mais la majorité se tient dans les villages voisins. Sans quoi on ne comprendrait pas leur activité ininterrompue. Ils travaillent par escouades qui se succèdent sans cesse. En comptant tous ceux qui travaillent dans les villages voisins, ils doivent être 7,000 à 8,000.

Lien-tchoung a fait un beau coup ; avec un fusil à capsule dans lequel il a glissé 2 balles, il a abattu le porteur du dîner de la tranchée sud. Il arrivait avec ses paniers et son seau pendus aux deux bouts de sa barre, et allait descendre dans la tranchée, quand Lien-tchoung l'a étendu raide. Les boxeurs ont voulu sauver leur dîner ; mais on a fait siffler à leurs oreilles une musique dont ils se sont contentés.

A ce même endroit, un porteur d'eau a une aventure moins tragique ; il apportait ses deux seaux d'eau au bout de sa barre, quand une balle siffle à son oreille : par un mouvement instinctif quand on entend siffler une balle, il se baisse vivement, et ses deux seaux heurtant violemment le sol, la moitié du précieux liquide se répand ; une seconde balle lui fait faire le même mouvement ; une troisième idem, si bien que lorsqu'il arrive enfin en courant à la tranchée, il ne restait presque plus d'eau dans ses seaux vides. Ce qu'il dut entendre de malédictions et d'injures, l'écho nous en arriva un peu. Il fait terriblement chaud, et si nous buvons à notre soif, les boxeurs grillés en plein soleil ne peuvent en faire autant. C'est une consolation pour nous de savoir que nos ennemis ont plus chaud et plus soif que nous ! S'ils pouvaient se décider à s'en aller. Mais non, encore deux drapeaux qui arrivent, deux beaux drapeaux, carrés ceux-là et non triangulaires à la façon chinoise. Ils s'installent crânement au nord-est en face du bastion et montrent une activité extraordinaire. L'endroit est favorable ; c'est le cimetière commun ; ils ont creusé des tranchées derrière les tombes, et s'aidant des arbres non coupés et de portes, ils ont là un abri sûr contre nos balles. A la tête d'une de leurs tranchées, ils ont placé un petit canon, qui lance régulièrement son biscaïen gros comme un œuf de poule. Ils ont aussi des fusils rapides. On voit leurs bonnets rouges s'étaler symétriquement sur les tranchées ; il y a de fortes têtes parmi eux ; ces gaillards portent des chapeaux de paille fine. Peut-être sont-ce d'anciens soldats.

Nos munitions s'épuisent ; nous ne tirons guère sur les individus isolés, à moins de motif sérieux.

10 juillet. — Le siège commence à nous paraître long. Les travaux de l'ennemi avancent tous les jours, et nous n'avons aucun moyen de les arrêter avec nos faibles ressources. J'ai saisi hier quelques signes de défection et de découragement. Nous avons fait creuser sous le rempart trois ouvertures par où l'on put sortir sans être vu de l'ennemi, en défendant de percer de part en part, afin que personne ne pût s'échapper à l'insu des chefs. On devait laisser un pied de terre. Or à la poterne creusée au midi, un homme d'une tente de l'ouest était venu percer la poterne ; on vient m'annoncer que l'ouverture était praticable ; j'y vais et interpelle l'homme qui a fait l'ouvrage, et lui demande qui lui en a donné l'ordre. « Personne, » répond-il ! Je le réprimande fortement et séance tenante lui fais reboucher l'ouverture. On recommande aux sentinelles d'ouvrir l'œil et de tirer sur quiconque sortirait sans ordre.

Ce petit coup d'autorité calma les nerfs de ceux qui auraient eu envie de prendre la clef des champs. Ils étaient peu nombreux d'ailleurs, nouveaux chrétiens, à foi faible.

Il y a un grand drapeau jaune sur la digue ; je ne l'avais pas encore remarqué. Le jaune est la couleur impériale. Ces gens-là agissent par ordre

supérieur. On voit au loin de nombreuses voitures, qui s'acheminent lentement vers les ouvrages des boxeurs ; elles ont sur le derrière un amoncellement de fagots de tiges de sorgho. Est-ce pour mettre le feu ? Est-ce pour se garantir des coups de fusil ? Mystère. Cela ne nous présage rien de bon. Ils ont grande envie de mettre le feu au village ; mais ce n'est pas facile. Tout ce qui est paille, tige de sorgho a été mis à couvert. Ils nous lancent des espèces de pétards invisibles qui éclatent en l'air sans laisser de trous, nous ne faisons qu'en rire.

Quelques-unes de ces voitures s'approchent assez près des tranchées de l'ennemi pour mériter un coup de fusil. Elles sont poussées par des hommes placés dessous et entre les brancards. Nos balles arrêtent leur marche. Ils remettent la partie à la nuit sans doute.

Vers dix heures le tambour bat. Ils ne se privent de rien ; ils ont même apporté de gros tambours. Ils ont envie d'attaquer. Tant mieux. Le drapeau jaune descend de la digue et vient se placer à la tête de la tranchée qui va au four. Il y a là un assez gros canon qui nous lance ses boulets ; mais un coup de canon parti du bastion ouest lui ferme la bouche et on ne l'entend plus parler.

Ils ont établi là une machine en madriers. Cela ressemble à une boîte à trois côtés sans fond ni couvercle. Le côté qui nous regarde porte trois meurtrières par où passent les canons d'autant de fusils. C'est un abri portatif pour s'avancer contre nous.

Le tambour résonne avec furie, les drapeaux s'agitent. Ils vont donner un assaut ; qu'attendent-ils donc ? Nous sommes là, le doigt sur la détente du fusil.

Voilà la boîte-abri qui s'avance, il y a plusieurs hommes derrière ; on en voit un dont les habits dépassent à droite vers le nord. Un coup de fusil. La boîte s'arrête, et l'on voit les hommes se glisser dans la tranchée. Il y en a un qu'on tire par les jambes. C'est qu'il ne peut pas y aller seul. Et le tambour bat toujours.

Lassés d'attendre, nous allons dîner. La conversation roule évidemment sur les voitures. Que veulent-ils en faire ? Mettre le feu à la paille et grâce à l'incendie monter sur le rempart d'où la fumée aurait chassé les défenseurs ? La fumée les gênerait autant que nous. Pousser les chariots dans le fossé, en appuyant les brancards contre le remblai, et s'en servir comme d'échelles ? Cette hypothèse paraît la plus probable. Pourvu que nos gens ne prennent pas peur ; si une panique venait à se produire, on pourrait s'attendre à tout. En tout cas, nous sommes prêts à nous défendre jusqu'au bout et à aider ainsi nos chrétiens à sauver leur foi et leur vie. Si les boxeurs pénètrent au Kata, il y aura une lutte suprême, qui coûtera la vie à beaucoup d'entre eux. Et il n'est pas sûr qu'ils pourront se maintenir dans le village. Nous ferons comme nos frères de Tsou-kiaou, à coups de baïonnette, de sabres, de lances nous les rejeterons dans le fossé.

Les assaillants ont renoncé à l'assaut ; l'après-midi est calme, à part les coups de fusils et de canons, comme à l'ordinaire. Nous sommes entourés de tous côtés par des tranchées, qui s'étagent dans la plaine, jusqu'à une distance de 400 et 500 mètres. A peine y a-t-il un espace de 50 à 100 mètres entre les extrémités des tronçons de ces cercles. Impossible de songer à s'échapper. Et le cercle va en se rétrécissant chaque jour.

Il semble y avoir peu d'unité chez nos ennemis. Il n'y a pas d'idée d'ensemble. Chaque groupe s'établit où il lui plaît, et creuse son fossé comme bon lui semble. Les travaux sont faits au hasard ; il n'y a pas de plan bien arrêté. On tâtonne, on essaie d'un côté, puis d'un autre. Les travaux d'approche ne ressemblent pas à des travaux de siège. Ce sont plutôt des abris pour se garantir du feu des assiégés.

Il nous semble que l'ennemi ne va pas se contenter de ces assauts avortés ; tous nous nous attendons tôt ou tard à un effort sérieux pour forcer l'entrée du Kata.

Quand aura lieu ce combat, nous n'en savons rien. Lien-tchoung croit que ce sera pour aujourd'hui, ou pour cette nuit. De fait tous ces chariots préparés montrent la résolution de frapper un coup décisif. Aussi je veille toute la nuit sur le rempart. C'est demain le 15 de la lune, un jour fauste pour les païens. Les multiples de 3 sont des jours heureux 3. 6. 9. 15. Toute la nuit nous entendons aboyer les chiens dans les villages voisins ; nous écoutons les cris des boxeurs, ils amènent leurs voitures, surtout vers le bastion nord-est. Par moment la trompe et la conque résonnent en appels lugubres. Quelquefois aussi les cris : « A l'assaut ! à l'assaut ! Chang-chang-oh : montons, montons ! »

Mais rien ; décidément ce ne sera pas pour aujourd'hui.

11 juillet. — Il est une heure du matin, je vais me jeter sur mon lit, fenêtre et porte ouvertes.

Vers 3 h. et demie, je suis réveillé en sursaut par une clameur formidable. En quelques secondes, par la brèche pratiquée dans le mur du jardinet, je suis sur le rempart. Je croyais l'ennemi à la porte, il n'en est rien. Ce sont des cris lointains, mais puissants comme un ouragan. La lune est couchée, il fait noir encore ; l'ennemi est à 800 mètres au moins ; nous avons le temps de prendre nos dispositions. Tout le monde est sur le rempart. Hommes, femmes, enfants, serrés les uns contre les autres.

Au sud-ouest on voit dans l'air une lumière, comme celle d'une lanterne portée par un ballon en papier.

Elle marche vers le nord, en suivant la digue. Au bout de quelques minutes elle disparaît.

La masse des assaillants vient de ce côté, ce sont des clameurs étourdissantes : Chang-chang-oh ! *cha cha* ! (tue, tue) Amidha, invocations à Bouddha.

Enfin au bout d'un temps qui nous parut bien long, on signale l'ennemi,

j'aperçois à 30 mètres des ombres qui courent vers l'est, je fais commencer le feu. Les coups de fusils, de canons, se mêlent aux cris. Bientôt j'entends à côté de moi, à l'ouest, des cris plus forts; j'y cours, croyant l'ennemi entré. Arrivé au rempart, je vois les boxeurs à une vingtaine de mètres. 4 ou 5, conduits par un grand gaillard qui portait un fagot de paille de sorgho, arrivent sur moi. Mais le boxeur, arrivé au pied du rempart, se trouva bien empêtré, il saisit de la terre et me la jette à la figure. Quelques coups de revolver retentirent, et les assaillants se retirèrent, mais trois d'entre eux restèrent couchés, à 5 mètres du rempart.

Je constate alors que nos gens tenaient bon partout; on voyait clair et l'on tirait sur tous les groupes que l'on distinguait, à coups de fusils, à coups de revolvers. Nos gens criaient à leur tour à tue-tête: « Montez donc, garnements! Sauvez-vous, nous ne tirons pas. » La guerre est une chose horrible. Un boxeur qui fuyait reçut une balle de revolver dans le haut de la cuisse, je vis ses habits se rougir peu à peu; il se traînait sur les mains et les genoux. Il tombait découragé, puis se traînait encore, en faisant des gestes désespérés pour qu'on vînt à son secours. Au nord, il y avait des groupes compacts cachés sous les voitures qu'ils avaient poussées à 30 m. du rempart; on tirait sans pitié; à l'est, dans un coin de mare desséchée, une douzaine de boxeurs étaient blottis, ils agitaient deux grandes bannières, pour écarter les balles sans doute, et les balles s'enfonçaient dans le tas avec un bruit mat. Il en resta six; comme c'étaient des gamins, je leur fis crier de se sauver, ils ne se le firent pas dire deux fois. Ils s'enfuirent en traînant leurs bannières, et se réfugièrent dans la tranchée voisine.

Je rencontrai alors le P. Bataille; il avait eu comme moi les yeux aveuglés par une motte de terre; nous étions contents de voir notre cher Kata sorti de cette épreuve sain et sauf. Pas un blessé. Nous fîmes le tour du rempart, tout autour gisaient dans leur sang les cadavres d'une trentaine de boxeurs. Derrière les arbres, des files de 20 à 30 hommes cherchaient encore à se garer de nos coups, n'osant pas fuir. Au loin, les grandes bannières se sauvaient.

Nous pouvions nous retirer; le premier, j'allai dire la Ste Messe en actions de grâces. Nous eûmes tous deux la même pensée.

Après le déjeuner, nous examinons la situation; les boxeurs sont en grande partie en fuite; mais les tranchées sont encore occupées; les voitures sont là, tout près. Il faut essayer d'y mettre le feu. On fabrique des brandons avec du pétrole et l'on réussit à jeter les torches contre une des voitures au nord; en un instant le sorgho prit feu, et la voiture ne fut qu'un brasier; une seconde prit feu aussi. Il faut essayer d'en faire autant au sud-ouest. Une sortie est décidée.

Il y a encore des fusils, dans les tranchées de l'ennemi, à l'instant un de nos hommes vient d'être tué raide d'une balle de carabine Winchester.

C'est notre premier et notre seul mort. Pauvre garçon, c'est un chrétien des Pères Lazaristes; il a eu l'imprudence de regarder par-dessus le rempart, mal lui en prit. Le coup est parti de cette fameuse tranchée nord-est où sont plantés les drapeaux carrés.

Comme toujours, quand il y a des risques à courir, les uns sont pour la sortie, les autres contre; on débouche la poterne du sud; les ardents sont déjà dans le fossé, quand les timides discutent encore. Enfin le parti avancé l'emporte, une vingtaine de « risque tout » sont massés dans le fossé. Sur le rempart, les fusils sont braqués contre les tranchées sud et ouest, afin d'arrêter tout mouvement offensif. Quand tout le monde est au poste, on dit : « Allez. » Les gaillards s'élancent sur les chariots, en se dispersant en éventail; en quelques secondes les trois voitures sont entourées, les deux ou trois boxeurs qui y sont restés, assommés à coups de bûches, et le feu est mis à la paille. Il soufflait un vent violent du sud-ouest. Enchantés de ce premier succès, les gens courent à la première tranchée du sud, leur nombre augmente de minute en minute. Les boxeurs ont vu le feu qui dévore les voitures; ils n'osent attendre nos hommes et fuient dans toutes les directions. Nous ne pouvons guère en atteindre que quelques-uns.

L'un eut la naïveté de dire : « Je suis venu sur l'ordre de l'empereur. » C'était exact; l'empereur ou du moins l'impératrice avait donné l'ordre de nous exterminer. Mais il n'était pas en son pouvoir de nous convaincre de nous laisser faire. Le pauvre boxeur en fut pour ses frais d'éloquence.

Nulle part on ne rencontra de résistance. Quand les gens furent arrivés au nord-ouest, après avoir fait tout le tour des premières tranchées, tous se précipitèrent sur la digue. Le vent soufflait avec rage. A deux cents mètres un cavalier fuyait à toute bride sur son cheval blanc.

Le feu eut vite dévoré les abris en nattes des assiégeants et la fumée, en annonçant aux villages voisins la victoire du Kata, leur inspira le respect de ce petit village qu'ils méprisaient auparavant.

Les gens fouillaient déjà partout la terre et déterraient des dépouilles magnifiques : fusils canardières, espingoles, canons, que l'ennemi avait enterrés à la hâte, après l'insuccès du matin. Tout cela se dirigeait vers le village. Je rencontrai en route un brave et solide gaillard, qui portait fièrement une lourde espingole. « Je veux la porter moi tout seul, c'est une de nos armes perdues à Ts'ai-kien. Elle me revient. Garde-la, mon garçon, et si les boxeurs reviennent, sers-toi de cet outil comme il faut. »

Je rencontrai un poltron qui frappait à coups de sabre un cadavre de boxeur, sans parvenir à l'entamer. « Je le réprimandai vertement : « Poltron, c'est quand il était en vie qu'il fallait lui tailler le dos, et non quand il est mort. » Il s'en alla honteux !

Plus de quarante voitures flambaient dans la plaine, ainsi que les tentes en nattes. Nos gens amenèrent les 40 autres voitures ainsi que les armes,

drapeaux, tout ce qu'ils purent trouver. Il y avait onze canons, dont trois en fer battu, le reste en fonte; deux petits canons à manche; 31 espingoles, dont une très grande de 4 mètres de long; des lances et sabres en quantité, plus de quarante drapeaux, toute notre cour en était pavoisée; une soixantaine de pelles et pioches.

Vous pensez avec quel plaisir on dîna et de quel appétit. Il n'y a rien de tel que le laurier pour assaisonner les sauces! Et nous en avions cueilli une belle provision dans la matinée. Il fallait voir le P. Bataille. Il ne cessait de répéter: « Quelle chasse! Avez-vous vu comme ils couraient? Vous avez voulu manger du Kata! » L'après-midi fut employée à ramener les voitures et les objets qui pouvaient nous servir. On enterra les boxeurs qui encombraient le jardin. Plusieurs venaient de Chang kio-linn, gros bourg situé à mi-route entre Hien-hien et Ho-kien et où furent massacrés 200 chrétiens fugitifs. Ils sont venus chercher leur punition bien loin, ces brigands.

Nous visitâmes avec une curiosité bien légitime les travaux des boxeurs; beaucoup de leurs tranchées sont très étroites, à peine cinquante centimètres de large, elles sont peu profondes aussi. Ils étaient obligés de se tenir accroupis tout le temps. Quelques-unes sont plus larges: celle qui fait face au village au sud, celle du nord-est, celle du four. En ont-ils remué de la terre! Ils devaient être très nombreux. Mais il ne faut pas s'endormir; si les boxeurs faisaient un retour offensif, il faut que nous soyons prêts. Pour cela il faut renouer relations avec les voisins, qui n'ont pas fait cause commune avec nos ennemis, et par eux remplir le grenier. Il fait peur à voir ce pauvre grenier vide; il faut nourrir tant de monde! Il nous faut acheter de la poudre ou au moins de quoi en faire.

Le P. Bataille organise des convois. Avec le peu d'argent qui nous reste, une soixantaine d'hommes ira à Manseut'-eou acheter du grain. Pendant ce temps, nous pousserons une pointe à la rivière.

Avec quel plaisir nous marchons, nous sommes comme des oiseaux échappés du filet, « *sicut passer de laqueo venantium* ».

Près de la rivière il y a un hameau habité par les fermiers d'un riche propriétaire de Ho-kien. Ils viennent nous féliciter de notre victoire et nous apportent de bonne eau fraîche.

Elle est bien meilleure que celle du Kata, meilleure surtout que l'eau bourbeuse du siège. Ils nous racontent qu'ils en ont vu passer des morts par dizaines, emportés sur des battants de portes. Chang-kia-linn, à lui seul, en a emporté une jonque pleine. Il est probable que nos coups tirés trop haut à cause de l'obscurité, ont porté dans la masse qui n'est pas arrivée au pied du rempart. Les assaillants ont été ainsi coupés en deux, la première moitié seule est venue jusqu'au fossé; l'autre, décimée par nos coups de fusils, n'a pas osé avancer.

En revenant, nous admirons encore les travaux des boxeurs dans la digue. La terre est battue comme par le passage d'une armée, c'est une grande route.

Nous entendons tirer des coups de fusils dans la direction de Man-sen-t'eu et nous voyons une voiture revenir au pas de course. Nos hommes auraient-ils été attaqués? Nous hâtons le pas et, en arrivant, nous apprenons que tout va bien. Les habitants de Man-sen-t'eu n'ont pas voulu de notre argent et ont demandé à nos gens de tirer des coups de fusils, pour faire croire aux voisins que nous les avons forcés à nous donner des grains. C'est un tour chinois... Avec cela ils pourront nous accuser de leur avoir volé des grains à main armée et nous leur devons de la reconnaissance... Une calomnie de plus ne nous paraît pas plus lourde, pourvu qu'on nous donne à manger.

Enfin nous allons pouvoir dormir une nuit tranquille.

12 juillet. — On se repose, on se promène, les femmes, les enfants vont dans les champs ramasser un peu d'herbe pour nourrir les bêtes, et les herbes sauvages comestibles.

Nous faisons abattre les arbres qui restent en dehors dans la plaine, afin d'enlever aux boxeurs les abris naturels. Nous faisons combler les tranchées.

Un vieil administrateur nous apporte 70 sacs de grains et en nourrit tous les réfugiés de son village.

13 juillet. — D'autres villages nous envoient aussi du grain.

A Weull-tchoang, les dames du village nous envoient un panier d'œufs de canards; nous sommes touchés de cette gracieuseté. Ces quatre villages qui nous aident dans notre misère, ont toujours été en bons rapports avec nous.

Les autres, au nombre de trois ou quatre, sont des nids de boxeurs; nous n'avons rien à en attendre, et nous ne voulons pas leur chercher querelle.

Le grain reçu est passé au boisseau et il en est écrit un compte exact; plus tard on ne refusera plus notre argent.

14-20 juillet. — La pluie est tombée à plusieurs reprises. Elle est attendue depuis six mois cette pluie; les boxeurs mettaient toujours la sécheresse au compte des chrétiens. « Dès qu'ils seront exterminés les diables de l'Océan, la pluie tombera abondante et l'on verra des récoltes comme au temps de l'âge d'or. » Et voilà que la pluie tombe immédiatement après leur défaite. A Toan-kia-ou aussi ils ont été battus, mais ils n'ont pas encore abandonné la partie et bloquent le village en occupant tous les villages alentour.

La pluie est tombée si forte que la plaine en est inondée au sud et à l'est du Kata. Si nous étions tranquilles, nous pourrions songer à ensemercer les terres pour la moisson tardive, maïs, fèves, millet, sarrasin, etc. Mais qui peut répondre d'un jour de tranquillité? Le P. Bataille ne permet pas aux gens de semer. Quand le grain ne suffit pas à nourrir tous nos réfugiés, inutile de

songer à semer. Si la paix se rétablit, on devra bien nous donner à manger, aux frais de la princesse, comme disent les troupiers. La princesse ici c'est l'impératrice.

21 juillet. — Les bruits du retour des boxeurs se confirment; on se hâte de réparer le rempart que les pluies ont fait écrouler en grande partie. Cela fait pitié de voir travailler ces gens si mal nourris; deux fois par jour ils font un repas qui les rassasie à moitié. Avec cela ils doivent porter l'eau, faire le mortier, pétrir la terre. Aussi ils sont maigres! Tous ne montrent pas autant de bonne volonté. Il n'y a qu'à voir le travail fait, pour connaître quel esprit anime les hommes. Il y a des tentes dont le chef est bon, mais il n'est pas obéi. Heureusement la majorité prend ces épreuves avec résignation.

Les avis sont partagés sur la probabilité d'un second siège. Le P. Bataille n'y croit pas; au moins il le dit. Moi, je m'abstiens et vis au jour le jour. S'ils reviennent on avisera. En tout cas ils ne pourront pas nous entourer de si près de tous côtés. De deux côtés, la plaine est intenable, à cause de l'eau et de la boue.

Au nord et à l'ouest, la pluie les empêchera de se tenir dans les tranchées, à moins qu'ils ne veuillent se résoudre à vivre en commun avec les grenouilles.

C'est la saison des pluies et il en tombe non pas tous les jours, mais souvent et en grande quantité.

(*A suivre.*)

Paul WETTERWALD, S. J.

Faits de guerre et de persécution.

Extraits de diverses lettres des Missionnaires.

Lettre du P. Paul Wetterwald à sa mère.

Fan-kia-kata, 14 avril 1901.

MA BIEN CHÈRE MÈRE,

NOUS piétinons sur place. Rien ne se fait, ni la paix, ni la guerre. Il n'y a qu'un moyen de faire la paix c'est de pousser la guerre à fond. Le Chinois ne cède que ce qu'on lui prend. Or on n'a pas encore poussé la Chine à fond: la prise de la capitale n'est pas un coup mortel pour un empire aussi étendu. Tant qu'il restera un semblant de forces, on parlementera pour gagner du temps, mais on ne se rendra pas.

Il faudra du temps avant que l'embrouillamini chinois se débrouille.

Le prince Toan et Tong-fousiang sont sur les confins du Kauson et de la Mongolie; ils cherchent à soulever les Mongols. Au mois de mars, ils méditaient encore d'attaquer les chrétiens de la Mongolie.

Nos Supérieurs sont allés à Tien-tsin et à Pékin où ils ont vu les autorités, le général Voyron, le maréchal de Waldersée et M. le ministre de France.

Ils ont été bien reçus par tous. Le maréchal habite le palais de l'impératrice, mais pas ses appartements; il loge dans une maison en amiante, que lui ont envoyée des amis d'Europe.

La maison a été dressée dans une cour.

Le général Voyron habite l'ancien Pei-t'ang; vous savez que nos anciens Pères avaient bâti leur résidence sur un terrain donné par K'ang-hi dans l'intérieur de la ville impériale. Ces dernières années, les missionnaires lazaristes l'ont abandonnée pour un autre emplacement, plus éloigné des palais impériaux, et y ont bâti le nouveau Pei-t'ang, qui a été assiégé. L'ancien Pei-t'ang est occupé par l'impératrice.

Le palais impérial n'a pas été touché; il est gardé par les Japonais et les Américains, et on ne peut le visiter sans une permission spéciale. A l'intérieur, les eunuques continuent à entretenir les appartements et à faire disparaître ce qui leur plaît. Il y a là des meubles et des soieries magnifiques, des glaces superbes à côté de lustres en cuivre et en verre: le luxe oriental coudoie la binteloterie de bazar. Le trône de l'empereur est un fauteuil doré; celui de l'impératrice est un degré plus bas et en est séparé par un pin en or dont les branches portent des perles fines suspendues par des fils d'or servant de rideau.

Quelques femmes du harem sont revenues aussi. Leur quartier est fermé, cela va de soi.

Les troupes de la guerre sont retournées en France; les coloniaux restent seuls; au moins, on commence à embarquer le matériel.

Comment s'orientera la Chine après tout cela, et comment continuerons-nous l'évangélisation? Tout cela est difficile à dire. Il est probable qu'il y aura un courant plus accentué vers les sciences européennes, si la Chine se relève. Sinon ce sera la fin de la Chine comme empire. Nous allons reprendre nos œuvres comme auparavant, dès que la paix sera assurée. Il y a déjà des Pères qui circulent dans leur district, surtout des prêtres chinois; pour moi, je m'abstiens encore et ne ferai sans doute avant quelque temps qu'une courte apparition pour voir l'état des bâtiments....

Lettre du P. Cézard au P. Godefroy.

Hien-hien, 30 avril 1901.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

J'AI passé le carême chez le P. Lomüller pour l'aider à donner ses missions. Ce district a moins souffert que les nôtres du Tai-ming-fou, parce qu'il se compose de vieilles chrétientés compactes, qui ont pu se défendre par les armes. Nos nouvelles chrétientés du sud n'étaient pas encore assez nombreuses, ni assez distinctes de la masse païenne, pour oser résister. Les boxeurs n'ont pas non plus cherché à les anéantir, mais se sont

contentés de les rançonner et de démolir leurs églises ou chapelles. Il y a cette différence entre le nord et le midi de notre Mission, qu'au nord, la persécution a été d'une violence extrême, visant au massacre et à l'anéantissement de nos chrétiens; et qu'au midi, la persécution a été bénigne ou moins violente, se bornant au pillage des églises et des chrétiens riches. Si notre exode de Tai-ming-fou avait eu lieu dans cette région septentrionale, à coup sûr, nous n'aurions pas échappé.

En revenant du Wei-hien, la semaine dernière, j'ai passé à Ki-tcheou, où se trouvait le P. Jung.

Nous nous sommes rendus tous deux à Ou-i, lieu du massacre des Pères Isoré et Andlauer.

Un mois auparavant les corps de nos martyrs, qui avaient été enterrés par ordre du mandarin dans la ville même, derrière une pagode, pendant la nuit, 5 jours après leur mort, avaient été transportés au cimetière de Hien-hien.

Quelques païens de la ville, qui furent témoins du massacre, nous fournirent entre autres détails nouveaux, que les deux PP. étaient à genoux au pied de l'autel, quand on les a tués à coups de lances. Le P. Andlauer s'est affaissé sous les premiers coups; le P. Isoré se tint encore longtemps agenouillé, malgré le nombre de ses plaies!! Le P. Jung, qui est chargé désormais de ce territoire d'Ou-i, doit obtenir que la ville érige un monument expiatoire, sur cet emplacement de notre ancienne chapelle. Le P. Bosch, au King-tcheou, est aussi chargé de rechercher les ornements des PP. Mangin et Deny. Ce ne sera pas facile, paraît-il; car les deux PP. ont été tués au milieu de leurs chrétiens, et leurs corps ensuite abandonnés, pendant trois mois, sans qu'aucun chrétien n'osât visiter le lieu du massacre. Comment découvrir maintenant ces corps, parmi les ossements séparés et confondus de 3 à 4 mille victimes? Un monument commun à cet endroit sera érigé probablement aux deux PP. et à leurs chrétiens, aussitôt la paix conclue.

Notre garnison de Hien-hien vient de se transporter à Pao-ting-fou. Hier le départ a eu lieu. Nos trois cents marins avec armes et bagages reprenaient solennellement la route du nord, ne laissant à notre Résidence qu'une vingtaine des leurs, éloignés ou malades. Ce départ n'est pas un indice de la fin de la campagne; au contraire. Nous apprenons que Français et Allemands vont envahir la province de Chan-si (1). Ils auront à y combattre des milliers de réguliers chinois qui occupent, en ce moment, toute la région montagneuse, et défendent la grande route de T'ai-yuenn à Si-ngan-fou, où se trouve la cour. L'empereur Koang-siu ne compte plus pour rien dans le gouvernement, tout entier aux mains de l'impératrice et de son favori

1. Après 2 jours de marche ils ont reçu ordre de ne pas aller plus loin et de retourner à Tien-tsin. Fiasco complet.

Joung-lou, les deux principaux auteurs de toute la révolution qui commença, il y a trois ans, par la condamnation des réformistes. Un fléau beaucoup plus terrible que la persécution religieuse, désole en ce moment notre région de Tai-ming-fou et de Koang-ping-fou, c'est la famine, causée par une sécheresse de deux à trois ans. On y soupire encore en ce moment après la pluie, pour faire les semailles du printemps. Ici, au Hien-hien, il a plu le 2 avril ; mais à partir de Ou-i jusqu'au fleuve Jaune, il n'est pas tombé une goutte d'eau depuis l'automne dernier, et la terre y reste sans trace de végétation. Nous prions pour obtenir la fin de cette calamité. Unissez vos prières aux nôtres. Demandez aussi pour nous la paix. Les mandarins ont quelque connaissance de la situation, et de cœur restent attachés à la cour impériale. Leur politesse à notre égard n'est donc que superficielle, et leur lenteur à s'occuper des affaires de nos chrétiens s'explique facilement. Ils escomptent, sinon quelques défaites des Européens, du moins des mouvements populaires en leur faveur. Priez pour nous et nos pauvres chrétiens.

CÉZARD, S. J.

Lettre du P. A. Wetterwald au P. Leurent.

Weits'ounn, le 18 mai 1901.

QUE vous dire de la situation ? Bien malin serait celui qui vous la définirait nettement. Le plus clair de tout, c'est la misère, misère affreuse dont souffre ce pauvre Tcheu-ly. Misère générale due à la guerre et à l'implacable sécheresse, qui nous désole depuis deux ans ; misère surtout de nos chrétiens auxquels on a tout volé, tout pillé, l'an dernier, et dont beaucoup meurent littéralement de faim. Là où les mandarins ont indemnisé nos gens, ceux-ci peuvent encore s'en tirer un peu ; mais ici au Wei-hien, au Tsing-heu, au Kin-tcheou, où après de longs mois de pourparlers et de promesses, on n'a encore obtenu quoi que ce soit, la détresse est vraiment navrante. Quand on vous dit que la diplomatie chinoise roule les Européens, vous ne vous rendez peut-être pas exactement compte combien ce mot est vrai. Du haut en bas c'est la même histoire : il faut voir de près ces choses-là, pour se faire une idée exacte de la ruse asiatique. Sur ce chapitre, je voudrais que vous puissiez entendre, $\frac{1}{4}$ d'heure seulement, mon honnête cousin : le P. Lomüller. Parce que le général Bailloud que cette situation exaspérait voulait « taper », au lieu de « parlementer », on l'a traité d'écervelé. La postérité dira sans doute que les plus fous ont été ceux qui se sont laissé bernier et non pas ceux qui voulaient agir.



Lettre du P. Paul Wetterwald à un Père de Champagne.

Tchang-kia-tchoang, 18 juillet 1901.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

P. C.

L'HISTOIRE des persécutions subies l'an dernier par nos chrétiens, est déjà faite en détail, par les différentes relations qui vous ont été envoyées. Sera-t-elle faite complètement ? Je l'ignore ; en tout cas on peut encore longtemps glaner des détails, qui échappent nécessairement à un aperçu général, ou bien que l'on oublie au moment de la rédaction. Voici quelques-uns de ces menus traits, au hasard de la plume.

Parmi les chrétiens réfugiés au Kata se trouvait un jeune homme récemment baptisé, d'un sang-froid et d'une résolution plus qu'ordinaire. Son père et plusieurs membres de sa famille sont encore païens. Le jeune néophyte fit très bien son devoir pendant le premier siège (5-11 juil.). A ce moment les munitions se trouvaient bien réduites, par le tir incessant de ces huit premiers jours ; les capsules notamment faisaient défaut. Il dit au P. Bataille qu'il se faisait fort d'aller en acheter dans son pays ; il devait en même temps voir son vieux père, laissé seul à la maison. Son père était païen encore, et avait en vain essayé de le retenir près de lui. Le P. Bataille connaissait son homme et le laissa aller. Il ne devait rester absent que deux jours. Bientôt on apprit qu'en paraissant dans le village, sa présence fut dénoncée aux boxeurs par un notable, depuis longtemps ennemi des chrétiens. Aussitôt dénoncé, aussitôt il fut pris, conduit à la pagode, où on voulait le contraindre à apostasier.

Il refusa énergiquement, et sans forfanterie ; puis sans écouter davantage leurs propositions, il se mit à réciter des prières. Le notable proposa alors de le torturer, et inventa une torture dont l'idée ne pouvait venir qu'à une brute à figure humaine. Il fit chercher un vibrequin à archet, et choisissant parmi les boxeurs un individu sans aveu, brigand, joueur, etc., il lui dit de percer les os du chrétien. Le bourreau obéit et plaçant la mèche de l'instrument sur le genou, il commença à manœuvrer l'archet en dirigeant la pointe dans la direction du tibia. Le pauvre patient ne poussa pas un cri, il continua à réciter les prières qu'il savait, les invocations familières à nos chrétiens : « Jésus, sauvez-moi. Sainte Mère, protégez-moi. » La mèche fut enfoncée dans l'os jusqu'au milieu de la jambe, puis retirée. On se mit à lui couper des morceaux de chair sur les bras, sur la poitrine, enfin on l'égorgea. Voilà un martyr bien constaté ; il n'est pas le seul. Si nous avons eu à regretter des défections, nous avons aussi à enregistrer des *Acta Martyrum*.

A Siao-tien j'avais une famille de bons chrétiens, composée de six personnes. Les parents très pieux avaient permis à leurs 2 aînés d'entrer au séminaire ; il leur restait un troisième garçon, Tch'ounn, que je venais de marier en octobre 1899, quand éclata la persécution. Toute la famille se mit

en route pour la Résidence, où elle comptait trouver un refuge. A vingt lis de Siao-tien, le convoi fut entouré par les boxeurs ; les chrétiens prirent peur et se sauvèrent dans toutes les directions. Le père put s'échapper, sa femme fut saisie dans un village voisin et tuée, la jeune bru fut égorgée près de la voiture. Son mari Tch'ounn fut rejoint à 300 ou 400 mètres de là. « Où vas-tu ? — Vers le sud. — Tu ne peux pas continuer ton chemin. — Et pourquoi cela ? — Tu es chrétien ? — Oui. — Les chrétiens ne peuvent pas aller où il leur plaît. Prosterne-toi devant le Cheun et on te laissera aller. — Jamais ; je ne fais pas la prostration. » Un coup de sabre fut la réplique à cette fière profession de foi.

Le père, échappé à ce massacre, se dévouait tout entier à l'arrangement des affaires de la chrétienté. Il aurait voulu que je demeurasse dans son village, et s'était mis en tête de démolir la vieille maison du Père, pour en rebâtir une plus solide qui devait provisoirement servir de chapelle et de maison d'habitation, l'église étant démolie. La maison était à peine bâtie qu'une pleurésie l'emporta en quelques jours.

Puisse ses deux fils imiter les vertus de leurs parents, de leur mère surtout, âme vraiment délicate dans le service de Dieu.

La fermeté de nos martyrs a été une prédication éloquente de la religion. Un catéchiste protestant, qui en avait été témoin, étant venu voir le Père Siao, lui en parlait sans cesse, et en parlant, les larmes lui venaient aux yeux. « Ceux-là sont heureux, et vous êtes heureux d'avoir de pareils chrétiens ! » Cet aveu et cette louange sont à méditer. Car il est à noter que parmi les boxeurs, on comptait un certain nombre de protestants. Cela s'explique ; ils s'étaient fait protestants pour avoir l'occasion de satisfaire des haines, à l'abri du pavillon britannique ; le drapeau boxeur leur offrant plus de facilité, ils ont combattu sous ses plis. Il est juste de dire que les ministres protestants ne connaissent pas la qualité de ces faux adeptes ; s'ils les connaissaient, ils les rejetteraient avec horreur.

Que nous réserve l'avenir ? Dieu le sait. Les alliés se retirent de l'intérieur ; au dire des Chinois, ils reculent devant Tong-fou-siang. L'impératrice n'a-t-elle pas télégraphié à Li-hong-tchang que si, contrairement à *ses ordres*, les alliés n'avaient pas évacué Péking, etc., lui en serait rendu coupable. Cet état d'esprit est caractéristique.

On peut donc s'attendre à tout ; d'ici à quelque temps, les Européens seront encore respectés ; mais l'indigène sera taillable à merci, comme l'Arménien ou le Crétois. Dans ces conditions, les missions auront encore de mauvais jours à passer.

Priez et faites prier pour nous, et Dieu, qui nous a sauvés bien des fois de la gueule du dragon, peut encore nous sauver, contre toute attente.

En union de vos prières et de vos SS. Sacrifices, je suis

R^{ae} V^{ae} servus in X^o. Paul WETTERWALD, S. J.

Lettre du P. Vinchon à sa mère.

Hien-hien, 20 juillet 1901.

IL y avait à Tchou-kia-ho, craint et détesté de tous, un mauvais chrétien dont la méchanceté donnait beaucoup à souffrir à tous. Pendant les troubles, il eut le mauvais cœur d'accuser les chrétiens auprès du Mandarin. Manquant de vivres, disait-il, ils ont résolu de piller les environs. Mais voyant le village assiégé et la perte des chrétiens imminente, le 20 juillet, saisi de repentir, il se rend à l'église, traverse la foule pressée des chrétiens qui se préparent à la mort, s'approche de la balustrade, avoue sa faute au P. Mangin, en reçoit sans doute l'absolution, et peu après tombe à son tour sous les balles.

Le premier administrateur, homme de dévouement, fut tué par le recul d'un canon. Sa femme, digne d'un tel mari, aux premiers coups de fusil qui retentirent dans l'église, s'avança et se tint debout devant le P. Mangin ; mais atteinte à son tour, elle ne tarda pas à aller rejoindre son mari au ciel.

Tel est le récit de quelques chrétiens qui ont réussi à se dérober au massacre ; l'un d'eux a vu dans les mains du P. Mangin son crucifix, son chapelet et un livre... (Dieu ne devait pas tarder à y ajouter une palme.)

Lettre du P. Yung à un Père de St-Acheul.

Kitcheou, 25 juillet 1901.

MON BIEN CHER PÈRE,

P. C.

L'AUTRE jour, dans l'ancien district du P. Andlauer, réuni actuellement au mien, je donnais une extrême-onction entre le « Mauser » à cinq coups de mon catéchiste, et un Winchester à 13 coups. La malade, une bonne vieille de 70 ans, était une échappée des massacres de l'an dernier. Ses 2 fils avaient été tués par les boxeurs, ses deux brus, plus deux jeunes filles, vendues à des païens. Nous étions à 4 kilomètres de l'endroit du martyre des PP. Isoré et Andlauer.

Devant cette composition de lieu et ces souvenirs, je résolus de vous raconter notre *modus vivendi* du moment. Ce sera ma réponse à votre bonne lettre.

Les journaux vous racontent les batailles qui se livrent depuis deux mois, aux environs de Paotingfou et de Pékin, les « réguliers » (!?) chinois et les brigands (lisez : boxeurs de l'an dernier). Kitcheou n'est pas dans la sphère d'influence de MM. les brigands. Mais si la sphère n'y est pas, les brigands y sont. Heureusement pour nous, ils y sont beaucoup moins nombreux, et surtout moins bien armés et moins audacieux qu'au nord : tout juste ce qu'il faut pour commander quelques mesures de prudence quand on sort de chez soi : Jugez-en. — L'an dernier, à la fin d'octobre,

quand la paix fut un peu rétablie, le R. P. Supérieur m'invita à rentrer dans notre vicariat du Tcheou sud-est, de chez les PP. Lazaristes qui m'avaient donné si charitable hospitalité, pendant quatre mois. Je me mis en route avec deux jeunes gens suffisamment armés. Bien m'en prit. Nous avions à peine fait deux kilomètres, vers 5 h. $\frac{1}{2}$ du matin, quand deux individus, le pistolet à la ceinture, se précipitèrent vers la voiture. Le premier se dirigea vers les mules pour les arrêter, l'autre devait nous couper la retraite. Mais nos jeunes gens étaient à leurs pièces : quand leurs deux fusils se braquèrent sur les assaillants, ce fut un changement de décor à vue : les drôles protestèrent du ton le plus convaincant de leurs intentions pacifiques, puis filèrent comme ils étaient venus. « Pourquoi n'avez-vous pas fait feu ? » me disait à Hien-hien un commandant auquel je racontais l'aventure. C'est que mon but était atteint : nous pouvions passer et nous ne demandions que cela. »

Au mois de février de cette année, nouveau voyage et nouvelle histoire. Je revenais de Hien-hien à Ki-tcheou quand, en plein midi, dans les champs, nous nous trouvons nez à nez avec trois individus à la mine fort peu rassurante. Sans nous être communiqué nos impressions, catéchiste, cocher et moi, nous nous préparons à tout événement. Les trois compagnons durent s'apercevoir du mouvement, et se le tinrent pour dit. Ils ne furent pas si coulants pour le courrier qui fait le service entre Hien-hien et Tai-ming-fou, et qui nous suivait à quelque distance. Il portait ce jour-là quelques piastres et quelques petits morceaux d'argent à des chrétiens pauvres du midi : on l'en déchargea, ainsi que de quelques centaines de sapèques et de sa pipe. Au début, il fit le difficile avec ses amis les brigands ; il pensait que son gros bâton lui rendrait le service accoutumé en pareille rencontre : deux coups de revolver l'avertirent qu'il se trompait et qu'il n'avait qu'à se rendre.

Il y a 15 jours, revenant de nouveau de Hien-hien, en compagnie du P. Cézard, quelques chrétiens se rendant également au midi nous suivaient. Connaissant la situation, ils tenaient à voyager en bonne et nombreuse compagnie. Nous marchions depuis deux heures à peine, la voiture du P. Cézard et la mienne précédant celle des chrétiens d'un demi-kilomètre, — quand trois individus arrêtent les mules de nos compagnons. « Sur cette voiture, il y a sans doute des marchandises prohibées ; descendez, nous allons faire l'inspection. » Un pistolet, braqué sur nos pauvres gens tout tremblants, appuyait l'invitation. — Heureusement l'un des chrétiens conservait sa présence d'esprit : « Vous venez de voir passer les deux chars qui marchent là-bas devant nous, dit-il ; eh bien, ce sont les bagages de ces Messieurs que nous portons. » Les brigands comprirent l'apologue ; ils avaient fort bien remarqué que nos gens étaient armés et n'avaient nulle envie de nous voir descendre pour « l'inspection ».

Pas plus tard qu'hier, on me citait un pauvre homme qui en un jour et

en un voyage fut détrossé trois fois : Le premier brigand lui enleva un petit paquet contenant sa veste et deux ligatures de sapèques (environ 2 f. 50), le deuxième le déchargea de son parapluie et au bout d'un quart d'heure un troisième s'adjugea sa chemise. Heureusement notre homme touchait au but, sans quoi le pantalon y passait sans doute !

A 15 kilomètres au nord, les paysans se mettent à deux ou trois pour labourer leurs champs ou conduire leur fumier ; l'un se charge du travail, les deux autres, armés de fusils, empêchent les voleurs d'emmener bêtes et voitures, sans compter parfois les gens !

J'ai un but en vous racontant ces histoires de brigands, vous ne le devinez pas, sans doute. Il paraît que vos journaux ont entrepris l'apologie du mouvement boxeur de l'an dernier. Les boxeurs, ce sont des *patriotes*, ce sont des *héros* qui luttent pour l'indépendance de leur pays, contre l'oppression de l'étranger, et surtout des missionnaires, les boxeurs enfin, ce sont d'autres *Boers*, et l'univers leur doit sa sympathie comme aux héros du Transvaal !

La belle absurdité et le beau mensonge ! L'an dernier, quand ces vaillants patriotes ne s'en prenaient qu'à nous et à nos chrétiens, il pouvait y avoir quelque semblant de vérité ; mais maintenant qu'il ne reste plus rien à voler aux chrétiens, et que tous les Européens se défendent, le mensonge est démasqué.

Dans ces parages-ci, il est avéré que les brigands de cette année ne sont que les boxeurs de l'an dernier. Quant aux bandes de brigands du nord qui donnent tant à faire au gouvernement chinois, je demandais avant-hier ce qu'il en pensait à un sous-préfet, qui était loin d'être hostile aux boxeurs, il y a six mois. « Sont-ce de vulgaires voleurs, réunis pour piller ou bien sont-ce les boxeurs qui reprennent courage et se réunissent de nouveau, après avoir été dispersés ? » — Notre mandarin de hausser les épaules avec une exclamation de mépris : — « Mais, les boxeurs ce sont les brigands et les brigands ce sont les boxeurs ! » — L'aveu me parut précieux de la bouche de ce fonctionnaire : il était arraché par l'évidence des faits.

Cela n'empêchera pas, sans doute, vos éclairés journalistes de faire passer pour des patriotes ces détrosses de grand chemin, qui aujourd'hui volent et tuent, sans s'inquiéter le moins du monde ni de christianisme, ni de paganisme, et qui, à l'instar des socialistes, ne connaissent d'autre ennemi que le capital.

Encore un petit fait significatif à l'appui :

Il y a deux mois, notre mandarin de Ki-tcheou condamnait à mort et exécutait un Boxeur, non pas pour avoir été boxeur, mais pour avoir commis, au mois de mars de cette année, un vol avec effraction et blessures graves. Or, deux jours avant la condamnation, la mère *païenne* du coupable vint en ville, pour avertir le mandarin que, s'il faisait grâce à son fils,

elle porterait plainte en haut lieu, et accuserait le magistrat de relâcher les brigands les plus dangereux pour la sécurité du pays !

A l'instant même où j'écris ces lignes, je suis interrompu par la visite d'un *païen* qui vient me demander des remèdes contre une blessure qu'il a reçue avant-hier. Je lui demande où et comment il a reçu ce coup : « Ce sont des brigands qui m'ont dévalisé avant-hier dans les champs. — Et quels sont ces brigands, les connais-tu ? — Ce sont les *boxeurs* de tel village, » me fut-il répondu.

Vous voilà suffisamment édifié sur le *patriotisme* et l'*héroïsme* de cette clique dont le gouvernement chinois pensait se servir contre les étrangers, et dont vos journalistes se plaisent à exalter les vertus.

Et notre ministère, notre vraie vie de Missionnaire, que devient-elle dans ce milieu ?

Dans les cinq sous-préfectures qui me sont échues en partage, je puis recommencer tout doucement à circuler, en prenant les précautions dont j'ai parlé. Les chrétiens de ce district commencent à rentrer chez eux, et à reconstruire tant bien que mal leurs maisons démolies. *Toutes* les chapelles et petits presbytères étant rasés, je loge provisoirement chez mes ouailles. C'est plus que jamais la vie chinoise, avec tous ses avantages et ses petits inconvénients. Si le bon Dieu nous donne la paix, je pourrai sans doute reconstruire, moi aussi ; mais il faudra en toute hypothèse attendre jusqu'à l'an prochain, pour faire n'importe quelle construction sérieuse. En attendant, je suis en train de radouber ce qui reste de mon ancienne petite résidence, dans la ville même de Ki-tcheou. C'est mon centre d'opération pour le moment.

De l'ancienne résidence de Ou-i, où sont morts les Pères Isoré et Andlauer, il ne reste plus une brique entière ; j'en ai cherché une l'autre jour, et ne l'ai pas trouvée. Sur l'emplacement de l'ancienne chapelle, où nos deux martyrs cueillirent la palme, le mandarin veut faire élever une chapelle mortuaire. Il en a fait de lui-même la proposition. Les travaux commenceront à la fin de septembre prochain.

Avant les troubles, j'avais une trentaine de familles de catéchumènes dans le district. Je redoutais pour eux l'effet de la tempête. Or la tempête n'a renversé que leur petite chapelle ; leur foi n'a pas été ébranlée. Je compte avoir là bon nombre de baptêmes, pour la fin de cette année.

En ville, à Ki-tcheou, autre mouvement : les jeunes lettrés me demandent des leçons de français ou d'anglais, à mon choix. Ils ont compris que l'avenir était là, et ils voudraient être prêts, pour le moment de la lutte. Ce serait une œuvre essentielle pour le moment, mais comment suffire à pareille tâche ? Mon district a cent kilomètres de long, sur 50 de large. Supposé que je donne une fête ou la mission au sud, et qu'il m'arrive une extrême-onction au nord : voilà une promenade de 200 kilomètres, aller et retour.

Cela fait un minimum de 4 jours de voyage. Vous voyez ce que deviennent les leçons de français, en pareille situation ! Et pourtant ces leçons de langue et de sciences européennes, quelqu'un les donnera et en retirera du fruit. Ce quelqu'un, vous l'avez deviné, ce sont les protestants, établis à 14 kil. au nord de la ville de Ki-tcheou. Eux sont prêts pour entreprendre cette œuvre, dès que leur résidence démolie sera reconstruite, c'est-à-dire au printemps de l'an prochain.

25 juillet. — Le Père Yang (chinois) vient à Ki-tcheou, nous serons donc deux pour cultiver cette partie du champ du Seigneur.

En union de vos SS. SS.

R^{ae} V^{ae} servus in X^o,
Paul JUNG, S. J.

La Persécution au Chenn-tcheou.

Journal du P. Henri Wibaux,

du 20 juin au 10 juillet 1900.

LE 21 juin. — Les pères Isoré et Andlauer ont été massacrés à Ou-i-hien par les boxeurs entrés en ville pour délivrer leurs prisonniers.

Le 23. — 100 boxeurs viennent de Ou-i à Lao-pai-tsouenn près de Wang-lao-seu, pillée une première fois le 12 décembre 1899 par eux et réparée par ordre du mandarin... Quelques chrétiens de Lao-pai-tsouenn sont armés de bons fusils et repoussent l'attaque : 7 boxeurs tués ; les autres retournent à Ou-i.

Le 24. — Les boxeurs veulent venger leur échec de Lao-pai-tsouenn sur quelques pauvres femmes de ce village employées comme maîtresses d'école dans le Ou-i. Ils se rendent d'abord à la Liou-kia-tchoang, annexe de Pei-kia-liu-i. Les chrétiens de ce village, avertis de l'arrivée des brigands, s'étaient tous sauvés. Les boxeurs ne trouvent plus qu'une vierge de Lao-pai-tsouenn restée à l'école avec une jeune femme qui ne voulut point se séparer d'elle. *Fou-malis*, ancienne élève du Fenn-zen-tang de Hien-hien, 45 ans, avait refusé de quitter son poste à l'approche du danger, et même après la mort du Père Andlauer. Elle attendait donc avec sa compagne l'arrivée des brigands, et se préparait à la mort, en récitant les prières des agonisants.

A leur arrivée, les boxeurs entraînent ces deux femmes hors de l'école, et veulent les livrer à des débauchés, pour une somme d'argent. — On les fait monter sur un char ; mais des paysans du village interviennent et rachètent la jeune femme, leur parente, pour 80 ligatures. Fou-malis restait seule entre les mains des brigands, qui lui proposent de se racheter aussi. — « Je n'ai rien à vous donner, répond-elle ; faites de moi ce que vous voulez ; je suis prête, et je ne crains pas la mort. » — On lui dit de s'y préparer ; elle descend

elle-même du char et se met à genoux. — Elle reçoit deux coups de couteau dans la poitrine, mais ne cesse pas de prier à haute voix : Seigneur, Jésus, ayez pitié de moi ; Ste Vierge Marie, aidez-moi. « Ah ! tu pries encore. Voyons si ton Jésus et ta Vierge Marie te sauveront de nos mains ; » et les brigands la frappent à coups redoublés. — Elle tombe baignée dans son sang. — On la dépouille de ses vêtements, on lui coupe la tête, qui est exposée le même jour dans la pagode de Long-tien, rendez-vous général des Iho-kiun du Ou-i.

Le lendemain les boxeurs continuent leurs exploits ; ils se rendent à Theng-li-keou, petite chrétienté voisine de la ville de Ou-i. — Quelques femmes les attendaient dans l'école de filles, avec la vierge Liou-Baeul-pala (Bart) de Lao-pai-tsouenn. Elles se préparaient à la mort en priant. Mais bien décidées à défendre leur honneur contre ces brigands, elles s'étaient armées de couteaux. Ce que voyant, les boxeurs les tuèrent à coups de lances.

Le 25. — Les boxeurs de Ou-i, Kuin-keou, reviennent en plus grand nombre pour attaquer Wang-lao-seu, et se réunissent à Sain-long-tang, village limitrophe du Chenn-tcheou, mais dans une pagode qui est sur le territoire de Ou-i ; leurs chefs arrivent le soir dans les voitures du Père Isoré et Andlauer.

Le 26. — Le mandarin de Chenn-tcheou vint à Wang-lao-seu dans la soirée. Il fit appeler les chrétiens et les exhorta à déposer les armes ; à renoncer à leur religion proscrite par l'empereur. A ce prix, il leur promettait la vie sauve, et même de les traiter comme ses enfants. Quelles étaient les intentions du mandarin ? Avait-il reçu dès lors les ordres contenus dans l'ordonnance impériale du 2 juillet ? Voulait-il par un sentiment d'humanité éviter l'effusion du sang ? Je n'en sais rien. — Mais Dieu, dans sa miséricorde, voulait récompenser la patience de nos chrétiens et leur fidélité pendant une longue persécution par la grâce du martyr (1). Il leur a procuré, le 26 juin, l'occasion de professer leur foi devant le mandarin, au péril de leur vie... Interrogés par le mandarin, tous ont répondu qu'ils étaient prêts à mourir plutôt que d'apostasier. Alors le mandarin s'est retiré, en leur disant qu'ils auraient bientôt à se repentir de leur obstination.

Le 27. — De grand matin, la partie du village entourant l'église, et

1. Dans le Chenn-tcheou, c'est la chrétienté de Wang-lao-seu qui a le plus longuement souffert et de la manière la plus chrétienne. Dès le 12 décembre 1899, leur église dédiée au Sacré-Cœur, a été saccagée en présence du mandarin suppléant (Sain-ia) et de ses satellites, qui n'ont rien fait pour empêcher le pillage. L'église ainsi que les maisons des chrétiens n'ont pas été incendiées, mais seulement pillées ce jour-là. Les saintes images, les objets appartenant au culte, ont été profanés et mis en pièces. Tout le reste a été enlevé : portes, fenêtres, mobilier, provisions : tout le reste a été transporté à Hui-sang-keou sur des chars réquisitionnés par les boxeurs ; les païens de Wang-lao-seu n'ont pas pris part au pillage. Les femmes, réunies chez un chrétien, n'ont pas été inquiétées alors, parce qu'un honnête païen a déclaré aux boxeurs que cette maison lui appartenait. Aucun boxeur n'est entré dans cette maison, parce que les païens du village avaient eu pitié des chrétiens et les avaient pris sous leur protection.

habitée par les chrétiens, était cernée par les Iho-kiun. Ils étaient un millier environ, venus de Sain-long-t'ang, qui n'est qu'à 4 lys de distance. Les femmes, les enfants du village, un bon nombre d'autres chrétiens venus des villages voisins (Sain-long-t'ang, Tongho-tt'eu, Lao-pai-tsouenn) s'étaient réunis à l'église, pour y prier ensemble et y attendre la mort. Elle paraissait inévitable, et nos pauvres chrétiens, cernés de toute part, n'opposèrent aux assaillants qu'une très faible résistance. Quelques-uns étaient montés sur le toit de l'église, armés de mauvais fusils, qui devaient bientôt leur rester inutiles, car un chrétien maladroit mit le feu à la provision de poudre presque à l'arrivée des Iho-kiun.

Le feu se communiqua bientôt à la toiture, et une vingtaine d'hommes qui s'y trouvaient furent précipités dans les flammes.

Une partie des femmes furent asphyxiées dans l'église, ou écrasées sous les débris de la toiture ; les autres, traînées hors de l'église, dépouillées de leurs vêtements et éventrées. En moins d'une heure, tout était fini ; les ordres du mandarin avaient été exécutés à la lettre... Un seul chrétien avait consenti à racheter sa vie par l'apostasie ; deux hommes parvinrent à s'échapper, et des enfants de 10 à 12 ans furent réservés, pour être livrés aux boxeurs de Kiun-t'eu et pervertis par eux.

Cependant une trentaine de chrétiens de Fou-kia-tcheu, Siao-liu-i, Tchao-kia-pou, armés de fusils, s'étaient mis en route pour venir au secours de Wang-lao-seu ; ils arrivèrent trop tard. La plupart parvinrent à s'échapper ; quelques-uns furent cernés par les Iho-kiun, au sud du village entre Wang-lao-seu et Lao-pai-tsouenn. On leur offrit encore, au nom du mandarin de Chenn-tcheou, de se racheter par l'apostasie. Kou-kiun-fong, administrateur de la chrétienté de Fou-kia-tcheu, prit la parole au nom de tous, et protesta qu'ils voulaient tous mourir chrétiens, et qu'ils faisaient de grand cœur à Dieu le sacrifice de leur vie ; ils furent tous tués à coups de lance.

Voici les quelques détails que j'ai pu réunir jusqu'ici sur les victimes.

La population chrétienne de Wang-lao-seu était de 70 personnes à l'époque de la dernière mission, 5 décembre 1899.

48 ont été tués par les boxeurs.

14 absents, dont 9 à Péking ; plusieurs sont revenus depuis.

2 femmes sont restées chez elles, et ont pu s'échapper.

1 chrétien a racheté sa vie par l'apostasie.

2 chrétiens se sont sauvés.

3 enfants ont été livrés aux bonzes.

70

Les autres victimes connues étaient de Tongh-t'eu	15
de Sain-long-sang	12
de Lao-pai-tsouenn	20

entre autres, le Fou-Johain, élève du collège de Hien-hien qui fut décapité,

et sa tête emportée par les brigands, pour être exposée avec celle de sa tante dans la pagode de Long-tien, rendez-vous général des Iho-kiun de Ou-i.

Il y avait aussi plusieurs chrétiens de Gnain-kio-tchouang, Tchao-kio-pou... Je n'ai aucun renseignement précis, et je ne connais le nombre des victimes que par le rapport du mandarin (1). En effet, le lendemain, le mandarin de Chenn-tcheou revint à Wang-lao-seu pour constater que les Iho-kiun avaient bien rempli leur mandat. Il reconnut 147 cadavres de chrétiens et les fit jeter dans une fosse commune, sans aucun vêtement, comme on fait pour les brigands surpris les armes à la main.

Le 28. — Les boxeurs de Ou-i ont incendié la chapelle de Fou-kio-tcheu et celle de Siao-liu-i ; ils ont pillé ce jour-là les maisons de tous les chrétiens. Ce n'est que quelques jours plus tard, que les chrétiens de ces deux villages ont été massacrés par leurs covillageois. Les principaux coupables sont ceux-là mêmes qui avaient été signalés au mandarin, en janvier dernier. Les soldats de Hin-tchao-kouin envoyés alors pour les arrêter, avaient reçu de l'argent et n'ont arrêté personne.

Je signale pour n'y plus revenir la mort édifiante de quelques chrétiens de Siao-liu-i.

Wang-li-cheu-maltro, qui présente elle-même sa petite fille aux bourreaux, et répète en mourant : Je suis chrétienne par la grâce de Dieu.

Wang-fong-cheu-malia, mère d'une nombreuse famille (8 enfants). Elle avait été frappée une première fois d'un coup de lance et continuait, malgré une grave blessure, à soigner et nourrir ses petits enfants. Comme elle refusait d'apostasier, on vint l'achever le lendemain ; avec elle, on fit mourir ses deux nourrissons qu'elle serrait encore dans ses bras en recevant le coup de la mort.

Wanghi-Jong Anatasio, administrateur de Siao-liu-i, et longtemps maître d'école dans son propre village. Presque tous les jeunes gens du village, chrétiens ou païens, avaient fréquenté son école et il jouissait d'une véritable influence dans toute la contrée. C'est sans doute pour cela que les païens notables de son village et des villages environnants réunirent leurs efforts pour lui arracher une parole ou un signe d'apostasie. Mais tous leurs efforts sont restés inutiles. Après cinq jours de délibérations, leurs exhortations et leurs menaces étant restées sans effet, ils résolurent d'un commun accord de lui infliger une mort humiliante, et d'intimider par là les autres chrétiens. On assure qu'ils avaient reçu du mandarin des ordres pour agir de la sorte. On a donc conduit ce catéchiste à la pagode, au milieu des huées de la population païenne, et là, après l'avoir garrotté, frappé au visage

1. Le même mandarin m'a déclaré plus tard, le 16 décembre, dans notre parloir à la résidence, qu'il comptait plus de 400 chrétiens tués par les boxeurs dans le territoire soumis à sa juridiction (Chenn-tcheou, ou Kiang, Iao-t'ang, Nain-ping).

et insulté de toutes façons, on a chargé ses anciens élèves de le mettre à mort. C'est, je crois, un fait inouï dans l'histoire de la Chine, où le maître jouit d'une autorité presque aussi grande sur ses élèves que les parents sur leurs enfants. On a ensuite massacré sa femme et tous ses enfants, sauf sa fille aînée, qui est depuis 2 ans en Mandchourie, comme maîtresse d'école au service de cette mission.

Une grande moitié des chrétiens de Siao-liu-i ont été massacrés en haine de la foi. C'est d'abord, je pense, la récompense de leur zèle à honorer la Ste Vierge, en lui bâtissant dans leur village une très jolie chapelle, au prix de grands sacrifices. En 1898, ils s'étaient en effet imposés de 2 ligatures par arpent, pour élever cette chapelle. L'année suivante, la récolte du blé a été presque nulle; celle de l'automne, complètement ravagée par les sauterelles. Aussi ont-ils eu beaucoup à souffrir, mais ils sont allés chercher la consolation à la source de toute consolation : dans le Sacré-Cœur. Ils se sont enrôlés dans l'Apostolat de la Prière ; ils ont pris la résolution de réciter en commun la prière du soir et une partie du Rosaire, de se servir du trésor du Sacré-Cœur pour sanctifier leurs actions ordinaires, et de les offrir aux intentions de l'Apostolat.

Le 2 août 1899. Fête du S. Cœur de Marie, eut lieu dans leur chapelle la Consécration demandée par le Souverain-Pontife. Il y eut un grand concours de chrétiens des environs, et la cérémonie se termina par la Consécration solennelle des familles au S. Cœur, et la préparation à la mort.

Depuis lors, ils ont pour ainsi dire changé à vue d'œil, et le Père Ly m'écrivait de Siao-liu-i, au mois d'avril pendant la mission : « les chrétiens de ce village sont complètement transformés, et pour moi qui les connais depuis 20 ans, ils sont tout à fait méconnaissables... Je ne sais à quoi attribuer le grand changement qui s'est opéré depuis l'année dernière. » N'est-ce pas Notre-Seigneur qui s'était choisi des victimes, et les rendait lui-même agréables à son divin Cœur en les préparant lui-même à la grâce du martyr ?

Le Seigneur a accordé la même grâce de préparation par la souffrance aux chrétiens de Gnain-kio-tchouang... Cette petite chrétienté, voisine de Siao-liu-i, avait donné beaucoup d'embaras, depuis de longues années, aux Pères qui en étaient chargés : les raisons de toutes ces difficultés venaient surtout de vieilles inimitiés entre les chrétiens, et de l'avarice des principaux chefs de famille. Notre-Seigneur prépara leur conversion pendant la dernière mission, en novembre 1899 ; alors en effet ils firent une réconciliation solennelle, pour imiter le Sacré-Cœur pardonnant à ses bourreaux.

Pour guérir leur avarice, le coup de la grâce a été encore plus surprenant. Eux qui chaque année marchandait les frais de la mission, se sont généreusement offerts à bâtir dans leur village une chapelle en l'honneur du Sacré-Cœur. Ils arrivèrent à s'entendre et réservèrent une somme de

300 ligatures pour l'acquisition d'un terrain convenable... Ils ont dû pour cela s'imposer de 2,500 par arpent. Ils ont eu à subir pendant toute l'année (1899-1900) les mêmes privations que les chrétiens de Siao-liu-i. Le Sacré-Cœur les a récompensés, en leur accordant une fidélité héroïque à l'heure du danger... tous, (sauf quelques absents,) ont donné leur vie pour conserver leur foi. Tous ont scellé de leur sang les promesses de leur baptême, renouvelées l'année dernière, pendant les missions, devant l'image du Sacré-Cœur. Le massacre a eu lieu en partie dans le village, en partie à Kain-teou. Quelques jeunes gens avaient pu s'échapper, mais trompés par les promesses de leurs ennemis, ils sont rentrés dans leur village, pour être livrés aux boxeurs qui les ont enterrés vifs. (Pour Tou-kio-touenn, annexe de Siao-liu-i, voir le rapport de Tou-Maliou, séminariste.)

Le 29 juin. — Le mandarin de Chenn-tcheou envoie son suppléant à Sinn-tchouang, d'abord, puis à Tou-ki-tchouang, deux grandes chrétiennes voisines de la ville. Il est chargé de proposer aux chrétiens de se racheter de la mort par l'apostasie ; il déclare qu'on leur donne trois jours pour prendre un parti. La nuit suivante, les chrétiens de Sinn-tchouang, Tou-ki-tchouang et Mou-tsouenn prennent la fuite, et vont chercher un refuge dans la chrétienté du Chou-lou et de Tchenn-ting-fou.

Le 30 juin. — Le mandarin suppléant vint faire les mêmes propositions à Jang-t'ai ; Gnie-lou-tchang lui répondit qu'il était inutile de revenir et d'insister ; que le mandarin accomplisse son mandat, car les chrétiens sont prêts à mourir plutôt que d'apostasier.

Le 30 juin et le 1^{er} juillet. — A Chenn-tcheou, à Cheu-tsao-wei-tsounn d'une part, sous les ordres du mandarin, à Yang-t'ai de l'autre, on se prépare au combat. Les chrétiens élèvent à la hâte un petit remblai pour protéger la partie du village habité par les chrétiens, au sud-est, depuis la porte cochère de notre résidence, jusqu'à la ruelle devant l'église.

Les chrétiens de Yang-t'ai, en état de porter les armes, ne dépassent pas une douzaine ; mais il en est venu 70 à 80 de Tei-tchao, Tu-Wei-tsounn, Paiu-kia-tchouang, Si-ho-t'eu, Nain-wang-teou, etc. Ils ont pour se défendre 15 tai-tsiang, une trentaine de fusils chinois, 2 canardières (a' t'ien-tsiang). Malheureusement ils ne sont pas d'accord, et à peine décidés à se défendre : plusieurs parlent déjà d'imiter les chrétiens de Sinn-tchouang, et de se réfugier comme eux à T'enz-kiou sans essayer une résistance inutile, il y a plus de 300 femmes et enfants dans la cour de l'orphelinat, au nord de l'église.

Du côté des assaillants, on compte 100 Iho-kiuin, et 2,000 Iho-touain ; ils ont été convoqués par le mandarin qui leur fournit des armes, la poudre, les capsules et leur prête les canons, — il place à leur tête tous les gens de son tribunal et sa garde personnelle. Ces soldats sont armés de fusils à tir rapide.

Le 2 juillet. — Fête de la Visitation. Le village de Yang-t'ai est armé de

grand matin, mais les assaillants se tiennent à distance respectueuse. Leurs canons, placés sur l'éminence de la pagode, au sud-est, font plus de bruit que de mal. Nos canardières leur tuent une trentaine de personnes : il n'y a eu que 3 chrétiens tués et quelques blessés par les soldats du mandarin.

Vers midi, la pluie attendue depuis longtemps commence à tomber, les boxeurs se retirent à Cheu-tsao-wei-tsounn. Leurs chefs vont à la pagode, brûler de l'encens et remercier les esprits, la pluie continue l'après-midi. Le mandarin envoie l'ordre de ne point inquiéter les chrétiens, qui voudraient prendre la fuite. Eux, de leur côté, ne savent quel parti prendre. Pourront-ils continuer la lutte, surtout contre les soldats envoyés par le mandarin ? Ils se décident à prendre la fuite, à la faveur de la nuit.

Une brèche est ouverte au nord-ouest de l'enceinte de l'orphelinat, et tous, sous une pluie battante, les enfants et les femmes d'abord, se précipitent dans la direction du sud-ouest, vers le Chou-lou où les boxeurs n'ont point encore pénétré.

Ils évitent les villages, et après une nuit d'angoisses, ils arrivent presque tous, de grand matin, à Tsao-kio-tchouang, notre dernière chrétienté sur la limite du Chou-lou (Vicariat de Pei-king). De là ils vont chercher un refuge, les uns à Lao-kio-ing, 50 lys ouest de Yang-tai, où les chrétiens les reçoivent avec une grande charité : le plus grand nombre à Teng-kiou (170 lys de distance) grande chrétienté fortifiée dans le Tchenn-ting-fou.

Quelques jours plus tard, d'autres fugitifs du Chenn-tcheou et du Kitcheou viennent les rejoindre, leur nombre s'élève bientôt à plus de 1500. Tous furent reçus comme des frères, par les excellents chrétiens de Teng-kiou. Répondant à l'appel de leur curé, le Père Hoffenayer, ils ont logé nos chrétiens dans leurs propres maisons, les ont nourris pendant plusieurs mois, et vêtus comme les membres souffrants de Jésus-Christ. Que le Sacré-Cœur du bon Maître, qui inspire tant de charité, s'en fasse lui-même la récompense.

Cependant une bande de 18 femmes et jeunes filles s'était égarée en quittant Yang-tai, et à 2 lys de distance, elles tombent entre les mains de païens débauchés qui veulent les solliciter au mal ; elles répondent toutes ensemble : « Nous préférons la mort. » Les païens les ramènent à Tong-Yang-tai, près de notre chapelle, et le lendemain elles furent toutes massacrées en haine de la foi et de la chasteté.

Ce même jour un vieillard impotent, une pauvre folle et un mendiant perclus, qui n'avaient pas pu prendre la fuite avec les autres chrétiens, ont été aussi massacrés à Yang-tai par les boxeurs.

Le 3 juillet. — Dans la matinée, le mandarin vint à Yang-tai pour présider au pillage. Il avait réquisitionné 60 chars, et fit lui-même partage de nos dépouilles et de celles de nos chrétiens. Quand il eut terminé cette besogne, il donne l'ordre de démolir l'église, l'orphelinat, le presbytère : les ouvriers

démolisseurs sont à sa solde et il fait transporter tous les matériaux dans la ville de Chenn-tcheou. Les jours suivants, il fait aussi démolir l'église de Sinn-tchouang, l'église et l'école de Tou-kia-tchouang : les matériaux sont envoyés en ville pour la construction d'une pagode.

C'est alors seulement, vers le 10 juillet, que le mandarin du Chenn-tcheou fait publier une ordonnance, qui commande et aggrave encore le décret impérial de persécution du 2 juillet. Il fait appel à tous les amis de l'empereur qui pourront se joindre aux Iho-touïain déjà convoqués ; il leur distribue des armes, et, comme signe distinctif, leur donne une ceinture rouge portant des caractères superstitieux. Il leur enjoint d'arrêter partout les chrétiens non apostats (na-tchenn-fong-kiaot). Ils sont autorisés à les mettre à mort (Cha-chen-pai-cha) ou à les lui livrer, et il leur abandonne en récompense les dépouilles de leurs victimes.

Ensuite il établit la réunion centrale du Iho-kium dans *notre maison* presque attenante à son tribunal ; à la porte d'entrée se trouve cette inscription : *ih o tsoung kiu : bureau de recrutement*. C'est là en effet que siège en permanence le bonze Main-kong arrêté par le mandarin Tchou-tchang-ta en décembre 1899, comme le principal fauteur des désordres, et qui s'est évadé en janvier, grâce à la connivence des satellites. Là se trouve le Kiu-jenn ou Ching-teï, Liu-la-oping, grand homme d'affaires, et les gens du tribunal.

C'est dans notre parloir (K'o-ting) qu'on recrute les Iho-kium, dans notre chapelle qu'on distribue les armes aux volontaires. (Le Père Wang y a encore vu un dépôt de fusils, en novembre dernier.)

Quant au mandarin, c'est dans la cour de l'est, en face de la porte cochère et en présence de tous les curieux, qu'il passe audience pour les affaires *religieuses* ; il a fait bâtir à cet effet *dans notre cour* quelques chambres avec les matériaux provenant du pillage de Yang-tai. Il lui fallait des victimes ; il les a bientôt trouvées. Il force en effet les païens de Ou-tsouenn (près de Pain-kia-tchouang) à lui livrer une dizaine de femmes et jeunes filles chrétiennes tombées entre leurs mains et qu'ils voulaient rendre à leurs familles, et après les avoir fait comparaître à son tribunal, il ordonne de les vendre comme concubines (eul-fang). Une cinquantaine de jeunes chrétiennes ont été ainsi livrées au déshonneur par lui ou par ses ordres... Depuis, le plus grand nombre a été rendu à leurs familles, mais il en reste encore plusieurs entre les mains des païens, et de plus sept jeunes garçons qui ont été livrés à des bonzes pour être pervertis.

Le mandarin a même retenu en prison, pendant deux mois, une vierge chrétienne de Souenn kia-tsouenn pour l'obliger à accepter un mari païen, et il ne l'a relâchée qu'à l'arrivée des soldats français à Hien-hien.

Détournons les yeux de ce triste spectacle pour les reporter sur quelques nouveaux chrétiens qui ont scellé de leur sang les promesses de leur baptême.

Admirons d'abord l'intrépidité d'un néophyte en face de ses bourreaux Liou-penn-iuin-joshai, 48 ans (de Kao-chen-tchouang, 10 lys de Yang-tai), baptisé il y a deux ans avec sa vieille mère et ses trois enfants.

Après le pillage de Yang-tai la plupart des chrétiens de son village s'étaient réfugiés au Chou-lou. Joseph ne consent pas à s'éloigner : il tient à faire profession publique de sa foi.

Les boxeurs envoyés *par le mandarin* pour l'arrêter le trouvent seul dans sa maison. « Es-tu chrétien ? — Oui, je suis chrétien. » On lui donne un coup de sabre sur l'épaule. « Es-tu encore chrétien ? — Oui, et je mourrai volontiers pour la religion, » et il se met à genoux pour prier ; alors les boxeurs l'ont décapité, puis ils ont découpé son cadavre en morceaux après lui avoir arraché le cœur.

A 12 lys vers l'ouest de Tei-tchao, c'est un jeune catéchumène, Tei-tchou, 22 ans, qui a préféré la mort à l'apostasie.

Tous les chrétiens de son village s'étaient réfugiés à Liu-kia-ing, mais des parents le retinrent malgré lui dans son village. A l'arrivée des émissaires du mandarin, ses parents l'exhortent à séparer sa cause de celle des chrétiens. « Tu n'es pas baptisé ? — Non, mais je suis et veux rester chrétien. — Renonce à tes erreurs, tu as été trompé par les Européens, il est temps encore de te repentir ; viens à la pagode honorer les esprits. » Et on l'entraîne de force à la pagode. Là, on veut l'obliger à se prosterner devant les idoles et à brûler de l'encens. Il répond : « Jamais : j'ai renoncé, en devenant catéchumène, à toutes les superstitions, et je tiendrai ma promesse. » Alors les brigands se jettent sur lui, lui coupent d'abord les deux bras, lui arrachent le cœur et lui tranchent la tête.

A 4 lys de Tei-tchao à Tai-liu-te, les boxeurs ont entouré les maisons des chrétiens avant le jour ; la plupart des chrétiens avaient déjà pris la fuite depuis plusieurs jours. Une jeune mère de famille Chen-tsi-malta, 28 ans, originaire de Tei-tchao, est surprise avec ses deux petites filles. Elle comprend qu'il faut choisir entre l'apostasie et la mort ; sans hésiter un seul instant, elle demande une seule grâce : celle de n'être pas séparée de ses enfants par la mort ; car elle sait bien ce qui les attend s'ils restent entre les mains de ces brigands, après la mort de leur mère : elle craint plus pour leur âme que pour la vie du corps. — Tuez d'abord ces 2 enfants, dit-elle aux boxeurs. — Cette grâce lui est accordée... et la mort les introduit ensemble dans le paradis.

A Pei-tshao-cheu, Chao-ming-liang vivait depuis plusieurs années séparé de sa femme, et le prêtre chargé de cette chrétienté avait dû, à cause de ses scandales, lui refuser les sacrements... Ce pauvre pécheur conservait,

malgré ses mauvaises habitudes, une grande dévotion à la très sainte Vierge, avec l'espoir souvent exprimé de finir sa vie par le martyre. Aussi à l'approche du danger, tandis que les autres chrétiens de son village s'étaient réfugiés à Kouo-kia-tchouang, lui seul attend l'arrivée des boxeurs qui viennent, de la part du mandarin, pour l'arrêter : « Es-tu encore chrétien ? » lui demandent-ils. — Oui. — Prépare-toi à la mort. — Je le ferai, répond-il en se mettant à genoux pour prier. » Sa prière terminée : « Je suis prêt, » leur dit-il, et d'un coup de sabre on lui tranche la tête.

Un nouveau chrétien du Nain-ping, Wang-iong-fou, de Wang-kia-tien, annexe de Tchan-hou-seu, a montré la même intrépidité en face de la mort.

Retenu à Pei-king par son commerce, il a été reconnu comme chrétien, en juillet dernier. Les païens, ses associés, l'engageaient à dissimuler sa foi. « Jamais ! » répondit-il quand on vint dans la boutique pour l'arrêter. On lui offrit encore de se racheter par quelques prostrations, et quelques bâtonnets d'encens brûlés en l'honneur des esprits. — « Jamais, dit-il ; vous pouvez me tuer de la mort qu'il vous plaira, me mettre en pièces ; je suis et veux rester chrétien. » Alors les brigands l'entraînent dehors, et après lui avoir fait quelques blessures, sans attendre sa mort, le dépouillent de ses vêtements, lui ouvrent la poitrine, en arrachent le cœur ; puis ils versent du pétrole dans la cavité de l'estomac sur des matières inflammables et y mettent le feu. Des marchands païens, témoins de cette horrible scène, en ont rapporté les détails, en ajoutant : Ce chrétien paraissait insensible à la douleur... d'où lui vient cette intrépidité en face de la mort ? C'est pour lui arracher son secret que les boxeurs ont voulu lire dans son cœur.

A Ou-Kiang, dans les faubourgs de la ville, c'est la persécution qui nous a amené des catéchumènes, et trois d'entre eux ont reçu par le martyre, le baptême du sang.

De plus une famille de 10 membres a reçu de Notre-Seigneur, avec le don de la foi, celui des vraies béatitudes évangéliques : Voici son histoire. Low-in-king était inscrit avec toute sa famille, depuis 1 an, dans mon registre des catéchumènes. Je leur avais envoyé pour les instruire un catéchiste excurrent, lequel a été tué par les boxeurs, — mais je ne les avais jamais vus. — J'appris, en décembre 1899, que leur maison avait été livrée au pillage, puis incendiée par les boxeurs, 3 jours après le sac de notre église de Si-ho-tiou, et le pillage de la chrétienté de Wang-lao-seu.

Le 20 décembre, Low-in-king vint me trouver à Chenn-tcheou en ville, où j'étais quasi prisonnier. Il m'apportait les nouvelles des combats à Tong-tou-kouo... Venu de Ou-king, où il avait vu revenir les fuyards et plusieurs boxeurs blessés, il avait voulu nous apporter sans retard des bonnes nouvelles du succès de nos chrétiens, mais il avait été reconnu lui-même comme chrétien sur la route, accusé d'empoisonner les puits, tenu captif pendant

toute la nuit, pendant qu'on délibérait sur son sort. On ne parlait de rien moins que de l'enterrer vivant... enfin il avait été délivré par la charitable intervention de quelques païens, qui s'étaient portés garants de son innocence. Arrivé en ville, il me demande le baptême; comme j'hésite à le lui accorder, il me dit en pleurant: « Vous ne pouvez pas me refuser cette grâce; je suis persécuté pour la foi, exposé chaque jour à la mort, et si je meurs, le baptême m'ouvrira les portes du paradis. » — Je l'interroge, je l'instruis. Il connaît les principales vérités, il sait parfaitement son catéchisme; je le baptise et lui donne S. Joseph pour patron. Il retourne chez lui en disant: « Maintenant les brigands peuvent me tuer, j'ai mon billet d'entrée pour le paradis. »

Le lendemain, c'est le tour de son fils aîné, qui doit devenir apôtre dans sa famille, comme son patron *S. Paul*; quelques jours plus tard, il m'amène son frère, qui reçoit le nom de Pierre au baptême; ils sont tous les deux assez instruits pour être admis à la sainte communion: les voilà préparés pour la lutte.

En effet les épreuves ne faisaient que commencer pour nos néophytes; le baptême les introduisait dans le chemin du Calvaire, à la suite de Notre Seigneur. Ils y ont marché fidèlement, comme tant d'autres généreux chrétiens du Chenn tcheou. Depuis le mois de décembre 1899, dépouillés de tout, chassés de leur village, ils ont d'abord cherché un asile chez des parents païens. Mais au moment de la grande persécution, en juillet, repoussés comme des serpents, ils sont venus se réfugier à notre résidence. Quelques semaines plus tard, après la première tourmente, le chef de famille Louo-ai-king est allé dans le Ou-kiang à la recherche de sa femme et des membres de sa famille. Reconnu comme chrétien par quelques honnêtes païens qui l'exhortaient à enlever son scapulaire: « Jamais, répondit-il, c'est ma sauvegarde; d'ailleurs, je suis chrétien, et ne crains pas de le paraître. » Il parvint encore à se cacher quelques jours, à Makia-tchouan, chez des parents païens. Mais les ennemis sont sur sa piste, et voyant ses protecteurs en prison, il sort lui-même de sa retraite et tombe entre les mains des brigands qui le tuent à coups de couteaux.

Le même jour dans un village voisin Pei-ke'ou un autre néophyte, Souenn-laolong-naintan, 60 ans, est assassiné par les brigands; ils jettent son cadavre dans un puits où l'on venait de précipiter sa bru, Liou-malia, vieille chrétienne de Lao-pai-tsouenn.

Depuis la mort de Louo-lao-king, les membres de sa famille non-baptisés ont été rejetés par tous. Les deux brus et leur belle-mère ont été livrées à des païens, le plus jeune frère (Ham) vendu à un riche païen, sous un nom supposé.

Ce n'est qu'après 6 mois d'épreuve, qu'ils se sont trouvés de nouveau réunis dans notre résidence, dans les premiers jours de janvier 1901. Les deux brus ont été baptisées et ont fait leur première communion. Le plus

jeune frère se prépare au baptême avec sa mère. Celle-ci me disait, il y a quelques jours : « Dieu est bon ; il m'accorde la grâce de venir à Hien-hien pour y recevoir le baptême. Une fois baptisée, je ne pleurerai plus mon mari qui nous attend dans le ciel.

Vous voyez que le bon Dieu qui nous envoie des épreuves sait y mêler de grandes consolations.

Henri WIBAUX, S. J.

NOUVELLE MISSION A MADAGASCAR.

(Province de Champagne.)

DEPUIS 1862, les PP. Jésuites français évangélisent la grande île de Madagascar.

Fondée au milieu de difficultés inouïes, sans cesse entravée par les agissements perfides des protestants anglais, ennemis jurés de toute influence catholique et française, cette Mission avait cependant pris de rapides accroissements. Déjà, en 1886, Mgr Cazet, S. J., alors vicaire apostolique, ne pouvant suffire avec une cinquantaine de missionnaires, aux besoins spirituels d'un territoire plus grand que la France et peuplé de trois millions d'habitants, avait obtenu de la Propagande que l'île fût divisée en trois vicariats : La Compagnie de Jésus gardait le centre, du 18^e parallèle au 22^e, région où elle était établie dès l'origine ; les Pères du Saint-Esprit acceptèrent de continuer l'œuvre commencée dans le nord de l'île, et les Lazaristes de même, dans la partie sud.

Malgré cette division du travail apostolique, la charge de la Mission centrale demeurait écrasante. A l'influence anglaise, sournoise et délétère, avait succédé, en 1885, la protection, puis, en 1895, l'autorité directe de la France. Sans doute celle-ci, toujours engouée de ces grands mots de neutralité et de liberté de conscience qui nous leurrent, avait fait encore la part beaucoup trop belle aux prédicants de toute dénomination, mais au moins les Malgaches, soustraits à toute pression étrangère, pouvaient suivre l'impulsion d'une nature qui s'est conservée droite chez un grand nombre, et qui leur montrait bien que seul le prêtre catholique leur apportait la vérité.

De là un mouvement de conversion qu'arrêtait uniquement la pénurie d'ouvriers évangéliques. Quelques Missionnaires de la Salette, répondant à l'appel de Mgr Cazet, vinrent, il est vrai, en 1899, lui prêter main forte. C'était encore trop peu. Plus de 250,000 catéchumènes demandaient vainement, depuis trois ou quatre ans, le baptême. La construction des églises

ou chapelles, et surtout l'œuvre des écoles, absorbaient complètement les missionnaires, chargés chacun d'une cinquantaine de chrétientés.

Or, voici que le Jeudi-Saint, 4 avril dernier, un nouveau secours lui était promis. Les Jésuites français de la Province de Champagne recevaient à cultiver une partie de son vaste champ, le *Betsilé*.

C'est donc une troisième mission qui s'ajoute à celles de Chine et de Ceylan, déjà confiées au zèle de cette province peu nombreuse. Il est vrai que les événements se chargent de mettre « *en disponibilité* » assez de religieux pour que les missions lointaines conçoivent quelque espoir de voir leur profiter, à elles du moins, cette ruine désastreuse des œuvres du vieux continent.

Jusqu'à présent pourtant c'est toujours la Province de Toulouse, représentée par seize Pères et cinq Frères, qui occupe le *Betsilé*. Il n'est pas question de les supplanter, mais de les renforcer.

On peut se rendre compte de l'importance de cette Mission dans l'Atlas de Madagascar des PP. Cadet et Thomas, S. J. (Poussiégue, éditeur). Comme le montre la carte d'ensemble de Madagascar, le *Betsilé* s'étend au sud de l'Imérina. Il comprend, comme noyau principal, deux provinces : celles d'Ambositra et celle de Fianarantsoa. Mais la Mission s'étend en outre sur la province de Mananjary et le cercle de Morondava, qui forment son prolongement naturel d'une mer à l'autre. Ces deux pays sont encore dénués de missionnaires catholiques et de postes d'évangélisation.

C'est, en chiffres ronds, une superficie de 110,000 kilomètres carrés (220 sur 500).

Or, dans la seule partie régulièrement parcourue par les Missionnaires, près de 1,400 écoles sont déjà sous leur dépendance, comprenant plus de 54,000 élèves. A Madagascar, l'œuvre de l'instruction est capitale à tous les points de vue. C'est ce qu'ont également bien compris les Missionnaires et l'Administration officielle, et l'on peut à juste titre, notamment dans cette région, se féliciter des résultats acquis. Des Frères des Écoles chrétiennes et pour les filles, des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny se dévouent, dans les principaux centres, à cette œuvre de l'éducation.

Fianarantsoa possède une belle église romane, digne de cette ville importante, qui est le centre politique et administratif de tout le sud de l'île, comme Tananarive l'est du nord.

La population indigène est de 300,000 âmes dans la province de Fianarantsoa, 100,000 dans celle d'Ambositra, 60,000 dans celle de Mananjary et 40,000 dans le cercle de Morondava, au total 500,000.

Le cercle Morondava, qui s'étend à l'ouest jusqu'au canal de Mozambique, est habité par des Sakalaves. Les dix écoles qu'il possède en tout, sont ou dirigées par des militaires français ou aux mains des luthériens de Norvège. C'est la région la plus déshéritée. Pas de routes, à peine quelques sentiers, et des rivières impraticables.

Fianarant soa, au contraire, est reliée à Tananarive par une bonne route charretière. Une autre artère la met en communication avec Mananjary, qui, à son tour, est relié le long de la côte à Tamatave. Situé à l'embouchure du cours d'eau qui lui a donné son nom (le Mananjary), cette localité, à vrai dire, n'a pas de port. En attendant des travaux qui sont encore à l'étude, on se contente d'un mouillage peu sûr. Néanmoins des paquebots, qui mettent deux ou trois jours pour effectuer le voyage depuis Tamatave, la desservent tous les mois. — Puissent ces données, encore bien générales, intéresser nos lecteurs, en attendant que de là-bas nous viennent des relations plus « vécues ».

(Extrait de *Chine et Ceylan*, — septembre 1901.)

Nouvelles des autres Provinces.

IRLANDE.

La résidence St-François Xavier, à Dublin.

(Extrait d'une lettre du P. Walshe à l'éditeur des Lettres de Woodstock.)

13 février 1901.

L'ÉGLISE de la résidence est fort belle, et capable de contenir près de 3000 personnes. Elle n'est pas paroisse, tout comme celle de Farm Street, à Londres.

Ce qu'il y a de plus remarquable à Dublin, et dans notre église surtout, c'est le grand nombre des fidèles qui viennent assister à la messe, chaque jour de la semaine. Aussi la dernière messe est-elle dite à onze heures. — Quand le cardinal Mac Cabe était archevêque de Dublin, il pensa que ces messes de onze heures fatiguaient trop les jeunes prêtres, qui les disent d'ordinaire, et il les supprima. La conséquence fut que le nombre des confessions commença à diminuer ; on le constata partout. On rétablit donc la messe de onze heures, et les confessions redevinrent ce qu'elles étaient auparavant.

La résidence est le siège de nombreuses congrégations : il y a celle des ouvriers, celle des employés de commerce, celle des étudiants, — qui est composée, en bonne partie, de nos anciens élèves, — celle des ouvrières, celle des enfants de Marie. — La plus originale et la plus florissante est la congrégation des *Policemen*. La police métropolitaine compte 1100 hommes dont 900 sont catholiques. Parmi ces derniers, nous avons plus de 500 congréganistes. Quels braves gens, généreux, ardents au bien, tout dévoués à la religion ! Il est bien touchant de les voir s'approcher en grand nombre de la sainte table, suivre pieusement les exercices de la retraite annuelle, accomplir en conscience tous leurs devoirs de congréganistes.

Lorsque le R. P. Roothan, chassé de Rome par la révolution, vint à Dublin, il caractérisa très justement les œuvres de la résidence de Saint-François Xavier : « C'est, disait-il, une mission qui se continue toujours et ne finit jamais. » Il aimait à demeurer de longues heures, chaque matin, dans l'église, pour admirer les foules recueillies, qui venaient à la messe et s'approchaient de la sainte table.

Depuis cette époque, les œuvres se sont beaucoup développées. Il y a vingt confessionnaires continuellement occupés, dans l'église ; les confessions ne déçoivent pas durant les premières messes, et elles sont spécialement nombreuses après la messe de 11 heures. (Cela est d'autant plus à remarquer que nous sommes entourés d'autres églises et que la Résidence n'est pas paroisse...)

Un Père de la Province d'Angleterre, qui passait à Dublin, il y a quelques semaines, a été frappé de la cordialité qui existe entre le clergé séculier et nos Pères. De fait, il n'y a ni jalousie, ni rivalité d'influence, ni discorde entre nous. Les séculiers forment un corps bien édifiant, qui travaille, sans se lasser, à l'évangélisation et au soulagement des pauvres. Nous nous efforçons de les seconder de notre mieux. Le plus grand nombre vient se confesser à la Résidence, et va faire les exercices, tous les ans, à notre maison de Milltown Park.

Nous pouvons aller dans toute la ville, là où on nous appelle, pour visiter les malades et les confesser, pour assister les mourants et leur administrer des derniers sacrements, sans que le clergé séculier s'en offusque le moins du monde. Bien mieux, il est le premier à nous prier de remplir ce ministère.

On a dit plus d'une fois que notre église est le vrai centre de la dévotion au Sacré-Cœur, en Irlande, qu'elle est la source d'où elle s'est répandue sur tout le pays. Lors de la première Consécration de l'Irlande au Sacré-Cœur de Jésus, en 1873, un de nos poètes nationaux, Denis Florence Mac Carthy, a célébré, en vers magnifiques, les efforts incessants de la Compagnie pour propager le culte du Sacré-Cœur.

Nous voulons être fidèles aux traditions saintes de nos Pères. Aussi le premier vendredi du mois est un vrai jour de fête : il y a exposition du Saint-Sacrement toute la journée. Le matin, le nombre des communions est très considérable ; on se dirait presque au jour de Pâques. Les étrangers en sont émerveillés. Ce grand concours est dû à la pieuse dévotion des *neuf premiers vendredis*, qui est en honneur, et aussi à la généreuse ardeur des zélatrices de l'*Apostolat de la prière*. De bonnes ouvrières, une fois leur journée de travail achevée, se font apôtres, recrutent de nouveaux membres, et poussent à la fréquentation des sacrements. Il en est qui, à la réunion mensuelle, apportent des listes de 800 et 900 noms : c'est le résultat de leur zèle infatigable, pendant le mois précédent.

HOLLANDE.

Tandis que la Compagnie est persécutée, dispersée, bannie, en tant de pays catholiques, elle continue paisiblement ses œuvres multiples, dans la Hollande protestante. Elle y a des ennemis nombreux, tout comme ailleurs, et de temps à autre des diffamateurs jettent dans le public des pamphlets abominables contre elle. Ils portent les accusations les plus ridicules : ce sont les Jésuites qui ont assassiné Guillaume le Taciturne, ce sont eux qui ont jadis livré le pays à l'Espagne, ce sont les Jésuites qui s'efforcent de centraliser en leurs mains le commerce des ports et des grandes villes, etc., etc. Dans les provinces, parmi les ouvriers, où on ne connaît pas la Compagnie, ces brochures font beaucoup de mal.

Une chose certaine, c'est que partout où la Compagnie est établie, elle est vénérée et aimée. A Maëstricht, nos Pères dirigent des Congrégations florissantes dont les membres sont très nombreux. Notre église est des plus fréquentées. Les philosophes, établis à Oudenbosch, se sont fait de chauds amis dans tous les environs ; les paysans sachant qu'il y a nombre de collectionneurs au scolasticat, s'acharnent après les insectes, papillons, coléoptères, etc., afin de faire plaisir aux jeunes étudiants jésuites.

Outre un collège, nos Pères ont encore, à Amsterdam, deux résidences avec grande église, et une autre chapelle qu'ils viennent d'acheter et qu'ils desservent. Ce dernier édifice, qui porte le nom de « Constantia », a été longtemps le lieu de réunion des plus farouches socialistes. Mais ces Messieurs ont fait de mauvaises affaires, ils ont dû vendre leur salle ; les Pères l'ont achetée, par l'intermédiaire d'un laïque dévoué. Grande a été la colère des socialistes, qui sont venus faire tapage à la porte de leur ancienne demeure ! C'était trop tard.

Une autre œuvre de nos Pères à Amsterdam, et bien féconde, c'est l'évangélisation de la grande prison centrale. Ils trouvent là tous les genres possibles de malfaiteurs. En général, ces malheureux accueillent bien le prêtre et se laissent vite gagner. Ils montrent même parfois une admirable générosité dans leur repentir. L'un d'eux, qui avait d'abord fait la sourde oreille, est touché de la grâce et se met en devoir de préparer sa confession. Le Père le trouve en train d'écrire ses péchés sur une large ardoise, et de calculer le nombre de fois qu'il a commis chacun d'eux. C'était un vrai mémoire : 4266 fois, tel gros péché, 2714 fois tel autre, 3550 fois cet autre, et ainsi de suite. Enfin il ajoutait : « J'ai fait aussi 323 péchés véniels. » Le Père eut de la peine à ne pas rire, tout en admirant la bonne volonté du pauvre pécheur. Celui-ci a persévéré dans la bonne voie. — Un autre, converti par un de nos Pères, devient un excellent chrétien en prison. Mais une fois libéré, il essaie en vain de divers métiers, sans pouvoir réussir. Le pauvre homme était au désespoir, car il se sentait en grand danger de se perdre.

Il se remet donc à voler bien ostensiblement, pour être pris sur le fait. De retour à la prison, il mène une vie exemplaire et meurt bientôt dans les meilleurs sentiments.

Pleine liberté est laissée à nos Pères, pour s'acquitter de cette œuvre de miséricorde. Ils ont même obtenu que les prisonniers catholiques fussent séparés des protestants, et enfermés dans un quartier spécial.

A Rotterdam nous avons deux paroisses, à La Haye également, à Groningue, ville très protestante, une résidence avec une belle congrégation d'hommes, qui possède son bulletin périodique. Le noviciat et le juvénat de la Province se trouvent à Mariëndaal, à 4 heures environ de Gemert. La maison vient de s'enrichir d'une pompe à incendie, avec laquelle les Juvénistes ont déjà éteint plusieurs incendies. Quand le feu éclate aux environs, on court à Mariëndaal. La pompe est aussitôt sortie de son abri. Le Frère cuisinier, qui est le capitaine des pompiers, dirige la manœuvre et tient la lance. Paysans et juvénistes pompent à qui mieux mieux. Après le dernier incendie éteint par nos Frères, le Père maître a reçu d'une compagnie d'assurances un don de 10 francs. La lettre qui accompagnait ce don magnifique en spécifiait l'emploi : c'était pour payer une petite bombance à la communauté ! Bien petite en effet, mais l'intention était délicate.

Nos Pères de Hollande ont, en ce moment, quatre collègues, qui comptent de 150 à 200 élèves chacun. Il y a d'abord le séminaire de l'archidiocèse d'Utrecht, à Culembourg, dont nos Pères sont complètement chargés, — puis le collège-pensionnat de Katwyk, où l'on prépare aux examens des diverses Universités. Ces examens sont difficiles, et il faut toujours les passer devant un jury d'État.

Le demi-pensionnat d'Amsterdam, situé dans le plus beau quartier de la ville, a grande réputation. Aussi les élèves y affluent.

Quant au nouveau collège de Nimègue, — qui a remplacé le vieux Sittard, cédé à la province de Germanie, — il possède, outre les cours classiques, un cours intermédiaire moderne, où l'on n'enseigne pas les langues anciennes. Nos Pères ont comblé là un vide que l'on déplorait depuis longtemps. Ceux qui suivent ce nouveau cours subissent un examen sérieux, après la cinquième année d'études ; et l'examen porte sur les langues modernes, sur les sciences physiques et naturelles etc.

Ce qui nous gêne le plus, c'est que nul ne peut professer ce cours moderne sans avoir pris lui-même son diplôme. Aussi, chaque année, après leur philosophie achevée, deux ou trois scolastiques sont envoyés à l'Université de Leyde, pour suivre les cours et prendre leurs degrés de docteur ès sciences mathématiques ou physiques. L'obtention des degrés exige cinq ou six ans d'études suivies. Ce n'est pas peu de chose pour cette vaillante petite province, qui compte déjà tant d'œuvres diverses, en Hollande et aux Indes, et un si petit nombre de sujets ! Et il n'y a que huit

novices, cette année : Que N.-S. daigne accroître le nombre de ses bons serviteurs.

DANEMARK.

Nous sommes en paix ici, et pour le moment nous n'avons rien à craindre ni du peuple, ni du gouvernement. Les protestants de ce pays sont moins fanatiques que ceux de l'Allemagne ; les ministres eux-mêmes ne nous attaquent pas directement, du moins en général. Cela ne les empêche pas de faire sous main, tout ce qu'ils peuvent pour écarter leurs ouailles de l'Église catholique. Malgré ces menées, on visite beaucoup notre église du Sacré-Cœur, et ce qui frappe surtout les étrangers c'est d'y rencontrer un grand nombre d'hommes.

Pour l'instant, la question la plus débattue, est l'éternité des peines de l'enfer. Nombre de prédicants de l'Église nationale repoussent ce dogme avec horreur. Il y a quelques semaines, l'évêque protestant de Séeland publia une brochure intitulée : *Salut éternel et damnation éternelle*. La brochure fit beaucoup de bruit et arriva aussitôt à sa 5^e édition, tant cette question passionne les esprits.

Le P. Brinkmann, un vieillard par l'âge, mais un jeune homme encore par la vigueur du corps et de l'intelligence, a pris occasion de cela pour choisir comme sujet de son sermon dominical, dans notre église, l'éternité des peines de l'enfer. Un ami du Père fit, à son insu, publier dans les journaux, que le dimanche soir, à six heures, le P. Brinkmann prêcherait sur l'enfer éternel. Le dimanche, l'église était comble, (c'est du reste l'ordinaire,) mais cette fois l'assistance était des plus choisies, et comptait un grand nombre de protestants. Ils n'oublieront pas de si tôt les paroles du prédicateur !

Le développement heureux de nos œuvres, dans notre belle église du Sacré-Cœur, est bien consolant. Des gens de toutes les conditions, et dont quelques-uns ne mettent jamais le pied dans une autre église, viennent dans la nôtre. Est-ce dû à notre magnifique sonnerie de cloches ? ou bien à nos chants si bien dirigés ? ou à nos cérémonies solennelles ? ou bien encore aux conversations des salons où l'on parle de nos œuvres ? Je l'ignore. Mais de fait notre église est très fréquentée. — Sans doute, il y a loin encore de la visite d'une église à la conversion ; mais du moins, les préjugés tombent ainsi peu à peu, la bonne semence est jetée dans les cœurs ; elle y germera en temps opportun. Et puis ceux qui ont assisté à nos offices, en parlent à la maison, dans les sociétés, dans les salons, et ils donnent à d'autres l'envie d'y venir à leur tour.

Mais qu'il est donc ardu de faire entrer dans les têtes protestantes de vraies convictions religieuses ! En Danemark, la confusion des idées est au

comble, et l'on n'a guère de respect pour la logique la plus élémentaire. Ajoutez encore que l'esprit d'indépendance et de libre examen, le mépris de toute autorité en matière de foi, l'orgueil de l'intelligence, font estimer aux Danois qu'ils savent tout bien mieux que les autres. Et si, par malheur, à ces difficultés intérieures de caractère et de tempérament, viennent s'en ajouter d'autres plus extérieures, si, par exemple, les catholiques avec qui ils sont en relations, sont moins édifiants qu'il ne faudrait, alors on en conclut que ce n'est pas la peine de retourner au Catholicisme.

Nulle part, autant qu'ici, je n'ai touché du doigt la nécessité absolue de la grâce intérieure. Facilement les protestants danois de bonne volonté parviennent à la connaissance de la vérité religieuse ; mais hélas ! les preuves les plus évidentes viennent ensuite échouer contre leurs vieux préjugés, et ils demeurent dans l'hérésie. Beaucoup restent certainement dans la bonne foi, les ministres tout comme leurs ouailles.

Nous aurons bientôt ici des Franciscains. Ils prendront la charge d'une église, où un de nos Pères devait se rendre, tous les dimanches. Ils s'occuperont aussi d'une école élémentaire. Monseigneur tient à ce que les Franciscains gardent leur habit religieux. C'est du reste la volonté expresse de leur Provincial. Dans une visite que nous a faite ce dernier, il nous a dit : « Si nous ne pouvons porter notre habit, nous ne viendrons pas. » Leur robe de bure, leur ceinture de corde, leurs pieds nus, vont paraître chose bien étrange à nos Danois ; peut-être même les ministres s'en effaroucheront. Mais cela passera, comme le reste. Lorsque les Sœurs de St-Joseph vinrent s'établir ici, leur costume un peu extraordinaire fit sensation, on en causa beaucoup ; ce qui n'a pas empêché que les gens s'y sont habitués très vite. Il en sera tout de même pour les fils de S. François.

(Extrait de *Mittheilungen aus der Deutschen Provinz.*)

ALLEMAGNE.

Encore un épisode du Kulturkampf, en Westphalie.

On écrit de Lüdinghausen, en Westphalie, à la date de 3 juin 1901 : Nous eûmes hier un spectacle bien triste et pourtant consolant quand même. Nos Pères venaient de commencer une mission. Tout s'annonçait au mieux : assistance nombreuse, beaucoup d'entrain et de piété. On pouvait s'attendre à un succès complet.

Après le sermon de 4 heures, M. le Curé monte en chaire, et, d'une voix très émue, il annonce aux fidèles qui remplissent la grande église, qu'il faut renoncer à la mission. Le gouvernement l'ordonnait, parce que les prédicateurs étaient des religieux non-reconnus légalement. La douleur fut profonde ; les uns pleuraient, les autres manifestaient leur indignation ou leur dégoût, tous étaient désolés. L'émotion se communiqua vite dans toute la ville.

Il fallait bien se soumettre aux autorités. Mais les catholiques résolurent du moins de prouver aux religieux que l'on chassait, leur vénération et leur reconnaissance. Ils le firent d'une façon magnifique. On se demande même comment, en si peu de temps, ils purent préparer un tel triomphe.

Toutes les rues furent décorées et pavoisées. Une députation, composée des notables de la paroisse, alla remercier les Pères et leur exprimer les vifs regrets de tous. « Ils espéraient, disaient-ils, que les entraves mises injustement à leur zèle seraient bientôt brisées ; alors les missionnaires pourraient revenir en toute confiance et reprendre leur œuvre interrompue. » Le Père Supérieur répondit en quelques mots très simples : il remerciait de cœur ces bons catholiques, il les exhortait à se soumettre aux vues de la Providence, à bien suivre en tout la direction de leur clergé, enfin, il leur promettait que les Pères s'efforceraient d'accomplir par leurs prières ferventes, ce qu'ils n'avaient pu faire par la parole et par la confession.

Les missionnaires se rendirent ensuite à la voiture, escortés du clergé et des autorités municipales. Quel ne fut pas leur étonnement quand ils traversèrent la place de l'église : elle était remplie d'une foule immense, composée surtout d'hommes. Les femmes s'étaient rendues à la gare. Une soixantaine de petites filles, habillées de blanc, et portant des bouquets, devaient ouvrir la marche ; puis venait toute une file de voitures ornées de fleurs, pour les Pères et pour leur cortège.

Dès que les Pères furent arrivés au milieu de la place, le C^{te} Max Droste de Vischering prit la parole. Il assura les Pères de l'inviolable attachement des catholiques ; il dit combien il était heureux et fier d'avoir été l'élève des Jésuites. Il fit acclamer ces derniers par la foule, et tous, d'une seule voix, entonnèrent le beau cantique : « Nous serons fidèles aux promesses du baptême. »

Les cloches sonnaient à toute volée, tandis que les petites filles et quelques dames venaient offrir leurs bouquets aux missionnaires. Pendant toute la durée du trajet, depuis l'église jusqu'à la gare, ce ne fut qu'une longue ovation, chaleureuse et enthousiaste. Et lorsque le train s'ébranla, emportant les missionnaires si regrettés, une immense acclamation d'adieu et d'au revoir leur prouva encore les sentiments généreux de foi et de respectueuse affection des habitants de Lüdinghausen.

AUTRICHE.

Inquiétudes inspirées à un protestant par les Retraites fermées de Feldkirch.

Charles Habermann, le rédacteur du *Scherer*, a enfin trouvé quelle influence pernicieuse exercent les affreux Jésuites du Vorarlberg, dans les réunions secrètes de Feldkirch. Il a voulu aussitôt porter secours à ce pauvre petit pays menacé, en lui dévoilant ces secrets terribles. Ce n'est pas

qu'il ait eu le courage d'aller voir par lui-même ce qui se passe dans les retraites. Mais il cherche, avec sa lanterne de Diogène, un homme hardi qui se hasarde à soulever le voile de ces agissements jésuitiques.

Après avoir cité le texte de l'invitation envoyée par nos Pères aux futurs retraitants, il ajoute : « On sait que ces Exercices spirituels sont une invention papiste, au moyen de laquelle les Jésuites s'efforcent de broyer, de détruire l'organisme spirituel des hommes du monde, de ruiner toute trace d'indépendance personnelle, de suggestionner adroitement les esprits, d'y instiller une pseudo-conscience romaine. Cette cure doit être renouvelée tous les ans. Ainsi un maître d'école papiste a déclaré, l'an dernier, dans un journal, que chaque fois qu'il avait fait les Exercices, il se sentait revivre, et que cette rénovation se continuait toute l'année (!).

« En vue de ces retraites, les Jésuites de Feldkirch ont bâti un grand hôtel où jeunes gens et vieillards, maîtres d'écoles et étudiants, viennent, une fois l'an, faire la grande lessive de leur âme. Naturellement c'est une source de bons revenus pour les Pères !

« Nous invitons nos amis, qui appartiendraient, au moins de nom, à l'Église romaine, à aller observer ce qui se passe dans ces retraites fermées, et à le publier ensuite dans les journaux. Cette invitation est sérieuse de notre part, car il s'agit de mettre en pleine lumière un des moyens les plus puissants de suggestionner et de dominer les esprits, qui soient aux mains des Papistes. Ce but vaut bien le sacrifice assez rude de passer trois jours dans la compagnie des moralistes de Ligori. La rédaction de la *Pfeile aus der Ebernburg*, à Innsbruck, accorde un subside assez considérable à celui qui tentera l'entreprise. On est prié de s'adresser au bureau de ce journal. Les feuilles libérales sont instamment priées de publier cette communication. »

Tel est le factum du *Scherer*. Nous souhaitons que les efforts de son directeur soient couronnés de succès. Les Exercices seront certainement très utiles à celui qui acceptera l'invitation !

(Du *Vorarlberger Volksblatt*.)

Pour finir, notons que la maison de retraites de Feldkirch a reçu, l'année dernière, 1463 retraitants : un archevêque, 500 prêtres, 294 étudiants, 92 professeurs, et 476 autres des diverses classes de la Société. Le nombre des prêtres qui viennent faire les Exercices à Feldkirch va toujours croissant.

HONDURAS ANGLAIS.

La capitale du Honduras, Bélize, est délicieusement située, sur le bord de la mer, au milieu de splendides bois de palmiers, de cocotiers et de manguiers. Elle se développe sur une longueur d'environ trois kilomètres, entre le palais du gouverneur d'un côté, et une grande caserne de l'autre.

Vue de la mer, par un beau soleil, elle semble surgir des eaux comme par enchantement, avec les tours et les clochers des diverses églises, qui se détachent sur le fond bien vert de la forêt vierge. L'édifice qui frappe tout d'abord les regards est la grande maison de briques rouges des Sœurs de la Miséricorde. Cet établissement couronne une haute colline qui domine la ville. Du reste les maisons en briques sont rares, à Bélize; il y en a peut-être en tout une trentaine, en comptant le couvent des Sœurs, notre église et trois temples protestants. Le reste est bâti en bois et sur pilotis, pour se préserver de l'humidité; car la côte est basse et très marécageuse.

Les habitants de Bélize offrent le mélange de races le plus bizarre. Y a-t-il en tout une vingtaine de vrais blancs? je ne le pense pas. On entend bien prononcer les noms d'un O'Neil, d'un Kelly, d'un Bennett, mais ces noms ne signifient rien; au lieu de s'appliquer à un bon Irlandais, au teint pur, ils désignent un enfant du Continent noir, au teint d'ébène. La population est essentiellement créole avec toute la gamme des couleurs, entre le noir et le blanc.

Parlons un peu de notre collège. Le P. Wallace a réussi à organiser la maison, en quelques mois, mais au prix d'immenses fatigues. Tout était à créer. L'édifice est simple, haut de deux étages, et sans aucun luxe. Au rez-de-chaussée, deux grandes classes, une salle de récréation, le réfectoire des élèves et le bureau du P. Préfet des études. Il y a en haut une autre classe, une salle de récréation et des chambres. La plupart des appartements sont séparés par de simples cloisons en bois de 7 à 8 pieds de haut, afin que l'aération soit plus facile et que la brise bienfaisante de la mer pénètre aisément partout.

Nous comptons, pour l'instant, seize pensionnaires et soixante externes, répartis en trois classes. Il faut bien se rappeler que notre collège achève seulement sa première année d'existence. Et quelle variété d'élèves! Quelques rares blancs, des négrillons authentiques, des indiens à la peau cuivrée, des créoles de toute teinte, les uns presque aussi noirs que les nègres, mais ayant en même temps les traits distingués de la race indo-européenne.

Les classes commencent à 9 heures du matin et se continuent, avec quelques petites interruptions jusqu'à 3 heures. Il y a congé le mercredi et le samedi. Nos pensionnaires se lèvent à 6 heures, et vont à la chapelle pour la prière et la messe. Ils ont étude de 7 à 8 heures, puis déjeuner et récréation; goûter à midi, et dîner à 3 heures $\frac{1}{2}$. Le dîner est suivi d'une promenade et du bain. Le coucher est à 8 heures $\frac{1}{2}$.

Bien entendu, notre vie est assez rude ici, nous sommes pris du matin au soir, sans presque de répit. Nous ne connaissons guère les jouissances du confortable; mais nous sommes bien heureux quand même de travailler à la formation chrétienne et morale de ce bon peuple.

(Lettre du P. STANTON, S. J.)

PANAMA.

Parmi les nouveaux évêques préconisés, le 15 avril 1901, en consistoire secret, se trouve celui de Panama, dans les États-Unis de Colombie; c'est le Révérend Père Xavier Junguito, de la Compagnie de Jésus. Le P. Junguito est resté de longues années à Panama. Lorsque nos Pères ont quitté cette ville, en 1890, il est devenu supérieur de la résidence de Carthagène. — Lorsque l'été précédent, le Père Junguito avait appris qu'il était proposé pour le siège vacant de Panama, il était aussitôt parti pour Rome afin d'éviter cette haute dignité, si le Saint Père le voulait bien.

CUBA.

Notre collège de Belen, à la Havane, est plus peuplé que jamais, malgré l'opposition que l'on nous a faite, l'an dernier, aux examens. Nous comptons plus de deux cents élèves. — Le gouvernement a rédigé un nouveau plan d'études : le latin est tout à fait supprimé, on a mis à la place le dessin, la botanique, l'hygiène, etc. On voudrait arriver à anéantir les collèges qui n'appartiennent pas à l'État.

L'enseignement de l'instruction religieuse est prohibé dans les écoles publiques. C'est pourquoi nous avons institué, dans notre collège, des cours spéciaux de catéchisme, qui se font tous les dimanches. Ils sont très suivis. Des dames de la ville les patronnent et donnent des récompenses fort appréciées. Les catéchistes volontaires sont des jeunes gens de la Congrégation de la Ste Vierge, tous de nos anciens élèves, des avocats, des médecins, des négociants. Plus de trois cents enfants viennent régulièrement assister à ces catéchismes. Nos Pères ont fondé d'autres réunions semblables, dans plusieurs quartiers de la ville. Les protestants essaient bien de faire de même, mais avec un succès des plus médiocres.

Notre observatoire météorologique nous a conquis une bonne réputation, grâce à la comparaison qu'on a faite, les deux dernières années, entre les informations données par le P. Gaugoiti et celles du bureau météorologique. Le contraste a été très remarqué; on a même renvoyé le principal employé de ce bureau. Les prévisions du P. Gaugoiti, au sujet des ouragans et des cyclones, se sont vérifiées exactement, par exemple pour le terrible cyclone du 8 septembre 1900. Grâce aux bulletins du Père, plusieurs vaisseaux ont été sauvés.

On vient beaucoup à l'observatoire, amis et ennemis. Les Compagnies de steamers se font adresser des câble-grammes, durant la saison des orages, et le gouverneur général nous a donné franchise sur les lignes télégraphiques. Le gouvernement américain nous a demandé beaucoup de renseignements

sur le climat, sur l'état magnétique, sur le régime des pluies de Cuba. Nous avons ainsi rendu de grands services au département des ingénieurs.

Voilà pourquoi sans doute, en dépit de la franc-maçonnerie qui est maîtresse ici, en dépit de l'irrégion régnante, les Cubains n'ont pas encore persécuté la Compagnie, et même envoient leurs enfants, en grand nombre, à notre collège.

(Lettre du P. S. SARASOLA, S. J.)

PHILIPPINES.

M. Frédéric Sawyer, — un protestant anglais qui a fait un long séjour à Mindanao, — vient d'écrire un ouvrage remarquable intitulé : *Les habitants des Philippines*. On y lit :

« A Mindanao, les jésuites élèvent la jeunesse, lui apprennent des métiers ; ils soignent les malades, ils explorent le pays, ils encouragent l'agriculture, ils bâtissent des églises, ils construisent des routes. Ils défendent les naturels contre les entreprises des chasseurs d'esclaves, etc...

« Plein d'admiration pour leur immense dévouement et leur zèle infatigable, j'envoie aux jésuites missionnaires l'hommage de mon profond respect ; je fais des vœux pour qu'ils soient heureux, sous la domination des États-Unis. A mon avis, ils réalisent tout à fait l'idéal que l'on se forme d'un vrai missionnaire chrétien. Bien que né protestant et élevé dans le protestantisme, je ne trouve aucune raison de taire leurs mérites incontestables, ni de chercher à diminuer le grand bien qu'ils ont fait à Mindanao.

« Bien loin d'en agir de la sorte, je veux affirmer hautement mon intime conviction : le plus facile, le meilleur, le plus rapide des moyens, et le plus humain, de pacifier ces îles, est d'utiliser la puissante influence des Jésuites sur leurs ouailles ; et il faut employer ce moyen au plus tôt, avant que cette malheureuse population n'ait oublié les leçons du christianisme et ne soit retombée dans la barbarie »....

Observatoire de Manille. (Extrait d'une lettre du Père de MOIDREY).

Par une loi datée du 22 mai, le Président des États-Unis érige l'observatoire de nos Pères, à Manille, en observatoire central, pour tout l'archipel, avec 70 stations. Les attaques dirigées naguère contre eux, par le Directeur de l'observatoire de Hongkong, n'ont pas peu contribué à ce succès, en provoquant un concert d'éloges en faveur de Manille, dans tout l'Extrême-Orient.

Voici un bref résumé de la loi :

Titre I. — Il est érigé un service météorologique qui s'appellera le « Weather bureau » des Philippines. Le chef-lieu en sera à Manille.

Titre II. — Les officiers de ce service seront :

Un directeur, aux appointements de 2500 dollars par an. (C'est le P. Algué.) Trois sous-directeurs, à 1800 dollars chacun. (Ce sont les PP. Doyle, Clos et Ferrer.)

Un secrétaire et bibliothécaire, à 1400 dollars. (C'est le P. Sola.)

Total, de ce chef : 46,500 fr. par an.

Titre III. — Employés.

1) *A l'observatoire central*, 3 observateurs de 1^{re} classe, à 900 dollars chacun, — trois calculateurs à 720 dollars chacun, — deux aides-observateurs et un aide-bibliothécaire à 600 dollars, — deux aides-calculateurs à 300 dollars, — un premier-dessinateur à 720 dollars, — un second dessinateur à 600 dollars, — un premier mécanicien à 720 dollars, — trois aides-mécaniciens à 600, 400 et 300 dollars, — deux portiers à 150 dollars, — deux commissionnaires à 150 dollars.

2) *Dans les stations*: 9 observateurs pour les stations de 1^{re} classe, (600 dollars), — 9 aides-observateurs pour les stations de 1^{re} classe (100 dollars), — 25 observateurs pour les stations de 2^{me} classe (300 dollars), — 17 observateurs pour les stations de 3^{me} classe (180 dollars), — 20 observateurs pour les postes de 4^{me} classe (90 dollars).

Tous les employés sont à la nomination du Père Directeur.

Titre IV. — Le Directeur aura le contrôle de tout le service et déterminera les devoirs de tous les employés.

Il organisera un service effectif de prévision des temps, donnera quotidiennement des avis sur les tempêtes et typhons aux maîtres des ports de l'Archipel reliés télégraphiquement avec Manille, etc., etc.

La loi traite ensuite 1) des communications à entretenir avec les observatoires des côtes d'Asie, de Formose, du Japon ; 2) des publications diverses à éditer ; bulletin mensuel, rapport mensuel (dont 500 exemplaires en anglais et 500 en espagnol), cartes, travaux spéciaux, etc. Le tout aux frais du gouvernement américain.

Titre V. — Budget du bureau central : 375 dollars par mois, pour l'entretien des instruments, des bâtiments, des presses, etc.

Titre VI. — Distribution des 70 stations des diverses classes. Le P. Directeur peut les modifier au besoin, sauf pour la 1^{re} classe.

Titres VII à XI. — Genre d'observations à faire, dans les stations de chaque classe et manière dont les rapports seront envoyés au bureau central.

Titre XII. — Frais de déplacement des employés.

Titre XIII. — Travail du bureau central.

Titre XIV. — L'observatoire donnera l'heure tous les jours, à midi, à Manille, — et à 11 heures aux stations reliées télégraphiquement avec le bureau central.

Titre XV. — Premières dépenses d'installation.

Stations de 1 ^{re} classe	17085	dollars.
» de 2 ^e »	4250	»
» de 3 ^e »	1088	»
» de 4 ^e »	520	»

La loi a été votée à l'unanimité par le Congrès, sans aucune espèce d'opposition.

Le P. Algué espérait que les stations de 1^{re} classe seraient installées à la fin du mois de juillet 1901.

CEYLAN.

L'esprit de caste.

Lettre du P. Eugène Dasnoy au rédacteur.

Kandy, le 25 août 1901.

VOUS savez assez les embarras que la distinction des castes occasionne aux missionnaires du Maduré. Cette distinction est effacée chez les chrétiens du Malabar ; le païen qui se convertit coupe sa longue chevelure et renonce à sa caste... et voilà, vous direz-vous, une grosse difficulté de moins pour le missionnaire ; assurément, mais le malheur est qu'il y a d'autres divisions qui ont pris la place des castes et qui sont presque pires, à certain point de vue. A Cochin et à Verapoly, surtout à Cochin, il y a les *Eurasiens* avec les *trois cents*, les *cinq cents* et les *sept cents*. Les *Eurasiens* sont les descendants des Portugais plus ou moins mêlés à l'élément natif ; les *trois cents* seraient les descendants des serviteurs des Portugais ; ils sont pratiquement presque confondus avec les *Eurasiens*, ils portent même pantalon ! Les *cinq cents* seraient d'anciens chrétiens d'avant l'arrivée des Portugais, tandis que les *sept cents* convertis par ces derniers au nombre de sept cents et de plus, auraient appartenu à une caste inférieure : malgré tout donc, on retrouve encore la caste ! Les *sept cents* ne goûtent pas cette explication : s'ils sont appelés *sept cents*, c'est qu'ils eurent jadis jusqu'à 700 séminaristes, et les *cinq cents* furent eux-mêmes convertis par les Portugais, au nombre de cinq cents. Les *cinq cents* ont réponse à cela : leur dénomination leur vient d'une localité dont le nom ressemble tout à fait au mot qui signifie cinq cents. Tout cela est discuté dans un journal de Cochin, très sérieusement. Quoi qu'il en soit de l'origine de ces divisions et de ces appellations, elles existent et le missionnaire le sait bien. Pas de mariages entre ces différentes classes. Un prêtre *cinq cents* est mal venu dans une paroisse de *sept cents* ; de même un prêtre *sept cents* dans une paroisse de *cinq cents*, et les *Eurasiens* méprisent autant les *cinq cents* que les *sept cents*. Quand il y a des trois catégories dans une même paroisse, il est naturelle-

ment difficile d'y mettre un prêtre qui soit au goût de tous, mais alors on se rattrape sur le droit exclusif à célébrer telle fête déterminée, à orner telle statue et le reste. Mgr l'évêque de Cochin, de passage il y a quelques mois, disait que grâce à ces divisions, il a des paroisses sans prêtre et des prêtres sans paroisse. — Un de mes élèves, sorti l'année passée du séminaire, a été placé comme *assistant parish priest* dans une paroisse importante du diocèse de Cochin, où les Eurasiens sont très puissants. L'éducation des natifs, nous écrit-il, y est rendue impossible par la morgue des Eurasiens : ils ont des écoles soutenues par la paroisse et par le gouvernement, mais ils n'y veulent pas admettre d'enfants natifs ; les natifs de leur côté sont trop pauvres pour établir une école et les voilà condamnés à se passer d'instruction.

La fête de S. Sébastien est célébrée par les *sept cents*, celle des SS. Pierre et Paul par les *cinq cents*. Les Eurasiens se réservent toutes les autres ; le comble c'est que les statues de S. Sébastien, de S. Pierre et de S. Paul ne peuvent paraître à l'église qu'à la fête de ces saints, le reste du temps elles sont reléguées à la sacristie, il est du reste loisible à tous d'aller les y visiter et d'y prier devant elles ; les Eurasiens n'en sont pas encore venus à laisser aux natifs la dévotion à S. Sébastien et aux SS. Pierre et Paul et à se contenter d'honorer les autres saints. Allez essayer de supprimer ces absurdes coutumes ! notre ancien élève est lui-même natif, il doit être prudent, d'ailleurs les Eurasiens tiennent à leurs vieilles traditions comme à leur âme, sans s'inquiéter de ce qu'elles ont de singulier et de peu charitable.

Chez les Malabars du rit syriaque, les divisions sont autres : on a les *Nordistes* et les *Sudistes* : ceux-ci se disent issus d'une colonie juive venue très anciennement s'établir sur les côtes de l'Inde : ils sont inférieurs en nombre aux *Nordistes* et sont groupés pour la plupart dans le vicariat de Changanacherry ; ils se marient entre eux, pas avec les *Nordistes*. On retrouve la même division chez les schismatiques. Aux églises *sudistes* les vicaires apostoliques donnent des prêtres *sudistes*, aux églises *nordistes* des prêtres *nordistes* ; il y a peu d'églises communes. Sous Monseigneur Lavigne il y avait deux vicaires généraux, l'un *nordiste*, l'autre *sudiste*, aujourd'hui il n'y en a plus qu'un. Par bonheur, il n'y a généralement pas grande animosité entre les deux partis ; ou pour mieux dire l'animosité n'y est pas habituellement à l'état aigu ; parfois il y a des éclats : ainsi la nomination et la consécration d'un vicaire apostolique *sudiste* pour Changanachery, a donné lieu à de vives protestations de la part des *nordistes*, et a été l'occasion de scènes regrettables ; les esprits ont depuis repris leur calme. — Les évêques et les vicaires apostoliques s'efforcent de mettre bon accord entre les différents partis de leurs diocèses ; quant à supprimer ces distinctions, ce serait bien difficile.

Heureusement la mésintelligence entre Goanais ou prêtres du Padroado

et prêtres propagandistes semble en voie de disparaître, elle a fait autrement de tort à la religion que les divisions dont je vous ai parlé.

Eugène DASNOY, S. J.

CONGO BELGE.

Le *Musa Gilletii*.

Extrait du Congo Belge.

DANS le n° 71 de la *Revue des Cultures coloniales*, M. de Wildeman, conservateur au Jardin Botanique, à Bruxelles, décrit une espèce nouvelle de *Musa* du Congo, récoltée dans la région qui s'étend entre Luvituku et Ki-santu (Bas-Congo), par la Frère Justin Gillet, S. J. C'est un bananier considéré comme fétiche par les indigènes. Il sera connu désormais sous les nom de *Musa Gilletii*.

Dans une lettre datée du 7 février 1901, le Frère Gillet a bien voulu envoyer sur cette plante, sur les fétiches et les féticheurs, quelques renseignements que nous croyons utiles de faire connaître.

Tout d'abord, le *Musa Gilletii* et un autre *musa* portent le même nom indigène de *Makondi n'kissi*. Ce mot *n'kissi* signifie fétiche. Les *n'kissi* sont, en général, dans la région de Ki-santu, des sachets remplis d'argile mélangée à des griffes et des dents de carnassiers, des plumes d'oiseaux, des graines de certaines plantes. C'est ainsi que les graines de ce *musa* entrent dans la composition des *n'kissi*, et le nom de *fétiche* a été appliqué à ces bananiers ; *fétiche* n'est donc pas un qualificatif propre à telle ou telle plante, mais appartient à un très grand nombre.

L'indigène, très superstitieux de nature, remarquant que les fruits de notre *Musa Gilletii* sont différents de ceux des autres bananiers dont les fruits sont comestibles, se dit : « la plante doit avoir sa raison d'être ; n'étant pas utile à l'homme, elle doit appartenir aux esprits, il faut donc faire entrer ses graines dans la préparation des *n'kissi*. »

Le Frère Gillet narre ensuite une petite anecdote ; elle a peut-être déjà été racontée, mais nous ne la connaissions pas ; il se trouvera peut-être quelques lecteurs pour qui elle sera nouvelle.

C'est sur la route des Caravanes. Un chef se plaint de mauvaise digestion, de ballonnement. Le grand féticheur est mandé. Il arrive avec tout un attirail de *n'kissi*, fait coucher le chef, applique son oreille sur le ventre du pauvre malade, écoute attentivement, en imposant du geste silence aux spectateurs. Après quelques minutes, il se relève tout triste, affairé : un grand nombre d'esprits ont pris possession du corps du chef ; il faut à tout prix les chasser rapidement, car il y en a de très mauvais, qui veulent sa mort.

Le malade est solidement maintenu par terre par les plus forts gaillards de la bande, et pendant que le féticheur applique son oreille sur la poitrine du patient, il ordonne à quatre hommes de piétiner le ventre du chef. Pendant cette danse, le féticheur écoute attentivement. Au bout d'un certain temps, il annonce avec satisfaction que déjà plusieurs fétiches ont pris la fuite, mais les plus mauvais persistent, ils ne veulent pas quitter le chef. Il faut continuer le traitement avec ardeur, il change les danseurs pour en prendre de plus vigoureux. Après une heure et demie de ce manège, le féticheur se relève brusquement, fait semblant de saisir un être invisible, de le frapper ; enfin le dernier des esprits, le plus mauvais, a passé par ses mains. Mais ce mauvais esprit s'est vengé, car il n'a abandonné le chef qu'après l'avoir tué.

Le malheureux était en effet bien mort. Qui ne l'eût été, après un tel traitement ?

Quand les indigènes, ajoute le Frère Gillet, sont venus nous raconter la chose, il n'y a pas eu moyen de leur faire comprendre que ce n'était pas le mauvais fétiche, mais bien les danseurs qui avaient tué leur chef.

En adressant à Bruxelles cet échantillon de *Musa*, le Frère Gillet annonçait l'envoi d'autres échantillons d'une plante du même genre pouvant atteindre cinq mètres de haut et un mètre de diamètre à la base. Ces échantillons sont arrivés par le premier courrier de mars. M. De Wildeman a pu déterminer ces matériaux qui appartiennent, eux aussi, à une espèce nouvelle, appelée comme le *Musa Gilletii*, *Makondi n'kissi*, c'est-à-dire fétiche.

Ce beau bananier a été dédié à M. Arnold, directeur du service de l'agriculture, au Département des finances de l'Etat Indépendant du Congo.

Comme le *Musa Gilletii*, le *Musa Arnoldiana* appartient au sous-genre *Physocaulis*, Baker. Ce dernier comprenait dix espèces, dont neuf bien connues, une dixième mal délimitée ; sur ces dix espèces, sept appartiennent à la flore de l'Afrique.

Il faudra désormais leur ajouter :

Musa Gilletii, De Wild. — Bas-Congo.

Musa Arnoldiana, De Wild. — Bas-Congo.

(*Missions Belges*).

Observatoire de Zi-ka-wei. (Shang-hai, Chine.)

... **D**ANS nos mers de Chine, les capitaines des navires de guerre ou des paquebots, pour peu qu'ils aient des inquiétudes, ont coutume, avant de quitter un port, de demander par dépêche à Zi-ka-wei le temps probable. Pendant la dernière guerre avec la Chine, cette pratique a été

érigée en règle dans l'Escadre allemande. En arrivant, toutes les unités, cuirassés, croiseurs, torpilleurs, ont d'abord télégraphié de Singapore, et, depuis ce jour, aucun navire ne quittait un mouillage, sans l'avis de l'Observatoire. Il est venu des dépêches de Hong-kong, Amoy, Fou-tchéou, Ttsintan, Nagasaki, Hakodaté, et quelquefois plusieurs le même jour.

Exemple : « Compte quitter Tsintan le 27, avec 2 vaisseaux pour Shanghai. Prière télégraphier pronostics quotidiens du temps jusqu'alors. Amiral Allemand. »

Exemple de réponse : « Typhon passé. Forte mousson S.-O.... Temps s'améliore. »

Il y a eu des demandes analogues des navires français, autrichiens, russes, américains, mais moins régulièrement...

L'amiral Bendemann, commandant l'escadre allemande de Chine, écrivait au Directeur de l'Observatoire.

Ou-song, le 8 nov. 1901.

CHER MONSIEUR,

Acceptez mes remerciements les plus sincères pour la seconde partie de votre travail sur les conditions météorologiques en Chine, que vous avez bien voulu me remettre. Je l'ai parcouru avec le plus grand intérêt immédiatement après la réception, et j'espère de trouver là-dedans une source précieuse pour des études plus sérieuses, dans des heures de loisir.

Je viens de recommander encore une fois à mes commandants de secourir, par des rapports continus, votre ouvrage invaluable (inestimable) pour le bien de tous les marins et de tous les navires. C'est la seule chance que j'aie de vous montrer ma reconnaissance, pour les renseignements invaluables que l'observatoire de Zi-ka-wei ne se lasse point à donner aux bâtiments sous mes ordres.

Agréez, cher Monsieur, les assurances de ma plus haute considération avec laquelle je reste tout à vous.

BENDEMANN, *Vice-amiral.*

Le Campylographe.

LE P. Marc Dechevrens, directeur de notre Observatoire météorologique et magnétique, à Jersey, a inventé et fait construire un appareil remarquable, pouvant tracer une infinité de courbes géométriques, des figures stéréoscopiques et de véritables dessins artistiques. Il l'a appelé le *Campylographe* (de *καμπυλος*, courbe ou courbé). Les Revues « *La Nature*, » « *Le Cosmos*, » « *The scientific American supplement*, » et « *La Revue des Questions scientifiques*, » lui ont consacré des articles, illustrés de quelques-uns de ses dessins.

L'appareil est fondé sur le principe de la composition des mouvements vibratoires rectangulaires. Il réalise d'abord, et dans de bien meilleures conditions, la célèbre expérience des diapasons croisés de Lissajous et en trace les courbes avec une assurance et une abondance sans pareille. Sous ce rapport il est comme un Compas Universel, tenant lieu de la règle pour la ligne droite, du compas ordinaire pour le cercle, de l'ellipsographe pour l'ellipse et du parabolographe pour la parabole.

Mais cela n'est rien, en quelque sorte, auprès de ce que cet instrument vraiment merveilleux peut produire, quand on associe les deux mouvements vibratoires essentiels à un troisième mouvement, un mouvement circulaire, c'est-à-dire quand on fait tracer la résultante des deux premiers mouvements sur un plan tournant.

Alors sa fécondité est, à la lettre, infinie et ses dessins font à juste titre l'étonnement des mathématiciens et l'admiration des artistes.

Chose plus extraordinaire encore. Le P. Dechevrens lui a découvert la singulière et très nouvelle propriété de pouvoir tracer d'un même type deux images équivalant à deux perspectives d'un même objet de l'espace, de sorte que *tous* ses dessins, exécutés en double avec la modification nécessaire, peuvent être placés dans un stéréoscope et donner la sensation d'un relief parfait, mais des plus inattendus.

La Campylographe a été construit avec un égal succès sous deux formes très différentes, n'ayant de semblables que le principe fondamental et cette partie qu'on peut appeler le moteur ou le générateur des vitesses. Par une ingénieuse combinaison de trois plateaux armés de couronnes dentées, les rapports de vitesses à produire peuvent varier de 1 à 250 au moins.

Publications de la Province de Germanie.

SOLUM PRO NOSTRIS.

Augustinus OSWALD, Commentarius in decem partes Constitutionum Societatis Jesu. *Editio* 3^a. Ruræmondæ MDCCCXCII. Vol. in forma lexicorum, pag. XX, 771. Pretium : 10 Mark vel 12.50 francs.

H. THOELÉN, S. J., Menologium oder Lebensbilder aus der Geschichte der deutschen Ordensprovinz der Gesellschaft Jesu. Rœrmond 1901. Vol. in forma lexicorum, 773 pag.

Continet vitas pro singulis anni diebus necnon indices fontium, nominum, rerum et cartam Provinciæ Germaniæ.

Pretium 8 Mark vel 10 francs.

M. MESCHLER, S. J., Die Betrachtungen der Exercitien des hl. Ignatius. 2. Auflage, 1896. Vol. in-8°, pag. XVI, 644.

Pretium ; 3 Mark vel 3.75 francs.

M. MESCHLER, S. J., Das Exercitienbüchlein des hl. Ignatius v. Loyola erklärt u. erläutert. Vol. in-12°, pag. 243.

Pretium 0.80 vel 1 franc.

G. RODER, S. J., Betrachtungen und Erwägungen zum Gebrauch bei Leitung von Priesterexercitien. 1900. Vol. in-8°, pag. XVI, 871.

G. RODER, S. J., Unterweisungen als Anhang zu den « Betrachtungen für die Priesterexercitien ». 1900. Vol. in-12°, pag. VIII, 303.

Pretium utriusque operis Patris Roder simul empti: 5 Mark vel 6.25 francs.

(F. WERNZ, S. J.), Abriss der Geschichte der Gesellschaft Jesu. Vol. in-4°, pag. 76.

Pretium 1.50 Mark vel 1.90 franc.

G. SCHLOSSER, S. J., B. Petri Canisii Exhortationes domesticæ. 1876. Vol. in-12, pag. IV, 460.

Pretium 1.50 Mark vel 1.90 franc.

(Ultimum hoc opus etiam externis dari potest.)

Libri supra scripti accipi possunt a

Joseph STIER, Exaeten bij Baaksem,
Limburg, Nederland.



NÉCROLOGIE.

Le Révérend Père Albert Platel.

1^{re} PARTIE : — BIOGRAPHIE.

LE Père Albert Platel naquit le 11 février 1838 à Magny en Vexin, diocèse de Versailles.

Il fut pour ses pieux parents qui l'avaient longtemps attendu, le don de Marie. Un premier enfant avait à peine vécu quelques mois ; puis sept ou huit ans s'étaient écoulés pour Monsieur et Madame Platel, à prier et à porter leur croix. Enfin sur le conseil le Monseigneur Blanquart de Bailleul, évêque de Versailles, un vœu fut fait à un saint fort populaire dans le pays, saint Thibaut, abbé de Vaux-Cernay, aux prières duquel la reine Marguerite, femme de saint Louis, avait dû son premier fils. On joignit un autre vœu à Notre-Dame de Brébières, ou N.-D. d'Albert, au diocèse d'Amiens. La prière fut exaucée, et un enfant naquit, auquel on donna les noms d'Albert-Thibaut.

Albert fut élevé dans un milieu calme, aisé et très pieux. La première

grâce que Dieu fait ordinairement à ses serviteurs de choix, ne lui fut pas refusée, il eut une sainte mère. On restait alors assez volontiers chez soi. L'horizon n'était point très large à Magny, et l'on en sortait peu. Mais la vie était intime et douce. On y avait de ces charmants voisinages où, une vieille amitié tenant lieu de parenté, on finit par se traiter d'oncles et de tantes et où l'on cousine en conséquence. Presque toutes les familles amies des environs fournirent à l'Église des prêtres, des religieux, des religieuses. Il y eut même un martyr, Mgr Daveluy, vicaire apostolique de Corée.

L'enfant grandissait, mais restait chétif. On se prit à craindre qu'il ne suivît bientôt au Paradis le petit frère qu'il n'avait pas connu. Pour la seconde fois, la mère se retourna vers Marie. Albert fut voué aux couleurs de la sainte Vierge, et les forces lui vinrent. Telles furent les premières interventions de la Reine du ciel dans une vie qu'elle devait remplir tout entière. Bientôt deux autres fils naquirent, Ludovic et Léopold.

*
* *

On ne vit d'abord en Albert qu'un enfant extrêmement vif, passionné pour le jeu, où du reste, il battait tous les autres, fort taquin, mais ayant déjà un petit air d'autorité qui ralliait les jeunes autour de lui. Par ailleurs franc, ouvert, studieux, très perspicace sur les défauts d'autrui.

Peu à peu, sous la douce et pénétrante action de sa mère, cet excès de vie s'atténua, en même temps que la piété s'accroissait. Souvent, quand M^{me} Platel était à l'église, Albert survenait et s'agenouillait près d'elle. Or, il y avait à cela quelque mérite : la paroisse était endormie, les offices se faisaient mal et longuement. Le curé, très digne d'ailleurs, était quelque peu janséniste, et sa direction resserrante. Faut-il voir là l'origine de scrupules qui seront bientôt pour Albert une torture ?

Vint la première communion (16 juin 1850), il avait douze ans, âge réglementaire. Ce fut un jour radieux, où l'enfant parut complètement absorbé dans l'amour de son Dieu. Dès lors les prophéties allaient leur train, et l'on prédisait qu'Albert serait prêtre.

Presque aussitôt vinrent les jours d'épreuve.

Une catastrophe financière emporta toute la fortune de M. Platel. Ce fut un effondrement ; il ne resta au malheureux père que trois trésors : sa foi, les affections de famille, et la conscience d'un honneur intact. Il fallut quitter le château de famille, abandonner tout aux hommes d'affaires, « partir sans rien emporter, sans même détourner la tête pour ne pas entendre l'encan des objets familiers », et se remettre à gagner sa vie. Quant aux enfants après l'éducation en famille, sous un précepteur, il fallut se résigner à les éloigner.

Des cousins d'Albert faisaient alors leurs études chez les Jésuites de Tournay. Le 31 mai 1852, Albert et Ludovic les allèrent retrouver au col-

lège Notre-Dame. Dieu avait ses desseins : il les mettait en contact avec la Compagnie de Jésus.

* * *

Albert fut le modèle des écoliers : il avait la piété, le bon esprit, le talent, les succès. On le surnomma *Sanctus*, et il fut préfet de congrégation. Interrogés à son sujet, quelques-uns de ses condisciples écrivaient, peu après sa mort : « J'ai pris un plaisir mêlé d'attendrissement à fouiller dans le coin de mes vieux souvenirs de collègue, pour en faire saillir la douce et sympathique figure d'Albert Platel.... A notre appel, dans le recul du temps, m'apparaît clairement la charmante physionomie de mon bon camarade... Un cœur de saint Louis de Gonzague sous une tête à chevelure abondante, blonde et bouclée. Aimable pour tous, sévère pour lui-même, d'une pureté, d'une affabilité, d'une bonté angéliques. Son air intelligent et ouvert inspirait confiance... Mais je ne crois pas qu'un camarade inconsidéré se fût permis en présence de Platel la moindre plaisanterie déplacée.... »

Dans cette âme si bien gardée par Marie, la vocation devait germer tout spontanément. Il y eut bien quelques luttes d'un caractère assez rare. Dieu parlait, et clairement : quand, aux jours de communion, l'enfant offrait à l'avance ses trois vœux, il sentait la réponse du ciel, l'assurance que l'offrande était agréée. Mais le scrupule était là. Albert eut peur de ses consolations. Au lieu de les accepter bonnement, il se défiait ; il craignait de faire de sa vocation une affaire purement humaine.

La vocation pourtant faisait son œuvre : elle transformait le caractère. L'entrain excessif des premières années avait disparu ; on le constatait surtout aux vacances, quand il se faisait le serviteur de tous, le patient répétiteur de son plus jeune frère, rétif au latin. Il devenait l'homme ponctuel, correct, exigeant sur la question d'ordre et de tenue, austère, et maître de lui-même que tous ont connu. De ses emportements d'enfant, il lui restait un ton d'autorité net et un peu sec. Il ne se gênait pas pour mettre les jeunes en pénitence, et on obéissait.

Enfin la pleine lumière s'était faite dans son âme : Dieu l'appelait à la Compagnie.

* * *

Malgré leur foi sincère, les parents d'Albert eurent peine à se résigner. Un directeur du jeune homme crut bien faire en conseillant deux années de séminaire ; et il fallait se résigner. Albert partit pour Issy.

Années pénibles ; car, quelle que fût la sainteté de cette maison de Dieu, Dieu voulait ailleurs le séminariste. Il arriva ce que l'on pouvait prévoir : sa vocation fut mise à l'épreuve de la défiance. On lui ordonna de ne plus s'en occuper tant qu'il serait à Issy, d'être séminariste et pas autre chose.

Et alors la lumière, si vive hier, alla s'affaiblissant. Le cœur était toujours attaché à la volonté de Dieu, naguère si clairement constatée, mais pour le reste, c'était la nuit.

La lutte dura cinq mois : puis la paix, sinon la joie, fut rendue par Marie, et l'abbé Platel put profiter d'une direction dont il dira plus tard : « En entrant au noviciat je n'eus pas un *iota* à changer à la spiritualité de Saint-Sulpice. »

Il eut vite conquis l'affection de tous. Est-il vrai qu'on l'ait alors surnommé le « Chevalier Platel ? » « Il a été, nous écrit un de ses confrères d'alors, un séminariste modèle au point de vue de la piété, de la fidélité au règlement et du bon ton. Il était distingué sans affectation, d'une causerie aimable et toujours surnaturelle... Tout en lui annonçait déjà le religieux zélé, discret, enflammé du saint amour de Jésus et de Marie. »

Un autre ajoute : « Il était jeune alors, comme nous tous, d'un visage aimable, où l'énergie du caractère dominait les grâces de l'extérieur. On sentait une âme maîtresse d'elle-même, parfaitement équilibrée, d'un calme et d'une réserve qui en imposait à l'exubérance de nos caractères. Nous avions pour lui grande estime, et je crois me rappeler que bon nombre d'entre nous l'avaient choisi comme moniteur. Mais là se bornent mes souvenirs. « *Bene omnia fecit* », c'est tout le témoignage que je puisse rendre à notre vénéré Provincial, et, à vrai dire, je n'en sais pas de plus enviable. »

De leur côté, les directeurs avaient marqué à l'abbé Platel leur confiance en le nommant *prieur* de Lorette, cette petite chapelle qui, sous les charmes du parc, reproduit la *Santa Casa*. Une douzaine de chambres complètent le modeste édifice. Là vivent quelques séminaristes, sous l'autorité fort tempérée de l'un d'entre eux.

A titre de prieur, l'abbé Platel avait charge de la sacristie :

« Lorette, chapelle bénie, dont je fus tout un an le sacristain, statue miraculeuse, petite chambre de la Reine du ciel : en passant, je vous salue du souvenir du cœur. Que de grâces j'ai reçues au pied de cet autel, combien j'aimais ce sanctuaire vénéré ; que de joie, seul, en aimant la Madone ; je lui parlais de mes secrets désirs, et la conjurais de mettre un terme à ma longue captivité ! C'est là que me fut donné ce présent si doux de ma Mère, quand elle m'apprit à ne prier et à n'agir que par elle et pour elle : *cum Maria, in Maria, per Mariam*. Voie d'amour et de vie, qui fut depuis pour mon âme la source de toutes les faveurs du ciel, et qui est encore aujourd'hui avec ma vocation, mon trésor le plus précieux. »

Il faut l'avouer, — mais les scrupuleux ont de ces inconséquences, — l'abbé Platel abusa de la demi-liberté que lui conférait sa charge. Lui qui ne se lassait pas de consulter son directeur, faisait de vrais excès de travail et de pénitences. De plus, cédant aux tendances de sa nature délicate à

outrance, à force de contention, il en vint à se briser la tête. La santé en fut compromise, et jamais il ne recouvra les forces perdues.

Ajoutons que l'esprit de pauvreté le transformait. Lui autrefois si soigné, se contentait maintenant d'être propre ; par ailleurs, souliers épais, linge grossier, soutane trop courte. Il souriait de ses misères quand on l'en taquinait et laissait dire.

Dès lors aussi, on admirait — on critiquait parfois, — cette extrême modestie qui devint par la suite caractéristique de la physionomie religieuse. « Albert est insupportable, disait-on, il est impossible de savoir la couleur de ses yeux. »

Enfin l'épreuve eut son terme. Les directeurs de l'abbé Platel reconnurent que sa vocation était solide. Le 30 juillet 1857, il était à Saint-Acheul, novice du vénéré Père Dorr.

II

Le novice, est-il besoin de le dire ? était exemplaire. Madame Platel un jour se présentait au parloir : « Vous êtes la mère du Frère Platel ? lui dit le Frère portier, alors, c'est comme si vous étiez la mère de saint Louis de Gonzague. »

Il faut ajouter qu'il était à bonne école. Toute sa vie, le Père Platel regarda comme une grâce insigne d'avoir eu pour maître le Père Dorr. Il s'ouvrit complètement à l'action pacifiante de ce guide éclairé. De ses conseils publics et privés, il se pénétra jusqu'aux moëlles, et quand, plus tard, il pouvait dire : « Mais, cela, je l'ai appris du Père Dorr, » il se sentait inexpugnable.

De son côté, le maître avait en son novice la plus grande confiance. On raconte qu'un jour le Frère s'étant trouvé mal à la campagne, le Père le fit reposer sur son propre lit : « Voyez, disait-il, le voilà qui prend mesure pour être maître un jour. » Ce pouvait ne sembler qu'une paternelle plaisanterie ; ceux qui connaissaient mieux le Père et son novice y virent autre chose. Et comme plus tard, le Père Platel communiquait ses désirs d'aller en Chine : « Vous, missionnaire ? lui fut-il répondu, mais vous êtes du bois dont on fait les provinciaux. »

Les deux années de noviciat s'écoulèrent, sans événements, dans la souffrance, car les maux de tête apportés d'Issy n'avaient pas lâché prise, mais surtout dans la joie d'être au port. Enfin, le 15 août 1859, il prononçait ses vœux :

« Les premiers moments où j'appartins à la Compagnie par cette offrande solennelle, furent des instants de céleste bonheur. Brisé et accablé par la souffrance corporelle, et incapable de prolonger longtemps la prière mentale, je me contentai de demander la persévérance jusqu'à la mort, et de jouir

du don ineffable dont il m'était enfin donné de savourer les délices. « *Si scires donum Dei!* » m'étais-je dit tant de fois et répétais-je encore avec un saint enthousiasme ! « *Si scires donum Dei!* »

De la période qui suivit, il n'y a pas d'histoire à faire. Juvéniste de 1859 à 1861, surveillant à Vannes pendant sept ans, philosophe à Laval en 1867-68, théologien jusqu'en 1872, les années s'écoulèrent obscures, dans un labeur pénible. Surveillant ou élève, les maux de tête et d'estomac rendaient impossible le travail un peu prolongé.

C'était pitié, à Vannes, de le voir, pendant les récréations, incapable de suivre les élèves au jeu, les surveiller de loin, accoudé à la barrière, la tête sur la main ; et puis, la tâche terminée, aller, pour distraire un peu sa souffrance, s'asseoir dans la chambre d'un collègue un peu plus intime, le regarder corriger ses copies et lui tailler ses crayons. Pareille impuissance le rendait timide ; lui-même racontait, qu'à peine osait-il alors adresser la parole aux élèves. Impuissance d'autant plus douloureuse qu'il se demandait lui-même, qu'on se demandait autour de lui, à quoi il pourrait bien être bon plus tard.

Par l'infirmité, par l'humiliation de sentir annihilées toutes ces ressources d'intelligence et d'activité, Notre-Seigneur acheminait de loin le Frère Albert Platel à un ministère de choix. Il lui faisait pratiquer à la lettre cette maxime de lui, qui, à vrai dire, est le dernier mot de l'apostolat : « La force de l'apôtre est dans son impuissance sentie et aimée. » Toute sa vertu dès lors revenait à ce programme de vie, qu'il eut si souvent plus tard à prêcher à ses novices : « Parmi tous les anéantissements, les impuissances, les inactions forcées, pas un regard sur vous-même : regardez N.-S., souriez-lui, et marchez ! »

*
* *
*

Il avait donc énergiquement accepté sa situation. Il voyait dans son anéantissement physique la volonté de Dieu ; et il lui répugnait au début de prier pour en sortir.

Mais les voies de Dieu sont mystérieuses. Un grand désir allait s'allumer dans son âme, qui l'amènerait à demander la santé ; et, ce désir apostolique des missions, constant, sans intermittence, ne devait servir qu'à le sanctifier, sans jamais avoir sa réalisation.

Écoutons-le nous faire le récit de cet épisode de sa vie. — Il venait d'arriver à Vannes. Les supérieurs lui avaient ordonné de surmonter sa répugnance, et de demander à Dieu sa guérison. C'était le 30 juillet 1861.

« Je vois encore cette petite allée solitaire dans le jardin de Vannes ; j'y faisais ma méditation, m'aidant des litanies de la Ste Vierge, pour demander à S. Ignace et à Marie le retour de mes forces. C'était ma prière habituelle depuis que la direction de mes supérieurs avait enfin réussi à me tourner

de ce côté ! Tout à coup, dans le calme et le silence, j'entends au fond de mon âme cette réponse bien articulée : *Oui, mais pour la Chine*. C'était la première fois que cette idée, si naturelle pourtant, se présentait à mon esprit. Elle était de Dieu, je n'en pouvais douter ; c'était cette parole divine que j'avais entendue en 1851, qui, tant de fois depuis, m'avait parlé sans me tromper jamais ; sa douceur, sa force, sa présence subite et suave dans mon cœur, tout me disait, sans me permettre de douter, que j'avais à répondre à un nouvel appel d'en haut.

« J'hésitai un instant ; de vives répugnances vivaient en moi pour ce genre de ministère ; ce n'était que par force, et comme conséquence nécessaire du troisième degré, que j'avais accepté et essayé parfois de désirer ce but tant chéri des grands cœurs. Je me trouvais en face d'un sacrifice vrai, et qui me coûtait beaucoup ; mais la voix de Dieu et son invitation étaient pour moi trop claires ; un instant décida tout, et je m'offrais de grand cœur à ce nouvel engagement s'il était autorisé. Il le fut, et le lendemain, dans la soirée, fête de S. Ignace, je fis vœu de demander la Chine, si je guérissais.

« Dès lors, les missions, jusque-là objet indifférent et souvent repoussé, sont devenues pour mon âme une espérance et un désir continuel. J'y aspirai, comme autrefois j'appelais l'heure de mon entrée dans la Compagnie. Et, dès lors aussi, surtout depuis le mois de mai 1862, se grava dans le fond de mon cœur l'espérance ferme et invariable de voir un jour, avec le retour de mes forces, mon départ pour l'Orient. C'est la pensée qui me soutient et me dirige au sein de l'épreuve et de l'abaissement ; j'ai pour base et fondement inébranlable le bienfait de ma vocation et ma vie dans la Compagnie ; j'ai la main et le cœur de Marie, pour diriger et assurer tous mes pas ; j'ai surtout la parole infallible de cette Immaculée Mère qui m'a promis la santé comme moyen, et m'a garanti que j'irai mourir en Chine, apôtre de son cœur ; c'est pour me préparer à ces glorieux combats, et aux triomphes des martyrs, qu'elle se plaît à accumuler sur ma tête les trésors de ces humiliations, et qu'elle abîme mon cœur sous le poids de ces longues et cruelles années de langueur et de ténèbres. Un jour viendra que je me lèverai à sa voix maternelle, armé de ses mains pour les grands combats du Sauveur Jésus. »

Il est rare, lorsque Dieu veut bien nous dire un mot de l'avenir, que nous comprenions exactement le sens de sa prédiction. Elle a ordinairement une portée plus lointaine, une profondeur plus divine que toutes nos petites interprétations. Qu'était cette parole que le Père Platel disait avoir entendue et qui lui promettait un peu plus de santé *pour la Chine*, et après laquelle il promit à Dieu de demander les missions ? Quoi qu'il en soit, le jour doit venir où, passant par-dessus les longues et persévérantes impuissances, il se lèvera. Ce ne sera point pour aller en Extrême-Orient, y retrouver son

frère Ludovic ; ce sera pour recruter et préparer des apôtres à la chère mission.

Dès lors, le Père Platel ne cessera pas de désirer, de prier, de regarder par la pensée du côté de la Chine. Tout espoir humainement raisonnable aura disparu qu'il espérera encore.

*
* *

Lorsque, du collège de Vannes, le frère fut envoyé à Saint-Michel de Laval, se préparer au sacerdoce, il apportait à ses études théologiques, d'une part sa pauvre santé, son impuissance à peu près absolue pour la lecture, mais d'autre part aussi, une habitude profonde de la réflexion solitaire et de la méditation.

« Il lui était impossible, » écrit son premier compagnon de chambre, « de prendre des notes, sous la dictée du professeur. J'écrivais en classe, et relisais en chambre. La lecture terminée, tout en se promenant, il ruminait les thèses, et, dans sa mauvaise tête, tout se classait méthodiquement. De ses maux de tête il ne parlait jamais ; et ils ne l'empêchèrent pas de composer le sermon d'usage pour la visite du Père Provincial. Le sujet choisi fut la Sainte Vierge : c'était court et tendre. »

Il pouvait fournir, en dehors des classes, trois quarts d'heure de travail, au plus. Pour être capable de donner ce minimum à l'étude personnelle, il passait tout le reste du temps à sa table, ou sur le pied de son lit, immobile, la tête dans la main, les yeux baissés ou fermés. Venait-on lui parler, il répondait, par un sourire souffrant, par quelques mots nets et brefs, et puis rentrait dans son immobilité. A ce prix, il lui était possible d'écouter en classe et de faire sa petite répétition.

En dépit de tant d'obstacles, le Frère Platel réussissait dans ses études, si bien que les professeurs en vinrent à se demander si sa voie n'était pas l'enseignement théologique, tant il avait l'esprit prompt à saisir dans chaque question le point important et le nœud de chaque difficulté. Mais il eût fallu pour cela, pouvoir s'absorber dans de longues lectures : sa santé le lui interdisait.

Ainsi passèrent les années de philosophie et de théologie.

Le 14 août 1870, il recevait le diaconat des mains de Monseigneur Langillat, et le 17 décembre, Mgr Wicart, de Laval, l'ordonnait prêtre au grand séminaire. L'année de la guerre s'écoula dans les craintes et les alertes, dans les travaux d'ambulance, et dans la dispersion.

*
* *

En septembre 1872, comme pour compléter son expérience, et lui donner un avant-goût du maniement des hommes, l'obéissance envoya le jeune prêtre comme préfet des études au collège naissant de Sainte-Croix du Mans.

Il n'y resta qu'un an, juste assez pour donner une haute idée de son savoir faire pédagogique, et prouver que la souffrance n'était pas capable d'entraver son action.

Le Père Chambellan, alors recteur de Laval, écrivait : « Plus d'une fois j'ai entendu faire de lui, comme préfet, un éloge peu commun. Je vois que son court passage a laissé trace profonde. Il a bâti sur le fondement de la souffrance l'œuvre de sa sanctification et aussi celle de son action ; si l'une et l'autre est largement bénie, il n'y a pas lieu de s'étonner, mais de se réjouir et d'espérer, après avoir si longtemps gémi et tremblé. »

En public, c'était la réserve, la froideur apparente, la correction irréprochable : on sentait toujours en lui le religieux. Donnait-il les notes, peu de discours, pas de mouvements oratoires, mais des avis clairement énoncés ; aux mauvaises notes, une monition brève rappelant le délit, et indiquant la sanction. En particulier, un peu de détente ; et toujours, qu'il fallût louer, réprimer, encourager ou menacer, le mot surnaturel, le rappel de Dieu, le souci de l'âme.

« J'arrivais craintif, nous écrit-on, et intimidé par ce préfet d'allure austère, dont en public on voyait surtout les rigueurs : il s'efforça, de toutes façons, de m'apprivoiser, en me montrant beaucoup d'intérêt, et en se moquant doucement de moi, — procédé dont il sut toujours très heureusement se servir dans la direction des âmes. »

Son stage comme préfet des études ne dura qu'un an. Il y avait seize années que Dieu préparait son serviteur dans la souffrance. L'heure était venue où il allait enfin utiliser pour le bien des âmes les trésors accumulés. En septembre 1873, le Père Platel fut envoyé faire sa troisième année de probation ; et on l'avertissait officieusement de s'y préparer à devenir, à bref délai, maître des novices.

III

Il retrouvait à Laon, comme instructeur du troisième an, son premier maître dans la Compagnie, le Père Dorr. C'est assez dire qu'il mit largement à profit, pour son bien à lui, et pour le bien futur de ses novices, cette longue et profonde expérience. Il consulta, interrogea, étudia.

Que se passa-t-il dans son âme pendant cette année bénie, de prière et d'étude affective ? Aucune note n'a été conservée. Le Père Platel écrivait peu pour lui-même. Il ne garda jusqu'à la fin que son journal des retraites, à partir de 1879. C'est l'histoire année par année, d'une longue et pénible lutte à la conquête de la paix. Tous les ans, avec sa précision accoutumée, voulant savoir où il en était de sa vie spirituelle, il enregistrerait les progrès ou les déficits, son plan de vie du troisième an, en recopiait les passages qui allaient le mieux à l'état présent de son âme, et, prévoyant l'avenir, adaptait

ses anciennes résolutions aux circonstances présentes. En dehors de cela, rien, ou à peu près, sur le détail de ses rapports avec Dieu, rien sur les lumières qu'il retirait de l'oraison, aucune de ces effusions écrites, où les biographes trouvent d'ordinaire tant de pages édifiantes. Chez lui, tout allait à la pratique : à mesure que le passé disparaissait, il le laissait à Dieu, n'en retenant strictement que ce qu'il lui fallait de clarté, pour savoir à quel point il en était de la route.

Dans ces notes, il parle souvent de la grande retraite de Laon, comme d'une époque de lumière intense. Il y avait examiné les conditions, non seulement de son progrès intime, mais aussi du très particulier apostolat qui allait lui être confié ; choses inséparables. Longuement il discuta avec le R. P. Dorr d'importantes résolutions, et fixa un plan de vie qu'il devait suivre fidèlement jusqu'à la dernière heure.

Le mal dont il souffrait et dont il lui fallait guérir datait de loin. Enfant, on l'avait vu souvent, sa confession finie, revenir, et, sans fausse honte, devant le petit public des frères, amis et cousins se faire rouvrir le guichet pour accuser une peccadille oubliée ; et on le traitait de scrupuleux. Séminariste « il usait le pas de ma porte », disait son directeur, M. Maréchal. — Chose étrange, lui, qui sut toujours si bien guérir les scrupuleux, avait une tendance aux inquiétudes exagérées, qui, en lui resserrant le cœur, l'eût paralysé pour le bien. C'était le calcul, l'excès dans l'examen des actes et des motifs, la crainte des entraînements naturels, et des illusions, la défiance à l'égard de Dieu, « l'effroi vague et soudain qui, parfois, semblait étendre un voile ou étaler un brouillard épais entre le ciel et son âme. »

Et il disait en 1883 :

« Je veux désormais être plus fort, ne plus songer au passé mais vivre allègre et confiant dans le présent et l'avenir. Soit avec les novices, soit en Chine, soit en quelque autre poste, je saurai garder mon cœur plus vaillant et plus libre, sous le regard de Marie, encouragé par son sourire, béni et soutenu de son cœur maternel. » (9 nov. 1883.)

C'est ce programme de pacification intérieure et d'élargissement de l'âme, en vue de l'apostolat très particulier qui devait être le sien, que le tertiaire de Laon rédigea sous l'œil du Père Dorr et que, jusqu'au dernier jour, avec une fidélité sans défaillance, il revit, perfectionna, et pratiqua, l'adaptant aux circonstances.

Programme absolument personnel, remarquons-le, lui-même disait *exceptionnel*, et qu'il serait dangereux de s'approprier sans discernement.

Il écrivait donc (Laon, 1873) :

« Tradition complète de moi-même ; Dieu est tout, Dieu fait tout et se charge de tout. Je disparaissais complètement sous son action, je me perds en me livrant à lui par l'amour.

« Vertus à acquérir, fautes à éviter, illusions à dévoiler, incertitudes sur la

voie spirituelle que je suis, retours inquiets sur le passé, tristesses et angoisses de l'avenir, compte à me rendre de ma conduite : tout cela est jeté dans le sein de Dieu et de son amour. Dieu me tient par la main, me dirige et me conduit par des chemins assurés ; chaque pas que je fais est éclairé par le ciel, et Marie me garantit des moindres chutes. Je suis assuré que tout, absolument, ira et sera fort bien, par Marie, par la souffrance, et sans moi. Je passerai à travers les joies les plus enchanteresses sans que la pureté de mon cœur ait à en souffrir ; je me trouverai sur le bord des précipices, sans rien perdre de ma sécurité. — Je n'ai donc à m'occuper de rien ; rien à craindre de mon cœur, des entraînements de la sensualité, des séductions de l'honneur, rien à craindre pour le passé d'autrefois, qui est tout entier dans le cœur de Jésus : ni pour le passé que je laisse à chaque heure derrière moi, puisque ma mère était là pour me garder dans son cœur ; rien à craindre dans l'avenir. « *Capillus de capite vestro non peribit* », toujours grâce à la hauteur des besoins ; facilité pleine de douceurs, là où j'attendais d'étranges sacrifices ; toujours, au gouvernail, la main de ma mère, et succès inattendu alors que tout semble irrémédiablement perdu.

« C'est donc une folie, dans la confiance et l'amour ; et je croirais marcher sur des charbons ardents ou avancer à travers les ombres de la mort, qu'il faudra toujours poursuivre ma route aussi gaiement, les yeux fermés, dans les bras de l'amour infini et sur le cœur de Marie (1). »

* * *

Ainsi, Dieu l'appelait à l'abandon complet de soi. Vertu subtile, et qui prête à l'illusion : mais, sous une forme ou sous une autre, vertu indispensable à qui doit être l'instrument de Dieu, dans son action sur les âmes :

« L'instrument, disait-il, n'a aucune vie propre ; il ne reçoit mouvement et efficacité que de la main divine qui l'emploie et du cœur de Marie qui le dirige. Il reste donc, c'est de son essence, intimement uni à qui est pour lui moteur et direction. Cette union d'une part, cette action dépendante de l'autre, c'est tout ce que je suis. — Mais quand il faut examiner la mesure dans laquelle j'ai coopéré à cette union, et à cette action dépendante, je ne vois jamais que peu de chose, c'est-à-dire une série de petits obstacles, sans grande importance, et qu'il m'est fort difficile de supprimer tout à fait ; un seul et persévérant obstacle, toujours le même, et toujours reparaissant sous des formes multiples, le manque de complet abandon, obstacle de premier ordre. »

Il semble à première vue que rien ne soit plus facile que cette vertu, et

1. Écrivant pour lui tout seul, le Père n'avait pas besoin de se formuler certaines restrictions : telles et telles expressions prises dans l'absolu, sans tenir compte d'un état d'âme très particulier, pouvaient donner le change. « Je suis assuré que... » ; entendez, « j'agirai comme si j'étais assuré... »

l'on évoque en esprit de suaves imaginations à la saint François de Sales, l'enfant porté sur le sein de sa mère, et, là, dormant son doux sommeil. Peut-être même y verrait-on assez vite une nuance de quiétisme. — Il n'en est rien : bien entendue, cette vertu est une vertu de combat. Et c'est ainsi que, pour ce qui était de lui, le Père la comprenait. Dès le premier jour, il y vit une source inépuisable de peines intérieures.

« Cette tradition complète reste le grand sacrifice entrevu pendant la retraite du 3^e an ; bien imparfaitement consommé jusqu'à ce jour, soit manque de constance, soit manque de la joie céleste, qui en est l'indispensable condition. C'est bien par là, et par là seulement que je serai « en perpétuel sacrifice à la louange » et à l'amour de Dieu et de Marie, en même temps qu'instrument doux et efficace entre les mains de Dieu, pour le salut et la sanctification des âmes, par l'action comme par la souffrance.

Que fallait-il donc abandonner à Dieu ? Tout. « La tradition de moi-même demandée par le ciel a trois objets : le 1^{er}, ce sont les déficits extérieurs, naturels ou surnaturels ; le 2^e, ce sont les dispositions intimes de mon âme pour laquelle m'est demandé le plus complet abandon, un abandon aveugle ; le 3^e c'est « le don et la tradition complète de ce qui est autour de moi, de mes œuvres, de mes travaux, de tout ce qui constitue ma vie extérieure. »

En d'autres termes, le Père Platel se sentait appelé à beaucoup agir pour Dieu. La Providence le mettait en demeure de multiplier son action sur les âmes. Or, il lui semblait que pour cette immense responsabilité, tout lui manquait.

D'abord il n'avait pas la santé. Il lui fallait donc une vie de prudence, de régularité, de vigilance, de ménagements, car ce peu de forces que Dieu lui prêtait, il en était responsable envers la Compagnie. On sait avec quel art il sut à la fois et le conserver et l'employer tout entier.

Du manque de santé, résultait immédiatement une certaine impuissance physique pour le travail, les lectures suivies, l'érudition ascétique. Il lui semblait que sa puissance eût été doublée, s'il avait été orateur : la flamme intérieure était là, mais l'organe manquait.

Par suite encore, avec sa délicatesse de conscience qui voyait si bien l'idéal, il lui fallait se résigner à ce qui lui paraissait être une certaine médiocrité spirituelle, imposée par le caractère, la santé, les circonstances. L'accepter, faute de mieux à tout le moins, ne pas s'en tourmenter outre mesure, puisqu'il semblait que Dieu le voulait ainsi.

« Je ne puis arriver à l'idéal : il me faudrait pour cela une vie tout autre, plus surveillée, plus morte, plus maîtresse d'elle-même. Mais alors je perdrais presque toutes mes qualités naturelles de vivacité, d'entrain, d'ardeur ; je ne serais presque plus père, médecin, mère de toutes ces jeunes âmes ; en même temps, la santé ne pourrait tenir à une vie si compassée ; enfin et

surtout ce serait sortir de la voie où la grâce me pousse, depuis plus de 25 ans, sans que jamais une retraite m'ait incliné d'un autre côté : voie que le 3^e an a fixée, si claire et si motivée, voie que les avis demandés au P. Dorr, et le compte de conscience détaillé rendu au P. Fessard, ont si pleinement approuvée. » (Nov. 1885.)

Qu'y avait-il encore à abandonner ? Ayant la conscience intime et douloureuse de son impuissance naturelle et surnaturelle, chargé cependant par la Compagnie de préparer les générations futures, comment ne pas s'inquiéter de l'avenir ? Et cependant, l'avenir aussi, et le succès dans son œuvre, il fallait tout abandonner à Dieu. Là était, il le sentait, le grand sacrifice.

« Au 3^e an, ce que Dieu me demandait, c'était le don de moi, la tradition complète et aveugle de moi ; aujourd'hui, c'est encore là ce qu'il faut, mais en même temps et surtout, il faut le don et la tradition complète de ce qui est autour de moi, de mes œuvres, de mes travaux, de tout ce qui constitue ma vie extérieure. C'est un sacrifice plus difficile encore ; et la grâce qui me le montre nécessaire, ne semble pas me promettre pour le consommer un grand appui sensible : j'y prévois bien au contraire mille combats, d'où je ne pourrai sortir vainqueur, et où je sentirai faiblir en moi la foi en la prière, l'amour, la docilité de cœur.

« Aussi ne puis-je songer un instant à aborder de front pareilles difficultés ; je n'ai qu'à y échapper comme je le pourrai, à me distraire, et à me réfugier dans le cœur de Marie. Je n'y trouverai sans doute pour la plupart du temps ni paix, ni douceur, ni joie, ni même grande espérance. J'y attendrai des heures plus sereines ; je me dirai que tout est bien pour moi, en dépit des négligences dans la prière, des colères intérieures et de tous les déficits d'autre genre ; je tâcherai de me contenter de tout cela, de m'encourager par la pensée du ciel (quand elle me dira quelque chose), de recevoir de la main de Marie les joies humaines qui se présenteront. » (Oct. 1879.)

Et cet abandon suprême de soi et de toute son œuvre, il faudra le pousser assez loin, pour que, même aux heures les plus sombres, il maintienne vivante dans son âme la persuasion que tout ira pour le mieux, la force de Dieu triomphant dans la faiblesse de son instrument.

« Bien me rappeler (c'est pour l'intelligence, l'esprit de foi) que Dieu m'a placé, et me veut, dans une voie tout à fait spéciale. Ce qui la caractérise, c'est que sa Providence me garantit plein succès, succès pour la vertu, pour l'apostolat, pour mes œuvres ; mais par des moyens qui ne sont pas du tout proportionnés ; qui, pour d'autres, perdraient tout. Le but voulu par N.-S., c'est de me forcer ainsi au plus complet abandon et à la plus grande joie : joie parfaite, puisque tout ce que j'ai le plus au cœur est à l'avance assuré et garanti ; abandon sans réserve, puisque tout ira d'ordinaire contre les prévi-

sions humaines, et que là d'où viendra la vie, je ne pouvais guère attendre que la mort et la ruine. Donc esprit de foi, vues surnaturelles, abandon joyeux de tous les appuis humains.

« Au ciel, avec Marie et dans son cœur !

« Par Marie, par la souffrance et sans moi ! »

(Laon, 1873)

Ainsi, travailler à l'œuvre de Dieu, avec le sentiment douloureux de son impuissance et de ses lacunes, espérer contre toute espérance, être sûr qu'en dépit de tout, le succès est assuré, voilà dans quelles dispositions le Père voulait maintenir son âme. A Dieu, maintenant, s'il le juge à propos, d'épaissir encore la nuit et de rendre la croix plus pesante. Pour l'âme ce serait folie que d'aller au devant de cette aggravation de souffrance. C'était donc bien sagement que le P. Platel ajoutait dans son élection du Troisième an : « Je prévois que les difficultés ne feront point défaut, et que la pratique de « cette tradition complète de moi-même exigera un sacrifice de chaque « heure, une véritable et continuelle abnégation. Il est donc nécessaire « d'avoir dans le mode d'action, dans les moyens, une merveilleuse « suavité. »

* * *

Cette suavité, il la mettait d'abord dans ce qu'on appelle « l'usage des créatures au sens de la 4^e semaine ». C'est-à-dire comme bienfaits, vestiges, images de Dieu, venant de Dieu et menant à Dieu.

Pour certaines âmes, et dans une foule de cas, la formule qui traduit le mieux ce que doivent être nos rapports avec les créatures est celle-même de saint Ignace, la « mortification continuelle en toutes choses ». Ceux qui ont connu le P. Platel, à en juger par l'extérieur, eussent pu croire que c'était là bien exactement son programme, — la prudence et les exigences impérieuses de la santé étant sauvées ; — tant il gardait une modestie exacte, rigoureuse, se refusant à toute curiosité, même la plus légitime, se contentant, quand on le menait dans une église inconnue, d'un rapide coup d'œil en sortant ; toujours maître de ses mouvements, et des plus petits.

S'il fut un homme véritablement mort à la vie des sens, et à toute vie naturelle, c'était bien le vénéré Père que tant de générations ont vu passer, les yeux baissés, égal avec tous, ne se livrant que lorsqu'il le voulait, et exactement jusqu'où il le voulait, ne disant rien qu'il n'ait voulu dire, dissimulant névralgies ou migraines, et allant toujours.

Et cependant il écrivait (1882).

« L'usage des créatures dans le sens de la 4^e semaine, m'a été extrêmement utile comme distraction, moyen de dilatation ; et surtout parce qu'ainsi je m'échappais à moi-même, et que toujours il m'est plus aisé de m'élever à

Dieu en passant par les créatures qu'en passant par moi..... Cette tendance me reste utile sous cette forme :

« Recevoir de la main de Marie les joies humaines qui se présenteront. Présentées par la main de Marie, les joies me seront un doux repos et leurs attraits m'aideront à m'éloigner de moi et à me rapprocher de Dieu. »

Et ailleurs :

« En fait, ces joies je puis les rechercher et les goûter, mais sous le regard de Marie, et quand sa main me les offre : et que me seraient-elles, si elles me venaient autrement? Plus de simplicité, plus de joie pure et enfantine près de ma Mère. »

De quelles joies parlait-il? ses notes ne s'en expliquent pas davantage. Mais si le professeur de sciences humaines se trouve délicieusement récompensé de ses efforts, quand il voit les jeunes intelligences s'ouvrir au vrai, que dire d'un professeur d'amour de Dieu, qui sent les cœurs se dilater à sa parole, entrer généreusement dans la voie du sacrifice, concevoir de saints désirs, s'imprégner de plus en plus de l'esprit surnaturel? Cette consolation, Dieu ne la ménagea pas au Père Platel. Les âmes s'ouvraient; on se faisait enfant entre ses mains, on recherchait avidement ses conseils, et c'était là, bien certainement, la plus douce des joies humaines qu'il considérait comme lui venant de Marie, et dont il voulait jouir simplement, sans scrupule, en Dieu, tout en s'humiliant de n'être pas assez fort pour les repousser tout à fait.

*
* *

Aussi bien il savait s'en passer; et Dieu, plus d'une fois, lui ménagea un désert en pleine communauté. « Aujourd'hui, au milieu des novices et des juvénistes, bons pourtant et fidèles, je vis, en fait, dans une grande solitude : nul ne vient, avec tout son cœur, chercher lumière, direction, secours; ils se suffisent à eux-mêmes. Tout cela m'est un secours pour le détachement, c'est vrai, mais en soi c'est un grand déficit. »

Il fallait chercher mieux et plus solide que les créatures, même envisagées dans l'esprit de la 4^e semaine, et il se disait :

« Au ciel, avec Marie et dans son cœur, » tel était, dans mon élection du 3^e an, le moyen pratique d'assurer le succès de la complète tradition de moi-même. Et de fait, si j'ai été à peu près fidèle aux deux dernières invitations « Avec Marie, et dans son cœur » (et pourrais-je faire autrement?) je ne l'ai guère été à la première « au ciel ». Là, je puis, je dois constater un énorme déficit : et cette condition nécessaire étant si souvent mise en oubli, comment la tradition de moi-même aurait-elle pu rester complète ! C'est donc au ciel désormais qu'il me faut vivre; mais selon toute la portée que la grâce a donnée pour moi à ce mot pendant la grande retraite.

« Je le comprenais, ce mot, comme m'ouvrant des horizons absolument nouveaux, me permettant un idéal de vie de 4^e semaine, toute à l'amour, à

la grâce, à la reconnaissance. J'étais invité par cette lumière à couper court avec tout ce qui, en moi, comme autour de moi, pouvait resserrer le cœur ou développer la crainte, ou arrêter l'essor de l'âme. C'était une participation à la vie des Anges, qui voient tout à la lumière de Dieu, et dans le miroir de son amour, qui ne sauraient être atteints, ni par l'atmosphère souillée de la terre, ni par les vaines préoccupations des affaires de ce monde. C'était une vie sans souci vrai, à travers les plus intimes préoccupations ; une vie toute pure au contact de la boue de la terre ; une vie toute de confiance en dépit des contradictions et même de l'évidence ; une vie toute radieuse pour le cœur, invité qu'il est à chaque heure à monter vers Marie, à vivre au ciel, à partager sa force entre l'amour et les combats, la pure lumière et les étreintes de la souffrance. Arrière donc tout sentiment contraire à l'abandon le plus absolu de tous mes intérêts dans le sein de Marie !
Et orietur lumen indeficiens. »

*
* *

Tout ce qui précède, c'était l'idéal, l'atmosphère surnaturelle où il fallait maintenir son âme. Restait, chaque année, à examiner où il était de cette tendance à l'abandon absolu de soi entre les mains de Dieu, et à préciser les résolutions.

L'examen, il le faisait avec sérénité, et il écrivait — nous prenons au hasard dans ses notes.

— « Je n'ai pas eu d'abandon du tout, j'ai tout disputé pied à pied, je n'ai pas compté sur la providence de Marie.

— « La vivacité, l'impatience, les réprimandes, sous le prétexte de zèle pour le bien, sont presque toujours action trop personnelle, volonté trop entière, absence de plein abandon à Dieu.

... Je suis trop impérieux, trop exigeant, trop vif à faire sentir les manques d'exactitude. Là, pas assez de douceur pour les autres, de conformité à la Providence pour moi.

... J'ai été souvent impatient, trop vif, impérieux, exigeant ; coupant la parole sans laisser tout exposer ou demander. Au point de vue naturel, c'est un vrai déficit ; au surnaturel, c'est vie personnelle, c'est activité qui se soustrait au Saint-Esprit.

... Envers moi-même, c'est surtout le manque de joie, de liberté, de simplicité. Déficit de nature ou épreuve voulue de Dieu, le cœur est craintif, fermé, souvent enlacé. Les causes qui le mettent en cet état, je ne puis les atteindre efficacement. Restait donc uniquement à en diminuer les effets ; et pour cela, il fallait beaucoup de simplicité, de suavité, de joie, de liberté. J'y ai veillé, j'ai été aidé par les circonstances beaucoup plus que l'an dernier. Peut-être j'aurais pu arriver à mieux ; c'est même sûr, bien que je ne voie

pas trop ce que j'aurais pu faire en plus, si ce n'est donc d'y mettre une générosité plus constante et plus intense.

Quant aux résolutions, sous une forme ou sous une autre, elles revenaient ordinairement à ceci :

« *Suavitas*, suavité avec tous. *Alacritas*, liberté et allégresse vaillante avec moi-même. *Serenitas*, sérénité radieuse avec moi-même et avec le ciel. »

On encore :

« *Douceur* et suavité, avec les autres d'abord, puis avec les événements : et dans une certaine mesure même avec la Providence, sous forme alors de soumission enfantine. Mais cette douceur ne peut corriger un fond de vivacité naturelle qui a ses avantages ; seulement en modérer les excès. — C'est la matière d'une abnégation complète de moi.

Joie intérieure quand c'est possible, du moins joie extérieure et suppression des réflexions rêveuses qui vont à l'étouffer. — Cette joie est le meilleur signe que tout va.

Liberté. C'est m'arracher à la servitude des impressions ; c'est avoir quelque chose de l'agilité, de la subtilité des corps glorieux, pour traverser les obstacles et pour agir avec la rapidité de la pensée, avec l'entrain de l'amour. C'est donc ne pas me laisser trop fermer, trop enlacer. — Ce n'est applicable qu'à certains jours ; mais ces jours-là tout en dépend. »

C'est avec ce plan de vie, que le Père Platel entra en charge, le 15 août 1874, toujours sous les auspices de Marie ; deux mois après, il suivit d'un œil jaloux son frère Ludovic partant pour la Chine. Le 2 février 1875, il faisait ses grands vœux.

Les six années qu'il passa comme Père maître à Angers furent peut-être les plus heureuses de sa vie. Complètement absorbé dans son office, n'ayant pas les préoccupations de la supériorité, toute son activité se concentrait sur le noviciat.

Or, les novices étaient nombreux : en 1879, on atteignit le chiffre de 68. Rien ne manquait des nombreux expérimentés prévus par saint Ignace, pour la formation de ses jeunes enfants : et c'était, dans la ruche du bon Dieu, une activité apostolique sans pareille. Partout où il ira dans la suite, aux années d'exil, cherchant une demeure fixe pour sa communauté, le Père Platel regrettera ce noviciat d'Angers vivant et mâle, absolument conforme aux plus saines traditions de la Compagnie.

De là partaient directement pour sa chère mission de Chine des apôtres vaillants, choisis, formés par lui : Il les annonçait à son frère, faisait valoir le mérite de chacun : « Le Père N... bon et simple, homme de vertu et de dévouement... le fr. X est un grand, grand cadeau fait à la mission... il a tout pour lui, vertu, caractère, savoir faire... » et il terminait ainsi : « Mon cœur vous suit dans votre vie si active, si variée, si fatigante. Tenez bon encore quelque temps : je ne crois pas que le moment de vous aller joindre

soit encore venu, mais il viendra... Adieu ; à Marie ; je vole vers vous en compagnie des chers enfants qui nous quittent demain. »

Comment le noviciat d'Angers prit fin en juin 1880 nous n'avons pas à le raconter en détail. Disons seulement que, dans ces tristes circonstances, le Père ne se départit pas de son calme souverain. Les expériences se firent jusqu'au bout ; même celui du pèlerinage, à un mois seulement du délai fatal. Un jour le vaillant évêque d'Angers voulut célébrer avec les persécutés la fête du Sacré-Cœur. Il témoigna hautement son admiration pour l'air de confiance calme et joyeux qu'il lisait sur tous les fronts. « Et maintenant, dit-il, entre nous, c'est à la vie et à la mort, *ad convivendum et ad commoriendum.* »

Dès le 19 juin le déménagement commence. Bientôt on eût dit une maison abandonnée ; chacun n'avait gardé que son petit bagage, aussi réduit que possible. Le Père maître avait tout prévu : et l'expulsion devait se passer avec la régularité d'un exercice de communauté. Dans une dernière conférence, il insista sur l'esprit de modestie, de recueillement, de prière et de travail, qu'il allait être difficile de garder, pendant quelque temps ; puis, comme à la veille du pèlerinage annuel, il écouta les industries de haute importance que lui proposaient ses novices, résolut les difficultés et termina en se mettant, lui et toute sa famille, sous la protection de Marie.

Sur une fausse alerte, Pères et novices avaient passé à attendre, la matinée de la fête de saint Pierre et de saint Paul. Divisés en trois groupes, dans des chambres, qui, pour mobilier, ne contenaient plus que des paillasses, ils avaient, en priant, laissé couler les premières heures. Les expulseurs n'étaient pas venus. Le Père maître dut s'employer à calmer les effervescences, et à couper le temps par des conférences et des exercices improvisés. Jamais journée ne parut plus longue.

Le lendemain, dès 2 h. du matin, la cloche sonna le réveil. Tant bien que mal, on fit sa méditation dans les chambres dénudées, on se fortifia par la sainte communion, et l'on se remit à attendre. De nombreux amis avaient tenu à s'enfermer cette nuit-là avec les Pères, et, à leur tête, Mgr Freppel ; quelques minutes avant six heures, le bruit circula que les exécuteurs des décrets approchaient. Le Père maître s'en alla dans les trois chambres où ses novices s'étaient groupés, et, tranquille, le sourire aux lèvres, les avertit que, cette fois, c'était pour de bon. Et en effet, quelques instants après, dans le grand silence de la maison, un bruit lointain de coups de marteau retentissait. On attaquait la solide porte en chêne de la clôture.

Quand elle eut cédé, le commissaire et ses agents se trouvèrent en face de l'évêque, qui, assis, attendait, agité, indigné, et ne pouvant maîtriser le bouillonnement de son âme. Mgr Freppel fit entendre une éloquente protestation. Bien entendu, la police passa outre.

Les novices eurent l'honneur d'être expulsés avant tous les autres. Le

Père maître se trouvait au milieu d'eux, sans que rien le distinguât. Il n'avait même pas voulu garder pour lui l'honneur de protester au nom de tous. L'une après l'autre, les trois chambres furent forcées.

Le premier groupe était déjà sur le perron d'entrée, et le chef de bande essayait encore une quasi-résistance, pour que la foule fût témoin de la violence, quand la seconde bande arriva. En chemin, elle avait rencontré l'évêque qui se retirait. Le commissaire venait de lui déclarer qu'il avait reçu l'ordre d'employer au besoin la force, même contre lui. Cet aveu lui suffisait, et il s'en allait lentement, et parlant avec animation : « Place aux novices, s'écria-t-il. Tous les catholiques sont-ils là ? Que tous les catholiques me suivent. » Et, le chapeau sous le bras, il descendit le perron, bénit la première bande qui était tombée à genoux et, l'entraînant à sa suite : « Novices, suivez-moi ! » dit-il, et il sortit.

Tout cela se passa si vite que le troisième groupe, expulsé à son tour, arriva trop tard pour prendre place dans le cortège. Il put voir de loin une immense foule faire à ses frères et à l'évêque une marche triomphale, à travers la ville. Quelques instants après, les Pères de la résidence étaient chassés à leur tour, les scellés étaient mis partout : l'œuvre de haine était consommée.

Pour le noviciat et pour le Père maître commençait un long exode.

* * *

La première étape fut singulièrement adoucie par la charité. Le père d'un des novices, M. le vicomte de Rougé, avait généreusement mis à la disposition du Père maître son château des Rues.

Pendant une dizaine de jours, on put là jouir d'une charmante hospitalité. Si quelque chose était capable d'alléger un peu l'épreuve, c'était bien ce dévouement exquis, s'ingéniant à transformer en véritables vacances la première semaine de l'exil. Aussi, plus tard, lorsqu'on eut retrouvé en Angleterre un peu de stabilité, le Père maître, qui avait le culte de la reconnaissance, essaya de payer sa dette en prières. Il eut soin que de belles photographies, exposées bien en vue, rappelassent aux anciens hôtes du château des Rues leurs devoirs de gratitude.

Le 11 juillet, il fallut se dire adieu et bien des larmes coulèrent. La bonne population du petit bourg de Chemillé était là, elle aussi, attristée et affectueuse. Pour se consoler, on se promit de revenir bientôt.

Dieu en disposait autrement ; l'exil devait se prolonger, et, dans l'intervalle (1896) le généreux châtelain alla recevoir sa récompense des mains de Celui qui promet le ciel pour un verre d'eau donné en son nom.

Le 12, on était à Paris. Cruelle ironie ! la capitale se préparait à fêter pour la première fois la prise de la Bastille et la conquête de la liberté.

Le 13, on quittait à Dieppe le sol de France, et, le 14, sans autres inci-

dents de voyage que les marques de charité données par les Pères anglais, on arrivait au refuge ménagé aux exilés par la Providence.

V

C'était, au fond du pays de Galles, dans un gros bourg nommé Aberdovey, un hôtel abandonné. Vingt ans auparavant, quand on construisait le chemin de fer qui longe la baie de Cardigan, des spéculateurs avaient espéré que la beauté du lieu attirerait des baigneurs ; et, sur trois ou quatre points de la côte, ils avaient bâti des hôtels. Les baigneurs n'étaient point venus, et le *Hall* d'Aberdovey restait vide, en face d'une longue et large plage déserte. Dieu lui envoya des habitants. Pendant quatre ans, le pauvre hôtel abrita les expulsés. Depuis, il est redevenu une solitude. Si le pittoresque avait pu compenser ce qu'on laissait en arrière, Aberdovey eût consolé de la perte d'Angers. Derrière le Hall, s'élevait une colline roide, couverte d'ajoncs et de bruyères, où gambadaient en liberté moutons et lapins : dans un repli du terrain, végétaient quelques arbres fruitiers, abrités par la maison contre le vent de mer. En avant, une terrasse ; puis la route en contre-bas, puis une prairie, le chemin de fer, la grève de sable ; et enfin, à cinquante mètres, la mer.

A main droite, en longeant la plage, c'était immédiatement la campagne, les collines nues et âpres, déchirées çà et là par une vallée charmante et verte, qui s'enfonçait dans les terres ; à main gauche, quand on avait passé le village, dont on était isolé par une sorte de promontoire, on remontait la petite rivière de la Dovey. Alors tout changeait. Ce n'étaient que bois de chênes, rochers, cascades, clairières, charmantes maisons de campagne à l'anglaise. C'était surtout un horizon indéfiniment varié de mer et de montagnes, de sites sauvages, affreusement tristes, et de recoins joyeux, frais, intimes. A l'intérieur, se compliquait, tentant et mystérieux, un dédale de vallées, en pleine solitude presque toujours, hanté de légendes galloises, et avec de l'imprévu à chaque tournant de la route.

Tout cela, ce fut le champ des excursions et des promenades de la jeunesse ; et Dieu sait si l'on en usa. Pour lui, le Père Maître fixa dès les premiers jours, l'itinéraire invariable de ses promenades, aller par la côte, et retour par la route ; tout le reste, il l'ignora.

*
* *

Une vie nouvelle commençait pour lui. Tout d'abord il fallut s'installer dans le local incommode et trop étroit. Ce fut long et difficile, car le pays était sans ressources, les grands centres, éloignés ; et, l'on savait si peu d'anglais ! Puis, le Père eut à organiser les études du jувénat. Puis surtout, il eut à se préoccuper de fournir quelque aliment à l'activité des novices.

Or, plus d'expériences possibles au dehors : Le pays était entièrement protestant. A peine eût-on trouvé quinze catholiques à dix lieues à la ronde. Donc, ni pèlerinage, ni hôpital, ni catéchismes. Bien vite, le Père maître sentit quel obstacle il y avait là à la formation normale de ses novices. Ajoutons que le recrutement se faisait difficilement. Aberdovey était si loin, et l'horizon si noir. Et il fallait pourtant, dans cette communauté restreinte, maintenir l'entrain et la vie : il fallait, à défaut des expériences prévus par S. Ignace, et où le novice apprend l'abnégation, inventer quelque chose, empêcher à tout prix l'ennui, et faire aimer la Compagnie et la vocation. C'est à la solution de ce difficile problème que travailla le Père Maître, non seulement à Aberdovey, mais à Slough et à Cantorbéry. Il est à croire qu'il y réussit, puisqu'il fut si longtemps maintenu en charge. Il essaya donc de faire vivre les novices le plus possible de la vie de communauté, de développer l'esprit de charité dévouée, jusqu'à l'oubli complet de soi. Il ramenait à trois points son idéal d'un noviciat en exil : union des âmes, amour de la Compagnie, simplicité d'esprit et de cœur.

De là, ces fêtes de famille où rien ne lui échappait, où il voulait que tout fût exquis de bon ton religieux et d'expansion joyeuse.

De là, sa façon assez personnelle de comprendre ces vacances de quinze jours, qui, tous les ans, apportent quelque répit dans la vie, un peu tendue, des scolastiques.

Il augurait bien de ceux qui ne prenaient les choses alors, ni en écoliers à qui on lâche un instant la bride, ni en censeurs scandalisés qu'on puisse quelquefois s'égayer en religion. C'est qu'en somme, les vacances, telles du moins qu'il les organisait, n'étaient point à proprement parler un temps de repos, mais de formation au même titre que les grands expériences de règle. Alors on devait apprendre à recevoir les joies de la main de Dieu, à en user saintement et surtout à les transformer par l'esprit de sacrifice. Et, de fait avec lui, les vacances passaient charmantes de joie et de piété.

Qui de nous les a oubliées ces récréations du soir, au bord des flots, dans le repli des dunes, au milieu des joncs de mer et des chardons bleus ? le Père, assis au sommet de quelque mamelon, les enfants groupés à ses pieds, dans le sable mouvant ? On lisait les lettres de France et de Chine, du Zambèze ou des Montagnes Rocheuses, les nouvelles des résidences dispersées ou des missionnaires récemment partis ; et, tandis qu'on parlait des absents, instinctivement le regard se portait du côté de la mer. La nuit était venue. A la lumière de quelque lampion, au son du violon, les artistes donnaient des chansons vieilles ou nouvelles. Tout se terminait par un cantique. Une caisse était dressée en plein flot, entourée de lanternes, et portant une statue de la Ste Vierge. Et alors, au bruit des vagues qui venaient mourir à nos pieds, nous saluions une dernière fois Celle à qui notre Père voulait qu'on réservât toujours une place dans les fêtes. Enfin

les lanternes s'éteignaient, et l'on rentrait à la maison en priant, dans le silence et la nuit, entre la mer qui s'étendait à droite grondante, infinie, et les hautes collines noires.

Une chose ajoutait au pittoresque : c'est que les Aberdovéens ne comprenaient rien à pareilles mœurs ; on les voyait errer autour de nous, dans l'obscurité ; et, ils s'en allaient dire au village que nous enterrions les nôtres, le soir, sous les flots, à la lueur sinistre des torches.

Ce n'est pas à nous de dire si par ces industries, et bien d'autres encore, le Père Platel arriva à son but : suppléer à tout ce qu'il regrettait d'Angers. Mais il est une chose que l'on peut affirmer, c'est que le noviciat d'Aberdovey était vivant et qu'on n'avait pas le temps de s'y ennuyer. Ceux qui arrivaient jeunes, laissant le collège pour la vie religieuse ne pouvant faire aucune comparaison avec ce qu'on avait perdu, trouvaient au sortir du monde, un nid solitaire, tranquille, plein de joie et de charité, où les rapports fraternels étaient simples et cordiaux. L'horizon n'était point large, mais comme il était rayonnant et plein de Dieu !

Aussi bien, le Père Maître avait trouvé des collaborateurs. Tous avaient compris que son intention était de développer l'esprit de famille, mais un esprit fait de distinction et de surnaturel. On ne saurait nommer ici que les morts, et parmi les morts il suffit de signaler le frère Léon Besnardeau.

Tous ceux qui ont connu le Père Platel savent quel souvenir il avait gardé de son enfant. Il aimait qu'on lui en parlât ; sa photographie était toujours sur sa table. Il le priait souvent, et dans les occasions les plus délicates. Or, voici ce qu'il en disait : « C'est à lui, comme cause première, après Dieu, qu'il faut attribuer tout le bien qui s'est fait à Aberdovey, pendant quatre ans, la charité si grande qui y a régné, l'amour de la Compagnie et la joie qui s'y sont développés... Sa douce et pénétrante impression, bien peu savaient s'en défendre... Sa présence dans nos rangs, à l'heure de l'expulsion, et pendant les quatre premières années d'exil, a été une des plus grandes grâces que Dieu nous ait accordées. »

* * *

Quatre années s'étaient donc écoulées à Aberdovey. Mais, de plus en plus, se faisaient sentir les inconvénients de vivre aussi éloigné de la France. Les supérieurs décidèrent qu'on se rapprocherait un peu, et le R. P. Chambellan acheta une maison dans les environs de Londres, à Slough, près du château de Windsor. Le R. P. Dorr y vint bientôt installer ses tertiaires, en attendant le P. Platel et ses novices.

Il était impossible aux habitants d'Aberdovey de quitter le *Hall*, sans quelques regrets. C'était pour presque tous le berceau de leur vie religieuse. Là, nous était apparue la Compagnie, avec ses trésors de tendresse ; là, dans les retraites, dans l'enseignement du noviciat, et jusque dans l'enseignement

littéraire, s'était dévoilé le cœur du divin Maître. Là enfin, beaucoup s'étaient liés à leur vocation par les vœux, dans la modeste chapelle parée des dépouilles d'Angers. Il n'était pas jusqu'aux environs, qui n'eussent attaché notre cœur. Il était si facile, dans cette nature gracieuse et sauvage, de trouver la solitude et d'oublier l'homme, si doux de prier le long des grèves, ou au sommet des collines.

Enfin et surtout on avait commencé à faire du bien : la première glace était rompue. Quelques conversions, ébauchées ailleurs, avaient abouti dans notre chapelle. Il y avait des âmes à soutenir, des âmes de pauvres surtout, de femmes et d'enfants. Allait-on les abandonner ? L'évêque nous suppliait de rester encore un peu. Mais il fallait partir, et l'on s'en remit à Dieu de l'avenir religieux de ce pays perdu.

On voulut bien, à Aberdovey, regretter les prêtres catholiques qui s'en allaient. Il est vrai que le ministre anglican déclara en chaire qu'il fallait distinguer : notre disparition était une perte financière, soit ; mais une chapelle de moins, dans un bourg qui en comptait dix pour mille habitants, cela était un gain. Les marques de sympathie ne manquèrent pas, depuis le médecin allemand qui ne put retenir ses larmes, jusqu'à notre savetier qui envoya au Père ministre une lettre plus pleine encore de cœur que de fautes d'orthographe.

Le départ fut un peu triste. Il fallut dire adieu à la chapelle ; les uns après les autres, nous y vîmes réciter une dernière fois la formule des vœux, et baiser le sol qui allait devenir profane ; et puis, le soir, on partit. Il faisait nuit, et il pleuvait. Une cinquantaine de braves gens endimanchés bordaient la route. C'était l'adieu des pauvres.

Un train spécial emporta la communauté et ses bagages. On vit dans les ténèbres s'abaisser et disparaître les dernières montagnes galloises, on traversa le district manufacturier de Birmingham, dont les hauts-fournaux semblaient dans l'obscurité des gueules d'enfer ; on entra dans de longues plaines ondulées, qui se succédaient sans fin, et, le lendemain matin, on débarquait à Slough, 10 sept. 1884.

Ce que le Père Platel y trouva en arrivant, ce fut la tombe encore fraîche du Père Dorr, mort trois mois auparavant, en la fête de saint François Régis.

*
* * *

A Slough, plus de solitudes sauvages. C'était la civilisation coquette, les grands bois, les beaux ombrages, le voisinage du splendide château de Windsor, avec le hasard probable de rencontrer le landau de la reine ; le pittoresque collège d'Eton où les mœurs très modernes des écoliers s'encadrent dans un décor moyen âge ; enfin, à quelques milles en descendant la Tamise, une maison de la Compagnie, le collège anglais de Beaumont.

Quant à la maison, commode et spacieuse, l'on eût dit qu'elle portait malheur à ses propriétaires. Le premier, un M. Aldin, avait bâti un château de style anglo-grec, et s'y était ruiné. Un clergyman anglican était venu ensuite ; le château, orné d'une chapelle et d'un vaste réfectoire gothiques, complété par un bâtiment scolaire, doublé par l'acquisition d'un petit hôtel voisin qui avait fait faillite, était devenu collège. Le voisinage d'Eton ruina le révérend. Alors la propriété passa à la Compagnie, pour laquelle elle devait rester longtemps une lourde charge.

L'ancien hôtel fut affecté aux tertiaires, le château aux novices, et les bâtiments scolaires aux juvénistes. La maison fut mise sous le patronage de S. Joseph. Elle eut pour recteur le R. Père Fessard, instructeur du troisième an. Le Père Platel n'avait plus que la responsabilité des novices et du juvénat.

Cet état de choses dura jusqu'au jour où l'on essaya de faire rentrer en France le troisième an (sept. 1887). Le Père Platel redevint recteur, et il le resta lorsque, deux mois après, les tertiaires furent contraints de revenir en Angleterre.

La vie du Père Platel à Slough fut la même qu'à Aberdovey, aussi renfermée que possible dans son œuvre de direction.

Il avait espéré qu'on pourrait, dans ce nouvel asile, à portée de centres catholiques importants, ressusciter quelques-uns des expérimentations de règle, à tout le moins les catéchismes et l'hôpital.

Les Petites Sœurs des Pauvres de Londres se prêtaient volontiers à une combinaison en ce sens. On fit sonder le Cardinal Manning. La réponse se fit longtemps attendre. L'archevêque enfin écrivit : « J'ai examiné la chose à loisir, et je suis obligé de déclarer que le projet me paraît inopportun, et imprudent, *« inexpedient and inconvenient »*. La déception fut cruelle.

Le Père maître fut un peu plus heureux ailleurs ; il parvint à organiser les catéchismes dans l'école catholique de West-Drayton, à quatre milles de Slough. C'était peu de chose ; du moins la tradition était renouée.

Trois ans plus tard, 1888, le pèlerinage regardé jusque-là comme irréalisable, ne parut plus aussi chimérique. Sept bandes de pèlerins, débarquées au Havre ou à Saint-Malo, furent lancées dans l'inconnu.

Une fois de plus, Dieu récompensa cet acte de confiance.

Tandis que le Père Maître priait les saints Anges, les enfants dévoraient les kilomètres sur les routes de Bretagne et de Normandie. Rien ne leur manqua, ni les réceptions cordiales, ni les froideurs.

VI.

Slough devait être pour le Père Platel, la terre des deuils. Après son bien aimé Père Dorr, ce fut son jeune frère Léopold, qui, revenu d'Extrême-

Orient, avec une dysenterie mal soignée, tomba gravement malade et mourut entre ses bras, à Paris, sans avoir pu complètement se reconnaître ; mais du moins revêtu du scapulaire, armé de médailles, et d'un crucifix qui ne le quittait pas, et en la fête de N.-D. des Sept Douleurs (16 avril 1886).

Trois mois se passent, la santé de M. Platel père décline, en même temps que sa piété va grandissant, et il meurt au mois de juillet, assisté par le Père Albert.

D'autres épreuves se succèdent. Dès la seconde année, l'on constate que le pays mérite son nom : Slough, le « borbier ». Décidément, malgré le vent d'Est énervant, Aberdovey était plus sain. Ici, c'étaient les brouillards, les exhalaisons du sol, l'humidité permanente. Une petite fièvre commençait à miner plus d'une santé. Il fallut aviser, modifier les règlements, se plier davantage aux usages hygiéniques du pays, et procurer aux jeunes gens fatigués des vacances au bord de la mer.

Expériment d'un nouveau genre que cette épidémie d'impuissance physique et intellectuelle, aboutissant souvent à des souffrances morales obstinées, compliquée et aggravée vers la fin par l'influenza et ses suites. Une fois encore les circonstances venaient rendre étrangement difficile la tâche du Père Maître.

Aussi les regrets ne furent pas très vifs cette fois, quand le bruit courut, en juin 1890, qu'on allait faire un nouveau pas du côté de la France. Le collège *Saint-Mary's* de Cantorbery cessait d'exister : les vastes bâtiments, vides d'élèves, allaient être destinés aux novices et aux juvénistes. Cette fois, tout le monde gagnait au change. C'était la quatrième et dernière étape du Père Maître ; elle devait être aussi la plus courte.

* * *

Or pendant ce temps un travail douloureux s'était opéré dans son âme. Alors qu'il lui fallait tant prêcher aux autres la paix et la vaillance, sa paix et sa vaillance à lui, étaient mises à l'épreuve.

Les deuils, les malentendus, les séparations, tout ce qui vient de la terre étaient peu de chose. Cela détache, et c'est tout profit ; autrement pénible était la souffrance qui venait du dedans.

Il écrivait dès 1883 :

« Depuis plusieurs années, j'ai ressenti certaines influences nouvelles pour moi, et qui sans doute sont un effet de mes relations avec des âmes éprouvées. Ces influences m'éloignent du ciel et me rapprochent de l'enfer ; elles me rendent très impressionnable à la crainte, au remords, à la tristesse ; facilement je me crois les fautes, les tendances coupables, dont le récit ou l'aveu m'est fait par les autres. Je n'ai plus, sensible, cette sécurité, cette paix intime dont je jouissais toujours autrefois, elle est maintenant le prix

d'une certaine lutte ; et l'effort est souvent nécessaire, sinon pour la conquérir, du moins pour la conserver. »

C'était le commencement ; bientôt il lui sembla que Dieu se retirait ; ou plutôt Dieu ne lui apparaissait plus que comme un Maître rigoureux. L'obscurité de foi, sans laquelle l'abandon n'aurait aucun mérite, se chargeait de ténèbres ; elle prenait la forme particulièrement douloureuse de difficultés persistantes contre la bonté de Dieu ; épreuve d'autant plus crucifiante, que lui-même n'était pas en cause. Il s'agissait du salut d'autres âmes qu'il aimait, et il écrivait : « Dieu est plutôt juge que père, à mes yeux : vieille maladie que je combats indirectement comme je puis, petitement, sans grand succès, avec une fidélité incertaine : le cœur n'y est qu'à demi ; il a été trop déçu, trop blessé... »

« Plus d'esprit de foi, car en fait, je me défie des supérieurs, je me défie de la Providence, je ne crois guère à l'efficacité de la prière. Tout cela est impression ; impression cependant assez profonde pour tout envahir, sauf la liberté d'agir en sens inverse : liberté qui me reste et dont j'use assez fidèlement. Mais l'état est violent, je n'ai plus de confiance. En pareilles dispositions je me traîne douloureusement, je m'épuise, je me sens à bout. Il y a de si profonds mystères, dans toutes les voies de Dieu, et l'action de la Providence est si ténébreuse, que je ne sais plus quand même où m'appuyer, ni sur quoi compter.

« Et pour marcher ainsi, sans aucun appui surnaturel, ni sensible, ni même de foi, il me faudrait une abnégation et un esprit d'immolation que je n'ai pas, et que la confiance et l'amour, trop absents, pourraient seuls me donner. Il me faut en effet, du train dont vont les choses, sacrifier la paix intérieure qui m'est indispensable pour garder la liberté d'agir ; sacrifier un état passable de santé, sans lequel tout croule, sacrifier certaines conditions de personnes, de choses et d'événements, hors desquelles je suis tout paralysé. Il me faut donc accepter que tout y passe, que tout marche au rebours, que je ne sois jamais à la hauteur voulue, que je n'aie jamais l'âme libre ni l'esprit tout à mon affaire, et accepter tout cela joyeusement, constamment, sans m'en laisser briser, sachant que tout ira peut-être très bien quand même, par des secours merveilleux, mais sans y compter comme autrefois. Or tout cela est trop fort, et je ne le puis, n'ayant point l'esprit de foi pour me soutenir dans ces perpétuels sacrifices.

« Aussi la situation est sans issue, et je ne puis que me traîner. Exiger de moi davantage est déraisonnable. »

*
* *

Ce n'était pas tout : cette élection du 3^e an, jusque-là sa grande lumière, en tout ce qui touchait et son âme et ses procédés d'apostolat, si souvent contrôlée, approuvée, discutée, ayant pour elle toutes les sanctions, celle de

l'obéissance d'abord, la plus sûre de toutes; puis celle d'une expérience de quinze ans, la paix pour soi et pour les autres, tant qu'elle était observée dans sa lettre et dans son esprit, le trouble et la gêne pour peu qu'il s'en écartât; la sanction par conséquent du livre des Exercices dans une des plus fécondes de ses règles; la sanction aussi, lui semblait-il, d'une voix intérieure qui lui venait de Marie, et qu'un jour, à l'autel de N.-D. de la Paix, il avait cru entendre, soudaine et pénétrante; — cette élection qui était sa vie, s'enveloppait d'obscurités. N'était-il pas le jouet d'une illusion? Plus d'un indice extérieur le lui faisait craindre. De graves autorités consultées n'avaient pas été d'accord.

Que faire dans cette nuit?

Humblement, il recourut une fois de plus à l'obéissance, bien décidé à tout rebâtir sur une base nouvelle, si l'ancien plan de vie était condamné. Il alla donc trouver le Père Fessard, alors son Recteur, à Slough; confiant dans l'esprit si haut de cet éminent maître, et il se dévoila tout entier. Une fois de plus, il fut béni et encouragé. Mais craignant qu'on ne lui eût ménagé la vérité, et que le Père n'eût reculé devant un blâme, il insista par écrit. Pour toute réponse, le Père Fessard lui envoya ces quatre mots: « *Dicite Justo quoniam bene.* »

Cette réponse de l'obéissance n'allait pas jusqu'à dissiper les ténèbres de l'âme. Elle lui assurait que la voie était bonne: mais la voie restait enveloppée de nuit.

Mais n'était-ce pas une occasion, et la plus précieuse de toutes, de pratiquer le saint abandon, les yeux fermés? « J'accepte donc ce brisement intolérable, qui dépasse ce que j'avais jamais pressenti; je l'accepte pleinement en vue de... (Le Père indique ici une intention qui lui est chère), priant Marie d'en modérer les coups à mes petites forces, et à ma chancelante volonté; lui demandant cependant d'aller jusqu'où il faut pour obtenir pleinement (telle grâce) et pour lui plaire en la glorifiant dans son Immaculée Conception. »

En pratique, il fallait donc se résigner à une sorte de *minimum* extérieur, et à une fidélité matérielle. Pour le reste, c'est à Dieu de voir et de juger; et qui pourra dire ce que pèsent dans sa balance des années passées dans cette soi-disant médiocrité?

Et il précisait ainsi son plan de vie pour l'année 1886.

« La Confiance doit se manifester par la simplicité et par l'abandon; elle doit encore se manifester par la joie et la liberté d'âme. C'est donc à ces quatre signes que je pourrai constater le plus ou moins de fidélité à l'examen.

Ne pas m'étonner, si je ne puis guère me rendre compte; si je n'arrive à rien ou presque rien comme résultat;... arrêté à chaque instant, dans ma foi en la Providence, par des faits dont le souvenir est toujours vivant, per-

pétuellement déçu dans des espérances, qui sont ma vie depuis des années, et qui, semblant enfin réalisées, sont en partie remises en question dès le lendemain : je ne puis que me traîner assez péniblement, sans trouver dans la prière la vigueur d'âme nécessaire, et la force physique qu'il me faudrait pour aller de l'avant joyeusement et vaillamment. Je suis donc bien *sub vexillo crucis* plus victime que soldat; et quoique ce ne soit pas ce qu'il faudrait, je ne crois pas pouvoir en sortir.... Je ferai le moins mal possible; mais je ne puis me flatter d'arriver à autre chose qu'à souffrir beaucoup.

« Par Marie, dans la souffrance, et sans moi.

« Au ciel, avec Marie et dans son cœur. »

En 1890.

« Rien à n'est changer pour l'élection. Quant aux dispositions et aux difficultés, je n'y puis, malgré mon désir, rien changer. Il y aura des contrariétés, des dérangements, des surcharges, des impossibilités, et cela, presque tous les jours, probablement aussi des joies et des choses consolantes.

« Ce qu'il faut, à travers ce brouillard et ce tourbillon, c'est plus de simplicité pour aller droit au but, c'est plus de confiance se manifestant par la prière surtout; c'est plus de sérénité par la foi en la Providence, et par l'abandon à la Providence *in quantum potero*. C'est aussi plus de douceur et de bonne prise des choses, sans faire des affaires pour de petits riens; c'est plus de liberté, pour faire vite, pour monter et rester plus haut. »

Ce n'était pas assez : le point sur lequel les nuages s'étaient accumulés, c'était l'amour paternel de Dieu; là devait porter l'effort, là s'accroître l'esprit de foi.

1892. « *Et nos credidimus caritati.* » Il faut y croire, je veux y croire; mais les faits n'y portent guère. C'est la malédiction sur tous ceux qui m'ont le plus approché : ou bien parce que la malédiction devait venir, ils ont été placés plus près de moi pour y trouver secours à l'heure du désespoir.

« Il faut pourtant croire à l'amour; mais les coups dépassent toute mesure et la coupe des douleurs est trop pleine. Que reste-t-il du « *Jugum suave, Onus leve?* » Où va la prière de l'Église : « *Deus qui neminem in te sperantem nimium affligi permittis* » ? Le *nimum* a une limite bien reculée pour N. et N.

« Et si je me traîne, tout est perdu, tant au physique qu'au moral.

« Tant que l'espérance n'est pas folie, il me faut donc espérer, croire à l'amour du Cœur de Jésus, du Cœur de Marie; à l'amour, car pour leur puissance c'est un jeu.

« *Credam caritati.* J'y crois, car c'est encore possible. C'est la base de mon élection : mais sans m'en occuper à l'examen, car c'est en oubliant et en fermant les yeux, c'est par ce seul moyen que je puis garder la confiance au cœur, la foi en l'amour.

« Je reprendrai donc.

1. Suavité. — C'est pour mes rapports avec les autres.
« *Amabilem se præstet.* » Aimable et aimant jusqu'à les pénétrer de la suavité du Cœur de Marie, des délices du Cœur de Jésus.
2. Sérénité. — C'est pour mes rapports avec le ciel. C'est la confiance, la paix, l'abandon : jusqu'à la sérénité radicale de la 4^{me} semaine.
3. Simplicité et liberté. — C'est pour mes rapports avec moi-même. La simplicité, d'une application moins fréquente, pour aller droit au but, pour ne pas analyser mes intentions. La liberté, c'est pour me soustraire aux impressions persistantes.

*
* *
*

Ainsi par un acte de foi douloureux, le Père Platel allait chercher Dieu, le « Notre Père » de l'Évangile, dans les obscurités où il se dérobait. Dieu répondit, en dévoilant de plus en plus la « Mère », le Cœur très pur de Marie.

C'était une dévotion d'enfance. Il aimait à voir partout les attentions délicates de la sainte Vierge. Aux dates les plus chères de sa vie il trouvait quelque fête de la Reine du ciel, ou quelque autre coïncidence voulue là-haut. Il lui avait fait une large place dans son « Élection » du 3^{me} an. C'est d'elle, et d'elle seule que lui devaient venir les consolations dont il pouvait avoir besoin : C'est son amour surtout, et sa maternelle Providence qui devait le soutenir : C'est la confiance que, par elle et avec elle, tout réussirait en dépit des apparences contraires, qui mettait dans sa vie spirituelle la suavité dont il avait besoin pour se contraindre au saint abandon.

Cette ardente dévotion à la sainte Vierge, et plus spécialement à son Cœur très pur, est un des traits caractéristiques de la physionomie spirituelle du Père Platel. Le plus souvent qu'il lui était possible, il disait la messe votive du Saint Cœur de Marie. La première année de son provincialat, il avait chargé le frère *Socius* de noter pour lui, dans toutes les maisons où il passait, la place exacte de cet office dans les missels, de manière à prévenir toute hésitation. Il s'était fait, pour les redire souvent, des Litanies du Saint Cœur; et son image était une de celles qui ne le quittaient jamais.

Aux heures de ténèbres, Marie ne pouvait donc être absente. Si Dieu paraissait s'écarter, la Mère était là : « Je n'ai qu'à me réfugier dans le Cœur de Marie, je n'y trouverai sans doute, pour la plupart du temps, ni paix, ni douceur, ni joie, ni même grande espérance. J'y attendrai des heures plus sereines : je me dirai que tout est bien pour moi, en dépit des négligences dans la prière, des colères intérieures et de tous les déficits d'autre genre. Je tâcherai de me consoler de tout cela, de m'encourager par la pensée du ciel (quand elle me dira quelque chose), de recevoir de la main de Marie, les joies humaines qui se présenteront (1879). — La confiance que Marie me conduit, et me garde en tout est la condition nécessaire de la simplicité : Si

cette confiance n'est pas fondée, la simplicité n'est qu'imprudence et folie. — La confiance que Marie prend en main les vrais intérêts surnaturels des œuvres et des personnes auxquelles je suis voué, cette confiance est pour moi la seule base possible de l'abandon joyeux : faire reposer cet abandon sur la seule volonté de Dieu, me laisserait sans force et sans joie, me ferait sortir de ma vie. Mais cette foi est difficile !

« 1 janvier 86. L'Immaculée Conception a voulu détruire et renverser de fond en comble. Tout a été contraire ; la Providence a disparu depuis le 13 novembre. Événements, souffrances des âmes, tortures accumulées à plaisir et aux dates les plus chères. Le devoir a toujours été de me soumettre sans révolte et sans murmure. L'ai-je pu constamment ?

« Aujourd'hui, invité par Marie, je renouvelle ma foi en son amour et en sa maternelle Providence. Contre toute vraisemblance, je crois que tout cela est pour le bien, le salut, la perfection de ces deux âmes dans la Compagnie. Je renouvelle l'offrande de la victime, je reprends avec confiance ma devise : — « les yeux fermés, le cœur au ciel, je me fie à ma Mère Marie. » (1886).

Pendant dix-neuf ans, les supérieurs avaient maintenu le Père Platel dans sa charge de Maître des novices. Près de 630 jeunes gens (1) avaient passé par ses mains. Beaucoup pensaient qu'un jour la province entière lui serait confiée. Pour lui, il regardait toujours du côté de la Chine. Les années s'écoulaient, les probabilités devenaient de plus en plus incertaines, il priaît quand même. Il faisait le vœu de demander positivement les missions, à Rome et à Paris, s'il obtenait pour un ancien novice la cessation de graves tentations. Il écrivait : « Il me faut acheter la Chine par une fidélité entière, toute forte et toute douce. » Souvent il y revenait dans les lettres qu'il écrivait à son frère. Tout à coup, dans le courant de 1892, avis lui fut donné qu'on pensait à lui pour le gouvernement de la province. Il fut saisi alors, — l'expression est de lui, — « d'indicibles terreurs que rien n'a égalées. » Il essaya d'écarter le calice, crut un moment que l'énumération des obstacles, « pas difficiles à découvrir », disait-il, avait suffi pour que tout fût enterré.

Il alléguait sans doute, et sa frêle santé, et l'inexpérience forcée des œuvres et des hommes, où l'avait mis un séjour de treize ans à l'étranger.

Un an s'écoula. Au mois d'août 1893, la nomination était définitive.

Il fallut se résigner. Du moins vit-il un encouragement précieux dans ce petit fait que la lettre du T. R. P. Général était datée de la fête du Cœur très pur de Marie.

En était-ce donc fini avec l'espérance de passer en Chine ? Bien au contraire : il se rattacha à la pensée, — au rêve, si l'on veut, — d'y aller, sinon

1. En France, 186 scolastiques, 55 coadjuteurs.

comme missionnaire, du moins comme Provincial ou Visiteur, et cette perspective lui allégea un peu le fardeau.

* * *

En octobre 1893, il entra en charge.

Dans la retraite qui précède immédiatement, il transcrivait, pour en faire sa règle de conduite, quelques lignes de la biographie du Père Ducoudray : il les recopiera encore plus tard, il les enverra à de jeunes supérieurs, tant elles lui paraissaient lumineuses :

« Dans le long commerce que j'ai eu avec le P. Ducoudray, j'ai toujours été frappé de sa bienveillance. Il était porté à juger des hommes en beau ; on voyait qu'il désirait du bien à tous, sans s'inquiéter des divergences de parti et d'opinion : et cela, non par indifférence de conviction, mais par largeur d'idées et grandeur de cœur. »

A la suite, il se traçait le plan de vie suivant :

« Le point en défaut : *credidimus caritati*, est plus nécessaire que jamais. Il n'y a point de signes rassurants, bien au contraire, mais il y a eu, et il y aura tant de prières faites, que le Sacré-Cœur ne trahira point nos instances et notre confiance... »

« Le premier point à surveiller restera la suavité... Ma seule force sur chaque âme ne peut être que l'amour senti et la conscience d'être compris et goûté. Le mot du Père Ducoudray aura là son application. Donc, *servata proportione*, aimable et aimant jusqu'à les pénétrer de la suavité du Cœur de Marie et des délices du Cœur de Jésus. — *Cor Mariæ cælo suavius*.

Le 2^e point à surveiller sera la sérénité ; sérénité radieuse de la 4^e semaine, en tenant regard et cœur fixés sur le cœur de Marie. — *Cor Mariæ charitas et serenitas electorum*.

Le 3^e la liberté : plus difficile que jamais ! C'est elle, avec la sérénité, qui me donnera d'être et d'agir en tout « *alacriter* ».

« Tout rattacher au Cœur de Marie dans la pratique de l'élection. Il y aura ainsi plus d'unité et plus de facile succès....

... « *Suavitas* avec tous : imiter la suavité si pénétrante du Cœur de Marie ; chercher par mon action à la leur faire sentir. — *Suavis es in deliciis tuis*. — *Cor Mariæ, in deliciis tuis suavissimum*.

Alacritas avec moi-même : imiter la vaillance si forte du Cœur de Marie, que rien ne ferme ni ne resserre ; mais qui sait rester vivant et allègre, ou qui du moins reprend bien vite son libre mouvement, sa marche en avant pleine d'élan.

« *Quia fecisti viriliter et confortatum est cor tuum, ideo et manus Domini confortavit te et eris benedicta in æternum*. — *Cor Mariæ flammis ardens !* »

« *Serenitas* » avec le ciel : fixer sur le Cœur de Marie mon cœur et mes regards : me plonger aux sources intarissables de la joie, de la jeunesse,

des célestes délices. — *Cor Mariæ, fons purissimæ dilectionis. Cor Mariæ delicia nostræ. Cor Mariæ, pulchritudo ineffabilis. Cor Mariæ, deliciis affluens.* »

Comment ce programme fut-il rempli ? Il faudrait ici dépeindre le supérieur accueillant et bon, d'une franchise et d'une largeur de vues qui tout d'abord gagnait le cœur ; montrant à ses inférieurs une confiance qui doublait leur force ; aimant peu à intervenir de sa personne en des affaires où, il le savait bien, leur compétence dépassait la sienne ; l'esprit toujours ouvert aux idées et aux projets d'autrui ; étonnant par sa promptitude à accorder plus qu'on ne demandait.

Mais c'est un point sur lequel nous reviendrons plus tard.

*
* * *

De l'administration du Père Platel, nous n'avons rien à dire. Les événements firent à peu près défaut ; et, à supposer même, qu'on trouvât quelques faits à glaner, l'histoire en est trop contemporaine pour être racontée. Visite des maisons, répartition des hommes selon les besoins, encouragements ou reproches donnés à l'occasion : c'est le pain quotidien du Provincial ; ce sont les soucis de chaque instant, dont est composée sa croix.

Cette administration dura sept ans. Lorsqu'elle commença, la sécurité des ordres religieux en France, et spécialement de la Compagnie, était précaire, mais l'orage prévu, attendu, était encore lointain. Le moment n'était pas aux fondations nouvelles : c'était bien assez de maintenir les œuvres existantes.

En 1899, le Père Platel en était à sa sixième année de Provincialat : il avait soixante et un ans. Rien ne laissait entrevoir que la fin dût être prochaine. Il s'était fait à cette charge qui tout d'abord l'avait si fort effrayé. Il écrivait à son frère au mois de novembre : « Provincial ou autre chose, cela me tourmente peu, et je ne trouverai plus de position qui s'harmonise aussi aisément avec ma santé et mon caractère. Soit dit en confidence fraternelle. »

L'horizon cependant devenait effroyablement noir pour la Compagnie. Depuis vingt ans, le Sacré-Cœur l'avait protégée ; la maintenant sans cesse au bord de l'abîme, et lui permettant de poursuivre son œuvre apostolique. Combien de temps cela pouvait-il durer ? Des lois savamment haineuses, élaborées dans les loges, étaient proposées aux Chambres. D'un jour à l'autre, un acte d'arbitraire, impossible à prévoir, pouvait devancer l'heure des votes, et jeter des centaines de religieux dans la rue. Tout espoir humain s'évanouissait : il ne restait que le Sacré-Cœur.

Pour lui, le Père Platel, savait unir le calme absolu aux plus vives inquiétudes. Il faisait sa besogne de tous les jours, comme si de rien n'était. Et si quelque supérieur local accourait, troublé, demandant une direction pour

parer aux événements, le Père Provincial souriait et prêchait la confiance en Dieu.

« Je comprends vos angoisses et vos appréhensions. Mais, comme le P. Chaignon me le disait, à la veille des expulsions de 1880 : « En temps de persécution, le Bon Dieu donne des grâces extraordinaires. »... On verra, le moment venu : tout est tellement, tellement incertain. »

« Mon Père, lui disait-on, toutes ces menaces doivent bien vous éprouver. — Non, répondait-il, on fait ce que l'on peut, le reste est au bon Dieu. »

C'est alors que, ses six années de charge étant écoulées, les supérieurs le maintinrent à son poste de confiance.

*
* *

Quant à sa vie intérieure, le temps des épreuves n'était point passé. Elles n'avaient fait que changer un peu de nature. Du dedans, elles tendaient à passer au dehors. Les souffrances inhérentes à sa charge suffisaient amplement à maintenir le Père Platel sur la croix.

« Mes rapports avec le ciel, écrivait-il en 1896, ont été déconcertés au delà de toute mesure. J'aurais pu et dû être plus pleinement soumis et confiant contre toute apparence ; mais c'était chose si difficile, que j'ai à remercier de m'en être tiré comme je l'ai fait. — Pour mes fonctions, je pourrais et devrais être plus joyeux, plus confiant, plus abandonné : mais là encore c'est difficile ! et la route est chaque jour si rude ! »

Et l'année suivante :

« Jamais ma vie n'a été sacrifice et perpétuelle immolation, autant qu'en ces dernières années. C'est le beau côté surnaturel de ma situation ; c'est ce qui en fait le prix. Sous ce rapport, tout va bien pour l'ordinaire ; il y a cependant des manques de courage, en face des difficultés sans cesse renaissantes... »

Mais à côté de l'épreuve inévitable, Dieu avait mis la consolation. Le Père Platel avait tant recommandé autrefois à ses novices l'« esprit d'enfance », simple et docile, comme la source intarissable de paix ! Dieu allait faire grandir en lui la paix, en se manifestant à son cœur, sous les traits d'un enfant aux bras de sa mère. On avait remarqué, dans les derniers temps, qu'un des rares spectacles qui pussent fixer un instant son regard, était celui des tout petits enfants. Il cherchait en eux l'image affaiblie du *bambino* de Bethléem.

Cette sorte de découverte dans le monde surnaturel datait de plusieurs années déjà. Il s'en félicitait dès sa retraite de 1891. « J'ai trouvé hier de nouvelles formules beaucoup plus pieuses ; au lieu de *Christum regem* c'est *Cor Jesu infantuli et regis*... Ma retraite s'est faite et va se conclure aux pieds de la Crèche... *Ut recipiar et maneam sub vexillo Cordis Jesu infantuli et regis.* » Et sept ans plus tard :

« Remarquez qu'*en fait*, ma retraite, comme toute ma vie depuis des années, est consacrée au Cœur de Jésus, enfant, et au Cœur de Marie : c'est la conduite de la grâce. »

Il se fit pour son usage quotidien de pieuses litanies, où il invoquait le Cœur du petit Jésus. *Cor Jesu infantuli, cor Jesuli.* » Siège de l'Esprit-Saint, éclat de la lumière éternelle, joie des anges, délices de Marie sa mère, vie intarissable, auteur de la paix, source de la grâce, donnant l'éternelle jeunesse, infusant la suavité et la sérénité... »

Du même coup, l'amour de Marie grandissait, car peut-on séparer le Fils et la Mère ? pour vivre plus complètement absorbé en elle, il avait, dès les premiers jours de son Provincialat (1893), divisé l'année en courtes périodes, toutes consacrées au Cœur de Marie « débordant de délices ». D'une fête à l'autre il allait, variant les aspirations, se maintenant toujours dans l'esprit de l'Église, mais ramenant tout à Marie.

*
* *

Entre la Mère et l'Enfant, son cœur avait définitivement trouvé son repos. Il avait trouvé, là aussi, la formule de sa vie. Désormais dans ses retraites annuelles, il imprégnait tout de l'esprit de la quatrième semaine. A sa lumière, transfigurer l'Immaculée Conception, la crèche, tout le reste : contempler et aimer tout le temps le Cœur de Jésus et le Cœur de Marie, tels qu'ils sont au ciel : « radieux, inondés des clartés éternelles, pénétrés des splendeurs de la divinité ». En conséquence, il réduisait les méditations de première semaine, pour s'attarder à la crèche. Sa vie spirituelle se simplifiait, et se réduisait à quelques principes.

« — But exclusif de ma vie : immolation, consécration, — (Marie), me purifiant et m'enflammant ; — m'appelant et me prenant tout entier : dévouement, offrande, absolue ; — (Marie) se révélant sous les plus séduisantes apparences ; Virginité, Maternité ; suavité, sérénité.

— A la crèche, à l'autel.

... De votre cœur, ô Marie, près du Cœur de Jésus, descendent des rayons de paix ; paix simple, suave, délicieuse ; paix sereine et radieuse, paix envahissante. »

De la prière et de l'oraison, ces sentiments devaient, par la pratique de l'élection, passer dans toute sa vie de Provincial.

Les années se succèdent, et à chaque retraite il revient sur les mêmes points. Avec les hommes, être « aimable et aimant jusqu'à les pénétrer de la suavité du Cœur de Marie, des délices du Cœur de Jésus. C'est là qu'est toute la force de mon action ; inutile d'en chercher ailleurs. Cette disposition me donne la vraie mesure de mon influence surnaturelle sur presque tous. »

« Avec Dieu, viser à plus de soumission, de confiance, d'abandon, de

sérénité, en dominant les difficultés par la force du Cœur de Marie ; « *en célébrant dans son cœur, chaque jour et chaque heure, la fête de votre amour immortel.* » (Fr. Besnardeau).

Compter absolument sur le secours du ciel pour tous les détails de mes fonctions « *facilia reddendo omnia.* » (1896.)

Alacritas, en face des difficultés et à travers tant d'ennuis ou d'obstacles incessants. Y mettre de l'insouciance, de la joie, l'entrain du sacrifice aimé. »

*
* * *

En mars 1899, il se mettait en retraite, sans le savoir, pour la dernière fois. Il y passa trois jours entiers au pied de la crèche.

Une fois encore, dans l'examen qu'il fit de son année, il put constater que les souffrances intérieures, les défiances involontaires, n'avaient pas cessé. Il s'accusait encore de ne pas croire en pratique au cœur paternel de Dieu. « Tout est mystère dans la Providence des âmes ; il faut pourtant le *credidimus caritati.* »

Avec le prochain, il se reproche d'avoir été « trop sévère encore, pas assez bienveillant ni affectueux. Je n'ai, ni assez aimé, ni assez cherché à pénétrer tous ceux qui m'approchent de la suavité du Cœur de Marie et des délices du Cœur de Jésus. »

Passant ensuite à la pratique, il écrit ces lignes qui seront la règle de ses derniers jours, et sur lesquelles, déjà agonisant, il s'examinera encore.

« *Alacritas* est surtout œuvre de volonté... Toute infraction atteint directement mes rapports avec Dieu, rapports qui doivent être de plein abandon, de complète immolation, de simplicité confiante ; — ni inquiétudes ni roideur : être tout à l'œuvre de N.-S. avec joie et entrain ; mais en y mettant plus de sacrifice et de générosité que l'an dernier, suivant les occasions.

« Le *suavitas* est à corriger et à perfectionner. C'est surtout affaire de cœur.

« Quant au *serenitas*, c'est le fruit de l'un et de l'autre, le signe sensible que tout est bien : c'est l'âme tout entière livrée à l'amour et envahie par l'amour. »

Du combat caché, pour se maintenir dans cette atmosphère céleste, rien ne transparaissait au dehors. On ne voyait que le résultat : la paix grandissante. Plus que jamais il faisait « l'impression d'une âme entièrement respectueuse de son Dieu, soumise, sans qu'un fil d'amour-propre ou d'esprit propre échappât à l'action toujours libre et toujours uniquement désirée du Saint-Esprit. »

Ses enfants n'étaient pas les seuls à subir cette influence. Un jour il avait, — chose rare, — accepté de prêcher dans un Carmel. On avait apprécié sa parole simple et solide. Quelques-unes de ses auditrices, voyant plus loin,

comprenaient que son âme était toute proche de Dieu, et elles disaient : « En voilà un qui est *arrivé*. »

Et de fait, rien ne l'attachait plus à la terre. Durant sa visite de la maison de Laval, en mars 1899, il tomba malade d'un érysipèle.

La maladie ne donna pas de sérieuses inquiétudes. Il réfléchit cependant à son état ; il lui sembla que sa tâche ici-bas était achevée, et qu'il n'avait plus qu'à retourner à Dieu.

VIII

Vers les derniers mois de 1899, le Père avait repris le cours de ses visites provinciales. L'exhortation qu'il fit alors dans chaque maison se trouvait être, — nul ne s'en doutait, — son testament spécial. Nous voudrions pouvoir reproduire ici, au moins en abrégé, ces conseils si graves d'un homme de Dieu au seuil de son éternité. Quelques-uns seulement les ont entendus : c'est à tous qu'ils étaient destinés. Il commenta le mot célèbre de saint François-Xavier : « *Societas Jesu, societas amoris* » et montra comment, dans la pensée de saint Ignace, l'amour, devait faire l'âme de toute notre vie.

Ce fut son dernier enseignement public : il s'y mit tout entier avec toute la doctrine commentée par lui pendant trente ans, dans les tête à tête et les réunions officielles ; recherche de la Croix par pur amour de Jésus, recherche de la paix dans le sacrifice et de la joie dans la charité ; maître des novices ou provincial, il n'avait guère prêché autre chose. Il convenait qu'il mourût en les rappelant encore, d'une voix rendue plus grave par les approches de la mort.

Cette conférence est datée du mois d'août 1899. Il était alors à Cantorbéry, se reposant un peu dans la solitude, des travaux de l'année. Sa fatigue était extrême : il en ignorait la cause, et le mal secret qui le rongea. Quand il revint à Paris, ayant repris un peu de forces, ses traits restés amaigris, son air exténué, frappaient tous ceux qui ne l'avaient pas vu depuis quelques mois.

« Oui, la santé est encore un peu languissante, écrivait-il, mais je suffis sans peine à la besogne, et, le 3 octobre, j'ai repris mes visites... soutenu par la protection des saints Anges. »

A partir de ce moment, nous n'avons plus qu'à reproduire, en la complétant par quelques détails, la relation qui fut envoyée à la Province, après sa mort.

« Il avait repris, comme d'habitude, le cours de ses visites, et nous espérons que le changement d'air lui serait salutaire. Mais vers la fin de la visite de Sainte-Croix du Mans, une violente douleur au côté, accompagnée de vomissements, l'obligea à consulter le médecin.

« Celui-ci constata une tumeur qui lui parut de mauvaise nature. Il en avertit le Père *Socius* et, sur sa pressante recommandation, le Révérend

Père revint immédiatement à Paris, pour consulter un chirurgien expérimenté, et voir s'il n'y avait pas lieu de tenter une opération.

Le D^r Michaux aussitôt appelé reconnu, après un mûr examen, une tumeur cancéreuse d'une dimension effrayante ; et dès lors il nous déclara que le mal était sans remède, « qu'un miracle de premier ordre » pourrait seul sauver le Révérend Père Provincial.

« Toutefois, il demanda une consultation, et fit venir le D^r Rendu. La consultation ne modifia en rien ce premier jugement ; elle le confirma et le précisa. Nous ne pouvions plus que retarder le progrès du mal et conserver notre Père un mois ou deux de plus.

« Après cette consultation, le Révérend Père Provincial, disant qu'il était de son devoir de donner le bon exemple, voulut n'avoir affaire qu'au seul médecin ordinaire de la maison, le D^r Monnier, qui ne put malheureusement que confirmer le jugement de ses collègues. Le cher malade ne tarda pas d'ailleurs à comprendre la gravité de son état et à envisager la mort comme prochaine.

« Le jour de Noël, il célébra ses trois messes, mais la dernière avec fatigue. Après deux ou trois jours, il dut renoncer à cette grande consolation et se contenter de recevoir la sainte communion, que le Père *Socius* lui donnait tous les jours. En même temps il prenait ses mesures et faisait ses recommandations, en prévision de la mort. »

Du jour de Noël est daté son dernier billet. Le voici :

« Mon révérend et bien bon Père, P. C... Votre petit mot d'hier m'a bien touché, car, contrairement aux apparences, je n'ai pas un cœur de pierre. Je vais demander tous ces jours à la sainte Vierge et à l'Enfant Jésus, de bénir mon vieil ami de 40 ans. En plus, je vous donne pour étrennes Penboc'h, aux vacances 1900 : je vous inscris et vous n'avez plus à m'en reparler.

« En effet, je ne vais pas bien : peut-être je vais aller à St-Jean de Dieu, pour un kyste dans la région des côtes et du cœur. D^r Michaux étudie la question. A. P., S. J. »

« Il dut aussi se condamner à ne plus recevoir personne, et ce fut pour lui un douloureux sacrifice. Mais il accueillait avec sa bonté et son affabilité ordinaire ceux qui pouvaient encore l'aborder, les entretenant doucement et les congédiant ensuite avec un geste et un regard qui révélaient toute son affection. Il donnait des commissions pour ceux qu'il ne pouvait pas voir, et aimait à en entendre parler.

« Quand le Père Supérieur de la rue de Sèvres lui demandait sa bénédiction pour un des NN. ou pour la communauté, il la donnait avec bonheur, répondant le plus souvent : « Oui, de tout cœur. »

« A plusieurs reprises, il exprima sa profonde reconnaissance pour ceux qui le soignaient : « Oh ! le Père *Socius*, disait-il, le Frère Infirmier, qu'ils

« sont bons, charitables. Et le D^r Monnier, il est admirable ; il me soigne
« avec une charité, un dévouement incomparable. »

« A un autre moment, il ajoutait : « Que d'assujettissements on cause à
« ceux qui vous entourent, quand on est malade. »

« Il se montrait d'ailleurs profondément reconnaissant des soins qu'on
lui prodiguait, remerciant à chaque petit service. Il voulut aussi, avant de
mourir, exprimer sa reconnaissance pour ses deux infirmiers en leur donnant
à chacun un modeste souvenir.

« Cependant la maladie faisait des progrès effrayants, la faiblesse augmen-
tait et le Révérend Père, sans éprouver des souffrances aiguës, se sentait
écrasé ; mais jamais il ne laissa échapper une plainte ; toujours la soumis-
sion la plus parfaite à la volonté de Dieu. « Demandez, nous disait-il,
« demandez que je sois simple, abandonné et joyeux. »

Le vendredi 4 janvier, sans se sentir beaucoup plus mal, il pensa lui-
même à demander les derniers sacrements. « Ne craignez point de me
« parler de l'Extrême-Onction, dit-il au Père *Socius*. Quand vous voudrez, je
« suis prêt. Ce n'est pas que je sente encore en moi une réponse de mort ;
« mais ce sacrement ne peut faire que du bien, au corps comme à l'âme. »

« Le D^r ayant approuvé, il fut résolu que le Révérend Père recevrait
l'Extrême-Onction le soir à 6 heures, après le salut. Il se prépara doucement,
fit appeler le R. P. Supérieur, pour régler avec lui les détails de la cérémo-
nie. — « Je suis bien heureux, lui dit-il, d'un ton plein d'affection, que ce
« soit vous qui me donniez les derniers sacrements. C'est une délicatesse de
« la Providence. » Puis, à l'heure convenue, la communauté s'étant réunie,
le Révérend Père nous dit d'une voix faible, mais claire et distincte : « Je
« demande pardon des fautes que j'ai commises, en particulier de la peine
« que j'ai pu faire à chacun, pendant ces six dernières années. Je remercie
« beaucoup de la bonne édification qui m'a été donnée, des prières qu'on
« a bien voulu faire et de la charité condescendante qu'on n'a cessé d'avoir
« pour moi ». Puis avec un grand recueillement, le cher malade reçut le
saint Viatique et l'Extrême-Onction.

« Les jours suivants, la maladie continuant son cours, les forces dimi-
nuaient insensiblement, mais sans changement notable apparent.

« Le Père *Socius*, le voyant souffrir, lui demanda s'il ne serait pas heureux
de recevoir chaque jour l'absolution : « Oh ! que je vous remercie, répondit
« le Révérend Père ; je n'y pensais pas. Et moi qui recommandais tant cela
« aux autres ! » Et comme dans un moment de plus grande souffrance, le
Père *Socius* lui proposait même de la lui renouveler plusieurs fois par jour :
« Non, reprit-il, ce n'est pas ma dévotion. »

Dans les quelques moments de délire qu'il avait pendant son sommeil,
le mot qui revenait le plus souvent, et le plus distinct était celui de « novi-
ciat, noviciat. »

« Son examen particulier était fait chaque jour, avec la plus grande exactitude. Il faisait approcher le Père *Socius*, lui demandait son petit cahier, son crayon, et s'appuyant sur lui il prenait des notes, comme d'habitude. Ce ne fut que le 13 au soir, veille de sa mort, qu'il cessa. Le Père lui ayant dit : « Vous ne pouvez pas marquer votre examen ce soir. — Non, » dit-il, ce soir, c'est impossible. »

Autour de lui, fidèle encore en cela aux habitudes de sa vie, il voulait l'ordre et la propreté, ne négligeant aucune précaution, pour ne rien laisser tomber, quand il recevait ses potions et ne rien tacher. Ne pouvant plus se tenir debout, il se fit conduire un jour à son bureau, pour y jeter un coup d'œil : « Très bien, dit-il, je vois que tout est en ordre. »

« Son obéissance ne fut pas moins parfaite. Il ne voulait prendre ou accepter aucun remède, sans l'autorisation du médecin. Comme on proposait de lui amener un autre docteur, grand ami de la Compagnie, il fallut le lui faire demander par le D^r Monnier : « Non, répondit-il, non, vous me suffisez. » Et comme le D^r insistait : « Eh bien ! ce sera comme le Père » *Socius* voudra ; ce n'est pas à moi de décider. »

« De même, ayant refusé des chaussons, que le Père voulait lui faire acheter, il se ravisa en disant : « Si vous le désirez, je les accepterai. »

Le 11 au matin, le même Père lui disait, en le quittant pour aller célébrer la sainte Messe : « Je vais demander à Notre-Seigneur de vous donner la force. Jusqu'ici vous montiez avec lui au Calvaire ; maintenant c'est le crucifiement qui commence. » — « Je ne pensais pas à tout cela, reprit le malade, je me contente de me tenir aux pieds de l'Enfant Jésus dans la crèche. Demandez-lui pour moi un joyeux abandon ». De fait, c'était là sa grande dévotion et son attrait. Comme il se tenait ordinairement dans son fauteuil, en face du petit guichet qui ouvre sur la chapelle domestique, il avait dit : « Il y a dans mon alcôve une photographie de la crèche. Je ne la vois plus ; elle me fait bien défaut. Si vous pouviez la placer en face de moi, sans qu'elle attirât l'attention, j'en serais content. »

« L'image fut aussitôt placée sur la cheminée en face de lui : « Parfaitement, dit-il, merci. » Un peu plus tard, sa vue s'affaiblissant, il la fit rapprocher, pour mieux la voir. Elle fut alors placée près de lui, sur une chaise où se trouvaient les trois volumes de l'Institut, son crucifix et de l'eau bénite.

« Il faisait en effet grand usage de l'eau bénite, demandant qu'on l'en aspergeât de temps en temps « pour appeler les bons anges et tenir à distance le mauvais esprit ».

« Le 12, il voulut avoir son chapelet autour du cou. « Ainsi, dit-il, je serai sûr de l'avoir à l'heure de la mort ; autrement on pourrait oublier. » Ce même jour il voulut gagner l'indulgence du jubilé.

« Vers 1 heure de l'après-midi, le Père Supérieur lui ayant présenté une dépêche qui lui apportait la bénédiction du Saint-Père, il voulut recevoir

aussitôt cette bénédiction ; et quand le Père *Socius* rentra, il lui tendit la dépêche avec des signes de grande joie. Le mardi précédent, il avait eu la consolation de recevoir la visite et la bénédiction du Nonce, Mgr Lorenzelli.

« Le soir, il disait au Docteur : « J'ai l'usage de toutes mes facultés ; c'est une grâce, je m'en sers pour m'unir davantage à Dieu. »

« Vers 9 heures, constatant qu'aucun aliment ne pouvait plus passer, il dit au Frère : « J'ai fait ce que j'ai pu pour vivre ; maintenant je n'ai plus qu'à m'abandonner à Dieu. »

« Le samedi 13, le Père *Socius* lui disant qu'il allait dire la sainte Messe et demander pour lui un joyeux abandon : « Oui, répondit-il, mais demandez surtout que la sainte Vierge vienne me prendre aujourd'hui. »

« Il espérait en effet partir avec elle ce jour-là, et le médecin ayant déclaré qu'il avait chance d'être exaucé, il en témoigna sa joie et voulut réciter avec le Père *Socius* les prières des agonisants ; mais la faiblesse l'empêcha d'aller jusqu'au bout. Vers 6 heures, pensant qu'il ne reverrait plus le Docteur, il le remercia avec effusion. A 9 heures, il fit signe au Père Supérieur d'approcher : « Merci, lui dit-il, pour toutes les prières qui ont été faites. » Puis à plusieurs reprises il répéta les saints noms de Jésus, Marie, Joseph.

« Quelque temps après, il demanda à être porté sur son fauteuil et, comme le Père *Socius* objectait qu'on pourrait le fatiguer en le changeant souvent : « Le changement m'eût soulagé, je crois, répondit-il ; cependant ce sera comme vous voudrez. »

« Vers minuit, il baisait avec ardeur les pieds de son crucifix. Le Père *Socius* lui demanda s'il voulait faire la sainte Communion : « Oh ! bien sûr ! » Et il reçut avec foi et piété Notre-Seigneur, pour la dernière fois.

« Plus tard, comme le Père lui demandait s'il souffrait beaucoup : « J'at-tends la fin, » fut toute sa réponse.

« Le 14, à 5 heures $\frac{1}{2}$, entendant sonner la cloche, il fit le signe de la croix et récita l'*Angelus* avec le Père Supérieur, terminant de nouveau par un grand signe de croix. Puis on l'entendait de temps en temps réciter des prières. A 9 heures, le Père *Socius* lui demanda s'il désirait encore l'absolution, et reçut cette réponse : « Oui, très volontiers. » Jusque après 10 h. $\frac{1}{2}$ toujours assis dans son fauteuil, il donnait des signes de connaissance, quand on lui parlait. A partir de ce moment, il ne répondait plus ; à 10 h. 40, sa respiration devint plus faible et il remit doucement son âme à Dieu. »

Le P. Rabeau.

Mort à Poitiers, le dimanche 29 septembre 1901.

LE regretté Père Jean Rabeau dont la *Semaine religieuse de Poitiers* a fait en peu de mots un éloge si mérité, avait quitté la Résidence du Gésu, le lundi 16 septembre, pour aller s'établir, (seul avec un Frère coad-

juteur), dans une maison prêtée par la charité. Son frère, curé de St-André de Niort, lui avait offert de venir habiter avec lui : c'était le repos et la sécurité, mais aussi l'exil loin de ses frères et des âmes qui lui étaient profondément attachées ; c'était peut-être en même temps l'inaction, et le fils de saint Ignace prétendait travailler jusqu'au bout.

Il vivait donc dans cette maison d'emprunt, seul avec un Frère coadjuteur, et, avec ce Frère, il allait deux fois par jour prendre ses repas chez des amis, à une distance de vingt minutes. Le matin dès la première heure, il fallait faire dix à quinze minutes de chemin pour aller dire la Messe, dans le seul groupe où un autel eut encore été dressé, à cause de deux Pères malades.

Cette course matinale et particulièrement pénible, en raison des émotions récentes, causées par les événements, et de ses 79 ans, le vénérable vieillard ne la fit que cinq fois. Car le samedi vingt et un, fête de S. Matthieu, en descendant l'escalier, il fit une chute qui devait occasionner sa mort. Mais sa vaillance n'en fut point émue, ni son intrépidité arrêtée. A peine relevé par le Frère accouru au bruit et à son appel, il voulut continuer sa marche, arriva exténué et put néanmoins dire sa Messe, quoique avec beaucoup de peine. Il dut s'asseoir trois fois, et trempa de ses sueurs trois mouchoirs. Il fut ramené en voiture et s'alita.

Le soir, un Père étant allé le voir, le trouva couché et disant son bréviaire ; et comme il lui en exprimait son étonnement : « Depuis 45, reprit le malade, — avec cette précision de dates qu'ont maintes fois admirée, tous ceux qui ont vécu avec lui, — depuis 45, je n'ai jamais omis mon bréviaire. »

Ce trait, à lui tout seul, en dit long pour tout prêtre qui sait les occupations, parfois si absorbantes, du ministère apostolique, lesquelles souvent autorisent ou même nécessitent la commutation du saint office.

Il n'avait pas la moindre inquiétude sur son état : il en avait vu bien d'autres et ne savait point se tâter le pouls, pour savoir où en était sa santé. « Une petite diète, ce soir, ajouta-t-il, puis après ma Messe un remède bénin, et tout sera dit. — Vous songez donc à dire la Messe demain ? — Mais oui, le médecin me l'a permis. »

Effectivement, il dit la Messe le lendemain, dans un oratoire préparé à l'étage inférieur, mais il la dit avec non moins de peine que la veille, et dut encore se reposer plusieurs fois. Ce fut sa dernière, et ce vaillant fils d'Ignace put consoler sa peine, en la fête de Notre-Dame des 7 Douleurs.

Depuis lors, il ne fit que traîner. Il put encore se lever cependant et mangea même assez bien le jeudi avec son frère, le Curé de St-André de Niort, venu pour prendre de ses nouvelles. Il souffrait beaucoup, comme il l'avoua confidemment à ce dernier, tandis qu'un feu intérieur le brûlait et excitait une soif ardente ; mais pas une plainte ne trahit une seule fois ses souffrances.

Le vendredi, les inquiétudes deviennent sérieuses. Son confesseur étant venu le voir dans la matinée le trouva dans un état de somnolence qu'il ne voulut pas troubler. Il en fut de même dans la soirée. Mais le samedi, il sentit qu'il fallait agir. Le malade, d'ailleurs, qui l'avait mandé de son propre mouvement, se prêta spontanément à un acte aussi grave. Il voulut faire une confession générale de toute sa vie sacerdotale, et il la fit avec cet ordre et cette lucidité qu'il mettait dans les choses de l'esprit et de l'âme. Dès lors il fut décidé qu'un prêtre veillerait la nuit à ses côtés, prêt à lui donner les derniers sacrements. On désirait néanmoins, pour cette dernière cérémonie, attendre l'arrivée de son frère mandé par dépêche ; mais vers 8 heures, le pauvre Père, retombant sans cesse dans cette prostration, qui est toujours inquiétante, on résolut de ne plus tarder.

On était allé en toute hâte chercher les saintes Huiles dans un des groupes dispersés ; le R. P. Supérieur était là représentant la communauté jetée aux quatre coins de la ville, deux Pères assistaient avec deux Frères. C'était tout ce qui restait, à un moment si solennel, de nos trois maisons de Poitiers, autour de ce bon vieillard qui allait mourir. Cette scène touchante empruntait aux circonstances un caractère particulièrement émouvant, et ils ne l'oublieront jamais, ceux qui en furent témoins.

Un grand sacrifice vint s'ajouter à tant d'autres. L'oratoire de cette maison n'avait pas encore de tabernacle pour garder la sainte Réserve, mais on y pourvut dans la soirée, et il fut réglé que le Père qui allait veiller, dirait la messe de grand matin et porterait le saint Viatique au malade, qui n'avait pu communier depuis sa dernière messe.

Vers 9 h. $\frac{1}{2}$, il sortit de sa prostration, ouvrit les yeux, et, voyant autour de lui un domestique et un Frère, et, agenouillé à ses côtés, un Père qui lui suggérait par intervalles de pieuses invocations, et lui faisait fréquemment baiser son Crucifix, il demanda d'une voix bien affaiblie : « Je suis donc bien malade ! » Ce n'était pas l'heure de taire la vérité à ce brave qui, tant de fois, en pareil cas, l'avait dit aux autres, et qui évidemment se rendait mal compte de son état. — Oui, mon Père, lui répondit-on, vous êtes bien mal, et vous qui avez préparé tant de malades, Dieu vous demande de vous tenir prêt à votre tour ; vous avez reçu, voilà une heure, des mains du P. Supérieur, le Sacrement qui fortifie pour le dernier passage. Vous vous en souvenez, n'est-ce pas ? Faites donc encore une fois le sacrifice de votre vie et unissez votre mort à la mort de Jésus pour l'Église, pour la France et pour la Compagnie persécutée, et répétez encore ce nom béni et tout-puissant de Jésus, en baisant votre Crucifix. »

Et après l'avoir pris de la main gauche et baisé à plusieurs reprises, avec grande piété, le cher Père eut un geste bien expressif. Passant deux de ses doigts sur le croisillon, il cherchait à tenir le crucifix tout droit tantôt sur sa poitrine et tantôt à son côté. C'était bien l'attitude du brave qui se pré-

pare au combat. « C'est bien cela, mon Père, lui dit-on, voilà le bâton du voyageur et l'arme du soldat. »

Ce fut, avec le moment du Viatique, la dernière éclaircie bien marquée. Depuis lors, le malade ne se fit plus entendre que par de rares signes.

Vers 10 h. $\frac{1}{2}$, arriva M. le Curé de St-André de Niort qui, voyant l'état désespéré de son frère, apprit avec bonheur que les derniers sacrements lui avaient été donnés, sans attendre son arrivée, comme on en avait d'abord eu l'intention.

A minuit, le malade qui, depuis quelque temps, ne semblait plus guère prendre part aux sentiments qu'on lui suggérait, eut un geste particulièrement significatif et que l'on eut d'abord peine à saisir.

Joignant ses deux mains dans l'attitude du prêtre qui tient la Ste Hostie pour l'élever vers le ciel, à la Consécration, il les approchait tout près de ses lèvres, avec un mouvement d'aspiration et de respiration bien accentué qui impressionna vivement les quatre assistants.

On crut d'abord qu'il voulait baiser son crucifix, échappé de ses mains, et on l'approcha de ses lèvres, mais, après l'avoir baisé, il continuait son geste. « — Voulez-vous boire, mon Père? » Signe de tête négatif. « — Voulez-vous manger quelque chose? » Nouveau signe de tête, avec un : « non, » affaibli.

Une lumière traverse l'esprit du Père qui l'assistait, et qui l'avait plusieurs fois entretenu de l'espoir qu'il dirait la messe pour lui de grand matin, et le comunierait ensuite.

« — Vous voulez sans doute, lui dit-il, boire le sang du Christ? » Ici le malade fit un signe manifeste, qui marquait le bonheur d'avoir enfin été compris. — « Hélas! pauvre Père, vous ne pourrez pas dire la messe aujourd'hui, en cette belle fête de S. Michel, que nous avons tant de fois invoqué cette nuit, mais je vais la dire pour vous et, ensuite, votre cher frère que voilà vous apportera lui-même le Saint-Viatique. Vous voulez bien ainsi? »

Devant l'expression non équivoque d'un tel désir, et l'incertitude de l'heure suivante, il n'y avait plus à hésiter. La messe devait d'abord être dite à 2 heures, mais la Sainte Église permettant formellement de la dire même à minuit, pour comunier un mourant, le Père commença sans délai. Il finissait à minuit $\frac{3}{4}$ et revenait exciter la piété du mourant, qui était retombé dans sa prostration. Bientôt M. le Curé de Niort entra avec le Saint Viatique; à ce moment, plein d'une particulière solennité, le Père Rabeau recouvre toute sa présence d'esprit. Au *Confiteor*, il se frappe la poitrine; au *Misereatur*, il essaie de porter la main à son front, mais elle s'arrête en chemin: il achève cependant d'esquisser son signe de croix. Enfin, lorsque le prêtre, se tournant vers lui, prononce le *Domine, non sum dignus*, le pauvre malade veut faire encore le signe de croix, mais, comme la première fois, il ne peut porter la main jusqu'à son front. Voyant cette peine et ce désir, le Père

agenouillé à ses côtés, aida cette main sacerdotale, qui avait absous tant de pécheurs, à tracer une dernière fois sur ce corps épuisé le signe de la Rédemption. Ce fut un moment bien touchant, et un sanglot coupa la voix du vénérable curé de Niort, qui communia celui qui était doublement son frère par ces mots : *Accipe, frater, viaticum Corporis Dⁿⁱ N^{tri} Jesu Christi.....* Le voyageur avait ses divines provisions pour le grand voyage, et le soldat était désormais muni de toutes pièces, pour le dernier combat.

Dieu n'avait pas voulu priver de cette suprême consolation ce prêtre intrépide, qui n'avait jamais compté ses pas, quand on l'avait appelé, et de jour et de nuit, pour les malades.

Après une courte action de grâces qu'on lui fit faire, le malade, plus épuisé sans doute par les efforts qu'il s'était imposés dans cette grave circonstance, retomba dans un affaissement toujours croissant.

On n'en continua pas moins jusqu'au jour à lui suggérer de courtes prières et aspirations, auxquelles peut-être il pouvait s'unir encore, bien que nul signe extérieur ne trahît ses sentiments.

Vers 5 heures, un râle léger, à peine perceptible, se manifesta ; la respiration devint plus rapide, mais facile encore, comme elle le fut, du reste, jusqu'à son agonie dernière.

C'est à 7 h. $\frac{3}{4}$ qu'on jugea opportun de réciter les prières des agonisants. M. le Curé de Niort ne se sentit pas le courage de les réciter lui-même, comme on le lui proposait ; le Père dut s'en charger, mais, ce ne fut pas sans une poignante émotion qu'il fut impuissant à maîtriser.

Quoi d'étonnant ! A ce moment, dans la France entière, nos maisons désertes semblaient livrées au pillage, et tous leurs habitants étaient dispersés çà et là, et jusqu'à l'étranger, et un vénérable vieillard de 79 ans, dont 54 ans de vie sacerdotale et 37 de vie religieuse avaient été consacrés, avec un dévouement inlassable, au bien des âmes, se mourait à quelques pas de son ancienne demeure où il était entré en 1870 et qu'il n'avait pas quittée, même à l'époque sinistre des décrets, en ayant été constitué gardien légal ; il se mourait dans une chambre étrangère, au milieu de meubles, de chaises, de tapis jetés çà et là, ayant à ses côtés un Père et deux Frères, seuls débris de trois communautés dispersées ; il se mourait, noble et première victime de lois scélérates. N'y avait-il pas, dans le mélange de ces souvenirs passés, et du bouleversement actuel, de quoi causer la plus légitime comme la plus poignante angoisse ?

Aussi les prières des agonisants furent-elles marquées d'un cachet particulier : elles furent lentes, coupées souvent par des larmes et des sanglots, elles furent surtout ferventes. Ne fallait-il pas compenser par l'intensité ce qui manquait au nombre ?

Malgré cette lenteur, on eut le temps encore de réciter les deux Psaumes intercalés *Confitemini* et *Beati immaculati*.

Enfin les derniers soupirs se succédèrent lents, sans efforts, comme une lampe qui jette par intervalles ses derniers feux; puis tout mouvement cessa. Il était 8 h. $\frac{1}{2}$, en la fête de S. Michel archange.

On se hâta d'informer les différents groupes de nos Pères dispersés, ainsi que les Communautés religieuses si nombreuses, dont la sympathie pour nous s'était encore accrue, depuis les tristes événements.

En même temps une note était donnée aux prêtres des paroisses, les priant de recommander aux suffrages de leurs fidèles l'âme du religieux, universellement connu et estimé de la ville de Poitiers.

Sa dépouille mortelle fut exposée, et pendant 48 heures, une foule de prêtres et d'amis vinrent prier auprès de ces restes vénérés. De nombreuses larmes coulèrent, tribut touchant de reconnaissance envers ce Père si compatissant, ce directeur si éclairé et de sens si droit. Le Chapitre de la Cathédrale se réserva le privilège de faire les obsèques, le bourdon sonna le glas, comme c'est l'usage pour le décès des chanoines, la cérémonie fut néanmoins simple, comme il convenait pour un religieux de la Compagnie; une foule considérable témoignait des regrets universels, et la présence de Monseigneur l'évêque de Poitiers revêtait, dans les circonstances pénibles de la dispersion, une signification de bienveillante sympathie qui n'échappa à personne. Jusqu'au cimetière, cependant fort éloigné de la Cathédrale, le char funèbre fut suivi par un long cortège. Cette manifestation vraiment imposante marqua assez la perte qu'a faite la chrétienne ville de Poitiers; mais le souvenir et les bienfaits de ce vrai fils de la Compagnie demeureront comme une leçon vivante, pour bien des âmes, et pour ses frères proscrits.

Le Frère Léonard Lavigne.

(1828-1900.)

I. — LA FAMILLE.

LÉONARD-Georges-Jean-Marie Lavigne naquit à Nantes, le mercredi 30 juillet 1828, et fut baptisé le lendemain dans l'église St-Nicolas, sa paroisse, en la fête de saint Ignace de Loyola; jusqu'à sa mort, il remercia Dieu Notre-Seigneur de lui avoir accordé la vie de la grâce, en ce beau jour.

Les traditions catholiques et royalistes étaient vives dans la famille de l'enfant. A Nantes, son aïeul paternel et sa grand'mère maternelle avaient été incarcérés, comme suspects, aux mauvais jours de la Terreur; Léonard Oger, son grand père maternel, médecin à St-Florent-le-Vieil, s'était attaché au service des armées Vendéennes, et avait eu le douloureux honneur d'assister Bonchamp à son lit de mort.

A la naissance de Léonard (on l'appelait familièrement *Léon*), son père était commis aux bureaux de la préfecture de Nantes. Obligé d'en sortir en 1830, il ne reçut qu'une maigre pension viagère et dut s'industriier pour nourrir sa jeune famille. La Providence ne lui fit pas défaut : à l'aide de plusieurs comptabilités, gestions et autres petites ressources qu'il sut se créer, il trouva moyen non seulement de pourvoir à l'éducation de ses enfants, mais encore de leur laisser un honnête héritage.

Le 25 novembre 1838, mourut sa femme : ce fut une perte immense pour lui et pour les cinq orphelins qu'elle lui laissait ; car au jugement de tous, les vertus et les hautes qualités de Madame Lavigne en faisaient une mère de famille accomplie.

Les charges qui pesèrent depuis lors sur Monsieur Lavigne furent allégées par sa belle-sœur, Mademoiselle Victorine Oger, qui se dévoua à l'éducation des enfants, dont Léonard était l'aîné. Ses leçons, ses exemples, sa piété, exercèrent sur eux la plus salutaire influence.

Léonard fit sa première communion et reçut la confirmation le 26 mai 1839, et suivit de bonne heure comme externe les cours du collège royal de Nantes. Sans avoir des succès éclatants, il tenait un bon rang parmi ses condisciples et se montra toujours élève réfléchi, laborieux et de conduite excellente.

A l'étude des lettres, il joignit celle du dessin et y fit de remarquables progrès. Il avait des aptitudes pour la musique et jouait agréablement de la flûte. Très industriel, il savait récréer et amuser ses frères et sœurs par de petites saynètes, pour lesquelles il avait lui seul monté et organisé de toutes pièces un modeste théâtre en famille.

Ses études secondaires terminées, il obtint, à dix-huit ans, le diplôme de bachelier ès-lettres ; c'était en 1846, époque où l'on comptait encore peu de lauréats. Le moment était venu pour lui de choisir une carrière. Ses goûts l'attiraient vers les fonctions d'ingénieur et il travailla quelque temps chez un architecte ; mais bientôt la crainte d'amoinrir les ressources, dont son père avait besoin pour achever l'éducation de ses frères et sœurs, le porta à chercher une place lucrative. Un honorable négociant de Nantes, Monsieur Houdet, aussi connu par l'édification de sa vie très chrétienne que par l'importance de ses affaires, l'accueillit dans ses bureaux. Occupé d'abord à un emploi secondaire, Léonard y tint bientôt les livres, puis la caisse, plus tard il suffit seul à ces deux fonctions. Son avenir était donc assuré.

En 1848, qui était pour lui l'année de la conscription, il cessa de fréquenter les sacrements, tout en continuant d'assister fidèlement à la messe le dimanche. Dans la famille, sa conduite fut toujours correcte et digne ; tout au plus aurait-on pu lui reprocher d'être peu communicatif, quelque peu entier et exigeant. Il paraissait n'avoir d'autre plaisir que le théâtre, auquel il était assez assidu ; il s'en privait d'autant moins, que l'un de ses oncles, titulaire de droits d'auteur, lui fournissait des billets gratuits.

Cependant ses frères et sœurs, sa tante, sa famille, ses amis, unissaient leurs prières et les industries de leur zèle pour le ramener à Dieu. Au carême de 1855, enfin, ils furent exaucés : Léonard se confessa et deux jours après reparut à la Table Sainte. Dès lors il mena une vie exemplaire, s'adonna à la piété et aux œuvres charitables.

En 1858, alors qu'on s'occupait de lui ménager un parti honorable, Léonard, avant de prendre une aussi grave détermination, voulut consulter Dieu dans la prière et alla faire une retraite chez les Pères Trappistes de la Meilleraye. Nous rapportons ici en grande partie le règlement de conduite qu'il se traça pour l'avenir, pendant ces jours de recueillement.

Il prend la résolution de faire un quart d'heure au moins de méditation, chaque matin après sa prière, et ajoute : « sachant que la présence à la Sainte Messe est une des actions les plus agréables à Dieu, et qu'elle peut sanctifier toutes celles de la journée, j'y assisterai tous les jours, à moins d'empêchement *sérieux*.

« Avant de commencer mon travail, je l'offrirai à Dieu de cœur, si je ne le puis faire autrement ; et pendant mes occupations, je veillerai à me rappeler le plus souvent possible la présence de Dieu.... J'aurai, autant que je le pourrai, auprès de moi un crucifix, que je considérerai et embrasserai fréquemment, sachant que ces actes extérieurs portent à la dévotion intérieure, et désirant que cette vue me donne la force de souffrir pour vaincre par ce signe....

« En prenant ma nourriture, je m'imposerai quelque privation ;.... principalement le vendredi et le samedi.

« A la suite du premier repas, je consacrerai cinq à dix minutes à un examen particulier portant sur mon défaut dominant. Après le dîner, ou après mon travail, suivant l'opportunité, je ferai une visite au Saint-Sacrement.

« Je ne ferai jamais la visite des familles dont je suis chargé ⁽¹⁾, sans me demander : Qui vais-je trouver ? Que vais-je porter ? Jésus-Christ ; ni sans invoquer la Très Sainte Vierge et S. Vincent de Paul.

« J'emploierai la promenade du soir, nécessitée par ma vie sédentaire, à la récitation du chapelet...

« S'il me reste du temps de libre, je l'occuperai à me nourrir le cœur et l'intelligence par la lecture de livres sérieux et chrétiens, ou d'une publication qui me mette au courant de la lutte entre la cité de Dieu et la cité du monde, et me permette de m'y associer au moins par mes prières et mes vœux.

« Dans tout le cours de la journée, j'aurai à lutter contre les défauts de mon caractère, combattant la taciturnité, l'impatience, la susceptibilité, par

1. Comme membre des conférences de St-Vincent de Paul.

l'affabilité, la douceur, l'humilité, ayant pour but, dans la pratique de ces vertus et la culture de mon intelligence, non pas les avantages qu'elles peuvent procurer ici-bas, mais le perfectionnement *obligé* d'une créature de Dieu désirant de faire connaître, par la muette prédication de son exemple, ce que les plus vils instruments deviennent dans la main du Souverain Maître... »

Après avoir promis de s'approcher de la Table Sainte les dimanches et fêtes, il conclut par ces mots : « Pendant cette retraite, j'ai pris la résolution de faire partie de l'œuvre de l'Adoration nocturne du Très-Saint-Sacrement, et de suivre la procession de la Fête-Dieu et de l'Assomption. »

Sans révéler encore le jésuite de demain, ces résolutions présagent un futur religieux.

II. — LE NOVICIAT.

Le F. Lavigne n'a rien laissé sur les motifs qui l'avaient déterminé à quitter le monde et à choisir, parmi les divers ordres, la Compagnie de Jésus.

Nous avons bien deux de ses cahiers spirituels, remarquables par l'abondance et le choix judicieux des prières ou considérations qui les composent et dont il nourrissait assidûment sa piété. Mais on ne trouve rien de personnel dans ces notes ; et comme d'ailleurs il est certain qu'il a brûlé beaucoup de ses papiers, on est en droit de conclure qu'il a détruit tout ce qui pourrait révéler le secret de sa vertu. Force nous est donc de glaner dans nos souvenirs et dans ceux des survivants qui l'ont le mieux connu.

Son frère, Monsieur le chanoine Henri Lavigne, curé de Machecoul, nous écrit que Léonard avait hâte de s'arracher au tracassé des affaires et que le monde lui pesait. Sachant qu'à Angers un de ses compatriotes, le P. Léon Gautier, religieux très versé dans les voies de Dieu, était Recteur du noviciat de la Compagnie de Jésus, il se rendit près de lui, dans l'automne de 1859, pour mieux connaître la volonté de Dieu. Sous la conduite de ce guide éclairé, il se décida à entrer dans la Compagnie de Jésus, et fut admis par le P. Gautier lui-même.

Obligé de retourner à Nantes pour régler différentes affaires, il ne revint à Angers que le dimanche 15 janvier 1860, en la fête du saint Nom de Jésus. Dès le lendemain, il entra comme novice scolastique et commençait avec ses nouveaux frères les exercices de la grande retraite d'un mois.

Il eut le bonheur de faire ses débuts sous la direction du vénéré Père Léon Gautier, qui l'avait reçu et qui mourut saintement le 16 juillet de cette même année.

Dès le mois d'avril 1860, le F. Lavigne fut nommé *substitut*, c'est-à-dire, qu'il fut chargé de pourvoir au matériel des novices, et il exerça ces fonctions

charitables une année entière. Pendant ce même temps, il se rendit chaque dimanche, en compagnie d'un autre novice, au patronage des jeunes gens de *Notre-Dame-des-Champs*, pour présider à leurs jeux et à leurs autres exercices.

Le 8 décembre 1860, il prononça dans le secret de son cœur, l'acte héroïque en faveur des âmes du purgatoire ; l'un des motifs qu'il donne est le désir d'obtenir par cette offrande, pour lui et pour ses frères, la persévérance dans la Compagnie.

Enfin le 19 mars 1861, il était admis à prononcer les vœux de dévotion.

Au printemps de 1861, il demanda et obtint d'échanger le degré de scolastique contre celui de coadjuteur temporel ; appelé peu après au collège Ste-Geneviève à Paris, il fut appliqué à la procure de cette maison.

Dans la famille du novice, on apprit avec peine ce changement de degré ; mais aucune considération ne fit revenir le F. Lavigne sur sa décision, prise devant Dieu. Sans jamais reporter ses regards en arrière vers ce qu'il avait laissé, il mit toute sa diligence à se rendre un coadjuteur parfait : « Peu importe le rôle ici-bas, disait-il agréablement, pourvu qu'il soit bien joué. » Ses cahiers renferment plusieurs extraits à ce sujet. Il a copié dans le *Saint Travail des mains*, du P. Leblanc, *Les quatre sources de joie pour les convers* ; il a transcrit l'histoire du Vicomte de Bassenghem, qui, malgré sa position élevée dans le monde et ses connaissances étendues, demanda comme une grâce d'être reçu frère coadjuteur ; il a inséré également dans ses notes un long passage de la lettre du T. R. P. Beckx (février 1866), *sur le fruit à recueillir des exemples des BB. Pierre Canisius et Jean Berchmans*. En voici le commencement, qui résume bien toute la vie du F. Lavigne : « Il est surtout deux leçons que les Frères Coadjuteurs peuvent apprendre de nos Bienheureux Pierre et Jean ; deux leçons qui, bien observées, seront d'un grand profit pour leur vie religieuse et qui me semblent mériter à ce titre d'être recommandées par-dessus tout le reste : je veux dire une véritable et profonde humilité de cœur, un travail assidu et toujours réglé par l'obéissance... »

Le F. Lavigne fut humble d'une humilité simple et exquise ; il travailla sans compter, guidé par l'obéissance et la charité. Un jour qu'il se promenait à Jersey avec un Père, celui-ci lui demanda s'il n'était pas fatigué : « Oui, répondit doucement le F. Lavigne ; mais quand je suis fatigué, je puis encore aller longtemps. » En ces quelques mots, il s'est dépeint lui-même sans le vouloir : aller jusqu'à l'épuisement, et le faire en silence, c'est bien lui tout entier.

Nous croyons sans peine que, demeuré scolastique, le F. Lavigne serait devenu un saint prêtre dans la Compagnie, qu'il aurait rendu de bons et utiles services à la cause de Dieu Notre-Seigneur. Aurait-il fait preuve d'un mérite exceptionnel ? C'est le secret de Dieu. Mais ce que toute la Com-

pagnie connaît, ce que beaucoup d'autres instituts religieux proclament avec reconnaissance : c'est qu'il a rempli ses fonctions de procureur avec une incontestable supériorité, avec un dévouement à toute épreuve : c'est qu'il a laissé dans sa vie un modèle achevé pour ceux qui le suivront dans le même emploi.

Le dimanche 19 janvier 1862, fête du Saint Nom de Jésus, il prononça les vœux de coadjuteur approuvé, dans la chapelle de congrégation, au collège Ste-Geneviève, en présence du P. Félix Martin, Père spirituel des scolastiques et des Frères coadjuteurs.

Avant de suivre le F. Lavigne sur le champ principal de ses travaux, nous devons dire ici que son changement de degré, la première impression passée, n'altéra en rien les relations cordiales entre sa famille et lui. Toute sa vie, il entretint avec ses frères et sœurs une correspondance dans laquelle le mot d'édification se joignait discrètement aux témoignages d'affection fraternelle. Il manifesta surtout son attachement aux siens, quand la maladie ou la mort frappait un membre de sa famille. Dès 1862, il assista son vénérable père ; pendant son séjour, il édifia par sa piété, son dévouement filial et utilisa ses quelques moments libres, pour régler les affaires de la famille. Le malade, qui avait été bon chrétien, attendait la mort dans la paix d'une bonne conscience ; au moment suprême, son fils l'invita à augmenter ses mérites en offrant à Dieu le sacrifice de sa vie : « Que sa volonté soit faite, » répondit le moribond, qui peu après exhala son dernier soupir. — En 1868, le F. Lavigne se rendit près de son frère Georges, qui mourut en prédestiné à l'âge de trente-trois ans. — En 1885, sa jeune sœur, religieuse de la Sagesse, à Harnay près de Poitiers, étant sérieusement atteinte, le F. Lavigne la visita en compagnie de son frère, Monsieur le curé de Machecoul. Comme la malade ne pouvait rester à jeun et que d'ailleurs son état n'était pas assez grave, pensait-on, pour que l'extrême-onction et le Viatique lui fussent administrés, les deux frères obtinrent de lui porter la sainte communion à minuit. Ce fut une providence, car cinq jours après, elle s'éteignait subitement, sans recevoir les derniers sacrements. — Enfin en 1891, le F. Lavigne ferma les yeux de sa vieille tante, M^{lle} Victorine Oger, qui avait dévoué sa vie à l'éducation des enfants de sa sœur.

III. — LA PROCURE DE PROVINCE.

Le F. Lavigne resta un peu moins de deux ans au collège Ste-Geneviève. Au mois de janvier 1863, il fut attaché à la procure de Province et se rendit à la résidence de la rue de Sèvres.

Vraiment l'homme propose et Dieu dispose ! Le F. Lavigne avait quitté le monde pour échapper au tracas des affaires, et il allait en traiter, pendant

près de quarante ans, beaucoup plus qu'il ne l'eût jamais fait, dans son ancienne position ; s'étant reconnu jadis exigeant, taciturne, susceptible, il était venu chercher dans la religion une vie de solitude, de pénitence et de prière : et Dieu, par la voix de l'obéissance, le plaçait sur un théâtre où il aurait à pratiquer sans relâche, dans ses rapports continuels avec les natures les plus diverses, une charité communicative, une égalité d'humeur imperturbable, une souplesse de caractère capable de se plier à toutes les exigences, pour se faire tout à tous.

La procure de Province à Paris tient un rang à part, à cause de sa situation au centre des affaires, par suite à cause de la facilité relative que l'on a de trouver dans cette ville plus que partout ailleurs ce que l'on cherche.

Bien que l'une ou l'autre des Provinces de la Compagnie, surtout en France, entretienne à Paris un procureur pour ses missions ; bien des affaires, même des Provinces de France et de leurs missions, passaient par les mains du F. Lavigne ; témoin cette supplique du P. Georges Bontelant, procureur de la mission de Madagascar, adressée à Sa Sainteté Léon XIII en septembre 1888 :

« Très-Saint-Père, Georges Bontelant, prêtre de la Compagnie de Jésus, procureur de la mission de Madagascar, ose prier Votre Sainteté, afin qu'elle daigne concéder la bénédiction apostolique au F. Léonard Lavigne, coadjuteur temporel, S. J., qui depuis de nombreuses années s'emploie au service des missions avec grand zèle et dévouement continu. »

La bénédiction fut accordée le 20 septembre.

L'énumération des provinces et missions, au service desquelles se dévouait le F. Lavigne, serait trop longue ; nous préférons indiquer celles dont il ne gérait pas les intérêts. Il ne fut jamais chargé de la province de Champagne, ni des missions de Chine, du Canada, du Zambèze. En 1893, déjà sur l'âge, il céda au successeur du F. Viguiier le soin des États-Unis, de l'Équateur, du Brésil (mission de la province Romaine). Ces quelques noms écartés, on peut dire que le F. Lavigne était à Paris l'homme de toutes les autres provinces et missions de la Compagnie.

Aux affaires d'ordre général, il faut ajouter les services personnels, rendus aux membres de la Compagnie. Chacun savait, dans la province de Paris et souvent au delà, que le bon F. Lavigne ne se refusait à aucun service ; ce que l'on ne pouvait soi-même trouver, on lui en confiait le soin, avec espoir fondé d'un heureux résultat. Un Père, émerveillé de son talent à procurer tout ce qu'on lui demandait, alla jusqu'à lui dire en riant : « Je médite une commande impossible, pour voir si je n'arriverai pas à vous embarrasser. » Quand on venait à Paris, on aimait à se renseigner près de lui, et toujours on le trouvait disposé à tous les bons offices, avec autant de modestie que de compétence.

Cette multitude d'occupations n'épuisait pas encore l'activité du F. Lavigne. Combien de congrégations religieuses avaient recours à lui en mille manières, et cela dès son entrée en charge. Voici un document des Dames Auxiliatrices, trouvé dans les papiers du défunt, et qui témoigne de leur reconnaissance envers lui.

« L'an de Notre-Seigneur Jésus-Christ 1863, et le 31 du mois de juillet, nous avons reçu le F. Lavigne Léonard au nombre des membres honoraires de notre Société. En foi de quoi, nous avons délivré le présent diplôme. »

Cette pièce, munie du cachet de la Congrégation, est signée par la Mère Marie de la Providence, fondatrice et supérieure générale.

Donc en 1863, la charité du F. Lavigne se répandit déjà au dehors. Il étendit dans la suite sa sphère d'action, non seulement à cause de l'extension que prenaient la Compagnie de Jésus et les autres instituts dont il gérait les intérêts ; mais aussi parce que, dans la suite des années, il prenait à sa charge les affaires de nouvelles congrégations.

L'ordre, le savoir-faire, le dévouement du F. Lavigne ont provoqué l'admiration de tous ceux qui ont eu recours à ses bons offices. Seul il suffisait à tout, n'avait jamais l'air empressé, affairé ; toujours il était prêt à recevoir tout visiteur. Qui ne connaît parmi nous cette petite chambre du 35, rue de Sèvres, où l'on était toujours bien accueilli ? Pas n'était besoin de savoir les heures, de choisir les moments du F. Lavigne : tant qu'il était dans la maison, il appartenait à tous, même quand les échéances du trimestre et de l'année multipliaient prodigieusement ses travaux.

Personne n'entraît chez lui qu'il ne se découvrit, se levât, même dans les derniers temps, où tout mouvement lui était devenu fort pénible ; et il écoutait paisible et souriant, tant que l'on avait à lui parler.

Son ordre du jour était invariable. Dès six heures et demie du matin, ses exercices spirituels terminés, on le trouvait à son bureau, où il travaillait jusqu'à l'arrivée du courrier. Sa correspondance dépouillée et classée, il ordonnait ses courses, quittait la maison vers neuf heures et demie et rentrait pour l'examen. Après les exercices de communauté, qui occupaient le milieu de la journée, il repartait en ville ; et de retour vers cinq heures, il enregistrait les affaires qui l'avaient occupé ce jour-là.

A la fin de chaque trimestre, il réglait les comptes des maisons, provinces, missions, etc. Un procureur, recevant un jour à l'étranger sa feuille du dernier trimestre, ne tarissait pas en éloges, devant un Père qui connaissait le F. Lavigne : « Je pense comme vous, lui répondit ce dernier ; mais les services que vous rend le F. Lavigne ne sont rien comparés à ceux qui lui sont demandés de tous les points de la Compagnie. »

Il avait prononcé ses derniers vœux le 2 février 1870, entre les mains du R. P. Pierre Olivaint, son supérieur.

Les supérieurs et tous les négociants, banquiers, etc., avec lesquels il

était en relation, l'estimaient au plus haut degré, et avaient en lui une confiance sans limite. Sa signature au bas des traites les plus importantes, était autorisée par les supérieurs, et acceptée sans contrôle par les hommes d'affaires de toutes classes.

Lors des décrets Ferry, en 1880, les procureurs durent quitter la maison de la rue de Sèvres ; ils allèrent s'établir rue Barbet-de-Joury (n° 17), où Monsieur le marquis d'Aubigny avait mis à leur disposition les dépendances de son hôtel. Par prudence, dans les premiers temps, le F. Lavigne indiqua à ses correspondants plusieurs noms de convention, sous le couvert desquels ils auraient à lui écrire ; il leur recommanda aussi de restreindre, s'il était possible, le nombre des lettres, pour ne pas attirer l'attention. Bientôt les choses reprirent le train du passé ; et comme l'un de ses correspondants lui demandait s'il n'excédait pas la mesure : « Non, répondit le F. Lavigne, vous pouvez continuer. »

Les procureurs restèrent dix années, loin de la rue de Sèvres ; bien souvent et par tous les temps, à l'heure de certains exercices de communauté, qui réclamaient leur présence, ils durent parcourir la distance assez longue qui les séparait de leurs frères.

Comme religieux, le F. Lavigne se distingua toujours par sa régularité, sa modestie, son humilité. Sauf les dernières années, où ses nuits étant mauvaises il avait besoin d'un peu de repos après le dîner, toujours on le vit, à la fin du repas de midi, passer à la cuisine, pour laver la vaisselle et ne se retirer que le dernier. Tant qu'il lui fut possible de marcher, il n'omit jamais de se rendre à la récréation et à la lecture commune, ni le soir, après le souper, de prendre part aux travaux manuels des Frères, au réfectoire.

Après la dispersion (1880-90), il commença à sentir le poids de l'âge, et bientôt arrivèrent et s'accrurent graduellement les infirmités. Il demanda un aide, qui lui fut donné en 1896. Bientôt ses mains devinrent tremblantes, la marche difficile. Quand il dut renoncer aux sorties en ville, il utilisa ses loisirs forcés et se prépara à la mort, en relisant les vies des Pères et des saints de la Compagnie.

L'année 1900 surtout lui fut très pénible ; la nuit il ne pouvait reposer, le jour il se vit peu à peu réduit à laisser tout travail, à cause de sa faiblesse, qui allait toujours croissant : « Tant qu'il le put, rapporte le Frère Infirmier, il suivit les exercices de la Communauté, arrivant le soir avec bien de la peine en récréation et aux litanies. Tous les mouvements lui causaient de la douleur ; s'asseoir et se lever lui était un supplice ; n'ayant plus la force de s'appuyer, il tombait sur sa chaise, malgré toutes les précautions, avec une violente secousse et comme une masse inerte. »

Prévoyant lui-même que sa fin n'était plus éloignée, il prit congé par lettres de ses correspondants, les priant de s'adresser désormais à son

successeur. Voici une des réponses, elle est de la Mère Prieure du Carmel à Mangalore, dans l'Indoustan :

« 25 juin 1900. — J'ai reçu votre bonne lettre du 1^{er} juin, et je viens sans retard vous exprimer ma profonde reconnaissance et celle de la Communauté, qui depuis trente ans expérimente votre dévouement sans bornes, mon bien cher Frère ; comment pourrions-nous assez vous remercier de tout le travail et de tous les embarras que nous vous avons donnés !... Que de fois, dans nos récréations, nous nous sommes écriées : Oh ! que nous devons de reconnaissance au bon F. Lavigne ! — Aussi je puis vous assurer que toutes nous prions pour vous, et je vous conjure d'accepter un bouquet spirituel comme gage de notre gratitude : communions, 540 ; chapelets, 610 ; visites au Saint-Sacrement, 1420. Encore une fois merci, et pardon d'avoir tant abusé de votre bonté. »

IV. — MALADIE ET MORT.

Depuis longtemps le F. Lavigne souffrait d'une maladie de cœur qui, au dire des médecins, pouvait l'emporter subitement et causait cette faiblesse et ces infirmités dont nous avons parlé.

Au commencement de juillet 1900, on crut urgent de transporter le malade à l'infirmerie, pour lui donner les soins plus assidus que réclamait son état, et aussi pour lui rendre plus facile l'assistance à la sainte Messe. Le Père Supérieur lui proposa donc le changement. Non seulement le F. Lavigne n'objecta rien, mais il ne témoigna aucune émotion. Rendu à l'infirmerie, il se contenta de dire en souriant : « C'est un enterrement vivant ; » car il savait bien qu'il ne reverrait plus, ni sa chambre, ni ses livres.

On était au jeudi 5 juillet ; le F. Lavigne ne devait pas mourir subitement, il commençait une agonie de cinq longs mois et des plus douloureuses. Il allait en effet assister, conservant sa pleine connaissance jusqu'à la fin, à la destruction lente et continue de son corps, par la maladie et la souffrance. Sa vertu fut à la hauteur de l'épreuve, il gravit généreusement tous les degrés de son rude calvaire.

Les premières semaines, il put encore faire quelques pas dans son appartement sans l'aide de personne, appuyé seulement sur un bâton ou se tenant aux meubles ; mais dès lors son tremblement nerveux et l'inclinaison de sa tête sur la poitrine qui s'accroissait progressivement, lui causaient bien des fatigues et le gênaient spécialement pour le repas.

Le 10 septembre, la paralysie attaqua le côté gauche : il fallut désormais aider le patient dans tous les mouvements, lui rendre tous les services : « Comme c'est humiliant, » disait-il ; et pourtant il acceptait tout, avec une grande simplicité, une résignation parfaite. Cloué sans mouvement tout le jour dans

son fauteuil, faible parfois au point de ne pouvoir presser sur le signal d'appel, ne pouvant supporter le lit pendant la nuit, en proie sans relâche à des douleurs intenses : la vie devint pour lui un martyre, qu'il endura jusqu'au dernier jour, avec la plus admirable patience. Lui demandait-on s'il souffrait : « Évidemment ! » répondait-il avec douceur, et c'était tout.

Comme le médecin craignait toujours un dénouement subit, on proposa au malade les derniers sacrements : « Volontiers, » dit-il ; il demanda seulement que, pour la cérémonie, l'ordre et la propreté ne laissassent rien à désirer, sur sa personne et dans la chambre. Quand tout fut bien disposé, il parut content ; et comme il restait encore du temps, il dit : « Maintenant, je puis attendre. » La cérémonie, faite par le Révérend Père Provincial, eut lieu le vendredi 14 septembre, après la récréation de midi, en présence de toute la communauté : l'huile sainte acheva de sanctifier les membres, que le cher malade avait si souvent fatigués au service de Notre-Seigneur et de ses frères.

Le Frère infirmier lui demanda ensuite s'il n'avait pas été impressionné : « Pas du tout, » dit-il en souriant, et il ajouta tout heureux : « Maintenant j'ai mon billet, je puis partir. » — « On prie beaucoup pour votre guérison, » ajouta l'infirmier. — « Je ne tiens pas à guérir, » répondit-il. Monsieur le curé de Machecoul lui rappelant alors que ce sacrement rend la santé s'il est expédient pour le salut : « Il n'est pas expédient, » répondit gaiement le malade.

Le 28 septembre, il reçut la bénédiction du Très Révérend Père Général ; et le 14 octobre, notre Père lui faisait encore écrire qu'il priait pour lui. Ces deux nouvelles le consolèrent beaucoup, et renouvelèrent les forces de son âme.

Il en avait grand besoin, car précisément à la seconde de ces dates, la maladie prit un nouveau caractère. Des accès terribles de fièvre survinrent, qui duraient plusieurs heures ; ils se manifestaient par des spasmes et des étouffements très douloureux. On reconnut bientôt qu'ils se succédaient, à des intervalles réguliers de cinquante heures. La seule pensée de ces crises faisait peur au F. Lavigne ; il se demandait ce qu'il allait devenir, suppliait qu'on ne le quittât point, et se trouvait réduit à un tel état de prostration, que plusieurs fois, craignant une issue fatale, on récita près de lui les prières des agonisants. De son côté, pendant ces heures d'angoisse, le malade avait sans cesse à la bouche des oraisons jaculatoires, surtout : « Mon Dieu, je remets mon âme entre Vos mains ; — Jésus, Marie, Joseph, faites que je meure dans Votre sainte Compagnie ; — Mon Jésus, miséricorde. » — Il ne traversa jamais aucune crise sans prier, malgré les ardeurs de la fièvre.

A part ces moments redoutables, le F. Lavigne savait encore trouver le mot pour rire. Ainsi l'infirmier lui faisant observer qu'il prenait de moins

en moins de nourriture : « Il faut diminuer, répondit-il, pour ne pas interrompre trop brusquement. » Lors de la première crise, Monsieur le curé de Machecoul était accouru en toute hâte. Surpris de voir son frère à ses côtés, le malade lui dit en souriant : « On s'est trop pressé de t'appeler. »

Il se montra toujours aimable et reconnaissant envers ses visiteurs ; non seulement il accueillait gracieusement ceux qui venaient prendre de ses nouvelles ; mais tant qu'il put articuler une parole, il se prêta toujours de bonne grâce à fournir les renseignements que l'on venait demander à sa longue expérience des affaires.

La volonté de ses infirmiers était pour lui celle de Dieu ; ses remèdes, il les recevait et les prenait en esprit d'obéissance. Bien qu'il souffrît plus au lit que dans son fauteuil, il n'avait à la bouche qu'une parole quand on lui proposait de se coucher : « Bien, j'obéis. »

Jusqu'au dernier jour, il se conforma, autant qu'il le put, à la vie commune. Il aurait été très peiné, si l'on avait négligé les heures réglementaires pour les divers exercices de la journée, dont il voulait s'acquitter en même temps que la Communauté.

Jamais un murmure, jamais une plainte ne sortit de ses lèvres ; mais souffrant en silence, il attendait dans le calme l'heure du bon Dieu. Le mardi 27 novembre, le médecin trouva le malade si faible, qu'il annonça la mort comme certainement prochaine. Le soir de ce même jour, le F. Lavigne perdit la parole, mais conserva sa connaissance. Le mercredi 28, il ne prit aucune nourriture ; son état cependant ne parut guère empirer ; seulement par intervalles la respiration s'arrêtait quelques secondes. La nuit du mercredi au jeudi, se passa comme toutes les autres, sauf que le malade ne se coucha point. Le jeudi 29 novembre, à 4 heures du matin, la respiration devint plus haletante, les spasmes plus prolongés ; le Père spirituel récita de nouveau les prières des agonisants. A 7 heures, un arrêt plus long se produisit : puis, sans aucune secousse, le malade rendit le dernier soupir. Il était assisté du Révérend Père Supérieur.

Le corps du défunt, revêtu de la soutane, fut exposé le jeudi et le vendredi dans la chambre mortuaire ; ceux qui vinrent prier près de lui, furent frappés de la noblesse de ses traits. Le samedi matin, 1^{er} décembre, fut célébré, dans l'église du Gésu, le service funèbre ; après la messe, dite par le Révérend Père Provincial, l'inhumation se fit au cimetière du Montparnasse ; le deuil était conduit par Monsieur le curé de Machecoul, frère du vénéré défunt.

Le F. Lavigne a disparu à nos regards, mais le souvenir de ses vertus restera parmi nous. A la nouvelle de sa mort, de partout ont été envoyés à nos supérieurs les témoignages de la plus sincère gratitude, de partout sont montées vers le ciel de ferventes prières pour son âme, qui déjà, nous l'espérons, jouit dans la gloire du fruit de ses longs services et de son inépuisable charité.